ABV

ACCESSION NUMBER
63454
PRESS MARK
BV

X 86876

22101362388

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b29979110

ANTHOLOGIE
DE
L'OCCULTISME

DU MÊME AUTEUR

ŒUVRES COMPLÈTES DE PARACELSE

traduites pour la première fois de l'allemand, et collationnées sur les éditions latines. Tomes I et II. (*Chacornac.*)

COPYRIGHT BY « ÉDITIONS DE LA SIRÈNE », PARIS, 1922.

ANTHOLOGIE
DE
L'OCCULTISME

Choix des meilleures pages
des auteurs qui se sont illustrés
dans les sciences hermétiques,
depuis les temps anciens jusqu'à nos jours.

TRADUCTIONS, NOTICES ET PRÉFACE

PAR

GRILLOT DE GIVRY

PARIS
ÉDITIONS DE LA SIRÈNE
Boulevard Malesherbes, 29
MCMXXII

called
BY

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PRÉFACE

La première page des annales de tous les peuples appartient au surnaturel.

Lorsque, par un phénomène encore inexpliqué, et auquel nous ne pouvons assigner une date précise, l'homme s'est trouvé jeté sur la planète sans connaître le motif de son existence, en compagnie des derniers représentants des grandes espèces antédiluviennes, livré à lui-même, acteur d'un drame dont nul ne lui avait expliqué l'origine et l'intrigue ni fait prévoir le dénouement, il s'est vu de toute part entouré de mystère.

Dès qu'il eut le loisir de faire quelques réflexions sur lui-même, la Nature lui parut une énigme indéchiffrable. D'où venait-il ? Où allait-il ? Pourquoi la Vie ? Pourquoi la Mort ? Pourquoi le Sommeil ? Pourquoi l'Amour ? Pourquoi la procréation des êtres ? Autant d'interrogations formidables qui restaient sans réponse, et pour lesquelles, d'ailleurs, nous n'avons pas encore pu trouver d'explication satisfaisante.

Il ne faut donc pas s'étonner outre mesure de ce que l'homme primitif, avant même d'avoir songé à étudier

l'univers sensible, ait entrevu le monde des Esprits. Doit-on condamner sans appel ceux qui, dans le mystère de la forêt païenne, frissonnante de vie, ont évoqué l'existence des dryades, des hamadryades, des sylvains et des faunes, et ceux qui ont peuplé l'ombre des cloîtres et des castels, dans la nuit médiévale, de fantômes, d'apparitions, de fées, de lutins et de diables? Ou plutôt ne faut-il pas admirer la persévérance inlassable avec laquelle l'homme s'est obstiné à rechercher le secret de la Vie universelle ?

Car telle est, en dernière analyse, l'ultime inconnue du grand problème biologique à laquelle servent de voile les initiations, les mythes, les dogmes et les rites ; telle est la raison d'être de tous les symboles, de toutes les effigies offertes autrefois à la contemplation des foules, faute d'un langage apte à démontrer les théorèmes de l'évolution fécondante de la grande force cosmique.

C'est pourquoi il nous a paru d'un intérêt incontestable d'exposer, non point en un traité didactique, mais en laissant parler eux-mêmes les auteurs les plus illustres, comment les hommes s'y sont pris, depuis le commencement des âges, pour résoudre l'énigme que leur offrait la Nature.

En un choix d'œuvres et de pages jamais encore tenté, le lecteur connaîtra quelle dévotion les hommes ont attachée avant tout et depuis toujours au mystère de la Vie. Hymne de laudation chez l'Hindou, hiéroglyphe chez l'Egyptien, nombre chez le Pythagoricien, mot mystique et caché chez le kabbaliste, symbole chez l'alchimiste, l'effort intellectuel des penseurs primitifs se dirige toujours vers ce bienfait des dieux.

Nous avons réuni ici des textes d'époques et de civilisations bien différentes, nous efforçant de donner une place à toutes les doctrines ; nous avons parcouru, depuis

les antiques croyances de la Chine, le cycle complet et ténébreux des écrivains de l'occulte, pour aboutir au baquet magnétique de Mesmer et aux expériences psychiques de Crookes. La plupart de ces pages sont inédites ou peu connues, il en est de somptueuses comme celles de Jamblique, d'ingénieuses comme celles de Fludd, de subtiles comme celles de Raymond Lulle, d'extravagantes comme celles de Jean Dee ; aucune ne manque d'intérêt.

Parfois nous avons dû côtoyer les religions ou les philosophies ; en ce domaine imprécis les frontières sont rarement délimitées, et maintes pages appartenant à des écrivains que l'on n'a point accoutumé de classer parmi les ésotériques, ont trouvé ici néanmoins leur place légitime.

Dans tous les livres publiés il y a un siècle, on remarque invariablement des injures à l'adresse de tous les auteurs de l'occultisme, avec le conseil de ne pas les lire. C'était, en avouant qu'ils pouvaient recéler de la vitalité, exprimer une crainte de les voir réapparaître. Aussi bien sont-ils revenus à la mode, et le présent livre n'a pour but que de faire apprécier à leur juste valeur, des penseurs que l'on ne connaît que par la réputation dont l'opinion publique les a auréolés, et par le discrédit que certains professeurs ont voulu jeter sur cette réputation. Entre ces deux extrémités également puériles, il y avait place pour une citation et une étude des meilleures pages, seule manière impartiale de rendre justice à une école intellectuelle aussi considérable.

Que l'on ne nous fasse pas grief de certaines lacunes, la moisson était si abondante, la gerbe si prodigieuse, que nous avons laissé beaucoup à glaner. Nous avons regretté de passer sous silence bien des auteurs de second

plan, dont l'apport ne semblait pas négligeable ; mais ce volume eût été démesuré.

En présentant les pages les plus saillantes d'une centaine d'auteurs appartenant à tous les pays, nous avons voulu faire entrevoir le lien subtil et presque insaisissable qui unit leurs doctrines diverses à travers les âges, et nous avons donné un spécimen de chacune des ramifications de la science hermétique, qui a tant passionné nos pères et fait rêver leur imagination.

Aux théogonies initiales qui dominent l'histoire des races, nous avons fait une large place : on y trouvera l'expression anthropomorphique des forces rectrices du monde que toutes les magies appellent à leur aide dans leurs opérations ; l'Inde, la Phénicie, voire même l'Amérique nous ont apporté, à ce sujet, une contribution importante. La théurgie égyptienne, celle de Jamblique, et, plus tard, celle de Swedenborg, nous ont offert plus d'une page troublante ; le rituel des initiations est représenté par Orphée et Saint Denys l'Aréopagite ; nous avons donné une idée suffisante des divers systèmes de kabbale et de grammatisme sacré par quelques pages spéciales des Upanishads, du Sepher Yetzirah et du Zohar.

L'activité expérimentale des hommes s'est dirigée, dans ses manifestations primitives, par deux voies différentes : il en est résulté d'une part la magie populaire, d'autre part l'alchimie. Nous n'avons eu garde de négliger des sources si précieuses pour l'histoire de la science, et l'on verra les divers essais de mise en œuvre des forces fluidiques depuis les formules talismaniques de l'Egypte et de la Khaldée jusqu'aux aberrations des grimoires italiens du XVII^e^ siècle, et aussi les recherches des forces moléculaires de la nature, depuis les traités démocritains jusqu'aux théories élégantes du Président d'Espagnet.

L'astrologie, la médecine occulte, l'interprétation des songes et des présages, les prophéties, l'étude de l'influence des pierres précieuses et des signatures phytognomoniques sont aussi fort honorablement représentées, de telle sorte que le lecteur, même peu familiarisé avec ce savoir archaïque, pourra acquérir en quelques instants une vue d'ensemble sur une évolution de l'esprit humain qui s'est produite en marge des sciences exactes et des théologies officielles, et qui n'en a pas moins eu une influence considérable sur la civilisation, l'art et les mœurs. Il suivra, en même temps, avec le plus grand intérêt, les transformations successives de la science du mystère, qui, hiératique d'abord, dans les civilisations fort anciennes, figée dans des formules rappelant la rigidité des sculptures de l'Égypte et de l'Assyrie, s'assouplit ensuite, se dégage du manteau prestigieux et lourd que lui prêtait la phraséologie sacerdotale, s'oriente visiblement vers l'analyse en passant par l'analogie, et, s'aidant des procédés scientifiques modernes, parvient à notre époque, riche encore de constatations précieuses, de déductions ingénieuses, d'hypothèses fécondes, découvrant un champ nouveau, assez vaste à explorer pour absorber les travaux de plusieurs générations intellectuelles.

Nous avons revu, sur les textes originaux, tous les fragments dont nous donnons des traductions, et nous avons toujours choisi les pages les plus claires, les plus typiques, les plus propres à donner une idée exacte du génie de chaque auteur, sans les surcharger d'explications et de notes superflues.

Ce volume nous semble donc devoir offrir à son lecteur un ensemble philosophique dont l'acquisition nécessiterait autrement beaucoup d'études abstraites, jointes à une chasse effrénée aux livres rares qu'il n'est

pas donné à tous de pouvoir pratiquer ; et, à ce titre, nous avons l'ambition de recueillir non seulement les suffrages des profanes, mais encore celui de nombreux adeptes qui trouveront ici la substance de certaines de ces raretés bibliophiliques, qu'ils n'ont pu réussir jusqu'à ce jour à placer sur le rayon de leurs auteurs favoris.

GRILLOT DE GIVRY.

CHINE

KHOUNG-TSEU

(CONFUCIUS)

(VI[e] SIÈCLE AV. J.-C.)

Le nom de Confucius est trop connu pour qu'il soit nécessaire de rappeler qu'à lui seul il résume toute la sagesse chinoise. Ses œuvres : le Ta-Hio *ou la Grande Etude, le* Tchoung-Young, *ou l'Invariable Milieu, recueillies par ses disciples Thseng-tseu et Tseu-sse sont, à vrai dire, la négation de ce que nous appelons ésotérisme. Néanmoins, dans le* Lun-yu *ou Entretiens philosophiques, se trouve indiquée clairement l'existence d'une doctrine secrète officielle, ce qui est fort rare dans les livres chinois. Khoung-tseu paraît, d'ailleurs, affecter pour cette doctrine le même mépris que Socrate manifesta pour les mystères grecs.*

LE LUN-YU

OU ENTRETIENS PHILOSOPHIQUES

Tseu-hia dit à Khoung-tseu : « Les lois du rituel existent-elles sans la sincérité des sentiments? » Le Philosophe répondit : « Chang a saisi ma pensée; Chang commence maintenant à comprendre les poésies du Chou-king. »

Le Philosophe dit : « Je puis parler des rites et des cérémonies de la dynastie Hia; mais les princes de Ki sont incapables d'en connaître le sens caché. Je puis parler des rites et des cérémonies de la dynastie Yn ; mais les princes de la dynastie Sang sont incapables d'en saisir le sens caché; les documents et l'opinion des hommes font défaut pour en connaître les causes. S'ils

ne faisaient pas défaut, nous pourrions en saisir le sens le plus caché. »

Le Philosophe dit : « Dans le grand sacrifice royal nommé Ti, après que la libation a été faite pour demander la descente des esprits, je ne désire plus rester spectateur de la cérémonie, car je n'en puis supporter la vue. »

Quelqu'un ayant demandé à Khoung-tseu quel était le sens du grand sacrifice royal Ti, le Philosophe répondit : « Je ne le connais pas. Celui qui connaîtrait ce sens, tout ce qui est sous le ciel serait pour lui clair et manifeste, et il le pourrait gouverner. » Et il montra la paume de sa main.

Il sacrifiait aux ancêtres comme s'ils eussent été présents ; il adorait les esprits et les génies comme s'ils eussent été présents. Le Philosophe disait : « Si je n'assistais pas aux cérémonies du sacrifice, je ne croirais pas que ce soit un sacrifice. »

Wang-sun-kia demanda ce que l'on entendait en disant qu'il valait mieux adresser des hommages au génie du foyer qu'au génie tutélaire des endroits cachés de la maison. Le Philosophe dit : « Il n'en est pas ainsi; dans cette supposition, celui qui a commis une faute envers le ciel ne saurait pas à qui adresser sa prière. »

(*Chapitre III*, § 8 à 13.)

LAO-TSEU

(VI^{e} OU IV^{e} SIÈCLE AV. J.-C.)

Après Khoung-tseu, Lao-tseu est le plus grand nom dans la philosophie chinoise. A l'opposé du premier, sa

doctrine est toute métaphysique; elle a donné naissance à des enseignements secrets et mystérieux que détiennent les Phu-tuy et les Phap, sortes de mages mystiques habiles dans la Divination et l'Astrologie. Nous donnons ici la première page du Tao, qui est la pierre angulaire de toute cette doctrine, puis la troisième page du Phan-khoa-thu, *ou Livre du Revers. Ce dernier livre, qui est l'œuvre de Lao-tseu et de ses dix principaux disciples, demeure secret; seuls le connaissent les premiers docteurs des associations taoïstes, et il est très rare de pouvoir s'en procurer le texte complet.*

LE TAO

La voie qui est une voie n'est pas la Voie véritable.

Le nom que l'on prononce n'est pas le Nom.

Le sans-nom est le principe du Ciel et de la Terre.

Nommer le principe, c'est nommer la mère des dix mille êtres.

Avec le désir de non-savoir, on est proche du concept.

Avec le désir de savoir, on atteint les formes, l'extériorité.

Ces deux modalités naissent ensemble et leur nom est facile.

Expliquées ensemble, leur origine est inscrutable.

Inscrutable, cette origine se fait plus inscrutable encore.

C'est la porte du Mystère par laquelle s'échappe la foule.

(Première page.)

PHAN-KHOA-THU

OU LIVRE DU REVERS

Théorie de l'Androgyne sacré

Tu adoreras ta gauche, le lieu de ton cœur.

Tu mépriseras ta droite, le lieu de ton foie et de ton énergie.

Mais tu adoreras ta droite, le lieu de la gauche de ton frère.

Tu adoreras la gauche de ton frère, le lieu de son esprit.

Tu laisseras l'esprit de ton frère et (tu prendras) l'esprit de sa gauche.

A ton sein gauche le Dragon te mordra.

Et par sa morsure entrera le Ciel.

La voix sans la parole ; l'intelligence sans le mot ;

La vue sans la chose; la Possession sans le toucher;

C'est le sang de la morsure.

Prier sans paroles, croire sans comprendre.

Commander avec des yeux d'obéissance, prendre avec des mains qui ne prennent pas :

Telle est la Morsure du Dragon.

Le sommeil s'étend sur les sens et l'esprit.

Ta tête dort sur le cœur de ton frère et la gauche de ton corps repose sur la gauche de son esprit.

La droite de ton esprit repose sur la droite de son corps.

Que ta gauche possède sa gauche; que ta droite possède sa droite.

Ainsi ta pensée sera sa pensée, et son sang sera ton sang.

La Morsure du Dragon s'évanouira, il s'élèvera dans l'air; et ses ailes vous rendront invisibles.

Vous serez ensemble avec le Ciel.
Ainsi vous êtes deux, — et un, — tel le ciel ancien.
(Troisième page.)

QUANG-DZU

(III^e SIÈCLE?)

Sous le nom de cet auteur existe un ouvrage fort populaire en Chine, qu'on ne peut rattacher que très indirectement au Taoïsme : Le Traité des Influences errantes. *Nous extrayons quelques passages de cet opuscule, qui donneront une idée suffisante de l'évolution de l'occultisme dans la Chine relativement moderne.*

TRAITÉ DES INFLUENCES ERRANTES

Chaque mois il est un esprit qui marche et se promène la nuit. Ces esprits qui marchent la nuit, il faut les apaiser.

Car les influences extérieures agissent sur les hommes, en s'accordant avec les astres.

Tous les ignorants en parlent, mais celui qui sait peut changer le mal en bien. Les maladies résistent, mais il en connaît le terme, et il peut prolonger la vie.

Le sage est impassible, il travaille en pensant toujours, et il ne s'inquiète pas pendant la nuit froide, de l'esprit glacé et errant qui surgit au ras de terre; mais c'est un danger pour l'homme extérieur et vivant. La nuit, il trouble le sommeil, et il lui envoie les songes lugubres qui commencent la maladie.

(Partie I, Chapitre I.)

Si tu peux agir, agis suivant ta puissance. Le bon ou le mauvais est déjà dans ton cœur ; mais il se révélera

tôt ou tard. Avant d'agir, pense à l'action et à l'Esprit pour qu'il n'empêche pas l'action que tu as pensée.

(Partie I, Ch. II.)

L'homme a dix-huit pensées; les inférieurs ont dix-huit vengeances. Il y a cent trente-huit sortes d'inférieurs. L'esprit de vie traverse neuf cercles.

(Part. I, Ch. IV.)

Il y a vingt types humains.

(Part. II, Ch. I.)

Aussitôt après la mort, les forces errantes apparaissent. Mais avant, elles demeurent invisibles.

(Part. IV, Ch. I.)

Une pensée droite, une science profonde; voilà ce qui est nécessaire pour contraindre les forces errantes à retourner dans l'inférieur. Et si les forces errantes s'abattent sur l'innocent qui invoque le Ciel, le Ciel les renvoie à l'inférieur. Elles reçoivent la malédiction et la punition du Ciel.

(Part. IV, Ch. IV.)

KO-KIUEN

IV^e^ SIÈCLE (?)

Le Shang-t'sing-king, *ou* Livre de la Pureté et du Calme constants, *est considéré comme le chef-d'œuvre du Taoïsme, et certains le placent même au-dessus du Tao. Une légende en attribue la composition au génie féminin Si-wan-mu, ou Mère Royale d'Occident, qui réside dans les monts Khouen-lun; il se transmit, de génie en génie, jusqu'à un écrivain nommé Ko-kiuen, qui est l'auteur présumé de ce petit livre. La lecture de*

ces pages, suivant l'école taoïste, doit conduire à un repos parfait de cœur, à une absence de passions qui est en quelque sorte l'absorption de l'être dans le Tao ou Intelligence éternelle, productrice et illuminatrice des êtres.

SHANG-T'SING KING

OU LE LIVRE DE LA PURETÉ ET DU CALME CONSTANTS

Lao-kiun dit : Le Tao suprême, qui est sans forme, produit et développe le ciel et la terre. Sans mouvement interne, il meut et fait tourner le soleil et la lune. Sans nom, le Tao suprême fait subsister et entretient tous les êtres. Ne sachant point son nom, je l'appelle Tao. Le Tao réunit le principe lumineux de la pureté et le principe obscur. Il possède le principe du mouvement et celui du repos. Le ciel est lumineux et pur; la terre est obscure. Le ciel est actif ; la terre est en repos.

L'élément mâle est lumineux; l'élément femelle est obscur. Le premier est actif; le second donne le repos.

Ce qui produit l'essence et répand les qualités, donne l'être à toutes choses.

Le principe lumineux est la source du principe obscur; le mouvement est l'origine du repos.

L'homme peut posséder la pureté et le repos constants, car le ciel et la terre comprennent toutes les fins des êtres.

L'esprit de l'homme aime ce qui est selon l'esprit et pur; seul son cœur le trouble et l'incommode. Le cœur de l'homme aime le repos; mais ses désirs l'entraînent à l'action.

Quand on peut constamment annihiler ses désirs, le cœur est en paix par lui-même. Quand on garde son cœur pur, l'esprit reste pur par lui-même. Alors, dans

leur anéantissement, les six passions ne naissent pas; les trois poisons diminuent et s'annihilent.

Celui qui ne peut faire cela n'est point encore pur en son cœur; ses passions ne sont point encore détruites. Celui qui sait s'en défaire, sait voir intérieurement son cœur, et son cœur n'est point son cœur. A l'extérieur, il voit sa forme corporelle, et cette forme n'est point sa forme ; plus loin il voit ses objets et ces objets ne sont pas ses objets à lui.

Car ces trois choses impénétrables par la connaissance et la réflexion, ne peuvent se voir que dans l'abstraction. On voit cette abstraction et ainsi l'on s'abstrait; mais cette abstraction n'est pas le vide. Le vide est le rien, et rien multiplié par rien est encore rien. Rien et rien, c'est toujours rien.

Par le calme parfait on obtient le repos constant; mais ce repos n'est pas le repos définitif. Mais, les désirs ne naissent plus, et quand les désirs ne naissent plus, alors c'est le repos définitif.

Celui qui se conduit perpétuellement avec droiture parfaite, selon ce qu'exige la nature des êtres, il acquiert une nature du cœur constamment droite et pure. Cette perpétuelle correspondance est le perpétuel repos. C'est la pureté et le repos constants. Quand il en est ainsi, la pureté et le repos parfaits font découvrir bientôt la voie parfaite et droite. Quand on y est entré, on est réputé avoir atteint la sagesse parfaite, le Tao. Mais, bien qu'on croie la posséder, en réalité on ne l'a point atteinte. Quand on sait produire les diverses transformations des êtres vivants on est réputé savoir atteindre le Tao. Ceux qui savent discourir de ces choses selon la vérité, peuvent enseigner et transmettre le Tao des saints.

(Première partie : Ontologie.)

INDE

LE RIG-VEDA

Les Védas, *dont les Hindous attribuent la composition à Brahma lui-même, sont le plus ancien monument littéraire de l'Inde. Ils remontent à un temps immémorial, qui est l'époque patriarcale de la race Aryenne. On dit qu'ils furent recueillis et arrangés dans leur forme actuelle par le sage Vyasa. Il y a quatre Védas : le* Rig-Véda, *le* Yadjour-Véda *divisé en deux parties : le blanc et le noir,* le Sâma-Véda *et l'*Atharva-Véda, *ce dernier plus moderne que les autres.*

Le Rig-Véda *est un recueil de 1.017 hymnes ayant un caractère religieux, mythologique, et contenant des idées métaphysiques parfois subtiles. Ces poésies étaient destinées à être chantées pendant les cérémonies du culte des forces de la nature.*

HYMNE A AGNI, LE FEU SACRÉ

COMPOSÉ PAR LE RICHI MADHACHHANDAS

Je glorifie Agni, le grand-prêtre, dieu, ministre du sacrifice, le héraut, le prodigue de richesses.

Digne est Agni d'être célébré par les anciens prophètes comme par les nouveaux.

Il conduira ici les dieux.

C'est par Agni que l'on obtient l'abondance qui s'accroît de jour en jour.

Le glorieux, qui fait multiplier les héros,

Agni, le sacrifice sans défaut, que tu protèges de toutes parts, parvient sûrement jusqu'aux dieux.

Puisse Agni, le prêtre à l'esprit sage, le véritable, le très glorieusement grand, le dieu, venir ici avec les dieux.

Quelque bénédiction, ô Agni, que tu veuilles accorder à ton adorateur, elle reviendra vers toi, ô sage.

Vers toi, dissipateur de la nuit, ô Agni, jour par jour nous venons, avec notre prière, t'apportant notre hommage.

Protecteur des sacrifices, garde de la loi éternelle, rayonnant, toi qui t'accrois dans ta propre demeure.

Fais qu'il nous soit facile de nous approcher de toi, comme un fils approche de son père;

Agni, sois avec nous pour notre bien!

(Premier Ashtaka. Premier Adhyaya. Anuwaka I. Sukta I. Hymne I.)

HYMNE A AGNI

COMPOSÉ PAR LE RISHI DIRGHATAMAS

Je glorifie Agni aux sept rayons et aux trois têtes, Agni très parfait dans le sein de ses parents. Il est contenu dans tout ce qui se meut et ne se meut pas, lui qui a rempli tous les royaumes lumineux du ciel.

Les sages expérimentés conduisent Agni l'invincible à sa demeure; ils lui conservent avec habileté la jeunesse éternelle; ils regardent la rivière en marchant, et à eux le soleil des hommes s'est manifesté.

Vainqueur dans les dix régions de l'espace, but vers lequel se tournent les yeux de tous les hommes, qui doit être imploré pour obtenir le bienfait de la vie, tant des grands que des petits.

(Ashtaka II. Adhyaya II. Anuwaka XXI. Sukta VII ou Partie I. Hymne CXLVI.)

HYMNE AUX APRIS

COMPOSÉ PAR LE RISHI GRITSAMADA

Agni est placé sur l'autel de terre bien allumé; il se tient en la présence de tous les êtres.

Sage, ancien, dieu, prêtre et purificateur, que Agni soit au service des dieux, car il est digne.

Puisse Narasansa, le brillant, illuminant l'autel de l'offrande, se manifester dans sa majesté à travers les trois cieux.

Que Saraswati, qui perfectionne notre dévotion, la divine Ila, et Bharati qui surpasse toutes choses, ces trois déesses, qui possèdent le pouvoir, prennent place, protègent cette herbe sainte, notre refuge sans défaut.

(Ashtaka II. Adhyaya VI. Anuwaka I. Sukta III ou Livre II. Hymne III.)

MANAVA-DHARMA-SASTRA

OU LOIS DE MANOU

Les Lois de Manou forment le code religieux et moral de l'ancien Brahmanisme. Elles ont été révélées, dit la légende, par Brahma lui-même au premier Manou, appelé Swâyambhova; leur rédaction remonte à treize ou quinze siècles avant notre ère; elle est attribuée à Valmiki. Les Lois de Manou débutent par une théorie scientifique de la Création, beaucoup plus développée que celle de la Genèse, et dont la haute signification philosophique n'échappera à personne.

LOIS DE MANOU

LA CRÉATION

Ce monde était obscurité, incompréhensible, sans rien de distinctif, échappant au raisonnement et à la perception, comme complètement livré au sommeil.

Alors, la grande puissance existant par soi-même, et qui n'est pas perceptible, rendant perceptible cet univers

sous la forme des grands éléments et des autres, ayant déployé son énergie, parut pour dissiper les ténèbres.

Lui que l'esprit seul peut percevoir, subtil, sans parties distinctes, éternel, le principe de toutes les créatures, incompréhensible, parut dans sa splendeur.

Voulant tirer de son corps les diverses créatures, il produisit d'abord les eaux, par la pensée, et y déposa une semence.

Celle-ci devint un œuf d'or, aussi brillant que le soleil aux mille rayons, dans lequel il naquit lui-même, Brahma, l'ancêtre primitif de tous les mondes.

Les eaux sont appelées Nârâs, car elles sont filles de Nara ; ayant été son premier séjour (ayana), il en a pris le nom de Nârâyana.

De cette cause indistincte, éternelle, renfermant en soi l'être et le non-être, est issu ce divin Mâle célèbre dans le monde sous le nom de Brahma.

Dans cet œuf la puissance suprême demeura toute une année; puis, de lui-même, par l'effort de sa seule pensée, il divisa l'œuf en deux parties.

De ces deux moitiés il fit le ciel et la terre, et entre les deux l'atmosphère, et les huit points cardinaux, et l'éternel abîme des eaux.

De l'âme suprême il tira l'Esprit, renfermant en soi l'être et le non-être, et de l'Esprit il tira le sentiment qui a conscience de sa personnalité, et qui est maître.

Et aussi le grand principe, l'âme, et tout ce qui possède les trois qualités, et les cinq organes des sens qui perçoivent les choses extérieures.

Ayant combiné des particules subtiles de ces six dont le pouvoir est illimité, avec des éléments de lui-même, il en créa tous les êtres.

Et parce que ces six particules subtiles du corps de

Brahma entrent (*çri*) dans ces êtres, les Sages ont appelé sa forme visible corps *(çarira)*.

C'est celui-ci qui pénètre les grands éléments avec leurs facultés actives, ainsi que l'Esprit par ses particules subtiles, lui qui perpétuellement crée tous les êtres.

Par les particules constitutives subtiles de ces six principes tout puissants naît le périssable de l'impérissable.

Chacun de ces éléments acquiert la qualité de celui qui le précède immédiatement, et possède un nombre de qualités d'autant plus grand qu'il est plus éloigné dans la série.

Dans le commencement l'Etre suprême a réglé, d'après les paroles du Véda, le nom, la fonction et la condition de chaque créature, individuellement.

Et il créa la multitude des Devâs doués de vie, dont la nature consiste dans l'action, et une troupe subtile des Sadtuzas, ainsi que le sacrifice éternel.

Du feu, du vent et du soleil, il exprima pour l'accomplissement du sacrifice les trois Védas éternels, appelés le Rig-Véda, le Yadjour-Véda et le Sâma-Véda.

Il créa le temps, les divisions du temps, les stations lunaires, les planètes, les fleuves, les mers, les montagnes, les plaines, les lieux accidentés.

L'austérité, la parole, la volupté, le désir, la colère; et dans son désir de donner l'existence à ces êtres, il créa une création.

Mais pour distinguer les actions, il sépara le juste de l'injuste, et donna aux créatures sensibles ces conditions opposées deux à deux, telles que le plaisir et la peine.

Mais avec les atomes périssables des cinq éléments dont on a parlé, tout ce qui existe a été formé dans un ordre successif.

La fonction à laquelle le nouveau Maître a attaché chaque être animé est aussi celle que cet être prend spontanément chaque fois qu'il est réincarné.

Le caractère nuisible ou inoffensif, doux ou cruel, vertueux ou méchant, vrai ou faux, qu'il a assigné à chaque être lors de la création, vient retrouver spontanément cet être lors des créations nouvelles.

De même que, dans la succession des saisons, celles-ci prennent d'elles-mêmes leurs attributs distinctifs, ainsi dans la succession des existences les créatures animées prennent chacune leurs fonctions propres.

Mais pour la multiplication des individus il fit sortir de sa bouche, de ses bras, de ses cuisses et de ses pieds le Brâhmane, le Kchatriya, le Vaisya et le Soudia.

Divisant son propre corps en deux, le souverain Maître devint moitié mâle, moitié femelle; dans cette femelle il engendra Vivâdj.

Mais sachez, ô les meilleurs des Dvidjas, que ce mâle Vivâdj, après avoir pratiqué les austérités, créa spontanément, moi Manou, le créateur de tout cet univers.

(Livre premier, § 5 à 33.)

LES PURANAHS

Les Puranahs *sont des compositions de grande étendue, qui font partie, comme les Védas, de la littérature brahmanique de l'Inde. Il en existe dix-huit, dont chacun possède le nom de la divinité qui l'a révélé aux hommes, ou bien à la louange de laquelle il est écrit. Les Puranahs appartiennent à une époque plus récente que les Védas, mais qu'il n'est pas aisé de déterminer exactement. Quelques-uns ne datent que du* IX^e^ *et même*

du XI^e siècle de notre ère. Ils paraissent tous avoir subi des remaniements du célèbre réformateur Kamkara Atcharya. Le Baghavad-Puranah est une grande compilation historique dans laquelle se trouvent intercalées de nombreuses pages de philosophie mystique et occulte, dont nous offrons les extraits suivants.

LE BAGHAVAD PURANAH

Les sages qui connaissent les principes appellent Vérité la science qui n'admet pas la dualité; ce principe est nommé par les uns Brahma, par les autres Paramâtman (l'Esprit suprême) par ceux-là Bhagavat.

Mais les solitaires qui ont de la foi, et dont la piété, fondée sur la révélation, est soutenue par la science et par le détachement de tout désir, voient au sein de leur propre âme ce principe qui est l'Esprit.

C'est donc, ô les meilleurs des Brâhmanes, le culte rendu à Hari qui est pour les hommes, quelle que soit leur classe et leur condition, le véritable résultat de la stricte observation du devoir.

Voilà pourquoi Bhagavat, le chef des Sâtvats, doit être à tout instant l'objet exclusif de l'attention, de la louange, de la méditation et du respect des hommes.

(Chapitre II, § 11 à 14.)

Et aussitôt que les mauvaises pensées ont perdu leur empire, le culte constant rendu aux serviteurs de Bhagavat produit une dévotion inébranlable au Devâ dont la gloire est excellente.

Alors le cœur, bravant les attaques du désir, de la cupidité et des autres vices nés de la Passion et des Ténèbres, se repose tranquillement au sein de la Bonté.

Et le cœur qui a ainsi trouvé le repos en se vouant au culte de Bhagavat, après avoir rompu les liens qui l'attachaient au monde, arrive à l'intuition de la Vérité, qui est Bhagavat même.

Le nœud du cœur est tranché; tous les doutes sont dissipés; les œuvres de l'homme sont anéanties, car alors il voit en dedans de lui le souverain Maître lui-même.

(Chapitre II, § 18 à 21.)

C'est lui, c'est Bhagavat qui, à l'aide de sa Mâyâ, manifestée sous la forme de ce qui existe, comme de ce qui n'existe pas, et revêtu des qualités dont l'Etre suprême est essentiellement affranchi, créa au commencement cet univers.

Pénétrant au sein de ces qualités, manifestées par Mâyâ, comme s'il avait des qualités lui-même, l'Etre apparaît au dehors, poussé par l'énergie de la pensée.

Car de même que c'est un seul et même feu qui brille dans tous les bois qui s'embrasent, ainsi l'Esprit, unique, âme de l'univers, enfermé dans chacun des êtres où il réside, apparaît comme s'il était multiple.

Pénétrant dans les êtres produits spontanément par la réunion des éléments subtils, des sens et du cœur, principes émanés des qualités, il y perçoit les impressions qui s'adressent à chacun d'eux.

Créateur des mondes, il les conserve à l'aide de la qualité de la Bonté, aimant à revêtir, dans les jeux de ses incarnations, la forme d'un Devâ, d'un homme ou d'un animal.

(Chapitre II, § 30 à 34.)

Au commencement, Bhagavat, désireux de créer

l'univers, prit la forme de Purucha (l'Esprit et l'Homme-monde), forme composée de seize parties, de Mahat (l'Intelligence), et des autres principes.

Pendant qu'il reposait sur l'Océan, plongé dans le sommeil de la méditation, de son nombril, comme d'un étang, sortit un lotus, duquel naquit Brahma, le chef des architectes de l'univers.

La forme de Bhagavat, des membres duquel s'est développé l'étendue des mondes, est pure, énergique; c'est la Bonté même.

Les hommes qui ont un regard pénétrant, voient cette forme merveilleuse qui a des milliers de pieds, de cuisses, de bras, de bouches, des milliers de têtes, d'oreilles, d'yeux, de nez, qui est ornée de milliers de diadèmes, de parures et de pendants d'oreilles.

C'est là le dépôt, la racine impérissable des diverses incarnations; des parties produites par des parties de sa substance, sont créés les Devâs, les hommes et les animaux.

(Chapitre III, § 1 à 5.)

L'homme pieux qui répète soir et matin avec dévotion le mystère des naissances de Bhagavat, est délivré des maux de ce monde.

Oui, c'est par les qualités de Mâyâ, qui sont l'Intelligence et les autres principes, qu'est produite dans l'âme cette forme de Bhagavat, qui n'a pas de forme réelle, qui est tout esprit.

De même que, pour les ignorants, la masse des nuages appartient au ciel, ou la poussière terrestre au vent, ainsi c'est à ce qui se voit qu'ils attribuent la condition de ce qui est visible.

Quant à l'autre forme différente de celle-là, forme

insaisissable parce qu'elle résulte de la réunion des qualités non encore organisées, et que la substance échappe à la vue et à l'ouïe, c'est l'âme individuelle qui renaît en ce monde.

Or, quand ces deux formes, celle qui existe comme celle qui n'existe pas, ces formes que l'ignorance crée au sein de l'Esprit, ont été niées par la science qui reconnaît ce qu'elles sont, c'est alors que l'on voit Brahma.

Que l'action de la divine Mâyâ, ce désir de la souveraine intelligence, vienne à s'arrêter, voilà, disent les sages, un homme parvenu au comble de la perfection; il resplendit de la grandeur suprême devenue la sienne.

C'est ainsi que les chantres inspirés décrivirent jadis les naissances et les actions de celui qui réellement n'agit pas et qui n'est pas né, du souverain des cœurs, mystères révélés des Védas.

Oui, cet être dont les manifestations ne sont pas un jeu inutile, crée, conserve et détruit cet univers, mais il n'y est pas entraîné. Indépendant au sein des créatures où il est renfermé, il perçoit les diverses impressions qui s'adressent à chacun des six sens dont il est le maître.

Ce n'est pas l'homme avec sa raison imparfaite, qui peut, à l'aide de ce raisonnement, comprendre le tissu des noms et des formes que déroulent la parole et la pensée du Créateur; l'homme est comme un ignorant qui assiste à une représentation dramatique.

Mais il connaît la voie du Créateur suprême, dont l'énergie est infinie, dont la main porte le Tchakra, celui qui, avec une dévotion constante et sincère, adore le lotus parfumé de ses pieds.

(Chapitre III, § 29 à 38.)

LES UPANISHADS

Les Upanishads sont des commentaires philosophiques des Védas, très nombreux et très différents par leur étendue et par la date de leur composition. Il en existe près de cent cinquante, et ils sont remplis de théories obscures et se rattachant à l'occultisme ; ils constituent une sorte de Kabbale hindoue qui n'est pas sans analogie parfois, avec les livres rabbiniques tels que le Zohar, ou avec ceux de la période apocalyptique alexandrine.

LE MANDUKYA UPANISHAD

Cet Upanishad contient la doctrine brahmanique très pure de la période primitive. L'explication qu'il donne du célèbre monosyllabe sacré Aum, est très précieuse, car ce mot, analogue aux trois lettres mères de la Kabbale hébraïque, se retrouve dans toutes les doctrines religieuses de l'Inde, comme un moyen humain de concevoir l'essence de Brahma.

LE MOT SACRÉ AUM

Aum est l'immortalité ; Brahma, qui est toutes choses a pour figure Aum; Brahma est l'âme, et cette âme dépend du mot Aum, qui dépend de ses parties; ces parties sont les trois lettres A. U. M. qui sont des conditions d'existence de l'âme.

Vaisvanara, à qui se rapporte l'état de veille, est représenté par A; il est la première partie parce que A est la première lettre qui se retrouve dans tous les mots. Il est le premier qui possède la connaissance et le premier qui la met en pratique par des actes.

Taijasa, à qui se rapporte l'état de songe, est repré-

senté par la lettre U, parce qu'elle est au sommet et au milieu de l'alphabet. Il possède la science ordonnée et sans lacune; il est égal à lui-même, et aucun de ceux qui le suivent n'ignore l'essence de Brahma.

Prajna, à qui se rapporte l'état de sommeil profond, est représenté par la lettre M ; c'est la troisième partie qui est à la fois une mesure et un principe d'unité. Celui qui possède ces choses connaît la clef de l'univers et la mesure des principes divins.

Le AUM qui n'a pas de parties constitutives est la quatrième condition de l'âme de Brahma; elle ne peut être perçue, car elle a quitté la forme sphérique; elle est sans forme et sans dualité. AUM, qui est le but de la contemplation, est l'âme dans son essence pure. Celui qui sait tout ceci entre avec son âme en communion avec l'âme universelle.

(§ 1, 2, 8 à 12.)

LE MUNDAKA UPANISHAD

Le Mundaka Upanishad est l'un des plus connus aux Indes; il est consacré presque entièrement à décrire les rapports de Brahma avec l'univers sensible, et à enseigner la science par laquelle on peut parvenir à la possession de Brahma.

Aum est l'arc, la flèche est l'âme; Brahma est le but. Il doit être atteint par un homme qui n'est pas inattentif; et alors de même que la flèche ne fait qu'une chose avec la cible, il ne deviendra qu'un avec Brahma.

En lui est le ciel, la terre, la voûte céleste, l'esprit aussi avec tous les sens. Connais-le lui seul comme l'âme unique, et laisse de côté tous les autres mots. Il est le pont qui conduit à l'Immortalité.

Il se meut en se diversifiant dans le cœur, là où les artères se rencontrent, comme les rayons attachés au moyeu de la roue. Méditez sur celui qui est lui-même, en disant : Aum! Qu'il vous aide afin que vous puissiez traverser l'obscurité.

Celui qui comprend tout et qui sait tout, celui à qui appartient toute cette gloire du monde, Lui, est placé dans l'æther, dans la cité céleste de Brahma. Il prend la nature de l'esprit et devient le guide du corps et des sens. Il subsiste dans la nourriture, à proximité du cœur. Le sage qui comprend ceci contemple l'Immortel qui brille, plein de félicité.

Ce Brahma immortel est devant, ce Brahma est derrière, ce Brahma est à droite et à gauche. Il a pénétré en haut et en bas; Brahma seul est tout ceci, et il est le meilleur.

(Mundaka II, Khanda II, § 4 à 7, 11.)

LE PRASNA UPANISHAD

Le Prasna Upanishad est un de ceux qui accompagnent l'Atharva-Véda. Il contient des théories assez obscures sur les rapports de Prajapati, le Créateur, avec les créatures. Nous en extrayons deux fort belles pages, l'une sur le sommeil, l'autre sur la puissance du mot sacré AUM.

LE SOMMEIL ET LES SONGES

Alors Gargya, le petit-fils du sage Gurya demanda au rishi Pippalada : O sage vénérable, quelles sont les choses qui sommeillent en cet homme, et quelles sont celles qui veillent en lui ? Quel est le devâ qui voit les songes? Qui possède le bonheur? Sur quel acte tout ceci repose-t-il?

Le rishi lui répondit : O Gargya, de même que tous les rayons du soleil couchant se réunissent dans ce disque de lumière, et de même, lorsque le soleil se lève de nouveau, qu'ils se dispersent de nouveau, de même tous ceux-ci (les sens) sont recueillis dans le devâ le plus élevé : l'esprit pendant le sommeil. Cependant à ce moment, cet homme n'entend pas, ne voit, ne sent, ne goûte, ne touche pas; il ne parle pas, il ne se meut pas. Il dort, selon ce que dit le vulgaire.

Les feux du pranas (air vital) sont éveillés dans la ville (le corps) tant qu'il en est ainsi : L'air qui monte est le feu Gârhapaya; l'air de la respiration est le feu Anvâharyapakana, et parce qu'il est près du feu Gârhapaya, qui est celui qui est chassé dehors, par conséquent le Prana ou air vital est le feu Ahavoniya.

Parce qu'il apporte également deux oblations : l'expiration et l'inspiration, le samana est le prêtre. L'esprit est le sacrificateur; l'air qui monte est la récompense du sacrifice, et il conduit chaque jour le sacrificateur vers Brahma.

Alors ce dieu (l'esprit) possède dans le sommeil la puissance. Il voit de nouveau ce qui a été vu; il entend de nouveau ce qui a été entendu; il possède de nouveau ce qui a été possédé en d'autres pays; ce qui a été vu et n'a pas été vu, ce qui a été entendu et pas entendu, ce qui a été possédé et pas possédé, il voit tout, lui étant tout, voit tout.

Lui, ô Ami, qui connaît cet être indestructible dans lequel la connaissance véritable, les esprits vitaux, ensemble avec tous les devâs et les éléments se reposent, lui étant celui qui connaît tout, a pénétré toutes choses.

(Quatrième Prasna. § 1, 2, 3, 4, 5, 11.)

LA PUISSANCE DU MOT AUM

Alors Satyakama, fils de Sciyva demanda au rishi : O sage vénérable, si quelqu'un parmi les hommes avait médité ici jusqu'à sa mort sur la syllabe Aum, qu'aurait-il obtenu ainsi?

Il répliqua : O Satyakama, la syllabe AUM est le Brahma supérieur et aussi l'inférieur; par conséquent celui qui sait ceci parvient par le même moyen à l'un des deux.

S'il médite sur une lettre (l'A) alors, se trouvant illuminé par celle-là seule, il parvient promptement sur la terre. Les Mantras du Rig-Véda le conduisent au monde des hommes, et étant revêtu ici d'austérité, pénitence et foi, il possède la grandeur.

S'il médite avec deux lettres A et U, il parvient aux Manas, et il est porté par les Mantras de l'Yadjour jusqu'aux cieux, dans le monde du soma ou de la lune. Ayant possédé la grandeur dans le monde du soma il revient sur terre.

Celui qui médite avec les trois lettres du nom sacré AUM sur l'Etre le plus haut, il est produit à la lumière, et il parvient au soleil. De même qu'un serpent se dépouille de sa peau, il se dépouille du mal. Il est élevé par les Mantras du Sama jusqu'au monde de Brahma, et de lui, plein de vie, il apprend à connaître l'Etre le plus haut, qui totalise les âmes individuelles et qui pénètre tous les corps. C'est ce qu'enseignent les deux slokas suivants :

Il y a trois lettres, A. U. M. qui, si on les emploie séparément ou seulement jointes deux à deux, sont sujettes à la mort. Mais si elles sont bien réunies, extérieurement, intérieurement ou par un intermédiaire, elles agissent, et alors le sage ne tremble pas.

Par les Mantras du Rig-Véda, le sage parvient au monde de l'homme; par les Mantras de l'Yadjour, il parvient au ciel (atmosphérique); par les vers de Sama, il obtient ce que les poètes appellent le ciel de Brahma; par la porte AUM, il parvient à ce qui est repos, libéré de la décroissance, de la mort et de la peur — le Très-Haut.

(Cinquième Prasna.)

LE LALITA-VISTARA

(IV^e^ OU III^e^ SIÈCLE AV. J.-C.)

Ce livre, dont il existe une version sanscrite et une version tibétaine, est l'un des monuments les plus vénérables du Buddhisme. Il contient une relation légendaire de la vie du Buddha Çakya Muni, et il est constant que sa rédaction a dû avoir lieu à une date très peu éloignée de celle de la mort de ce saint personnage. Nous en extrayons un passage concernant la fameuse Roue de la Loi, *tournée par le Buddha lui-même, et qui est demeurée l'un des points les plus mystérieux de la doctrine buddhique.*

LA ROUE DE LA LOI

Bhagavat dit : Elle est profonde, Maîtreya, cette Roue de la Loi, parce qu'elle est insaisissable. Cette roue est difficile à voir parce qu'elle est sans seconde. Difficile à comprendre est cette roue, parce qu'elle ne peut être soumise à l'esprit par un effort de l'esprit. Difficile à connaître est cette roue, parce qu'elle juge dans l'égalité de la science et de la science éclairée. Elle est sans trou-

ble, cette roue, parce qu'elle obtient une délivrance complète, non troublée. Déliée est cette roue, parce qu'elle est sans additions étrangères. Cette roue est une essence parce qu'elle est obtenue par une science pareille à la foudre. Indivisible est cette roue, parce qu'elle ne provient pas d'une limite antérieure. Cette roue est sans erreur parce qu'elle est exempte de toute tache provenant de l'erreur. Imperturbable est cette roue, parce qu'elle a l'illimité pour but. Cette roue pénètre partout, parce qu'elle est pareille à l'æther. En vérité, Maîtreya, cette roue de la loi est la roue de l'affranchissement de la vie; elle enseigne la nature et l'essence propre à chaque substance. C'est la roue sans naissance, sans entrave, sans origine. C'est la roue sans cause initiale. C'est la roue qui développe la règle de la loi, au-dessus de toute compréhension. C'est la roue du vide. C'est la roue sans signes. C'est la roue sans désir. C'est la roue de l'idée non formulée. C'est la roue du discernement. C'est la roue sans passion. C'est la roue de la restriction. C'est la roue connue du Tathagata. C'est la roue qui ne mêle pas les éléments de la loi. C'est la roue qui ne trouble nullement la limite pure. C'est la roue sans désir et sans obscurité. C'est la roue qui a dépassé la vue de la double limite et qui est parvenue à ce qui la soutient. C'est la roue sans fin et sans milieu, sans agitation, qui ne trouble nullement les éléments de la loi. C'est la roue qui n'interrompt jamais l'action spontanée d'un Buddha. C'est la roue qui ne se met pas en mouvement et qui ne tourne pas. C'est la roue tout à fait invisible. C'est la roue qu'on ne prend pas, qu'on ne rejette pas. C'est la roue ineffable. C'est la roue semblable à la nature visible. C'est la roue qui pénètre dans l'égalité de toutes les substances d'un objet. C'est la roue qui, en vue de la

discipline des êtres, n'est pas détournée par des paroles magiques. C'est la roue sans seconde, sans pareille, sans arrêt, entrée dans la règle, au sens très pur. C'est la roue qui rassemble bien les éléments de la Loi. Cette roue est incommensurable, dépasse toute mesure. Cette roue incalculable est en dehors de tout calcul. Cette roue ne peut être saisie par la pensée, parce que cette roue, qui a dépassé la voie de l'esprit, cette roue est sans égale. Cette roue sans égale est complètement ineffable. Cette roue est séparée de toute parole, bruit, ou expression de la pensée. Cette roue, qui est sans mesure et sans comparaison, est pareille à l'æther, indivisible, non immobile, pénétrant ce qui la soutient, calme, extrêmement calme, ayant sa nature propre, exempte d'erreur, et n'étant pas autrement, parlant la langue de tous les êtres, châtiant les démons, victorieuse des Tirthikas, dépassant l'entrée dans le domaine du monde de la transmigration, entrée dans la région de Buddha, parfaitement connue des vénérables Poudgalas, comprise par les Pratyékabuddhas, reçue par les Bodhisattvas, louée par tous les Buddhas, non divisée par tous les Tathagatas. Telle est, ô Maîtreya, l'espèce de la roue de la Loi, tournée par le Tathagata, pour l'action de tourner laquelle, il est appelé Tathagata.

(Chapitre XXVI.)

PERSE

ZARATHUSTRA

(ZOROASTRE)

*On a placé sous le nom légendaire de Zoroastre l'ensemble des livres religieux de la Perse ancienne, de même que l'on a placé le Pentateuque judaïque sous le nom de Moïse. A vrai dire, Zoroastre, ou mieux Zarathustra, est un personnage encore plus mythique que le législateur des Juifs. Il est à peu près impossible de donner une date probable de son existence, ni même d'affirmer qu'il ait jamais existé. Le grand recueil des écrits religieux de la Perse se nomme l'*Avesta. *Il comprend cinq parties : le* Vendidad, *l'*Izeschné, *le* Vispered, *l'*Yasna *et le* Siroz, *auxquels on ajoute le* Bundayisch *et d'autres livres secondaires. Ces textes ne sont guère connus en Europe que depuis la fin du* XVIII^e^ *siècle. Le culte du feu, l'adoration de la lumière, et la doctrine des deux principes opposés : Ormuzd, ou positif, et Ahriman, ou négatif, forment la base des croyances de l'ancienne Perse. Un extrait du* Yasna *donnera quelque idée de la théurgie et de la démonologie que l'on rencontre dans tout l'Avesta.*

LE YASNA

GATHA AHUNAVAITI

Ecoutez de vos oreilles ce qui est parfait et examinez bien d'une intelligence claire, afin que nous choisissions chacun pour nous, homme et femme, ce que nous devons faire pour notre corps, avant le grand jour. Car nous recevrons le prix de l'enseignement que nous avons suivi.

Les deux Esprits primitifs ont eux-mêmes été nom-

més d'après leurs deux natures : l'un bon, l'autre mauvais, de pensée, de parole et d'actions; et de ces deux esprits, l'Esprit sage a su choisir le Droit, ce que n'a pas fait l'Esprit d'erreur.

Et les deux Esprits se rencontrèrent à l'origine pour former le premier créé des êtres, avec la vie et la mort; et ainsi en sera-t-il de tous les êtres jusqu'à la fin du monde : les méchants iront au Mauvais Esprit et l'excellente pensée à l'Esprit Juste.

De ces deux Esprits, l'Esprit méchant a préféré les actes coupables : le bien a été préféré par l'Esprit très bienfaisant, qui a pour vêtement les cieux de pierre très solide, et par ceux qui veulent satisfaire Ahura en accomplissant des actes favorables à Mazda.

Les Devas et ceux qui les suivent n'ont point choisi la vérité : c'est à eux que viennent s'unir ceux qui ont préféré les pensées de mal, et il fondent avec fureur, pour le mettre à mal, sur le monde des mortels.

(Chapitre XXX.)

LE VENDIDAD

Le Vendidad est un livre liturgique, une sorte de bréviaire dont les prêtres parsis récitent certaines parties chaque jour avant le lever du soleil. Il est composé de formules, de prières et d'incantations de toutes sortes. Nous en extrayons une incantation médicale remarquable par sa puissance et son intensité d'expression.

INCANTATION MÉDICALE

Zarathustra demanda à Ahura Mazda : Ahura Mazda, Esprit très bienfaisant, créateur du monde des corps,

purificateur, quel est le premier des guérisseurs, des sages, des puissants, des riches, des magnifiques, des forts, des Paradhâtas? Quel est le premier qui tint la maladie sur elle-même, et qui arrêta la mort, qui tint loin du corps des mortels la carie des os et la fièvre qui brûle?

Ahura Mazda répondit : Thrita fut, ô Zarathustra, parmi les guérisseurs, les sages, les puissants, les riches, les magnifiques, les forts, les Paradhâtas, le premier qui tint la maladie sur elle-même, et qui arrêta la mort, qui tint loin du corps des mortels la carie des os et la fièvre qui brûle.

Il demandait le secret des remèdes et il l'obtint de Khshathra Vairya,

pour résister à la Maladie et s'opposer à la Mort;
pour résister à la Douleur et s'opposer à la Fièvre;
pour résister au Sârana et s'opposer au Sârastya;
pour résister à l'Azhana et s'opposer à l'Azhahva;
pour résister au Kurugha et s'opposer à l'Azhivâka;
pour résister au Duruka et s'opposer à l'Astairya;
pour résister au mauvais œil, à la pourriture et à l'impureté qu'Angra Mainyu a introduites dans le corps des mortels.

Et moi, Ahura Mazda, j'apportai les plantes guérissantes, beaucoup de centaines, beaucoup de milliers, beaucoup de myriades, qui poussent autour de l'unique Gaokerena.

Nous bénissons ces remèdes, et tout cela nous l'accomplissons, tout cela nous l'ordonnons, toutes ces prières nous les faisons pour produire des effets dans le corps des mortels;

pour résister à la Maladie et s'opposer à la Mort;
pour résister à la Douleur et s'opposer à la Fièvre;

pour résister au Sârana et s'opposer au Sârastya;
pour résister à l'Azhana et s'opposer à l'Azhahva;
pour résister au Kurugha et s'opposer à l'Azhivâka;
pour résister au Duruka et s'opposer à l'Astairya;
pour résister au mauvais œil, à la pourriture et à l'impureté qu'Angra Mainyu a introduites dans le corps des mortels.

A la Maladie, je dis arrière! et arrière! à la Mort.
A la Douleur, je dis arrière! et arrière! à la Fièvre.
Au Sârana, je dis arrière! et arrière! au Sârastya.
A l'Azhana, je dis arrière! et arrière! à l'Azhahva.
Au Kurugha, je dis arrière ! et arrière ! à l'Azhivâka ; arrière! au Duruka; arrière ! à l'Astairya.
Au Mauvais ŒIl, je dis arrière!

Donne-nous, ô Ahura, dont la Souveraineté est puissante, la force par laquelle nous détruirons la Druj. Car nous détruirons la Druj par la force naissante.

Je combats l'Ishirê; je combats l'Aghûirê; je combats l'Aghra; je combats l'Ughra; je combats la Maladie; je combats la Mort; je combats la Douleur et la Fièvre; je combats le Sârana et le Sârastya; je combats l'Azhana et l'Azhahva ; je combats le Kurugha et l'Azhivâka ; je combats le Duruka et l'Astairya.

Je combats toute Maladie et toute Mort; tous les Yâtus et toutes les Pairikas et toutes les Jainis mauvaises.

(Fargard XX.)

LES ORACLES DE ZOROASTRE

(VERS LE III^e^ SIÈCLE)

Les textes Zoroastriens de l'Avesta étaient totalement inconnus en Europe, ainsi que nous l'avons dit, avant la traduction publiée en 1771 par Anquetil-Duperron, qui, le premier, les découvrit en voyageant en Orient.

Cependant on croyait posséder la doctrine du grand initiateur de la Perse. Le nom de Zarathustra avait jeté une telle lumière, que sa renommée était parvenue jusqu'en Grèce, après les conquêtes d'Alexandre, et certains philosophes eurent connaissance de ses écrits. A Alexandrie surtout, on recueillit diverses opinions qui lui étaient attribuées; on les mélangea de principes pythagoriciens et néo-platoniciens, et l'on fit une compilation de mille sentences environ extraites de Psellus et de Proclus, et qui fut placée sous le nom de Zoroastre. La Renaissance accueillit avec enthousiasme ce livre apocryphe, dont une édition fut donnée en 1591, à Ferrare, par Franciscus Patricius, sous le nom de Zoroaster et ejus Oracula. *Comme il est certain que l'influence lointaine des croyances de la Perse s'y manifeste, nous avons cru intéressant de citer, à titre de curiosité, quelques lignes de cet ouvrage peu connu.*

LA MONADE, LA DYADE, LA TRIADE

Où se trouve la Monade génératrice, là se trouve aussi la Monade développée, qui engendre deux.

Car la dualité se trouve auprès de celle-ci, et elle resplendit par des sections intellectuelles.

Et elle gouverne toutes choses, et met en ordre ce qui n'est point en ordre.

Car dans tout le Cosmos luit la Triade, dont la Monade est le principe.

Ceci est le principe de toute section.

Car toutes choses doivent être séparées en trois, suivant ce qu'a dit l'esprit du Père

dont la volonté a fait un signe

et toutes choses alors ont été partagées en trois, car

l'esprit du Père qui gouverne éternellement toutes choses l'a dit ainsi.

LES DAIMONS, LES SACRIFICES

La nature exhorte les daimons à être purs.

Et les mauvais germes de la matière à être utiles et bons.

Ne change jamais les noms barbares donnés par Dieu pour chacun,

Car il est des noms

qui possèdent un dynamisme ineffable dans les choses sacrées.

Quand tu verras le feu sacré sans forme

brillant en dansant dans l'abîme du monde entier,

Ecoute la voix du Feu!

EGYPTE

LE LIVRE DE "SORTIR DU JOUR"
OU LIVRE DES MORTS

(XL[e] SIÈCLE AVANT J.-C. (?)

Si l'influence de l'Inde et de la Chine a été à peu près nulle sur l'ésotérisme occidental, du moins l'Egypte peut-elle être considérée à bon droit comme l'inspiratrice de tout l'occultisme européen. L'Egypte fut la patrie par excellence des mystères et des initiations. La Bible reconnaît que Moïse était initié dans toute la sagesse des Egyptiens. Plus tard, Pythagore, Hérodote, Platon, allèrent en Egypte pour y recevoir également l'initiation, et les mystères grecs prirent modèle sur les mystères égyptiens.

Le plus grand secret planait sur l'initiation. Clément d'Alexandrie dit que les prêtres ne communiquaient les mystères qu'au souverain et à ceux qui excellaient en sagesse. Une statue du Musée du Louvre représente un grand prêtre de Memphis, nommé Ptahmer, qui « connaissait les dispositions de la terre et de l'enfer, d'Héliopolis et de Memphis, qui avait pénétré les Mystères de tout sanctuaire dont rien ne lui était caché ; qui adorait la Divinité et la glorifiait dans ses desseins ; qui couvrait d'un voile le flanc de tout ce qu'il avait vu. »

Sous les Ptolémées, à l'époque alexandrine, les mystères égyptiens jetèrent un dernier éclat; et ce qu'on y enseignait nous a été révélé en partie par le pseudo-Hermès Trismégiste et l'auteur des Hieroglyphica *d'Horapollon. Et, bien longtemps après, lorsque les grands temples de Memphis et de Thèbes virent s'écrouler leurs*

salles hypostyles et ne furent plus que des monceaux de ruines, et que le sens des hiéroglyphes fut perdu de tous, le prestige de l'initiation égyptienne demeura si vivace, que tous les nomades qui parcouraient l'Europe, au Moyen-Age en disant la bonne aventure, les Bohémiens, les Magyars, les Gitanas, les sorciers de village, les noueurs d'aiguillettes, se réclamèrent de l'Egypte. Au XVIII^e *siècle, chacun se disait possesseur de secrets égyptiens. Et quantité de mystagogues s'abritent encore de nos jours derrière ce grand nom pour recommander les produits extravagants de leur imagination.*

Cependant, peu de personnes connaissent les textes contenant la doctrine ésotérique de l'Egypte véritable, à laquelle une Egypte fantaisiste a été trop souvent substituée; et c'est pourquoi il nous paraît indispensable de publier quelques-unes des meilleures pages des papyrus célèbres.

Le monument le plus vénérable de la science mystique et hiératique de l'Egypte est le livre, très peu connu en France, traduit en allemand sous le nom de Todtenbuch, *dont le nom littéral est* « Livre de sortir du jour ». *Il ne se trouve que dans les tombeaux égyptiens ou dans les momies. On l'a considéré à tort comme un rituel funéraire ; c'est au contraire un livre hiératique composé de textes sacrés, réputés d'origine divine. Il contient des annotations antiques qui permettent de fixer à peu près l'âge de ce livre : il y est dit qu'un chapitre fut trouvé à Hermopolis au temps du roi Men-ka-râ, constructeur de la troisième pyramide ; un autre fut trouvé dans le pylône du grand temple de This, sous le règne du roi Housap-ti, en découvrant l'hypogée de la montagne qu'avait fait Horus. Or, Housap-ti est le cinquième roi de la première dynastie, ce qui fait remonter ce livre*

à quatre mille ans environ avant J. C. Nous donnons les extraits ci-dessous d'après divers papyrus du Musée du Louvre.

CHAPITRE D'ÊTRE DANS LA SOCIÉTÉ DES DIEUX

Je suis hier et je connais demain. Maître de la résurrection, mystère de l'âme créatrice des dieux qui produit les aliments de vie pour ceux qui abordent à l'ouest du ciel, gouvernail de l'est, seigneur des faces qui rayonnent dans sa lumière, maître de la vie future sortant des ténèbres. O les éperviers sur leurs angles, qui écoutent les choses! Je me suis souvenu qu'il y a une cuisse sur le cou et une cuisse sur la tête de l'Amenti. Les Occidentaux passent vers leurs places inconnues, remorquant Râ qui vient en suivant dans la demeure de la puissance, au-dessus du dieu qui est dans son naos dressé comme une muraille terrestre. Lui, c'est moi, et moi c'est lui. J'ai produit la substance brillante que Ptah incruste dans son métal. Invocation pour Râ : Ta face se réjouit de la bonne vérité que tu annonces, qui est ton entrée au ciel et ta sortie à l'Orient. Appel des héritiers, appel à ceux qui adorent le dieu : j'ai rendu agréables tes chemins, j'ai élargi tes routes qui conduisent de la terre au ciel. Resplendis sur moi, âme inconnue. Je m'approche du dieu dont les paroles sont entendues par mes oreilles dans le Tiaou, et le mal ni la souillure n'existent plus. Je suis délivré, protégé contre celui qui ferme les paupières la nuit : C'est le retour de la nuit sans limites. Je suis l'Inondation. Grand auditeur est ton nom. Je suis maître de l'âme qui m'enveloppe dans son sein. La cuisse de devant est sur le cou, la cuisse de derrière sur la tête de l'Amenti. Adoration de la tête qui surmonte son corps. Me sont livrés ceux qui appartien-

nent au chef des dieux, et il ne sort pas de moi des larmes. Je suis témoin des navigations à la fête du premier et du dernier quartier de la lune dans Abydos. Les verrous sont tirés sur les deux battants. Vos images sont munies de leurs bras qui s'agitent. Ta face est comme celle d'un lévrier, lorsqu'il flaire dans le tombeau. J'agite mes jambes comme Anubis pour m'élancer avant que sorte le flaireur de Tatounen vers les deux Lions, et je suis sauf. Je sors en brisant la porte qui cache les mystères. Celui qui connaît la profondeur de l'eau est mon nom. J'agis selon la faculté des esprits, dont quatre centaines de mille et quatre millions se pressent devant son autel. Je suis leur protecteur faisant circuler les heures au jour que régit la constellation Sahou : les vingt-quatre heures passent ensemble en se présentant une à une, jusqu'à la sixième qui se produit dans le Tiaou, heure nocturne du renversement des ennemis par la vérité de la parole. Ceux qui traversent Tiaou sont lumineux, et Sahou exige que je brille en seigneur de vie vrai et radieux, faisant la septième heure lorsqu'il sort. Des talismans sont pour la protection de ses favoris ; alors le sang coule, les massacrés récemment tombent à terre : le dieu à la double corne me charge de les rassembler. Je m'interdis les mystères ; j'ai été produit pour repousser ceux qui les révèlent. Je vais en conseiller du seigneur des choses, en messager d'Osiris. Que l'œil ne dévore pas ses larmes. C'est moi le dieu de la demeure angulaire, arrivant de Schklem vers An. Je fais connaître au Bennou les choses du Tiaou. O celui qui établit les mystères qui sont en moi, produisant les transformations comme Khepra, sortant à l'état de disque pour éclairer! J'ai été conçu à l'Ouest du ciel, je donne la lumière aux âmes dans leur coffre, je rayonne

sur ceux qui, enfermés, sont dans une cellule. Je traverse le ciel, je passe par sa muraille de fer en y faisant la lumière, je m'envole pour illuminer les esprits, je deviens un soleil des intelligents, me dirigeant vers les productions de la terre. Je marche pour donner le mouvement aux esprits des morts. Je prépare une route bonne vers les portes du Tiaou; je le fais parce que j'accompagne celui qui est en défaillance, je le réconforte, parce que celui qui pleure, c'est celui que je sauve parmi les Occidentaux dont je suis, moi, dieu Aker de la région Aker. J'ouvre et je ferme; cela m'est accordé par le bon seigneur, et je traverse. Qui est donc celui qui dévore dans l'Amenti? C'est moi qui suis dans Ro-Staou; j'entre en son nom, je sors parmi les favoris du seigneur des millions d'années de la terre, qui s'engendre lui-même. Celle qui dépose son fardeau et se retourne aussitôt m'a conçu. Est renversée la clôture de la muraille, l'enceinte est renversée. Adoucissement de ce malheur, le Bennou étant jeté sur le dos par les complices, Horus fait luire son œil qui éclaire la terre. Mon nom est son nom, et il n'y a pas de grandeur au-dessus de moi, en ma qualité de dieu-lion, car les invocations à Shou sont pour moi; c'est moi qui le complète excellemment. Je vois ensevelir celui qui est immobile de cœur et ceux qui l'exécutent. L'Inondation s'arrête, alors je sors. Je suis un seigneur de vie, adorateur de Noun, je me meus ainsi. Je sors de la grande demeure d'Osiris. Je suis protégé contre ceux qui font prospérer le mal. Je salue le sycomore, je fais mon asile du sycomore ; j'ouvre le mur de Tiaou. J'arrive, j'embrasse l'Oudja. A quelle époque célèbres-tu la fête de la lune nouvelle, cadavre silencieux? J'arrive pour voir celui qui est dans les replis de Mehen, face à face, œil à œil, contenant les vents

de sa sortie... Tendez-moi les bras, progéniture divine issue de la bouche (à la parole du dieu primordial), qui êtes les levers de l'Œil du Soleil. Je suis debout, je me reconstitue, je m'envole au ciel, je me repose sur la terre, chaque jour. J'embrasse mon Oudja dans ma marche, je suis enfanté par Hier, maître des transformations, en serpent *aker* de la terre. Je me recommence à chaque heure. Le dieu qui cache sa lutte est enveloppé; son enveloppe marche derrière moi. Mon pouvoir magique donne la puissance à mon corps. Je suis protégé par la protection de mes mains. A cet instant de s'arrêter pour converser, l'assemblée des dieux se lève à mes paroles. O lion du soleil, levant le bras dans Toser, tu es en moi et je suis en toi, tes formes sont mes formes. Je suis l'Inondation; le grand liquide ignoré est mon nom. Les transformations de Toum, la végétation terrestre de Toum est par moi. J'entre dans Sekhem et j'en sors en pur esprit. Moi l'Osiris N, je vois les formes des hommes éternellement en transformation. Celui qui sait ce chapitre, sa parole fait la vérité sur terre et dans la divine région inférieure; il prend toutes les formes des vivants, grâce à la protection du dieu grand. Ce chapitre fut trouvé à Hermopolis sur un cube de *baaqes*, écrit en bleu sous les pieds du dieu. Le royal fils Har-doudou-v le trouva là, dans le temps du roi Men-ka-ra, véridique, lorsqu'il voyageait pour faire l'inventaire des temples. Il chantait en lui un hymne devant lequel il fut en extase. Il le porta dans les chariots du roi dès qu'il vit ce qui était tracé sur ce cube : grand mystère! Il ne voyait plus, n'entendait plus, ne cessant de réciter ce chapitre pur et saint, n'approchait plus les femmes et ne mangeait plus chair ni poisson. Ensuite un scarabée de pierre dure, façonné, enduit d'or, sera placé sur la poitrine de

l'homme auquel on aura fait la cérémonie de l'ouverture de la bouche et qu'on aura oint de l'huile de tête; on dira dessus l'incantation magique : Mon cœur de ma mère! Mon cœur de ma mère! Mon cœur nécessaire pour mes transformations! Ne te dresse pas contre moi, ne témoigne pas contre moi, ne suscite pas d'obstacle parmi les divins chefs et ne te sépare pas de moi devant celui qui tient la balance. Tu es moi-même dans ma poitrine, compagnon divin sauvegardant mon corps. Si tu sors vers la bonne demeure, transporte-nous-y... Qu'il n'y ait pas de gens agressifs contre moi dans la bonne demeure. Que la joie exulte lorsqu'on examinera mes paroles; qu'il ne soit pas dit de perfidie contre moi auprès du dieu grand, et que me protège quiconque sera présent.

(Chapitre LXIV.)

LE LIVRE DE L'HÉMISPHÈRE INFÉRIEUR

(XVI[e] SIÈCLE AVANT J. C.)

L'initiation égyptienne paraît surtout avoir eu pour objet le Mystère de la Vie. La puissance créatrice est attribuée à l'action du soleil unie à la vertu de l'eau. Le mythe d'Osiris et d'Horus n'a pas d'autre signification, de même que les symboles thébains d'Ammon et de Khem ; et cette tradition a été suivie plus tard par les alchimistes. Dans le livre suivant, dont on a trouvé des exemplaires dans quelques sarcophages remontant

à la XVIII^e^ dynastie, se trouve le récit mystérieux de la pérégrination quotidienne du Soleil sous la terre pendant les heures nocturnes. Dans cette phase ténébreuse, le soleil n'est autre que le Dieu Khnoum, *ou* Cneph, *criocéphale, forme particulière d'Ammon, surtout révérée en Nubie et aux cataractes. On le nomme aussi* Av, *c'est-à-dire « chair, matière animale », car il représente les évolutions de la matière organique entre deux réincarnations. Il est associé aux divinités féminines Sati et Anouké, et il est figuré parfois avec une tête de bélier, et façonnant, sur un tour à potier, l'œuf mystérieux d'où devait naître la nature entière et l'univers organisé. L'extrait suivant provient de divers papyrus de Londres et du Musée du Louvre.*

LE MYTHE DE LA BARQUE SOLAIRE

1^re^ HEURE DE LA NUIT. — Il entre, ce dieu grand, sous terre, dans l'*ârri-t* de l'horizon occidental, qui a 120 atrûï de tour; les dieux qui sont avec lui passent dans cette ârri-t. Il n'approche pas des dieux du ciel inférieur. La majesté de ce dieu grand atteint alors dans l'*ouer-nes* (ou ciel) un champ de 309 atrûï de longueur et 120 atrûï de largeur. *Nte-mû-râ* est le nom de ce premier champ du ciel inférieur. *Henba-v-sh-u* est le nom des dieux qui sont avec lui. Les honneurs funèbres qu'on reçoit sur terre dans le vêtement de vérité sont transmis dans le grand ciel inférieur.

2^e^ HEURE DE LA NUIT. — La majesté de ce dieu grand atteint ensuite dans l'ouer-nes un autre champ de 309 atrûï de longueur et 120 de largeur. Les dieux qui sont dans ce champ se nomment *Baû-Sehaû*, ou âmes du ciel inférieur. Celui qui connaît leur nom est près

d'eux, dans l'ouer-nes. Il se tient près des dieux qui sont debout; il s'élève avec ce dieu grand; il entre en terre; il traverse le ciel inférieur; il passe parmi les *Hekesou;* il s'élève au dessus du serpent lorsqu'il est en possession du champ... Ceux qui sacrifient sur terre à leur nom, s'ils honorent un homme sur terre dans l'enveloppe de vérité multiple, celui-ci connaît ces paroles que disent les dieux du ciel inférieur à ce dieu; les paroles qu'il leur dit en s'élevant avec les dieux du ciel inférieur. Il est honoré sur terre dans l'enveloppe de vérité (ou momie).

3e HEURE DE LA NUIT. — La majesté de ce dieu grand atteint ensuite le champ des dieux; il manœuvre les avirons, ce dieu, dans les eaux d'Osiris; il manœuvre les avirons, ce dieu grand. Il commande à ceux qui sont à la suite d'Osiris dans cette localité, il leur concède des terres de ce champ. Le nom des dieux de ce champ est *Bau-stela-u* ou âmes mystérieuses. Celui qui connut leur nom sur terre s'élève vers le lieu où est Osiris; l'eau lui est donnée dans ce champ. Ce champ se nomme *Ute-mû-neb-ûâ-xoper-vû-t-û* (celui de l'eau du seigneur unique qui produit les dilatations).

4e HEURE DE LA NUIT. — Ce dieu grand joint ensuite au moyen de halages cette région mystérieuse des Occidentaux et ceux qui sont en elle. Le nom de cette région est *Anx-xeperu* (vie des transformations). La connaissance de ce mythe est le chemin des mystères de la région de Bo-sat, la voie de l'Ammeh. Les portes de ces mystères qui sont dans la terre se nomment *Sokari.* La connaissance de ces choses, c'est la voie pour marcher dans les chemins du *Ro-set-au,* pour voir les mythes dans l'Ammeh.

5e HEURE DE LA NUIT. — Les halages de ce dieu grand

sont sur la voie des vérités de l'hémisphère inférieur, dans la partie supérieure de la région des mystères de *Sokari*. On ne voit ni n'aperçoit les actes mystérieux de la terre avec ce dieu; les dieux qui sont avec ce dieu grand entendent la voix du dieu soleil. Le nom de la porte de cette localité est *Ahâ-neter-u* (station des dieux); le nom de la région est *Ament* ou région mystérieuse. Les voies mystérieuses de la région occidentale sont les portes de la demeure de l'*Ament*. La terre ne transforme pas Sokari. Chairs, membres, corps, sont dans les premières formes. Le nom des dieux qui sont dans cette région est *Bâ-u-sebau* (âmes du ciel inférieur). Leurs métamorphoses ont lieu à leurs heures, leurs transformations sont mystérieuses, et on ne fait ni connaître, ni voir, ni comprendre ce mythe d'Horus... Celui qui sait ces choses, son âme s'unit : elle s'unit dans l'union de Sokari. *Xemi-t* (ou la Destruction) ne divise pas; il avance vers la réunion. On sacrifie à ces dieux sur terre.

6e HEURE DE LA NUIT. — Ce dieu grand atteint les plus basses des eaux des seigneurs du ciel inférieur ; il donne des ordres aux dieux qui sont là ; il ordonne qu'ils entrent en possession de leurs mets divins à cet endroit. Il avance dans cette région muni d'une barque ; il leur concède des champs pour les aliments qu'il leur donne; il leur donne les flots de leurs eaux pour qu'ils s'élèvent chaque matin. Le nom de la porte de cette localité est *Sepâ-em-tu*, la voie mystérieuse de la région occidentale dans laquelle navigue ce dieu grand pour régler les destinées des dieux du ciel inférieur. La réunion de leurs noms, le moyen de leurs transformations, leurs heures, sont les plus mystérieuses des choses, et ce mythe des mystères du ciel inférieur n'est connu d'aucun humain.

Celui qui sait cela, en suivant les développements dans l'hémisphère inférieur, rejoint le monde terrestre avec Osiris; ses subordonnés reconnaissent ses droits dans le monde terrestre.

7e HEURE DE LA NUIT. — Ce dieu grand joint la retraite d'Osiris. La majesté de ce dieu grand donne des ordres dans cette retraite aux dieux qui sont en elle. Ce dieu accomplit ces transformations pour monter sa route vers Apophis, par les influences d'Isis et du dieu principal, à la porte de cette localité par laquelle passe ce dieu grand; la *porte d'Osiris* est son nom dans cette localité de la retraite mystérieuse. La voie mystérieuse de l'*Ament*, où monte ce dieu grand, dans sa barque, n'a ni eau ni halages; il avance par les influences d'Isis et les influences du dieu principal, par les effets de la parole de ce dieu lui-même... Celui qui connaît cela est parmi les âmes près du Soleil. Ainsi sont faits les enchantements d'Isis et les enchantements du dieu Sem-sa; ils agissent en repoussant Apophis du soleil dans la région occidentale; ils agissent de même sur terre. Celui qui connaît cela est de ceux qui sont dans la barque du Soleil, au ciel et sur terre. Celui qui connaît le mythe de ceux qui sont dans la barque du Soleil est au ciel et sur terre. Celui qui connaît ce mythe, l'expulseur du serpent *Ha-her* ne le connaît pas. Le monde terrestre est porté par ce serpent *Ha-her* dans le ciel inférieur. Ce serpent a 450 coudées de longueur. Il emplit le ciel inférieur par ses replis; on lui rend des hommages. Ce dieu grand ne monte pas sur lui; il suit sa route dont l'entrée est à la retraite d'Osiris. Ce dieu grand avance dans cette localité par les mythes du serpent Mehen. Celui qui sait cela sur terre est de ceux qui ne boivent pas les eaux du serpent *Ha-her*. L'âme

qui sait cela n'est pas conduite à la privation des dieux qui sont dans cette région. Celui qui sait cela, le lion rugissant ne le dévore pas.

8e HEURE DE LA NUIT. — Ce dieu grand navigue en cette localité, rayonnant dans le ciel inférieur. Ses manœuvres, qui sont des dieux, dirigent la barque vers l'horizon oriental du ciel; l'astre est en tête de la barque; il conduit ce dieu grand dans le chemin des ténèbres pour éclairer les habitants de la terre.

9e HEURE DE LA NUIT. — Ce dieu grand commande aux dieux qui sont dans cette localité, ce sont les dieux manœuvres de la barque du soleil, conducteurs qui sont à l'horizon pour qu'il joigne la demeure orientale du ciel. Leur action est, dans le ciel inférieur, de conduire le dieu Soleil vers cette localité, chaque jour; ils s'arrêtent où est l'eau de la barque dans cette localité. Adorateurs du seigneur du disque solaire, ils font naître l'âme dans ses transformations par leurs paroles mystérieuses chaque jour. Ceux qui sont dans cette localité sont les dispensateurs des aliments des dieux qui sont dans le ciel inférieur. Sept vipères apparaissent, ayant du feu dans leur gueule ; lorsque monte ce dieu grand au-dessus d'elles dans le ciel inférieur, elles repoussent tout reptile qui est dans la terre. Celui qui ignore les dieux du ciel inférieur, elles font leur subsistance du sang de la blessure qu'elles lui font chaque jour; les mânes passent par les lieux de leurs sévices. Mais celui qui les connaît, en voyant leurs sévices, ne passe pas les flammes. Tous les dieux du champ de cette localité portent le *symbole de la vie* et le sceptre. Ce sont eux qui se tiennent debout avec leur symbole de vie; ils se soutiennent sur leur sceptre. Ce dieu grand leur parle. Ils écoutent les paroles des dieux qui sont dans le ciel inférieur, vers cette

localité : ils produisent tous bois et tous végétaux dans cette localité. *Hor-se-u-neter-u* (Horus des bassins des dieux) est le gardien des mythes de ce champ.

10e HEURE DE LA NUIT. — Région mystérieuse de l'Occident où se joignent le dieu Xeper et le dieu Râ. La majesté de ce dieu grand atteint à cette région : elle commande aux dieux qui y sont. Le nom de la porte de cette localité par laquelle entre ce dieu grand est *Aa-xerpu et Mes-aru* (le plus grand des principes et enfantement des transformations). Le nom de la porte de cette localité dans les canaux est *Qaû-ûz-bû.*

11e HEURE DE LA NUIT. — La majesté de ce dieu grand atteint cette région; il donne ses ordres aux dieux qui y sont. Le nom de la porte de cette localité par laquelle entre ce dieu grand est : *S-xen-sebâu.* Le nom de cette localité est *R-dod-gerer-t-ap-et-u-xau-t-u.* Le dieu grand se révèle lui-même aux dieux de cette localité : « Je manifeste les choses cachées ; j'élucide les mystères ; je donne la vie à vos âmes qui se posent sur vos ombres. Vous êtes les mystères cachés relatifs au mythe qui, en ce lieu, prépare vos souffles; vos âmes suivent ma transformation. »

12e HEURE DE LA NUIT. — Région mystérieuse du ciel inférieur; ce dieu grand naît en elle; il sort de l'abîme; il s'unit au corps de *Nû-t* (l'æther personnifié). Celui qui connut cela sur terre est au ciel et sur terre. La majesté de ce dieu grand atteint cette région qui termine les ténèbres absolues. L'enfantement de ce dieu grand, quand il se produit en *Xeper* (vie future), a lieu dans cette région. Le nom de la porte de cette localité est *Tenneter-u* (celle des dieux). Le nom de ce lieu est *Xeper-t-keku-s'âtât-u-mes-t-u* (production des ténèbres, lever des enfantements). Ceux qui sont dans cette région ado-

rent ce dieu grand au moment de sa jonction avec l'Orient du ciel; ils s'écrient : « Enfantement! enfantement! production! production! Toute âme de la voie céleste rend hommage à ton âme; elle s'unit à elle et la terre à tes substances, seigneur de la dévotion. » Le dieu Soleil, lorsqu'il atteint l'hémisphère supérieur, se lève en formant les êtres animés dans leur région.

LE LIVRE DES RESPIRATIONS

(IV[e] SIÈCLE AVANT J. C.)

Ce livre est de plus basse époque que les précédents, et ne paraît pas remonter au delà de la domination grecque. Néanmoins, il est fort important pour l'étude des doctrines secrètes de l'Egypte. C'est, à proprement parler, un traité de réincarnation, car il parle des respirations qui accompagnent le retour à la vie de tout être qui se rénove par une seconde naissance.

LA RÉNOVATION PAR LE « SAHOU »

Commencement du Livre des Respirations que donna Isis à son frère Osiris pour vivifier son âme, pour engendrer son corps, pour rajeunir toutes ses substances afin qu'il atteigne l'Orient avec son père le Soleil, pour placer son âme rénovée au ciel dans le disque de la Lune, pour que son corps rayonne dans l'étoile d'Orion au sein de Nou-t. Mystère! Mystère! Ne le fais lire à aucun humain; il réconforte celui qui est dans l'hypogée, qui ressuscite dans la robe de vérité, des myriades de fois.

Adoration à toi, Osiris, taureau des régions occidentales, seigneur de Dad-tu, maître d'Abydos, roi du ciel, prince des terres, monarque, maître de la nécropole. La sépulture a été édifiée pour lui, le sarcophage a été taillé pour lui, le lieu divin de sa transformation est secret. Un *sahou* (levain rénovateur) est préparé pour lui; le lieu de son existence est caché; il a accordé aux vivants d'être ses serviteurs; tous les défunts abordent à sa demeure ; le Soleil dirige sur la terre son évolution de la région de *Mes-qâ-t* (où s'opèrent les transformations) pour faire renaître ses substances par ses rayons; le ciel a son âme; l'hémisphère inférieur a son corps; les étendues terrestres ont les émanations *(âxem-u)*, qui vivent par lui, qui meurent par sa puissance, car sa volonté produit toutes choses.

Je crois en toi, Seigneur du Tâ-doseri, Dieu grand. Je ne désire qu'exalter tes bienfaits au-dessus de ta grande demeure; que voir tes formes dans ta résidence mystérieuse, que m'élever dans ma course vers la demeure de la déesse Nâz-i-t, qu'atteindre le séjour de la vie, qu'obtenir des transformés ensemble l'onction de leurs mains réunies, à la voix de Neith, dans le temple de Mennen-u, que m'asseoir pour recevoir les bienfaits des rameaux du saint arbre *As'-t'-u*, que recevoir l'ombre de son feuillage, afin que je ne meure pas de nouveau, que je sois au ciel, vivifié dans les astres auprès d'Orion, dans le sein de Nou-t ; que j'accomplisse toutes les transformations qui s'accordent avec moi.

Seigneurs puissants, bienfaiteurs, divins, jugeant les paroles, seigneurs de vérité ! salut, dieu, essence des essences privées de leurs corps, conduisant les générations de la terre et les enfantements dans le temple du lieu de la procréation : Types divins du type de tout ce

qui est, Pères et Mères du disque solaire, *Sâhous*, anciens grands, divinités, essences premières d'Atoum, émettant les humains, faisant émerger les formes de la forme première; seigneurs des divins aliments; hommage à vous les seigneurs de la perpétuité possédant l'éternité !

(Divers Papyrus du Louvre.)

LES PAPYRUS MAGIQUES

Il existe quelques papyrus, encore imparfaitement déchiffrés, qui décrivent des cérémonies magiques, ou contiennent des incantations préventives contre les esprits malfaisants. Nous donnons ici une fort intéressante transcription de la Cérémonie de la Bague d'Hermès et du Scarabée, *extraite d'un papyrus grec du British Museum. Les textes de ce genre furent nombreux en Egypte, si l'on en croit la réputation qu'avait acquise la magie en cette contrée; le souvenir de cette science demeura si vivace que toute la sorcellerie du Moyen-Age se prétendit égyptienne. Et il n'est pas sans intérêt, en présence de tant de fantaisies décorées de ce prestigieux vocable, de connaître, par un texte authentique, en quoi consistait véritablement cette magie égyptienne à laquelle on a prêté tant de fausses merveilles.*

CÉRÉMONIE DE LA BAGUE D'HERMÈS ET DU SCARABÉE

Prenez un scarabée sculpté comme il est dit ci-dessous; placez-le sur une feuille de papyrus, et sous cette feuille un linge de lin pur; mettez au-dessous quelques branches d'olivier, et placez un petit encensoir au milieu

du papyrus, et offrez de la myrrhe et du kuphi, et ayez également un petit vase de chrysolite dans lequel vous mettrez de l'onguent de lis, ou de myrrhe ou de cinnamome ; et prenez la bague et mettez-la dans l'onguent après l'avoir préalablement purifiée de toute souillure, et brûlez dans l'encensoir le kuphi et la myrrhe. Laissez-la trois jours et prenez-la et mettez-la dans un lieu pur.

Pour la célébration, ayez à votre portée quelques pains non levés et des fruits de la saison, et ayant fait un autre sacrifice sur des bois de vigne, pendant le sacrifice retirez la bague de l'onguent et oignez-vous de l'onction. Oignez-vous de bonne heure le matin, et, vous tournant vers l'Orient, prononcez la formule citée plus loin :

Manière de sculpter le scarabée :

Sculptez le scarabée sur une émeraude précieuse ; percez-le et passez-y un fil d'or, et, sous le scarabée, gravez la figure sacrée d'Isis, et, l'ayant consacré comme il est dit ci-dessus, portez-le sur vous.

Jours convenables pour l'opération : le 7, le 9, le 10, le 12, le 14, le 16, le 21, le 24, et le 25 du mois, au lever du soleil. Les autres jours il faut s'abstenir.

Formule qu'on prononce en se tournant vers le Soleil :

« Je suis Thouth, inventeur et créateur des médicaments et des lettres. Viens à moi, esprit qui es sous la terre; lève-toi pour moi, grand esprit, le Phnounochthonios. Je suis le conquérant de la gloire. Je suis l'œuf de l'ibis, l'œuf de l'épervier, le petit du sphinx qui traverse les airs, ayant sous ma langue le signe du Telma de l'Em : je suis vêtu de la peau du Keph. Si je n'obtiens pas de lire ce qu'il y a dans l'âme de tous les Egyptiens,

Grecs, Syriens, Ethiopiens, de toute race et de toute nation, si je n'obtiens pas de connaître leurs professions, leurs habitudes, leurs travaux, leurs vies et leurs noms et ceux de leurs pères, mères, sœurs et amis et de leurs défunts, je verserai le sang du noir à oreilles de chien dans un vase neuf et fermé ; je le placerai sur une bouilloire neuve et je brûlerai dessous les os d'Esiès; et je crierai dans le port de Busiris, le nom de celui qui demeura dans le fleuve trois jours et trois nuits, l'Esiès, celui qui fut entraîné par le courant du fleuve dans la mer, qui fut enseveli dans les vagues de la mer et fut volatilisé dans les nuées de l'air.

« Ton ventre sera dévoré par le poisson; et je n'empêcherai pas les poissons de broyer ton corps avec leurs bouches; non, les poissons ne fermeront pas leurs bouches. J'enlèverai à sa mère celui qui n'a pas de père, le ciel sera abaissé et les deux montagnes réunies en une seule. Je lâcherai Anoixin contre vous et il sera livré à lui-même. Je ne permettrai pas qu'un dieu ou une déesse rende un oracle, jusqu'à ce que moi, je lise ce qui est dans l'âme de tous les hommes, Egyptiens, Syriens, Grecs, Ethiopiens, de toute race et de toute nation, de ceux qui me questionnent, de ceux qui se présenteront à ma vue, soit qu'ils parlent, soit qu'ils gardent le silence, afin que je puisse leur révéler ce qui leur est arrivé autrefois et ce qui leur arrivera ; et que je puisse connaître leurs professions, leurs vies, leurs habitudes, leurs travaux, et leurs noms et les noms de leurs morts et de tous les hommes et que je puisse lire une lettre scellée et que je puisse leur faire connaître l'avenir sans erreur. »

(Papyrus grec du British Museum.)

HORAPOLLON

(VERS LE I^er^ SIÈCLE AVANT J. C.)

Le livre des Hieroglyphica, *attribué à Horapollon, bien que de très basse époque, est essentiellement égyptien. Son auteur était de Nilopolis, ville voisine du nome Héracléotique, dans l'Egypte moyenne; il a écrit son livre en égyptien (caractères démotiques), et la traduction grecque que nous en possédons est l'œuvre d'un nommé Philippes. Les* Hieroglyphica, *mal interprétés, furent en grande faveur au temps de Kircher. Plus tard, à la naissance de la science égyptologique, ils furent très injustement méprisés. Cependant, Champollion démontra que ce livre contenait l'interprétation exacte des hiéroglyphes; et c'est à tort qu'on l'a considéré comme une œuvre gnostique ou alexandrine. Selon nous, le livre des* Hieroglyphica, *malgré les inexactitudes de son traducteur grec, est une œuvre de vulgarisation qui représente le questionnaire adressé aux postulants de l'initiation dans les temples d'Egypte sous l'époque grecque.*

LES HIEROGLYPHICA

COMMENT REPRÉSENTE-T-ON L'ÉTERNITÉ ?

(en hiéroglyphes)

Pour représenter l'Eternité, on figure le Soleil et la Lune parce que leurs éléments sont éternels. Mais quand on veut représenter autrement l'Eternité, on trace un serpent dont la queue est enveloppée par le corps, ce que les Egyptiens appellent Ouraios *(Urœus)*, et les Grecs *Basiliskon*. Et ils en placent des effigies en or autour

des dieux. Les Egyptiens disent que l'Eternité est représentée par cet animal, parce qu'il existe trois sortes de serpents; les autres sont mortels; celui-là seul est immortel, et c'est pour cette raison qu'il tue tout animal sans le mordre, et par son seul souffle. Et c'est pourquoi, ayant pouvoir de vie et de mort, on le place sur la tête des dieux.

(Livre I. § 1.)

COMMENT REPRÉSENTE-T-ON L'UNIVERS ?

Lorsqu'on veut représenter l'Univers *(Kôsmos)*, on trace un serpent qui se dévore la queue, et dont le corps est parsemé d'écailles. Les écailles représentent les étoiles dans l'univers. L'animal est extrêmement pesant, comme la terre, et extrêmement glissant, comme l'eau ; ensuite, chaque année, il se dépouille de son âge avec sa peau, comme, dans l'univers, l'année produit un changement et renaît. Et l'usage de son propre corps comme d'une nourriture, signifie que toutes choses qui sont engendrées dans l'univers par la providence divine doivent de nouveau se résoudre en lui-même.

(Livre I. § 2.)

COMMENT REPRÉSENTE-T-ON L'ANNÉE ?

Quand on veut représenter l'année, on représente Isis, c'est-à-dire une femme. Par le même symbole on représente la déesse. Isis est aussi, selon eux, une étoile, appelée en égyptien *Sôthis*, mais en grec *Astrocyon*, qui règne sur les autres étoiles, de telle sorte qu'elle se lève, tantôt plus grande, tantôt plus petite, quelquefois plus brillante, quelquefois moins. Et, à cause du lever de cette étoile, il nous est montré tous les événements de

l'année qui doit suivre; c'est pourquoi on appelle l'année, non sans raison, Isis. Lorsqu'on veut représenter l'année d'une autre manière, on dessine un palmier, parce que cet arbre, seul parmi tous les autres, à chaque lever de la Lune, produit une branche nouvelle, de telle sorte que l'année est représentée par les douze rameaux.

(Livre I. § 3.)

COMMENT REPRÉSENTE-T-ON L'AME ?

L'épervier représente l'âme, selon la signification de son nom, car son nom, chez les Egyptiens, se dit *Baieth*, et signifie âme et cœur; *Bai* est l'âme; *eth* le cœur. Et le cœur, suivant le mot des Egyptiens, est l'enveloppe de l'âme. De telle sorte que ce nom, dans sa composition, signifie l'âme incrustée dans le cœur. C'est pourquoi l'épervier, par sa sympathie avec l'âme, ne boit jamais d'eau, mais du sang, duquel se nourrit également l'âme. *(Livre I. § 7.)*

COMMENT REPRÉSENTE-T-ON LE FILS UNIQUE ?

Le Fils Unique *(Monogenes)* ou la génération, ou le père, ou le monde, ou un homme, se représentent par un scarabée. Le fils unique, parce que cet animal s'engendre lui-même n'étant pas produit par une femme.

(Livre I. § 10.)

HERMÈS TRISMÉGISTE

(VERS LE II^{e} SIÈCLE)

Les livres d'Hermès Trismégiste méritent une mention particulière dans ce recueil, car c'est d'eux que l'on a fait dériver les termes : hermétisme, sciences herméti-

ques, *que l'on emploie souvent, et bien à tort, pour désigner soit l'alchimie, soit l'ensemble de toutes les doctrines occultes. On a cru reconnaître dans l'auteur de ces livres, tantôt un chrétien, tantôt un gnostique, tantôt un philosophe de l'école d'Alexandrie. Mais il est bien certain que le fonds dominant de sa doctrine appartient à l'Egypte. Il est contemporain, soit de la rédaction de l'évangile de Saint-Jean, soit des grands alexandrins ; et la connaissance qu'il possédait de l'initiation égyptienne ne doit pas surprendre, car il est certain que jusqu'au VII*e *siècle et jusqu'à Mohammed il y eut des lettrés qui savaient encore le sens secret de l'écriture hiéroglyphique. Aussi bien croyons-nous devoir placer, à la suite des livres purement égyptiens, quelques-unes des meilleures pages de l'*Asclepios *et de la* Vierge du Monde. *Les livres d'Hermès contiennent la philosophie la plus élevée et la plus sublime qu'il ait peut-être été donné aux hommes de connaître. Ce qui explique l'enthousiasme qu'ils suscitèrent sous la Renaissance, lorsque la pensée humaine, lasse de la stérilité de l'enseignement scolastique, aspira à une doctrine plus vivante et plus lumineuse.*

ASKLEPIOS, OU DISCOURS D'INITIATION

Asklépios. — Que dis-tu, ô Trismégiste, des principes primordiaux des choses?

Hermès. — Je te révèle de grandes choses et te dévoile de divins mystères, et, au début de cette initiation, j'implore la faveur du ciel. Les sortes de dieux sont nombreuses, et dans tous il y a une partie intelligible. Il y a donc des dieux principes de toutes les espèces ; après eux viennent les dieux dont l'essence est le prin-

cipe, ces dieux sensibles conformément à leur origine double, qui forment toutes choses l'une par l'autre par le moyen, la nature sensible, chacun d'eux éclairant son œuvre. L'Ousiarque du ciel, ou de tout ce qui est compris sous ce nom est Zeus, car c'est par le ciel que Zeus donne la vie à toutes choses. L'Ousiarque du soleil est la lumière. Car c'est par l'orbe du soleil que nous recevons le bienfait de la lumière. Les trente-six dont le nom est *horoscopes* sont toujours dans le ciel des étoiles fixes. Ils ont pour ousiarque ou chef, celui qu'on nomme Pantomorphos, ou omniforme, parce qu'il donne des formes diverses aux diverses espèces. Les sept sphères ont pour chefs la Fortune et la Destinée, qui maintiennent l'éternelle stabilité pour toutes les lois de la nature à travers les transformations et l'éternelle agitation.

Toutes choses dépendent de l'unité ou en découlent, et comme elles semblent distantes les unes des autres, on croit qu'elles sont plusieurs séparément, mais dans leur ensemble elles ne forment qu'un principe ou deux, et de ceux-ci sont faites toutes choses, et ces principes dont sont faites toutes choses sont la matière dont les choses sont formées et la volonté de celui par qui elles reçoivent des formes diverses.

Asklépios. — Quelle elle la raison de ceci, ô Trismégiste?

Hermès. — La voici, Asklépios : Dieu. Car le père, le Seigneur universel, ou quel que soit le nom encore plus sain et plus religieux qu'on pourra lui donner, et qui, à cause de notre intelligence, doit être sacré entre nous par la contemplation d'une divinité si élevée, nous ne pouvons le définir par aucun de ces noms. Car cette voix est un son provenant de la percussion de l'air et déclarant toute volonté de l'homme ou sensation que

son esprit a reçue par les sens. Sur toute la substance de ce nom, composée d'un nombre déterminé de syllabes pour servir de lien entre la voix et l'oreille, et, de plus, la sensation, le souffle, l'air, tout ce qui y est contenu, tout ce qui s'y rattache, voilà avec quelles choses se trouve le nom de Dieu. Car je ne crois pas qu'un nom, quelque complexe qu'il soit dans sa composition, puisse désigner le principe de toute Majesté, le Père et le maître de toutes choses... Lui donc qui est seul et tout, possédant la plénitude de par la fécondité des deux sexes, toujours fécondé par sa propre volonté, enfante tout ce qu'il a voulu procréer.

LA VIERGE DU MONDE

DE L'EMPSYCHOSE ET DE LA MÉTEMPSYCHOSE

Ce qui est entre la terre et le ciel est partagé, ô mon fils Horos, suivant la mesure et l'harmonie. Ces régions ont reçu de nos ancêtres, des noms divers : les uns les appellent des enveloppes, les autres des zones, d'autres des firmaments ; c'est là qu'habitent deux sortes d'âmes : celles qui sont dégagées des corps et celles qui n'ont pas été encore incorporées. La région qu'elles occupent répond à leur dignité. Dans la région la plus haute de toutes sont les âmes divines et royales. Les âmes plus basses sont au-dessous, et tout à fait en bas. Les âmes moyennes sont dans les régions moyennes. Ainsi, mon fils Horos, les âmes destinées au commandement partent des zones supérieures, quand elles sont délivrées, ou même quand elles montent à un degré supérieur; c'est là qu'elles retournent, à moins qu'elles n'aient fait quelque chose de contraire à la dignité de leur nature et à la loi divine; dans ce cas, la providence suprême les

fait descendre dans les régions inférieures selon la mesure de leurs fautes, et selon qu'elles ont diminué en puissance et en dignité. De même qu'elle conduit d'autres âmes, moindres en puissance et en dignité, vers un séjour plus élevé. Car là-haut sont deux doryphores de la providence universelle : l'un est le gardien des âmes, l'autre leur conducteur, celui qui est l'ordonnateur de leur incorporation; l'un les garde, l'autre les relâche, selon l'ordre de Dieu.

LA TABLE D'EMERAUDE

Nous croyons indispensable d'ajouter ici un vieux texte fort apprécié au Moyen-Age par les alchimistes : la Table d'Emeraude. Bien qu'il ait été placé sous le nom d'Hermès, il n'est certainement pas de l'auteur du Poimandrès *et de l'*Asklepios; *il est postérieur aux alexandrins et appartient à une philosophie qui ne relève d'aucune école, et qui pourrait bien être celle de ces fameuses races errantes du Moyen-Age, bohêmes ou gitanes, qui, incapables de se fixer, sont demeurées insaisissables, et ont gardé jalousement leurs secrets, encore mal connus aujourd'hui.*

Paroles des secrets d'Hermès, qui étaient écrites sur la Table d'Emeraude, trouvée entre ses mains dans l'antre obscur dans lequel fut trouvé son corps qui y avait été inhumé.

Il est vrai, sans mensonge, certain et très véritable :

Ce qui est inférieur est comme ce qui est supérieur.

Et ce qui est supérieur est comme ce qui est inférieur, pour perpétuer les miracles d'une chose.

Et, de même que toutes choses ont été d'un, par la

médiation d'un, ainsi toutes choses nées ont été par cette chose unique, par adaptation.

Son père est le Soleil, sa mère, la Lune. Le vent l'a porté dans son ventre. La terre est sa nourrice.

Le père de tout le télesme de l'univers, c'est lui. Sa force est entière si elle est tournée vers la terre.

Tu sépareras la terre du feu, le subtil de l'épais, doucement, avec grande habileté.

Il monte de la terre dans le ciel, et descend de nouveau sur la terre, et reçoit la force des choses supérieures et inférieures.

Tu auras ainsi la gloire de tout le monde.

C'est pourquoi toute obscurité s'enfuira de toi.

Ceci est la force forte de toute force, qui vaincra toute chose subtile et pénétrera toute chose solide.

Ainsi le monde a été créé.

Ici seront des adaptations admirables dont le moyen est celui-ci.

C'est pourquoi j'ai été appelé Hermès Trismégiste, ayant trois parties de philosophie de tout l'univers.

Ce que j'ai dit de l'opération du Soleil est complet.

KHALDÉE

INSCRIPTIONS MAGIQUES

KHALDEENNES

La Khaldée partage, avec l'Egypte, le privilège d'avoir possédé une science secrète et mystérieuse, fort célèbre dans l'antiquité. Ses prêtres surent acquérir un si grand prestige, que les Grecs et les Romains les appelèrent Mages, *c'est-à-dire* Grands, *et que, de ce nom, vient celui de* Magie, *par lequel on a désigné, jusqu'à nos jours, l'ensemble des sciences occultes.*

La science de Khaldée et d'Assyrie paraît avoir conquis une réputation plus grande même que celle d'Egypte, peut-être parce qu'il était plus difficile de la connaître. Il ne semble pas, en effet, qu'elle ait possédé des centres d'initiation ouverts aux étrangers avec la même facilité que ceux d'Egypte, où Moïse, Pythagore, Hérodote, Platon et tant d'autres furent admis à participer aux mystères.

Plus tard, cette réputation s'effaça, et, au Moyen-Age, le souvenir de l'Egypte, comme terre classique de l'Occulte, survécut seul. Au demeurant nous n'avons pas, sur la science Khaldéenne, des documents aussi imposants et aussi complets que ceux des papyrus égyptiens ; le peu qui nous en reste, cependant, nous fait croire que la science Khaldéenne était moins mystique que celle de l'Egypte, plus rationnelle et se rapprochant de la nôtre par beaucoup de points. Aux époques primitives, les textes accadiens dénotent un culte comprenant des conjurations contre les forces physiques; plus tard apparurent des formules de sorcellerie, de divination, d'évocation des morts, des conjurations médicinales.

Nous en donnerons quelques exemples tirés des Cuneiform Inscriptions of Western Asia.

HYMNE AU FEU

Incantation! O Feu-Dieu! Roi qui commandes, qui règnes sur la terre! O Feu-Dieu! Ta flamme brille; elle étincelle; elle éclaire la maison obscure. Tu crées la destinée de tout être qui possède un nom.

Le fondeur des métaux, c'est toi; l'affineur de l'argent et de l'or, c'est toi; l'époux de la déesse Nin-Kasi, c'est toi; la terreur du malfaiteur, pendant la nuit, c'est toi!

Que le cœur du fils de son dieu se purifie; qu'il soit brillant comme le ciel, brillant comme la terre, éclatant comme le centre du ciel!

FORMULE DE CONSECRATION POUR LES TALISMANS

Talisman! Borne qu'on ne déplace pas.
Barrière que les dieux ne franchissent pas!
Limite du ciel et de la terre qu'on ne peut enlever.
Qu'aucun dieu n'a révélée.
Que ni les dieux ni les hommes ne peuvent comprendre.
Barrière infranchissable placée contre le souffle mauvais !
Barrière immobile opposée à la parole maléfique !
S'il vient un mauvais esprit, une force mauvaise,
Un dieu mauvais, un tentateur mauvais,
Un fantôme, un spectre, un monstre,

Un esprit impur, ou une maladie mauvaise,
La Peste ou la Fièvre,
Que le Talisman les emprisonne !
Les esprits qui se tiennent enlacés, qu'il les repousse dans le désert,
Qui dressent des pièges devant la maison, qu'il les enferme dans la prison d'où ils ne puissent sortir.
Qui secouent les portes et les barrières,
Qu'il les fasse couler comme l'eau, trembler comme la feuille, et qu'il les broie comme le henné.

INCANTATION CONTRE LES DEMONS NUISIBLES

Ils sont sept, ils sont sept.
Dans la vallée de l'abîme, ils sont sept.
Dans les astres innombrables du ciel, ils sont sept.
Dans l'abîme, dans les profondeurs, ils croissent en force.
Eux, ils ne sont pas mâles, ils ne sont pas femelles.
L'humidité des vagues, ils la dessèchent, eux.
Ils n'aiment pas de femmes, ils n'ont pas engendré des enfants.
Ils ne connaissent ni égard, ni équité.
Ils n'écoutent ni demande, ni prière.
Comme le cheval des montagnes, ils sont grands.
De En-Kin, le dieu, ils sont les ennemis.
Ils font trembler les dieux, eux, les révoltés.
Ils répandent la terreur dans les chemins, et s'élancent en sifflant.
Ce sont des méchants, ce sont des méchants.
Ils sont sept, ils sont sept, et encore deux fois sept.

Esprit du ciel, souviens-t'en! esprit de la terre, souviens-t'en! Conjure-les !
Conjure ces mauvais génies, esprit de Ramânu, roi de la parole lumineuse, conjure-les !
Esprit de Samas, roi de la justice, conjure-les !
Esprit des Annunas, dieux grands, conjure-les !
Incantations de ces mauvais génies !

(Tablette bilingue du British Museum.

Septième incantation.)

PHÉNICIE

SANCHONIATON

(XI^e SIÈCLE AVANT J.-C.)

Sanchoniaton fut le premier hiérophante des Phéniciens ; l'époque à laquelle il a vécu, certainement très reculée, est imprécise, à huit siècles près. On l'a dit contemporain de Moïse, ou de Sémiramis, ou de Hiram, roi de Tyr. Il avait composé un traité de la physique d'Hermès, un livre de théologie égyptienne ; ces différents ouvrages furent traduits en grec par Philon de Byblos, et des fragments de cette traduction, fort altérés d'ailleurs, nous ont été conservés par Eusèbe, Porphyre et Theodoret. Comme Moïse, Sanchoniaton avait été initié en Egypte ; aussi bien sa théogonie contient-elle la légende de la race des Géants, que le législateur juif a insérée dans le Bereshit, et que l'on retrouve jusque dans les traditions cosmogoniques des peuples américains primitifs. Nous donnons ici quelques passages de cet écrit obscur, mystérieux et fort peu connu, qui, bien que n'ayant pas eu la popularité fortunée de la Génèse, n'en a pas moins donné naissance à la brillante et ingénieuse mythologie des Grecs.

FRAGMENT COSMOGONIQUE

Le principe de l'univers fut un air ténébreux et soufflant, ou un souffle d'air sombre, et un chaos trouble et du caractère de l'Erèbe. Ils étaient infinis et il n'existait pas autre chose depuis une suite infinie de siècles. Ce vent tomba en amour de ses propres principes, et il en résulta une conjonction, et cette conjonction fut nommée

Pothos, le Désir. Tel fut le principe de la procréation des choses.

Cet esprit ne connaissait pas ce qu'il avait produit, et de cette conjonction naquit *Môt ;* les uns veulent que ce soit le limon, d'autres que ce soit la corruption d'une mixtion aqueuse. Et de ceci a été la semence de production, et la génération de toutes choses. Il survint des animaux dépourvus de sentiment, qui, dans la suite, donnèrent naissance à des animaux doués d'intelligence, appelés *Zophasemin*, ou contemplateurs du ciel.

A cette époque, Môt, dont la forme primitive était celle d'un œuf, devint lumineux ainsi que le Soleil, la Lune, les planètes et les astres du firmament.

L'air, devenu lumineux par l'inflammation de la terre et des eaux, donna naissance aux vents, aux nuages, aux chutes considérables de pluie et aux tempêtes ; toutes ces matières auparavant isolées, ensuite déplacées et réunies par les feux du Soleil, fermentèrent par leur mélange, et firent naître divers météores tels que le tonnerre et les éclairs ; au fracas du tonnerre, les Zophasemin des deux sexes s'éveillèrent pleins d'effroi ; le mâle et la femelle, tant sur la terre que dans la mer commencèrent à se mouvoir. Telle fut l'origine de la génération des animaux.

Les premiers hommes, voyant que les germes de la terre étaient les principes de la vie pour eux comme ils l'avaient été pour leurs pères, et comme ils le seraient pour leurs fils, les mirent au rang des dieux et leur offrirent des libations.

Du vent *Kolpia* et de sa femme *Baan* (la Nuit), naquirent *Aiôn* (la Vie) et *Protogone* (le Premier-Né), tous deux mortels. Aiôn découvrit l'art de se nourrir de végétaux. Ceux auxquels ils donnèrent naissance : *Génos* et

Généa, habitèrent la Phénicie. Comme ils devaient leur vie à l'activité de la chaleur, ils tendirent leurs mains au ciel vers le soleil, qu'ils regardèrent comme le Dieu unique de l'univers, et qu'ils nommèrent *Beelsamen*, en phénicien : Maître du Ciel. De Génos naquirent des enfants mortels nommés *Phos* (la Lumière), *Pyr* (le Feu), *Phlox* (la flamme).

La seconde génération de la postérité de Génos fut une race de géants desquels naquit *Memroumos*, le même qu'Hypsouranios ; son frère, *Oudoüs*, érigea deux stèles, au feu et au vent, et, lorsque leur race fut éteinte, les hommes révérèrent ces stèles, et instituèrent en leur honneur des fêtes annuelles.

(Eusèbe, *Préparation évangélique*, Livre I, chapitre 9.)

GRÈCE

ORPHÉE

(X^e SIÈCLE (?) AVANT J. C.)

Les textes magiques ou occultes proprement dits sont rares chez les Grecs primitifs. L'esprit clair, logique et précis de leurs philosophes était assez semblable à celui qui a inspiré les méthodes analytiques et critiques de la science moderne. Ils cherchaient à expliquer l'inconnu par la puissance de la dialectique plutôt qu'à le couvrir d'un voile d'ésotérisme.

Ce n'est donc pas dans les livres que l'on pourrait trouver des traces de l'occultisme chez les Grecs, mais bien dans le brillant symbolisme de leur mythologie, et dans la doctrine cachée qui était enseignée dans leurs temples, dans les initiations aux mystères de Cérès à Eleusis, de Dionysos, de la Samothrace, ou des fêtes Sabasiennes ou Panathéniennes. Malheureusement, le secret de ce qui se disait dans ces initiations a été perdu, et le livre des Dionysiaques *de Nonnos, l'oraison d'Andocides sur les Mystères, excitent à ce sujet notre curiosité sans la satisfaire. Nous avons donc choisi quelques pages, parmi les œuvres des auteurs grecs, qui nous semblent cependant se rattacher aux doctrines ésotériques, en commençant par les célèbres* Hymnes *d'Orphée.*

Il est fort douteux que les œuvres qui portent ce nom légendaire, appartiennent véritablement à ce personnage mythologique. Leur composition, néanmoins, est fort ancienne. Les Hymnes, *en particulier, contiennent la plus pure mythologie des Grecs, et il est certain que leur auteur avait reçu une initiation, comme Moïse, Pythagore ou Hérodote. Il nous paraît même que ces hymnes*

devaient être chantés pendant la célébration des mystères sacrés, en hommage aux divinités, ce qui nous semble évident par l'indication, pour chaque hymne, du parfum spécial qui devait être brûlé en le récitant.

LES HYMNES D'ORPHÉE

LE PARFUM DE LA DÉESSE QUI VEILLE AUX PORTES

Styrax

Assiste-moi, ô très vénérable déesse, daimon célèbre, toi qui protèges la parturition, et qui regardes favorablement les femmes qui vont enfanter, protectrice du sexe féminin, toi qui aimes la génération, qui présides aux noces, toi qui es douce, propice et agréable pour tous les hommes. Tu habites les maisons de tous les mortels et tu fréquentes leurs festins. Tu es invincible, mais tu veilles toujours à tous les enfantements.

(*Hymne I*)

LE PARFUM DU PRIMIGÈNE

Myrrhe

Je t'invoque, grand couple primigène, errant dans l'aither et volant avec des ailes d'or, à la voix mugissante, semence génitrice des dieux bienheureux et des hommes, divinité célèbre et mémorable sur la terre primitive, mystérieux, secret, enchanteur, rejeton étincelant, qui as éloigné l'obscurité primitive, toi qui te soutiens sur les murailles du monde par tes ailes protectrices, toi qui répands la lumière et qui as pris de là le nom de

Phaneta, dieu de la nuit, bienheureux immortel, sois-nous favorable, assiste aux mystères secrets et aux expiations universelles que t'offrent les prêtres.

(*Hymne V*)

LE PARFUM DE LA MÈRE DES DIEUX

Mélange de plusieurs parfums

Mère très auguste de tous les dieux célestes, viens grande déesse, accours aux sacrifices que nous t'offrons, et attelle à ton char les lions agiles qui tuent les taureaux, Reine éternelle de l'univers célèbre et justement honorée, toi qui sièges au centre du monde, parce que, bonne déesse, tu commandes à toute la terre et tu nourris les hommes de ton lait divin, c'est de toi que les dieux et les mortels tirent leur origine, c'est par toi que coule l'élément liquide et la mer elle-même. On t'appelle Istia, on te nomme aussi la dispensatrice généreuse des biens, parce que tu accordes aux hommes tes nombreux dons. Regarde ceux qui sont à toi, ô Déesse qu'on vénère en frappant sur les tambours, déesse victorieuse, rédemptrice des Phrygiens, grande épouse de Kronos, habitante du ciel, nourricière, viens assister au culte sacré que nous t'adressons.

(*Hymne XXVI*)

LE PARFUM DE PAN

Tous les parfums

J'invoque Pan, substance universelle du monde, Ciel, mer profonde, terre multiforme et feu impérissable. Car ce sont là les membres de Pan. Chèvre-pieds, qui bondis,

heureux, qui tournes en cercle, maître des tempêtes, qui conduis les astres et dont la voix figure les concerts éternels du monde, dieu aimé des bergers et des pasteurs qui affectionnent les claires fontaines, Dieu rapide, qui habites les collines, ami du son, chéri des nymphes, qui engendres toutes choses, daimon célèbre et cosmocrate, habitant des antres, irascible, armé de cornes de bouc par la volonté de Zeus, c'est sur toi que reposent les limites solides de la terre génératrice, les flots bruyants de la mer éternelle et l'océan qui enveloppe la terre de ses ondes salées ; c'est en toi que repose une portion de l'air et le feu puissant, élément de toutes choses, base de la flamme éternelle ; c'est à toi que sont soumis tous les divins éléments ; tes ordres puissants changent les lois de la nature et tu peux augmenter à ton gré le nombre des années de la vie des mortels. Père tout puissant, père triomphateur, accepte ces libations, permets que ma vie ait une fin juste et favorable et éloigne des limites de la terre toutes les terreurs paniques.

(*Hymne X*)

PYTHAGORE

(VI^e^ SIÈCLE AVANT . . C.)

Ce nom illustre domine la philosophie grecque ; il a été cité avec respect par Socrate, Aristote et Platon, et il n'est peut-être pas de secte qui n'ait subi son influence. La philosophie de Pythagore n'est point purement spéculative comme celle de Platon, ou purement rationaliste comme celle d'Aristote ; elle est une synthèse harmonieuse, bâtie sur la puissance du nombre et sur la con-

naissance des lois secrètes de la nature et de l'hypernature. Exempte des sublimes impossibilités du Christianisme, elle est la doctrine *par excellence, praticable par tous, et l'on est parfois étonné qu'elle ne soit pas devenue la règle universelle, imposée à tous les peuples par eux-mêmes. La personnalité de Pythagore est demeurée mystérieuse. L'école qu'il avait fondée réunit un nombre considérable d'adeptes ; elle comportait une initiation et des épreuves, et la vie qu'on y menait était austère, pure et irréprochable. Cette école périclita, et il n'en subsistait plus rien au temps de Platon. Et pourtant le souvenir de Pythagore demeura si puissant, que, six siècles après lui, une nouvelle école se fonda autour de son nom, et que des hommes illustres, tels que Jamblique et Porphyre, ne trouvèrent rien de mieux que de se réclamer de sa doctrine. Il ne reste aucun écrit de Pythagore. Les* Vers dorés *qu'on lui a attribués ne sont pas de sa composition. Néanmoins, ils sont bien antérieurs à l'époque alexandrine, qui les accepta avec un religieux respect. Nous croyons que ces vers, qui sont l'œuvre d'un pythagoricien convaincu, contiennent vraiment l'expression de la pure doctrine du philosophe. Et nous ne craignons pas d'affirmer que celui qui mettrait rigoureusement ces sentences en pratique, acquerrait certainement une puissance qui le placerait au-dessus de ses contemporains. C'est pourquoi nous donnons ici ce texte célèbre auquel l'antiquité a attribué un véritable pouvoir magique. La traduction de Fabre d'Olivet étant empreinte de la sorte d'emphase inhérente à l'époque napoléonienne, nous avons cru devoir donner une version nouvelle, rigoureusement conforme au texte grec.*

LES VERS DORÉS DES PYTHAGORICIENS

Honore d'abord les Dieux immortels, ainsi qu'ils ont été établis par la loi,

Et respecte le serment ; respecte aussi les héros admirables,

Et même les Daimons infra-terrestres qui font les choses justes.

Honore tes parents et ceux qui te sont proches.

Parmi tous ceux qui ont de la vertu, choisis, pour ami, le meilleur.

Cède à des paroles douces, et à des actes utiles.

Ne hais pas ton ami à cause d'une faute légère ;

Autant qu'il est possible, car la puissance habite près de l'ananké.

Sache donc toutes ces choses ; mais prends l'habitude de dompter les suivantes :

La gourmandise d'abord ; puis le sommeil, la débauche,

Puis la colère. Ne commets rien de honteux, soit devant les autres,

Soit en particulier ; mais par-dessus tout, respecte-toi toi-même ;

Ensuite pratique la justice par des actes et des paroles.

Aie coutume de ne point te conduire sans réflexion en aucune chose.

Mais sache qu'il est dans la destinée de tous de mourir.

Aime parfois à gagner les richesses, parfois à les perdre.

Quelles que soient les infortunes dont le sort accable les hommes,

Supporte ta destinée telle qu'elle est, mais sans t'irriter.

Efforce-toi d'y remédier autant que possible ; et réfléchis

Que le destin n'envoie pas autant de malheurs à ceux qui sont bons.

Beaucoup de raisonnements, soit bons, soit mauvais, sont faits

Parmi les hommes ; tu ne les combattras pas, ni ne te laisseras séduire

Par eux. Si l'on dit quelque chose de faux.

Cède doucement. Observe bien toujours ce que je vais te dire :

Que personne jamais, par ses paroles ou ses actes ne t'induise

A faire ou à dire ce qui n'est pas le meilleur pour toi.

Prends donc conseil, avant d'agir, afin de ne pas faire d'action folle,

Car c'est d'un homme vil de faire ou de dire des choses insensées.

Mais n'accomplis que les actions qui, plus tard, ne te nuiront point.

Ne fais jamais aucune chose que tu ne saches pas ; mais apprends

Tout ce qu'il faut savoir, et ainsi tu passeras une vie heureuse.

Il ne faut pas négliger le soin de la santé du corps.

Mais lui donner avec mesure la boisson, la nourriture et les mouvements gymniques

Qui lui sont nécessaires. J'appelle mesure ce qui ne te fera pas souffrir.

Aie coutume d'user d'un genre de vie propre, tempérant,

Et évite de faire les choses qui excitent l'envie.

Ne sois pas prodigue, comme celui qui ne connaît pas le beau,

Et ne sois pas avare, car la mesure est le meilleur en tout.

Fais les choses qui ne te nuiront pas ; raisonne avant de les faire.

N'accorde jamais à tes yeux la douceur du sommeil

Avant d'avoir examiné avec ta raison, tous les actes du jour :

Qu'ai-je transgressé ? Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je omis de ce que je devais faire ?

En commençant par la première de tes actions, et ainsi de suite.

Si tu trouves de mauvaises actions, réprimande-toi ; de bonnes, réjouis-toi.

Pratique ces choses : médite-les, aime-les profondément,

Car elles te mettront dans la voie de la vertu divine.

Oui, par celui qui a placé dans notre âme le quaternaire sacré,

Source de l'éternelle nature. Mais ne commence une œuvre

Qu'après avoir demandé aux dieux une heureuse fin. Si tu gardes tous ces préceptes,

Tu connaîtras la constitution des dieux immortels et des hommes mortels,

Ce qui traverse chacun d'eux et ce qui les contient.

Tu connaîtras aussi, selon la justice, que la nature est partout semblable

De sorte que tu n'espéreras pas l'inespérable et que rien ne te sera caché.

Tu connaîtras que les hommes s'attirent leurs maux eux-mêmes,
Malheureux, qui ne voient pas les biens qui sont près d'eux
Ni ne les entendent ; et bien peu savent se libérer de leurs maux.
Tel est le sort qui blesse l'esprit des mortels ; comme des cylindres,
Ils roulent ça et là, oppressés de maux infinis.
Car la funeste discorde qui les suit et les agite à leur insu
Est née avec eux ; il ne convient pas de la provoquer ; il faut l'éviter en cédant.
Zeus Pater, tu les délivreras tous de beaucoup de maux
Si tu leur indiques de quel daimon ils se servent !
Mais toi, prends courage, car divine est la race des mortels
Auxquels la nature sacrée découvre les mystères cachés.
Si elle te les découvre, tu garderas mes commandements
Et par le remède prescrit, tu guériras et libéreras ton âme de ces maux.
Abstiens-toi des nourritures que nous avons citées, tant dans les purifications
Que dans la libération de l'âme selon la justice. Et considère toutes choses
Par la raison conductrice qui doit venir d'en haut.
Et quand, dépouillé de ton corps, tu parviendras, libre, dans l'aither,
Tu seras dieu immortel, incorruptible, et non sujet à la mort.

TIMÉE DE LOCRES

(VI^e SIÈCLE (?) AVANT J. C.)

L'un des plus célèbres philosophes grecs, que l'on a tenu pendant longtemps pour disciple immédiat de Pythagore. Il fut considéré, dans toute l'antiquité, comme ayant pénétré très avant dans la connaissance des secrets de la nature, et l'on peut retrouver quelque chose de l'admiration mêlée de respect qu'il avait dû inspirer, dans le dialogue, intitulé Timée, *où Platon fit appel à sa plus haute éloquence pour traduire les opinions de ce philosophe. Il reste de Timée de Locres un traité sur l'*Ame du Monde, *en dialecte Dorien, dont aucune bonne traduction n'existe en français, pages mystérieuses sur l'origine des choses, qui ont troublé longtemps l'imagination ardente des Alexandrins, des Pères de l'Eglise et des philosophes de la Renaissance. Nous en offrons ici les premières lignes, revues avec autant de fidélité qu'il nous a été possible, sur le texte original.*

DE L'AME DU MONDE

Timée de Locres a dit qu'il y a deux causes de tous les êtres : l'*Intelligence*, cause de tout ce qui se fait avec dessein, et l'*Ananké*, cause de ce qui est obligé par la nature du corps. De ces deux causes, l'une a la nature du bien et se nomme Dieu, principe de tout bien ; les autres, qui lui sont unies, se rapportent à l'*Ananké*.

Tout ce qui est, est idée ou matière, ou être sensible, produit des deux autres.

L'Idée est improduite, immuable, permanente, tou-

jours de la même nature, intelligible, modèle de tous les êtres engendrés sujets au changement. On la nomme Idée, et on la conçoit comme telle.

La matière est le moule, la mère, la nourrice, ce qui engendre la troisième essence. Car, en recevant en soi l'empreinte de l'idée, elle forme tous les êtres produits.

Il dit encore que cette matière est éternelle, mais non pas immuable ; qu'elle est par elle-même sans forme et sans figure, mais qu'elle reçoit en elle toutes les formes ; qu'elle devient divisible en devenant corps ; enfin, qu'elle est la nature même de la diversité. On l'appelle matière, lieu, capacité.

Il y a donc ces deux causes opposées : l'idée, qui tient lieu de mâle et de père ; et la matière, qui tient lieu de femelle et de mère ; en troisième lieu viennent toutes les choses produites par ces deux causes.

Ces trois choses sont connues chacune d'une manière qui leur est propre : l'idée par l'esprit : c'est la science ; la matière par une manière indirecte que l'on appelle l'analogie ; les êtres engendrés, par les sens : c'est l'opinion.

Avant que de concevoir le ciel formé, il est logique de penser que l'idée, la matière et Dieu, démiurge du perfectionnement, l'ont été avant lui. Comme ce qui se conçoit auparavant vaut mieux que ce qui ne se conçoit qu'après, et ce qui est régulier mieux que ce qui ne l'est point, Dieu, qui est bon, voyant la matière qui recevait l'empreinte de l'idée et se livrait de toute manière, sans aucune règle, à toutes sortes de variations, voulut la soumettre à l'ordre et à des variations régulières, plutôt qu'irrégulières, afin que les différences des corps fussent ordonnées, et ne fussent plus abandonnées au hasard.

Dieu employa dans la formation du monde, tout ce

qui existait de matière ; tellement que le monde comprend tout l'être. Tout est en lui. Il est monogène, parfait, animé et logique, parce que ce qui est animé et logique vaut mieux que ce qui ne l'est point ; sphérique enfin parce que la sphère est la plus parfaite de toutes les figures.

Dieu ayant donc voulu former un être parfait, fit ce Dieu engendré (le monde), qui ne pourra jamais être détruit par une autre cause que par celui qui l'a formé, si jamais il le voulait. Mais il n'est pas d'un être bon de se porter à détruire un ouvrage parfaitement beau fait par lui-même. Le monde subsistera donc toujours tel qu'il est, incorruptible, indestructible, heureux.

Des êtres produits, c'est celui qui a le plus de stabilité et de force, parce qu'il a été fait par la cause la plus puissante, non d'après un modèle fragile, mais d'après l'idée et l'essence intelligible, sur laquelle il a été si fidèlement copié, qu'il est devenu parfaitement beau, et qu'il n'aura jamais besoin d'être réparé.

Il est complet en ce qui concerne les êtres sensibles, parce que le modèle dont il est l'expression comprend en lui les formes idéales de tous les animaux possibles sans exception, étant l'univers intelligible ; et le monde est l'expression des choses sensibles.

Solide, tangible, visible, il comprend, comme tel, la terre, le feu et les deux moyens : l'air et l'eau. Il est composé de toutes les sortes de corps, qui, tous, sont tellement en lui qu'aucune de leurs parties n'est hors de lui ; et, par là, le corps de l'univers se suffisant à lui-même est hors d'atteinte de toute cause de destruction : hors de lui parce qu'il n'y a rien, et, au dedans de lui, parce que tout y est analogique, et dans une proportion si juste qu'aucune des parties n'est plus forte ni plus faible que

l'autre, et qu'il n'acquiert ni ne perd rien. Ils restent dans un équilibre immuable par la justesse des rapports ; car, étant donné trois termes à des intervalles proportionnels, le moyen est au premier comme le troisième est au moyen, et, en renversant et en alternant leur ordre et leur place, il est impossible de détruire la proportion parce que l'égalité des rapports subsiste.

Cette harmonie se soutient encore par la figure du monde et par son mouvement : par sa figure qui est sphérique, semblable à elle-même dans tous les sens, et pouvant renfermer en elle toutes les figures du même genre qu'elle ; par son mouvement qui décrit éternellement un cercle. Car il n'y a que la sphère qui puisse, soit en mouvement, soit en repos, être comprise dans un même lieu sans le quitter ni passer dans un autre, parce que tous les points de sa circonférence sont à la même distance du centre. Comme il est exactement uni dans sa surface extérieure, il n'a pas besoin des organes mortels qui ont été adaptés aux autres animaux pour leur usage. Quant à l'âme du monde, Dieu l'ayant d'abord attachée au centre l'a portée jusqu'au delà de la circonférence, de manière qu'elle enveloppe l'univers.

Il la composa en mêlant la forme indivisible avec l'essence divisible. Des deux il ne s'en fit qu'une, dans laquelle furent réunies les deux forces, principes des deux mouvements, l'un toujours le même, l'autre toujours divers.

Ces deux essences étant de matière différente, le mélange ne se fit pas facilement. Les rapports des parties mêlées sont ceux des nombres harmoniques que Dieu a choisis ainsi afin qu'on n'ignorât pas de quoi et par quelle règle l'âme avait été composée.

Il ne la forma point après l'essence corporelle car ,

comme nous l'avons dit, ce qui a la prérogative de la perfection doit avoir aussi celle du pouvoir et de l'ancienneté. Dieu donc fit l'âme avant le corps. Il en plaça d'abord une première unité, qu'on peut représenter par le nombre trois cent quatre-vingt-quatre. Ce premier nombre supposé, il est aisé d'en calculer le double, puis le triple, etc. Tous ces nombres, avec ceux qui forment les intervalles musicaux de l'octave et qui sont au nombre de trente-six, doivent donner une somme de cent quatorze mille six cent quatre-vingt-quinze. Par conséquent toutes les gradations de l'âme sont également au nombre de cent quatorze mille six cent quatre-vingt-quinze. Ainsi ces nombres marquent la distribution de l'âme de l'univers.

(*Chapitre I^er^*)

APOLLONIUS DE THYANES

(I^er^ SIÈCLE — 10-97 ?)

Ce célèbre philosophe pythagoricien, contemporain de Jésus-Christ, parcourut une grande partie du monde, enseignant une doctrine très élevée et très pure, et faisant des miracles. Il fut considéré comme une incarnation divine, et certains écrivains alexandrins établirent un parallèle entre lui et le Christ. Il est certain qu'il visita tous les lieux d'initiation de l'antiquité : le temple d'Esculape, le temple de Jupiter Olympien, l'antre de Trophonius, le temple de Diane à Ephèse, le sanctuaire Orphique à Lesbos ; il alla en Ionie, en Egypte, à Babylone, et séjourna quatre mois aux Indes. Philostrate a écrit sa vie, et, de ce document important, nous citerons

la conversation d'Apollonius avec les Brahmanes, et une histoire de démonialité fort curieuse.

ENTRETIEN D'APOLLONIUS AVEC LES BRAHMANES

Les sages, s'étant assis en cercle comme de coutume, engagèrent Apollonius à les interroger.

Apollonius leur demanda de quoi ils croyaient que se compose le monde.— D'éléments, répondit Iarchas.— De quatre ? leur dit-il. — Non, mais de cinq. — Et quel est le cinquième, celui qui est au-dessus de l'eau, de l'air, de la terre et du feu ? — L'Aither, d'où il faut croire que sont nés les Dieux, car toutes les choses qui aspirent de l'aither sont immortelles et divines. — Il interrogea de nouveau : quel est le plus ancien des éléments ? — Iarchas répondit : ils ont tous existé conjointement, car aucun animal ne naît par parties. — Je considérerai donc le monde comme un animal? — Oui, dit-il, si tu veux être dans la vérité, car c'est lui qui produit la vie dans les êtres animés. — Le dirons-nous femelle ou mâle, ou les deux ensemble ? — Les deux, répondit-il, lui conviennent, car, par son action sur lui-même, il remplit à la fois l'office de mère et de père dans la génération des animaux : il a pour lui-même un amour plus ardent que les autres êtres l'un pour l'autre, puisqu'il s'unit et s'accouple à lui-même, et que cette union n'a rien d'étrange. Et, de même que tout animal se sert de ses pieds et de ses mains, et que son âme intérieure excite en lui le mouvement, de même nous devons croire que les parties de l'âme du monde qui est en lui s'accommodent à toutes choses qui naissent et sont produites. C'est cette âme qui envoie aux hommes les maux qui proviennent de la sécheresse, lorsque la justice est méprisée et abandonnée

par les hommes. Il (le monde) est conduit, non par une seule main, mais par plusieurs mains mystérieuses, auxquelles il obéit, bien qu'il semble difficile de lui opposer un frein, à cause de sa grandeur ; il est docile et se laisse guider.

Je n'ai pas d'exemple qui puisse donner une idée de choses si grandes et si supérieures à notre compréhension ; cependant, imaginons un vaisseau comme celui que les Egyptiens amènent dans notre mer pour y échanger des marchandises des Indes avec celles de l'Egypte. Car il existe une ancienne loi au sujet de la mer Erythrée, qui a été promulguée par le roi Erythras, alors qu'il régnait sur toute cette mer, d'après laquelle les Egyptiens ne doivent pas y naviguer avec des vaisseaux longs; ils n'y doivent avoir qu'un seul vaisseau marchand. Les Egyptiens imaginèrent un vaisseau qui leur tînt lieu de plusieurs autres. Ils conservèrent les proportions convenables pour la carène, élevèrent les côtés et le mât, firent sur le pont un plus grand nombre de cases, y mirent plusieurs pilotes sous la direction du plus âgé et du plus expérimenté, les uns devant se tenir à la proue pour ramer, les plus habiles et les plus adroits devant manœuvrer les voiles. Il y a en outre dans ce navire des hommes armés, car il faut qu'il soit prêt à résister aux barbares qui occupent le côté droit du golfe, s'ils venaient à l'attaquer pour le piller. Or il en est de même pour le monde, qui peut être comparé, pour sa direction, au vaisseau dont nous parlons. Le premier rang et le plus élevé appartient à Dieu, au créateur de cet animal ; le rang suivant est attribué aux dieux qui en gouvernent les parties, et nous nous accordons parfaitement ici avec ce que disent les poètes, qu'il y a un grand nombre de dieux au ciel, un grand nombre sur la mer, un grand nombre

dans les fleuves et les fontaines, un grand nombre sur terre ; comme les séjours inférieurs, s'il y en a, sont décrits comme des séjours d'horreur et de mort, séparons-les du reste et du monde.

(Philostrate. *Vie d'Apollonius*. Livre III. § xxxiv et xxxv)

L'EMPUSE DE CORINTHE

Il y avait alors à Corinthe un philosophe nommé Démétrios, homme tout pénétré de la force de la doctrine cynique, et dont Favorinos a souvent parlé depuis avec beaucoup d'éloges dans ses discours. Démétrios professa pour Apollonius les mêmes sentiments qu'Antisthène éprouva, dit-on, pour la sagesse de Socrate. Il le suivit, avide d'apprendre, et il amena à Apollonius les plus célèbres de ses propres disciples, afin d'écouter ses préceptes. Du nombre de ceux-ci était Menippos de Lycie, âgé de vingt-cinq ans, d'un esprit distingué et parfaitement beau de corps, car il était, par la beauté et la pureté des formes, semblable à un athlète. On croyait généralement que Menippos était aimé d'une femme étrangère et de basse condition que l'on disait belle, agréable et riche ; rien de ceci n'était vrai et ce n'était qu'une apparence. Un jour que Menippos marchait seul sur la route qui mène à Ceuchréas, un fantôme à figure de femme lui apparut, qui lui prit la main, lui dit qu'elle l'aimait depuis longtemps, qu'elle était phénicienne et demeurait dans un faubourg de Corinthe dont elle lui donna le nom : « Si tu viens me trouver le soir, continua-t-elle, tu m'entendras chanter, tu boiras du vin comme tu n'en as pas encore bu ; tu n'auras pas à craindre de rival, et nous vivrons heureux, moi belle, avec toi qui es beau. » Le jeune homme fut vaincu par ces paroles, car bien que

philosophe déjà habile, il était dominé par Eros. Il alla donc chez cette femme chaque soir et pendant longtemps la fréquenta comme son amante, sans se douter que ce ne fût qu'un fantôme. Apollonius considéra Menippos avec le regard attentif d'un sculpteur, et, l'ayant bien étudié, il lui dit : « Sais-tu, toi qui es beau et qui es favorisé par les plus belles femmes, que tu réchauffes un serpent et qu'un serpent te réchauffe? » et, à l'étonnement de Menippos, il continua: « Tu es lié avec une femme qui ne t'est pas liée par le mariage. Mais crois-tu qu'elle t'aime ? — Par Zeus ! elle se montre à moi comme une amante. — Et tu l'épouserais ? — Ce serait pour moi un grand bonheur que d'épouser une amante. — A quand les noces ? — A bientôt, à demain peut-être. » Apollonius attendit le moment du festin, et, quand les convives furent arrivés, il entra dans la salle. « Où est, demanda-t-il, la belle pour laquelle nous sommes ici ? — La voici, dit Menippos qui se leva en rougissant. — A qui de vous appartiennent l'or, l'argent et les autres ornements de cette salle ? — A ma femme, car rien n'est à moi, sauf ceci », répondit-il, en montrant son manteau. Apollonius s'adressant à tous : « Connaissez-vous les jardins de Tantale qui sont et ne sont pas ? — Nous les avons vus seulement dans Homère, car nous ne sommes pas descendus dans l'Hadès. — Croyez, dit-il, que tout ce que vous voyez ici est semblable ; rien n'est vrai, tout n'est qu'apparence ; pour que vous compreniez mieux ce que je dis, sachez que la charmante fiancée est une de ces Empuses que le peuple appelle Lamies ou Mormolyces. Elles aiment beaucoup Aphrodite, mais encore plus la chair humaine : elles attirent par la volupté ceux qu'elles veulent dévorer. — Tais-toi ! loin d'ici ! » s'écria-t-elle ; et elle parut indignée de tout ce qu'elle venait d'entendre et

s'emporta contre le philosophe qu'elle appela insensé. Tout d'un coup, les coupes d'or et les vases qu'on croyait d'argent s'évanouirent ; on ne vit plus ni échansons, ni cuisiniers, ni aucun des autres serviteurs, tout disparut par les paroles d'Apollonius ; alors le fantôme se mit à simuler des larmes et le supplia de ne pas le mettre à la torture pour lui faire avouer ce qu'il était. Mais, sous la menace de celui-ci, elle finit par reconnaître qu'elle était une Empuse qui avait voulu gorger Menippos de plaisirs pour se nourrir ensuite de son corps ; qu'elle avait coutume de se nourrir ainsi des corps des beaux jeunes gens parce qu'ils ont le sang très pur. C'est là un des faits les plus célèbres de la vie d'Apollonius.

(Philostrate. — *Vie d'Apollonius*, livre IV § XXV)

PLUTARQUE

(50-130 ?)

Ce polygraphe, l'un des plus connus de l'antiquité, popularisé en France par la curieuse traduction d'Amyot, a écrit de nombreux traités philosophiques, appelés communément Œuvres Morales, *dans lesquels il s'est montré compilateur habile de toutes les doctrines ayant cours à son époque. Plusieurs de ces traités :* Sur Iris et Osiris, sur le Démon de Socrate, sur le mot E I du Temple de Delphes, *contiennent des pages obscures sur le symbolisme mythologique, sur les initiations aux mystères, qui sont de la plus haute importance pour l'étude de l'ésotérisme chez les Grecs. Les extraits suivants, du traité :* Sur le mot E I du Temple de Delphes *révèlent le sens mystérieux de certaines lettres de l'alphabet grec, analogues à l'A U M des Hindous et à l'E M S des Hébreux.*

SUR LE MOT E I DU TEMPLE DE DELPHES

Ce n'est point par le hasard ou la fortune des lettres, que cette inscription du mot E I a été placée dans le temple d'Apollon à Delphes. Il est plus probable que les prêtres du dieu en firent, dès le commencement, le symbole de notions philosophiques, lui ayant découvert une force particulière.

La lettre E ne diffère des autres lettres, ni par sa puissance, ni par sa forme, ni par sa signification, mais vous jugerez qu'elle possède l'honneur spécial, étant la cinquième lettre de l'alphabet, d'être le symbole du nombre le plus important, du nombre souverain de la nature universelle, le nombre cinq, *penta*, dont les sapients ont formé le mot *pentazein*, qui signifie compter.

C'est pourquoi les Pythagoriciens ont appelé ce nombre « Mariage », comme étant composé du premier nombre mâle, ou impair, trois, avec le premier nombre femelle, ou pair, deux. On l'a également appelé « nature », parce qu'en se multipliant par lui-même il se reproduit sans cesse. Et en ceci il imite le principe premier qui dirige l'univers.

En outre, le nombre cinq possède une origine fort belle, sans parler de celle qui provient de l'addition du binaire et du ternaire, que nous avions citée ; mais il naît encore de l'union du principe premier avec le premier carré. Car le principe de tous les nombres, c'est la monade, et le premier nombre carré est le quaternaire. Et de ces deux nombres, comme d'une forme et d'une matière parfaite, provient le nombre cinq.

Mais d'ailleurs la lettre E I ne signifie ni un nombre, ni un ordre, ni un lien, mais elle est par elle-même une appellation, une énumération complète du dieu, qui fait

connaître à celui qui la prononce le dynamisme du dieu.

En donnant à la divinité le nom E I, nous attestons que jamais Dieu ne sort de son état ni ne souffre aucun changement. C'est plutôt à quelque autre dieu, ou à un daimon gouvernant la nature, laquelle est sujette à la naissance et à la mort, que ces altérations doivent être rapportées.

Et le mot E I et l'inscription : « Connais-toi toi-même », qui paraissent quelque peu incompatibles, s'accordent par ailleurs. Le premier, doit être prononcé avec trouble et vénération pour le dieu, dont l'éternité nous est rappelée ; la seconde nous rappelle que nous sommes mortels, et est un avertissement de notre nature et de notre faiblesse.

(*Sur le mot E I*, § 1, 7, 8, 14, 21)

PAUSANIAS

(II^e^ SIÈCLE)

L'Antre de Trophonius, en Béotie, était un des lieux les plus mystérieux de toute la Grèce. Ceux qui y descendaient avaient la connaissance des choses futures. Pausanias, géographe grec du II^e^ siècle après J.-C., en a laissé la description suivante dans sa Periégèse.

LA DESCENTE DANS L'ANTRE SACRÉ DE TROPHONIUS

Celui qui voulait descendre dans l'antre sacré de Trophonius pour se plonger dans les effluves vivifiants de la divinité, après diverses onctions et ablutions dans le fleuve Hercynan, était conduit la nuit par les sacrifica-

teurs aux sources d'eau vive qui sont au nombre de deux, proches l'une de l'autre. Là, il buvait de la première qui est nommée Léthé, et qui lui procurait l'oubli de toutes choses, puis il buvait ensuite de la seconde appelée Mnémosynes, qui lui assurait la mémoire de tout ce qu'il allait voir désormais. Il contemplait ensuite l'agalma ou statue, faite autrefois par Dædalos, et que les hiérophantes ne montrent jamais entièrement, si ce n'est à ceux qui doivent descendre dans l'antre. Le simulacre ayant été longuement contemplé, et des vœux formés avec beaucoup de dévotion et de recueillement, il se dirigeait solennellement vers l'oracle, revêtu d'une tunique de lin pur, ceint de bandelettes, et ayant aux pieds les sandales ordinaires du peuple.

L'antre oraculaire est situé sur la montagne, au dessus du bois sacré ; sa base est entourée circulairement de pierres blanches. Le périmètre de sa base est analogue à celui d'un petit champ ; sa hauteur moindre que deux coudées. Sur les rochers sont érigés des obélisques entièrement d'airain, comme les zones qui les entourent ; ils sont séparés par des portes. Au dessous de l'entrée, se trouve une grotte non point naturelle, mais très habilement construite d'après les règles d'une technie et d'une harmonie consommée.

La forme de la cellule souterraine est semblable à celle d'un four dont la dimension mesurée en ligne droite, depuis la base jusqu'au sommet, ne dépasse pas quatre coudées. On n'y a pas construit de degrés ; mais ceux qui doivent descendre à l'antre de Trophonius y appliquent des échelles étroites. Lorsqu'on y était parvenu, on trouvait à mi-distance du sol et de la voûte de l'antre une petite caverne de deux palmes ou spithames de long et d'une palme de haut. Celui qui y pénétrait présentait

en offrande un gâteau pétri de miel, puis, se couchant par terre, il introduisait ses pieds et ses genoux dans cette petite caverne et aussitôt son corps s'y trouvait attiré comme si un torrent rapide et impétueux l'eût entraîné. Alors ceux qui étaient descendus dans l'adyton avaient la connaissance des choses futures et percevaient les mystères sacrés, mais non de la même manière ; les uns par la vue, les autres par l'audition. Le retour s'effectuait pour tous par le même chemin. On dit qu'aucun de ceux qui y sont descendus n'a péri, hormis un seul, qui était des lanciers de Démétrios ; mais on ajoute qu'il n'avait fait aucun des sacrifices hiératiques qu'il est ordonné d'accomplir pieusement avant d'entrer dans ce temple, et qu'il n'était pas descendu dans le but d'interroger l'oracle, mais dans le seul espoir d'y trouver des trésors. On dit que son cadavre avait été rejeté par une autre issue, et non par la baie sacrée de l'entrée.

(*Periégèse. Béotie.* Chapitre XXXIX)

JULIEN L'APOSTAT

(331-363)

Les œuvres de l'Empereur Julien sont fort peu connues. Singulière figure que celle de cet homme qui avait une âme de philosophe et que la destinée porta, presque malgré lui, au sommet du pouvoir! Dans sa jeunesse austère, nourrie de la lecture de Marc-Aurèle et des grands classiques grecs, il avait subi le joug de la religion chrétienne, et le peuple l'avait vu bien souvent, revêtu de la dalmatique, lire les textes sacrés du haut de l'ambon des basiliques. Plus tard, s'étant lié avec Liba-

nios, Eusèbe de Carie, Chrysanthios de Sardes et Maxime d'Ephèse, il s'était fait initier aux mystères de Diane. Compagnon d'étude, à Athènes, de Saint Basile et de Saint Grégoire de Nazianze, il s'était présenté également aux mystères d'Eleusis, et, ayant compris le formidable dynamisme intellectuel de la mythologie grecque, il tenta de restaurer le culte des Dieux. Il écrivit en grec avec une pureté et une élégance digne de l'époque classique, et que l'on chercherait en vain chez ses contemporains. Parmi ses œuvres, deux dissertations demeurent d'un puissant intérêt : le Discours sur Hélios Roi, *et* le Discours sur la Mère des Dieux *qui contiennent l'essence même de ce que l'on enseignait dans les initiations ; et c'est à ce titre que nous avons cru devoir placer ici des extraits de chacun de ces ouvrages.*

SUR HELIOS, ROI

Le lieu qui environne la terre doit son existence au principe générateur. Or, de qui reçoit-elle le don de l'immortalité, si ce n'est de celui qui embrasse l'ensemble dans des mesures déterminées ? Car la nature d'un corps ne peut être infinie, puisqu'elle n'est ni sans génèse, ni capable de subsister par elle-même. Si donc elle tirait de sa substance quelque chose qui ne fût jamais remplacé, elle serait bientôt épuisée, comme celle de tous les êtres engendrés. Mais le dieu, en s'approchant directement de cette nature avec mesure, la redresse et la recrée, tandis que, se mouvant en sens rétrograde, il l'affaiblit et la corrompt. Et de même que son approche l'anime et la vivifie, son éloignement ou non éloignement entraîne la corruption de ce qui est corruptible. Cependant la répartition incessante de ses bienfaits est égale pour toute la terre.

Car chaque pays en reçoit une portion, de manière que le principe générateur ne fasse jamais défaut, et que l'action constante du dieu maintienne l'équilibre nécessaire à la conservation de ce monde passible. Car l'identité de la substance entraîne nécessairement l'identité de l'énergie déployée par les dieux et à plus forte raison par le Soleil, Hélios, qui est le roi de tous les autres, parce que son mouvement, par son extrême simplicité, est incomparablement supérieur à celui des autres astres qui se meuvent dans le sens opposé de l'ensemble. Et ceci même paraît à l'illustre Aristote un indice de la prééminence de cet astre sur les autres. Il est vrai que les autres dieux intelligents se manifestent en ce monde par leurs influences ardentes. Mais est-ce vraiment exclure les autres dieux, que de lui accorder l'hégémonie sur ses semblables ? Nous ne faisons que juger des choses cachées par les phénomènes apparents. Or, comme nous voyons le Soleil recueillir de tous les autres astres les forces qui en découlent sur la terre, les perfectionner et s'en approprier une portion qu'il reverse sur la totalité des choses, il est naturel de croire que, dans ces communications secrètes et réciproques, le Soleil exerce une influence avec laquelle les autres se combinent pour en former un tout.

(§ 7).

SUR LA MÈRE DES DIEUX

Qu'est-ce donc que la Mère des Dieux ? La source génératrice des dieux intelligents et démiurges qui gouvernent ceux qui sont visibles ; la déesse qui enfante et qui s'unit avec le grand Zeus ; la grande hypostase existant même après et avec le grand démiurge ; la maîtresse de toute vie, la cause de toute génération ; celle qui perfectionne promptement tout ce qu'elle fait, génitrice et

démiurge des êtres, avec le père de tous ; cette vierge sans mère, qui s'assied à côté de Zeus, et mère des Dieux, substance de tous les êtres. Car, étant l'origine de tous les dieux hypercosmiques, elle devient la source des dieux intelligents. Cette essence divine, cette Pronoée, fut prise d'un chaste amour pour Attis, c'est-à-dire qu'elle s'attacha volontairement et de son plein gré, non pas aux formes matérielles, mais plutôt aux causes de ces formes. Ce mythe signifie donc que la Providence, qui gouverne les êtres sujets à la génération et à la corruption, s'est prise à aimer la cause énergique et génératrice de ces êtres ; qu'elle lui a ordonné d'engendrer principalement dans l'ordre intellectuel, de se tourner volontairement vers elle et de s'unir avec elle, à l'exclusion de tout autre, tant pour conserver une salutaire unité que pour éviter la propension vers la matière. Elle a exigé qu'il la regardât comme la substance source des dieux démiurges, mais sans se laisser entraîner ou fléchir vers la génération ; d'où le grand Attis devait être le procréateur et le démiurge par excellence ; car en toutes choses, la direction vers la supériorité vaut mieux que la propension vers l'infériorité. C'est ainsi que le cinquième corps est plus énergique et plus divin que les corps d'ici-bas, parce qu'il tend davantage vers les dieux. (§ 4)

Jusqu'au cinquième corps, il n'y a pas seulement un principe intellectuel, mais tous les corps apparents, qui font partie de la classe impassible et divine, jusqu'aux dieux que l'on regarde comme purs de tout mélange. Mais comme les corps d'ici-bas ne subsistent que par la substance féconde des dieux, et que la matière est produite avec eux de toute éternité, d'eux et par eux, grâce au superflu du principe procréateur et organisateur, naît la providence démiurgique qui veille sur les êtres,

coexiste éternellement avec les dieux, est assise sur le trône du roi Zeus, et est la source des dieux intelligents. Quant à ce qui paraît sans vie, infécond, abject, le rebut, la lie, et, pour ainsi dire, le résidu des êtres, c'est également cette Providence qui, par la dernière des divinités, celle en qui finissent les substances de tous les dieux, l'ordonne, le dirige et le conduit à un état meilleur.

(§ 6)

NONNOS DE PANOPOLIS

(Vers 410)

Voici un poète, obscur et prolixe, mais d'une langue correcte, bien qu'il appartienne à une époque décadente, dont l'œuvre est extrêmement précieuse pour l'étude des mythes grecs. Sous le nom de Dionysiaca, *il a écrit un immense poème où sont contées par le menu les aventures de Dionysos ou Bacchos, dans les Indes. L'interprétation esotérique de ces aventures faisait le fonds de l'initiation aux mystères dionysiaques tels qu'ils étaient célébrés en Grèce, et particulièrement à Nysa. Nonnos fut initié à ces mystères qui commençaient à décliner, et, comme Julien, il entreprit de sauver les débris de cette mythologie à laquelle la Grèce devait sa splendeur, et qui s'effondrait sous les attaques, souvent peu judicieuses, des Pères de l'Eglise. On s'est étonné que Nonnos ait écrit ensuite une* Paraphrase de l'Evangile de Saint Jean ; *cependant il n'était pas rare de voir des philosophes, tels que Synesius ou Clément d'Alexandrie, s'accommoder aisément des dogmes chrétiens et des mystères grecs ; et le fait d'avoir choisi comme héros de ses deux poèmes, le Christ et le Dionysos mythiques, indique suffisamment*

que Nonnos connaissait la corrélation ésotérique qui existe entre ces deux personnages. Les lignes suivantes, extraites des Dionysiaques, *indiquent l'existence d'une kabbale grecque, attribuée à Kadmos, et non sans analogie avec la kabbale hébraïque.*

LES DIONYSIAQUES

Kadmos offrit à l'Hellade ces dons sonores et phonétiques des organes de la langue, qu'il fit accorder symphoniquement suivant l'harmonie, en écrivant les signes des voyelles et des consonnes en ordre à leur rang ; il forma aussi les signes silencieux de la voix, ayant appris de son père les secrets de l'art sublime, et emporté d'Egypte les sciences, lorsqu'Agenor, s'éloignant de Memphis, fonda Thèbes aux cent portes ; et son fils, nourri du lait divin des livres, avait creusé d'une main rétrograde, les caractères obliques et les lettres cycliques. Et il enseigna également les cérémonies du Dionysos égyptien ; Osiris et la science mystérieuse des télètes, et il fit entendre le premier l'hymne magique, d'une voix thyadique, et avec un ululement sourd. Dans sa jeunesse, il enseigna l'art de tailler les statues de pierre et de sculpter les images pour orner les temples. Il mesura le cours fulgurant des étoiles sans nombre, par une étude savante, puis le cours du soleil et les dimensions de la terre ; il calcula en entrelaçant les doigts de ses mains, le cycle et les phases irrégulières de Selené, la triple altération de sa forme, et ses approches du soleil générateur, de ce feu qu'il crée lui-même, et qu'elle lui dérobe pour renaître sans cesse.

(*Chant IV*)

ROME

CENSORINUS

(VERS 238)

Les textes occultes sont encore plus rares chez les Romains que chez les Grecs. Cependant l'occultisme sévissait à Rome sous des formes nombreuses. Le peuple était superstitieux à l'excès. La somptueuse mythologie dont Numa Pompilius avait doté sa nation entourait la vie de chaque citoyen de cérémonies mystérieuses ; les Augures, les Aruspices, les Flamines, les Vestales apparaissaient au peuple comme de redoutables intermédiaires avec l'au-delà. Les sorcières pullulaient aussi à Rome; et c'est dans le Satyricon *de Pétrone, ou Œnothea prononce des incantations pour faire recouvrer à Encolpius sa virilité, et dans mainte page des Elégies de Tibulle, qu'on peut voir le détail de leurs opérations magiques ténébreuses, auxquelles le peuple ajoutait une confiance illimitée.*

Mais les philosophes, imbus d'un matérialisme railleur et sceptique, dédaignaient ces croyances, et la verve de Cicéron s'exerça avec une cruauté trop facile contre des livres divinatoires aujourd'hui perdus, dont il eût mieux valu qu'il nous conservât les textes. Cependant, à la décadence de l'Empire, et sous l'influence gréco-alexandrine, une vague de mysticisme passa dans la philosophie, et plusieurs auteurs traitèrent avec une religiosité respectueuse des mystères qui entouraient l'homme et son entendement. Parmi eux, nous citerons Censorinus, grammairien et philosophe assez obscur, qui vécut sous les règnes des empereurs Sévère, Maximin et Gordien. Il

paraît avoir été très versé dans l'étude des livres des Khaldéens, des Pythagoriciens et des Etrusques, qu'il cite fréquemment dans l'unique ouvrage que nous possédions de lui : De die natali, *composé à l'occasion du jour de la naissance de Quintus Cerellius.*

Dans ce petit livre, se trouve une page curieuse sur le génie tutélaire de chaque homme, conception familière aux Romains, qui passa plus tard dans le catholicisme et devint l'ange gardien, dont la tradition a subsisté jusqu'à nos jours.

DU JOUR NATAL

CE QU'EST UN GÉNIE, ET D'OU VIENT CE NOM?

Le Génie est un dieu sous la tutelle de qui chacun de nous vit, depuis sa naissance. Celui-ci, soit qu'il ait soin que nous soyons engendrés, soit qu'il naisse avec nous, soit qu'il nous protège dès que nous sommes engendrés, s'appelle *Génie*, du mot latin *genere*, qui signifie engendrer. Le Génie et le dieu Lare ne sont qu'un seul et même dieu, suivant beaucoup d'anciens auteurs, parmi lesquels Granius Flaccus, au livre *de Indigitamentis* (ou rituel pontifical) dédié à César. On croit que ce dieu (le Génie) a sur nous un pouvoir non seulement très grand, mais absolu. Quelques-uns ont pensé qu'il faut honorer deux génies, mais seulement dans les maisons des personnes mariées. Euclides même, disciple de Socrate, dit qu'un double génie est préposé à chacun de nous ; ce qu'on peut lire dans Lucilius, au neuvième livre de ses satires. C'est donc au Génie que nous sacrifions une fois chaque année. Cependant, outre celui-ci, il en est beaucoup d'autres qui, chacun pour une part, régissent la vie humaine ;

si on veut les connaître, le livre *de Indigitamentis* en contient assez à ce sujet. Mais tous ces dieux n'exercent qu'une fois dans chaque homme leur influence divine ; c'est pourquoi on ne leur adresse pas pendant toute la vie un culte religieux. Le Génie, au contraire, est placé auprès de nous comme un observateur si assidu, qu'il ne s'éloigne pas de nous un seul instant ; mais il nous reçoit au sortir du sein maternel et nous accompagne jusqu'à l'extrémité de la vie. (*Chapitre III.*)

JULIUS MATERNUS FIRMICUS

(IV^e^ SIÈCLE)

Julius Maternus Firmicus, auquel on attribue, peut-être à tort, un Traité sur les Erreurs des religions profanes, *a laissé un des plus importants ouvrages d'astrologie de l'antiquité, connu sous le nom de* Liber Matheseos. *Il vécut au milieu du IV^e^ siècle et exerça pendant un certain temps la profession d'avocat. Son traité d'Astrologie, qui n'a jamais été traduit dans les langues modernes, contient un résumé très précieux des doctrines des Egyptiens, des Khaldéens et des Pythagoriciens, qu'il connaissait fort bien ; on y trouve les plus anciens thèmes astrologiques connus.*

MATHESIS

LES ÉLÉMENTS DU COSMOS

Le dieu qui est le créateur de l'homme a composé le corps de celui-ci de la mixtion intime des quatre éléments : feu, eau, air et terre, afin que la conjonction tem-

pérée de ces choses puisse former un animal dans la forme de la divine imitation, et ainsi l'artisan de la formation divine a composé l'homme de telle sorte que, dans un petit corps, il puisse placer le pouvoir et la substance de tous les éléments, la nature les réunissant, afin que, par cet esprit divin qui descend de l'intelligence céleste pour la sustentation du corps mortel, il puisse préparer pour l'homme un refuge qui, bien que fragile, soit cependant semblable au monde. Pour cette raison, les cinq étoiles et aussi le soleil et la lune sustentent l'homme par une agitation ignée et perpétuelle, comme s'il était un microcosme ; de sorte que l'animal qui était fait à l'imitation du monde, soit gouverné par une semblable substance de divinité. C'est pourquoi ces hommes divins et dignes de toute admiration : Petosiris et Nechepso, et dont la prudence approche des secrets mêmes de la divinité, nous ont transmis par le magistère divin de la science, la génération du monde, de telle sorte qu'ils ont montré et prouvé que l'homme a été formé conformément à la nature et à la similitude du monde, et par ces mêmes principes par lesquels le monde lui-même est gouverné et contenu, et est perpétuellement soutenu par les ardeurs de la perpétuité.

(*Livre III. Prologue.*)

LE THÈME DU MONDE

Voici quelle est la génération du monde, suivant Æsculape et Hanubius, auxquels la très puissante divinité de Mercure confia les secrets de cette science : Ils ont placé le Soleil dans la quinzième partie du Lion, la Lune dans la quinzième partie du Cancer, Saturne dans la quinzième partie du Capricorne, Jupiter dans la quin-

zième partie du Sagittaire, Mars dans la quinzième partie du Scorpion, Vénus dans la quinzième partie de la Balance, Mercure dans la quinzième partie de la Vierge, et l'Heure (du thème) dans la quinzième partie du Cancer. Selon cette génération, et selon ces conditions des étoiles, et selon les témoignages qui se rapportent à cette génération, ils prétendent que les destinées des hommes sont conformes à l'ordre ci-dessus, ainsi qu'il est dit au livre d'Æsculape appelé *Myriogenesis*, parce que rien de ce qui est dans cette génération du monde n'est étranger aux générations particulières des hommes.

(*Livre III. Chapitre I.*)

JULIUS OBSEQUENS

(IV^e^ SIÈCLE)

Cet auteur, sur lequel nous ne possédons aucun détail, vivait vers la fin du quatrième siècle. Il n'a laissé qu'un ouvrage intitulé Libellus Prodigiorum, *où il énumère et décrit tous les événements prodigieux advenus à Rome, depuis l'an 254 de Rome jusqu'à l'an 11 avant J.-C. et qui furent considérés par le peuple comme des présages heureux ou malheureux pour la nation.*

LE LIVRE DES PRODIGES

Prodiges advenus sous les consuls Caius Pansa, et Hircius, l'an 711 de Rome.

Lorsque les honneurs furent décernés à César, en même temps que lui fut confié le commandement des armées contre Antoine, on trouva dans les victimes

immolées des entrailles doubles. Toutes les entreprises qui suivirent furent prospères. La statue du consul Caius Pansa se renversa dans la maison d'Antoine. Un cheval tout harnaché s'arrêta net à cette vue. Comme César s'éloignait, un homme du peuple lui présenta sa main toute pleine du sang des victimes. Ces prodiges lui furent funestes. Car bientôt, en combattant contre Antoine, il fut blessé à mort ; des espèces d'armes et de flèches s'élevèrent miraculeusement de la terre vers le ciel. Les enseignes de la légion, que Pansa avait laissées pour garder la ville, furent trouvées couvertes de toiles d'araignées comme si elles avaient été abandonnées depuis longtemps, et plusieurs furent frappées par la foudre. Dans les camps de César, au lever du jour, un aigle se posa au sommet du prétoire, et, excité par un grand nombre de petits oiseaux qui l'entouraient, il s'envola. Une voix s'exprima par l'oracle d'Apollon ; l'hiver, les loups furent en rage ; l'été il n'y eut pas de récolte de froment. A cause des vétérans qui réclamaient le Consulat pour César, il y eut de grands troubles à Rome. Pendant que César conduisait l'armée au Champ-de-Mars, six vautours apparurent. Au moment où, étant créé consul, il montait aux rostres, six vautours furent aperçus de nouveau, présageant qu'il allait fonder de nouveau la ville, comme sous les auspices de Romulus.

(§ *CXXIX.*)

MACROBE

(VERS 422)

Cet auteur, que l'on croit Grec d'origine, exerça à la cour de Théodose le Jeune, les fonctions de præfectus sacri cubiculi. *Ce fut un dilettante de lettres à la manière d'Aulu-Gelle, mais avec cette sorte de mélancolie qui caractérise Boèce, Cassiodore et certains Pères de l'Eglise. Dans son* Commentaire sur le Somnium Scipionis *de Cicéron, il expose les vues des anciens sur le système du monde. Nous en extrayons une dissertation fort curieuse sur les diverses espèces de songes et d'apparitions.*

COMMENTAIRE SUR LE SONGE DE SCIPION

LES CINQ SORTES DE SONGES

Voici les divers genres de songes reconnus par l'observation de l'antiquité, qui a créé une définition et une règle pour expliquer la bizarrerie des figures que nous apercevons en dormant. Tous les objets que croient voir ceux qui dorment peuvent être classés en cinq catégories ayant chacune un nom différent : Le premier est l'*Oneiros*, selon les Grecs, appelé Songe par les Latins ; puis l'*Orama* ou la Vision, le *Chrematismos* ou Oracle, l'*Enypnion* ou Rêve, et le *Phantasma*, ou Spectre, que Cicéron a toujours appelé Vision. Les deux derniers genres ne méritent pas le soin de l'interprétation, car ils ne se rapportent pas à la divination.

Or il y a rêve chaque fois que l'on éprouve en dormant les mêmes peines de l'âme, du corps, de la fortune que

celles que l'on éprouve étant éveillé ; peines de l'âme chez l'amant qui possède ce qu'il aime, ou en est éloigné, ou bien chez celui qui, craignant les embûches ou la puissance d'un ennemi, s'imagine le rencontrer ou lui échapper ; peines du corps chez l'homme qui a fait excès de boisson ou de nourriture ; et qui croit étouffer par l'abondance ou se débarrasser du poids qui l'accable ; ou bien celui qui a faim ou soif et qui croit trouver ce dont il a besoin ; peines de la fortune, lorsque, désirant les honneurs et les dignités, il croit les acquérir ou bien craint d'en être dépouillé.

Ces choses et autres semblables nous troublent pendant le sommeil parce qu'elles avaient obsédé notre esprit pendant le jour ; elles s'envolent et s'évanouissent de même avec le sommeil. D'où le mot songe, *insomnium*, qui vient de sommeil, parce qu'il agit seulement pendant le sommeil ; celui-ci terminé, le songe s'évanouit et ne laisse ni utilité, ni signification.

Quant au phantasme, ou spectre, il se présente entre la veille et le repos complet, dans ces premiers nuages du sommeil, lorsque, croyant veiller encore, nous commençons déjà à dormir ; et alors nous voyons se ruer sur nous des formes errantes, dont la grandeur et la forme sont très éloignées de la nature, ou bien encore des tumultes très divers des choses, soit joyeux soit terrifiants. A ce genre de songes appartient l'*Ephialtes*, ou cauchemar ; l'opinion populaire est que la pression que l'on éprouve sur le corps est due au spectre qui pèse de tout son poids sur nous-mêmes. Ces deux genres ne nous sont d'aucune utilité pour connaître l'avenir, mais les trois autres peuvent nous donner le génie de la divination. Il y a *Oracle* lorsque, dans le sommeil, un parent ou quelque autre personne sainte ou grave, soit un prêtre,

soit même un dieu, vient nous avertir de ce qui doit nous arriver, ou de ce que nous devons faire ou éviter. Il y a *vision* lorsque l'on voit certaines choses telles qu'elles seront plus tard. Un de mes amis est en voyage, qui ne pensait pas rentrer maintenant ; je le vois dans une vision ; aussitôt réveillé, je vais au devant de lui et nous nous embrassons. Je rêve qu'on me confie un dépôt, et de bon matin, celui que j'avais vu dans mon sommeil accourt pour me prier de garder une somme qu'il confie à ma loyauté. Quant au *songe* proprement dit, il ne nous atteint qu'avec tant de figures et d'ambages, que l'on ne saurait en connaître la signification que par le moyen de l'interprétation, ce que nous n'exposerons pas ici parce que chacun en connaît les effets par soi-même.

(*Livre I. Chapitre III.*)

CHRÉTIENS
ET
HÉRÉTIQUES

SAINT DENYS L'ARÉOPAGITE

(I^er SIÈCLE)

Saint Denys l'Aréopagite nous a représenté la primitive Eglise comme une société secrète qui avait ses initiations et ses mystères. Il avait vingt-cinq ans à la mort du Christ, et fut contemporain de Saint Paul ; son témoignage est donc précieux, comme représentant la tradition des premiers chrétiens. Saint Denys fut d'abord initié en Egypte aux mystères d'Isis. Un jour, à Héliopolis, il vit le soleil se voiler de ténèbres. Son ami Apollophanes lui révéla que « c'était une révolution dans les choses divines, et que le Dieu inconnu souffrait dans sa chair. » Frappé de ces paroles, il devint chrétien peu après et apporta dans la nouvelle société toute la science de l'antique Egypte qu'il possédait. Il enseigna la Gnose, que Saint Paul avait confiée à Timothée comme le plus précieux dépôt. Mais son mysticisme très élevé porta ombrage aux rationalistes tels que Tertullien, Saint Jérome, Saint Cyprien, Saint Irénée, Saint Augustin. Bossuet le haïssait et en déconseillait la lecture ; et aujourd'hui l'Eglise l'a totalement délaissé. Des douze ouvrages qu'il composa, cinq seulement nous restent : Dix Epîtres ; De la Hiérarchie Céleste ; De la Hiérarchie Ecclésiastique ; Les Noms Divins ; De la Théologie Mystique. *Il faut bien se garder de confondre, comme on l'a fait trop souvent, Saint Denys l'Aréopagite avec Saint Denys de Paris, qui vécut quatre siècles plus tard.*

LES NOMS DIVINS

Suivant la toute sage et très véritable théologie, le divin est révélé dans une épopsie proportionnée à chaque intelligence, salutaire justice de la bonté théarchique qui divise, avec une convenance divine, comme incompréhensible, l'immensurable au mensurable. Car, comme l'intelligible ne peut être vu et saisi par le sensible, ni le simple et l'atypique par le multiple et le typique, ni l'informité impalpable et inostensible de l'incorporéité par la forme palpable et ostensible de la corporéité, ainsi il s'ensuit que l'infinité supersubstantielle reste supérieure à toutes les substances et l'unité superintelligible à toutes les intelligences. Nulle conception ne conçoit cet inconcevable, nulle expression n'exprime ce bon inexprimable, unité unifiant toute unité, substance supersubstantielle, intelligence inintelligible, parole imparlable ; irraisonnabilité, inintelligibilité, innommabilité, n'étant comme rien de ce qui est ; causant l'être de tout et n'étant pas lui-même, parce qu'il est au delà de toute substance, tel que proprement et sciemment il lui appartient de se découvrir. (*Chapitre I*)

Il y a une foule d'autres lumières déifiques, en rapport avec celles des oracles, que la tradition secrète de nos sublimes chefs nous a départies ; or, nous les avons recueillies aussi, mais sous le voile de religieux symboles à notre portée ; car, dans sa tendresse pour l'humanité, la tradition hiérarchique, aussi bien que les oracles, cache l'intelligible sous le sensible, et le supersubstantiel sous le substantiel ; elle revêt de forme et de figure ce qui n'a ni figure ni forme, et, par la variété de

ces emblèmes divisibles, elle multiplie en la façonnant l'infaçonnable simplicité. (*Chapitre I.*)

Or, les célestes intelligences se meuvent, comme on dit, *circulairement*, tandis qu'elles s'unissent aux splendeurs, sans commencement et sans fin, du beau et du bon ; *directement*, lorsqu'elles se portent à des soins providentiels envers leurs subalternes, traversent tout en ligne droite ; *obliquement*, quand, venant en aide à ces subalternes, et demeurant fermes dans leur immutabilité par rapport au beau et au bon, principe de cette immutabilité, elles tournent sans jamais s'arrêter. L'âme aussi a d'abord un mouvement circulaire, par lequel elle se replie sur elle-même, des choses extérieures ; elle ramasse en l'unité ses facultés spirituelles, de manière à ne pouvoir pas plus s'égarer que dans un cercle, et, après avoir rompu avec la multiplicité du dehors, et s'être recueillie en elle-même par la simplicité qu'elle a conquise, unifiée dans ses puissances uniformément unies, elle atteint ainsi le beau et le bon, au dessus de tous les êtres, un et semblable, sans commencement et sans fin. Elle a ensuite un mouvement oblique, en ce que, selon sa capacité, elle est éclairée des divines gnoses, non point par intuition et dans l'unité, mais grâce à la logique et à ses déductions, et comme en vertu d'opérations complexes et transitoires. Elle a enfin un mouvement direct, non pas en tant qu'elle rentre en elle-même et qu'elle déploie son intelligence unique, car il y aurait, comme je l'ai dit, mouvement circulaire, mais bien en tant qu'elle gravite vers ce qui l'environne, et des objets extérieurs, ainsi que de divers et multiples symboles, elle s'élève aux contemplations simples et unes.

(*Chapitre IV*)

DE LA HIÉRARCHIE CÉLESTE

Les mystiques traditions des oracles révélateurs, en exaltant l'adorable béatitude de la supersubstantielle théarchie, pour marquer sa raisonnabilité et sa sagesse, attribut de la divinité, la proclamant raison, intelligence, substance, et, pour exprimer qu'elle est l'essence essentiellement essentielle et la vraie cause de la subsistance des êtres, lui appliquent les termes de lumière et de vie, pieuses désignations qui, bien qu'elles respirent plus de dignité, et semblent, d'une certaine façon, l'emporter en excellence sur les symboles matériels, ne laissent pas néanmoins que de s'écarter, au fond, de la similitude avec la théarchie ; car elle est au-dessus de toute substance et de toute vie ; nulle lumière ne la retrace, et ni raison ni intelligence quelconque, de près ou de loin, ne la reproduit. D'autres fois, à l'inverse de ces manifestations, les mêmes oracles, en vue de la glorifier supercosmiquement, la nomment invisible, interminée, incompréhensible, mots qui signifient, non ce qu'elle est, mais ce qu'elle n'est pas. Cette seconde manière, pensons-nous, lui convient davantage : car, à en croire la mystique et hiératique tradition, nous disons avec vérité qu'elle n'est comme rien de ce qui est, mais nous ignorons la supersubstantielle, inintelligible et inexprimable illimitation. Puis donc que les négations concordent autant que les affirmations discordent avec le divin, il convient, à un plus haut degré, en ces arcanes inénarrables, de révéler les objets invisibles sous des fictions dissemblables ; il est donc faux que les hiérographies scripturales rabaissent les célestes hiérarchies ; au contraire elles les honorent, en les représentant sous

des compositions de formes dissemblables, par où elles montrent leur exaltation supercosmique sur toutes les choses matérielles. Et que les similitudes dissemblables élèvent plus votre intelligence, je ne suppose personne assez dénué de raison pour le contester. Car il est à présumer qu'avec les plus imposantes de ces hiéroplasties, certains s'égareront, prenant les êtres célestes pour des hommes brillants d'or, revêtus d'habits splendides, d'un charme éblouissant, environnés d'éclairs, lançant d'innocentes flammes, et, sous tous les autres traits semblables dont la théologie orne les intelligences supercosmiques. C'est pour éviter ce péril à ceux qui n'entendent rien au dessus du beau sensible, que la sublime sagesse des saints théologiens se rabat pieusement sur ces dissimilitudes criantes, empêchant votre matérialité de se reposer fixement sur ces images messéantes, tandis qu'elle aiguillonne et excite la partie haute de l'âme par la hideur de ces signes, à cause du peu d'exactitude et de vraisemblance qui, aux yeux, même les plus terrestres, paraît régner dans l'assimilation des célestes et divines magnificences à des objets aussi absurdes. D'ailleurs, il faut songer que rien de ce qui existe n'est totalement privé de la participation au beau, puisque, comme disent les oracles de la vérité, tout est de la splendeur.

(*Chapitre II.*)

HIERARCHIE ECCLESIASTIQUE

Il était nécessaire que les premiers chefs de notre hiérarchie, qui sont eux-mêmes, par la supersubstantielle théarchie, remplis du don sacré, et, par la bonté de la théarchie, chargés de le répandre à leur tour sur leurs inférieurs, ardemment désireux, en leur déiformité,

de procurer l'anagogie et la déification des moins avancés, nous transmissent, sous de sensibles images, les objets supercélestes, avec une diverse multiplicité la collective unité, dans le matériel l'immatériel, dans l'humain le divin, en nous-mêmes le supersubstantiel, et cela au sein de leurs enseignements écrits et non écrits. Telles sont les règles saintes, non seulement par rapport aux profanes qui ne doivent pas même toucher aux symboles, mais encore par ce que sur les symboles, comme je l'ai dit, en harmonie avec notre être propre, repose notre hiérarchie qui a besoin du sensible pour notre anagogie plus divine vers l'intelligible.

Toutefois, les raisons des symboles sont connues des divins initiateurs, qui se garderont d'en instruire personne encore dans la voie de la perfection, se rappelant que les divins disciples, instituteurs des rites sacrés, ont basé la hiérarchie sur l'invariable et distincte gradation des ordres, et sur de religieuses attributions convenablement dévolues à chacun selon son mérite. C'est pourquoi, persuadé par ta pieuse promesse, car il est bon de la remémorer, que tu n'expliqueras pas à d'autres qu'à des initiateurs de ton rang, en possession de la déiformité, toute la transcendante hiérologie de la hiérarchie, et que tu leur réclameras aussi la promesse, conformément à la loi hiérarchique, de traiter avec pureté ce qui est pur, de ne communiquer qu'aux divins ce qui est déifique, qu'aux perfectibles ce qui perfectionne, qu'aux saints ce qui renferme toute sainteté, je t'ai départi, avec d'autres trésors de la hiérarchie, le don émané de Dieu.

(*Chapitre I.*)

MYSTÈRE DE LA SYNAXIE OU COMMUNION

L'Hiérarque, après avoir prié au pied de l'autel sacré, l'encense d'abord, et fait tout le tour du hiéron.

Revenu au divin autel, il commence la mélodie sacrée des psaumes, dont tous les ordres ecclésiastiques chantent avec lui l'harmonieuse hiérologie. Ensuite, les Liturges lisent immédiatement les deltas agiographes, après quoi on exclut de l'enceinte sacrée les Catéchumènes, et, avec eux, les Energumènes et les Pénitents ; il ne reste que ceux qui sont dignes de l'épopsie et de la participation des divins mystères. Des Liturges se tiennent aux portes fermées, et d'autres remplissent quelque autre fonction de leurs ordres ; les plus élevés en dignité offrent avec les Prêtres, sur le saint autel, le pain sacré et le calice de bénédiction, après qu'a été récitée en chœur, par tout le plerôme de l'église, l'hymnologie catholique. Alors, le divin Hiérarque récite une sainte prière, et souhaite à tous la paix ; et, tous ayant échangé le baiser, a lieu la mystique proclamation des diptyques sacrés. L'Hiérarque et les Prêtres se lavent les mains avec de l'eau. L'Hiérarque prend place au milieu du divin autel, et les Prêtres l'entourent avec la seule élite des Liturges. L'Hiérarque, louant les saintes œuvres de Dieu, consacre les plus divins des mystères, qu'il expose solennellement à la vue sous le voile des vénérables symboles. Et quand il a montré les dons des œuvres theurgiques, il s'apprête, en même temps qu'il convie les autres, à y prendre une religieuse part. Après avoir reçu et distribué l'ineffable communion, il termine par une pieuse action de grâces. Et, tandis que la multitude n'a considéré que les divins symboles, lui, toujours avec l'Esprit théarchique, dans les délices des intellectuels

spectacles et la pureté de son habitude déiforme, s'est hiérarchiquement élevé jusqu'aux saints principes des cérémonies.

(*Chapitre III.*)

MYSTÈRE DE LA TÉLÈTE DE L'ONGUENT

Ici, comme dans la synaxie, c'est-à-dire après le saint encensement tout autour du hiéron, après l'hiérologie psalmistique, après la lecture des divins oracles, — on exclut les ordres les plus imparfaits. Puis, l'Hiérarque prend l'onguent, le pose sur l'auguste autel, et le couvre de douze vénérables ailes, pendant que tous, d'une voix pieuse, font retentir la religieuse mélodie inspirée aux prophètes dans leurs divins ravissements. Ensuite, il le bénit par une prière solennelle, pour s'en servir dans les plus sublimes télètes consécratoires, à presque toutes les cérémonies hiérarcales.

(*Chapitre IV.*)

VALENTIN

(103-161 (?)

Saint Paul avait enseigné que la Gnose *est la base de la religion catholique. Cette opinion fut embrassée avec ardeur par saint Denys l'Aréopagite et par Clément d'Alexandrie. Des hérésiarques, parmi lesquels on peut compter Basilides, Saturninus, Cerinthius, amplifièrent cette doctrine et en firent le Gnosticisme. Le plus célèbre des Gnostiques fut Valentin, qui faillit devenir évêque catholique. Il avait été initié en Egypte ; il fré-*

quenta l'Ecole d'Alexandrie, étudia passionnément Pythagore et Platon, et composa, de toutes les connaissances diverses qu'il avait acquises, une doctrine secrète, passablement confuse et prolixe, où quantité de théories occultes sont enseignées par la bouche d'un Christ purement imaginaire. La théologie gnostique était trop compliquée pour devenir populaire ; celle du catholicisme l'emporta. Cependant le gnosticisme projeta des ramifications obscures qui traversèrent le moyen-âge, et, de nos jours, un essai de reconstitution de l'église gnostique a été tenté, sans grand succès, par un archiviste du Loiret, Jules Doinel. On attribue avec juste raison à Valentin le livre de la Pistis Sophia, ou Fidèle Sagesse, dont nous donnons d'intéressants extraits.

PISTIS SOPHIA

Mes disciples chéris, écoutez ce que je vais vous dire de la connaissance du mystère de l'Ineffable. Le mystère de l'Ineffable connaît pourquoi est la sévérité et pourquoi la miséricorde ; et ce mystère, c'est lui qui connaît pourquoi est la perdition et pourquoi est l'existence éternelle dans les siècles. Et ce mystère sait pourquoi il y a des reptiles et pourquoi ils doivent être détruits ; et ce mystère connaît pourquoi il y a des animaux et pourquoi ils doivent être détruits ; et ce mystère sait pourquoi il y a des troupeaux, et pourquoi il y a des oiseaux ; et ce mystère sait pourquoi il y a des montagnes et pourquoi elles contiennent des pierres sacrées ; et ce mystère connaît pourquoi il y a la matière de l'or et pourquoi il y a la matière de l'argent ; et ce mystère sait pourquoi il y a la matière de l'airain et pourquoi la matière du fer, et pourquoi la matière du plomb ; et ce mystère sait

pourquoi il y a la matière du verre, et pourquoi la matière de la cire ; et ce mystère sait pourquoi il y a des plantes et pourquoi toutes les matières ; et ce mystère sait pourquoi existent les eaux de la terre et toutes les choses qui sont en elles, et pourquoi la terre existe ; et ce mystère connaît pourquoi existe la mer et les eaux, et pourquoi existent les animaux qui sont dans les mers ; et ce mystère sait pourquoi existe la matière du monde et pourquoi elle doit être complètement dissoute.

Marie la Madeleine s'étant avancée vers Jésus lui dit : « Seigneur, combien d'années du monde contient une année de lumière ? » Et Jésus répondit à Marie : « Un jour de lumière fait mille années du monde des hommes ; ainsi, trente-six myriades d'années et une demi-myriade d'années du monde font une année de lumière. Je régnerai donc pendant mille années de lumière, étant roi dans le dernier parastate, étant roi sur toutes les proboles de la lumière, et sur le nombre entier des âmes justes qui auront reçu les mystères de la lumière. Et vous, mes disciples, et chacun de ceux qui ont reçu le mystère de l'Ineffable, vous serez avec moi à ma droite et à ma gauche, étant rois avec moi dans mon royaume ; et ceux qui auront reçu les trois mystères des cinq mystères de cet Ineffable, seront rois avec vous dans le royaume de la Lumière. Ceux qui auront reçu les mystères éclatants étant rois dans les régions éclatantes et ceux qui auront reçu les mystères supérieurs étant rois dans les régions inférieures, chacun sera en sa hiérarchie du mystère. »

Marie, continuant de parler, dit à Jésus : « Mon Seigneur, quelle est la forme des ténèbres extérieures ? et

combien renferment-elles de lieux de châtiments ? » Jésus répondit à Marie : « Les ténèbres extérieures sont un grand dragon qui a sa queue dans sa gueule ; il est en dehors du monde, et il entoure le monde entier. Il enserre une quantité de lieux de jugement, car il s'y trouve douze divisions de tourments cruels ; en chaque division est un Archon, et la face des Archons est différente, et ils se transforment, prenant alternativement la figure de l'un ou de l'autre. Le premier Archon, qui préside à la première division, a la forme d'un crocodile, et sa queue est dans sa gueule, et de sa gueule sort le froid, la peste et toutes sortes de maladies. On le nomme de son nom véritable : *Eukhthonin*. L'Archon qui est dans la seconde division a la figure exacte d'un chat et il s'appelle, dans le lieu qu'il habite : *Kharakhar*. Et l'Archon qui est dans la troisième division a la face exacte d'un chien, et se nomme en ce lieu : *Arkharôkh*. Et l'Archon qui est dans la quatrième division à la face exacte d'un serpent ; il s'appelle, en son lieu : *Akhrokhar*. Et l'Archon qui est dans la cinquième division a la face exacte d'un taureau noir ; il se nomme, en son lieu : *Markhour*. Et l'Archon qui est dans la sixième division a la figure exacte d'un sanglier ; on l'appelle, en son lieu : *Lamkhamôr*. Et l'Archon qui est dans la septième division a la figure exacte d'un ours ; on l'appelle, en son lieu, de son nom réel : *Loukhar*. Et l'Archon qui est dans la huitième division a la face exacte d'un vautour ; on le nomme, en son lieu : *Laraokh*. Et l'Archon qui est dans la neuvième division a la face exacte d'un basilic ; il s'appelle, en son lieu : *Arkheôkh*. Et dans la dixième division se trouvent une foule d'Archons ; chacun d'eux a exactement sept têtes de dragon, et leur chef suprême se nomme *Xarmarôkh*. Et dans la onzième divi-

sion se trouvent une multitude d'Archons dont chacun possède exactement sept têtes de chat ; ils ont pour chef un Archon qui se nomme en ce lieu : *Rôkhar*. Dans la douzième division, il y a une multitude d'Archons, plus nombreux que dans les autres, dont chacun possède exactement sept têtes de chien ; leur chef s'appelle *Khrimaôr*. Ces Archons des douze divisions, sont placés à l'intérieur du dragon des ténèbres extérieures ; chacun d'eux change de nom chaque heure et change également de visage. Et chacune de ces divisions a une porte qui s'ouvre vers les hauteurs, de sorte que le dragon des douze ténèbres extérieures, qui se composent de douze divisions obscures devient roi de chaque division lorsque la porte s'ouvre vers les hauteurs ; et un ange des régions supérieures veille sur chacune des portes de ces douze divisions ; c'est Ieou, le premier homme, le gardien de la lumière, le plus ancien du premier ordre ; c'est lui qui est désigné pour veiller sur le dragon et sur tous ses Archons pour qu'ils restent chacun en la division qui leur a été assignée.

SYNESIUS

(360?-430)

Ce savant évêque de Ptolemaïs, né à Cyrène, dans la Pantapole, sut allier à la théologie chrétienne la métaphysique pythagoricienne. Sous l'onction des homélies, on sent percer la science de l'initié, ce qui n'a pas peu contribué à le faire tenir en suspicion dans l'Eglise. Dans ses hymnes, dans ses invocations mélancoliques : « Encore la lumière ! Encore l'aurore ! Encore le jour bril-

lant après les sombres ténèbres de la nuit ! » on le voit joindre au culte de la Sophia supercéleste, le culte plus vivant des forces de la nature, et il semble que le souffle d'Orphée anime parfois ces vers pleins de volupté et de rêverie. Il fut l'ami et le défenseur de la belle et malheureuse Hypathia, si célèbre à Alexandrie. Synésius a écrit plusieurs traités, parmi lesquels celui qu'il a consacré à la théorie des songes, et qu'un Jamblique n'eût pas désavoué.

TRAITÉ DES SONGES

Nous tenons nos sens physiques en grande estime parce qu'ils nous donnent la connaissance ; et ce que nous croyons le mieux connaître, c'est ce que voient nos yeux ; nous rejetons l'imagination, parce qu'elle est souvent en désaccord avec les sens, et nous oublions que l'œil lui-même nous montre des choses que nous croyons vraies, tantôt parce qu'il perçoit les objets faussement, tantôt parce qu'il les voit autres qu'ils ne sont réellement, à cause de la lumière à travers laquelle il les voit. Suivant la distance, les choses apparaissent plus grandes ou plus petites ; dans l'eau elles sont plus grandes : une rame droite semble brisée ; parfois, par la faiblesse de l'œil, tout lui paraît trouble et confus. De même, quand l'esprit d'imagination est malade, on ne compte point sur des visions claires et distinctes. Quelle est la nature de ses maladies, d'où lui viennent les vices qu'elle contracte, comment peut-elle se retrouver en sa nature et recouvrer la santé, c'est à la plus secrète philosophie de nous répondre ; elle nous dira par quelles cérémonies sacrées l'imagination redeviendra pure et divine. Mais avant que Dieu entre dans l'imagination, il faut d'abord qu'elle expulse tous les éléments étrangers

qu'elle a reçus par les sens. Quiconque, vivant conformément à la nature reste pur et sincère, conserve toute sa puissance d'imagination ; celle-ci alors entre en relation avec l'esprit, car cet esprit perçoit la constitution psychique, puisqu'il n'est pas sans recevoir une influence de l'âme, comme l'est notre enveloppe corporelle ; car celle-ci est en opposition complète avec notre diathèse psychique. L'imagination est le véhicule de l'âme : suivant que celle-ci est bonne, l'imagination est plus subtile et plus éclairée ; ou si elle se dirige vers le mal, l'imagination est plus épaisse et plus terrestre. Pour parler généralement, elle se trouve entre la raison et ce qui est privé de raison ; elle sert de moyen terme entre le corporel et l'incorporel ; elle fait communiquer ce qui est divin avec ce qui est à l'opposé. Voilà pourquoi sa nature ne peut être exactement saisie par le philosophe. Car, étant voisine de chacun des extrêmes, l'imagination les suit l'un et l'autre et, à travers sa nature propre, embrasse les conceptions les plus diverses. Cette abondance de l'essence imaginative a été répandue dans toutes les parties de la nature ; elle descend jusque chez les animaux dénués d'intelligence ; alors elle n'est plus le véhicule de l'âme la plus divine ; c'est elle-même qui devient soumise aux forces inférieures qui la transportent. Elle tient lieu de raison à l'animal, elle sent et elle agit beaucoup par elle-même. Elle se purifie chez certains êtres privés de raison et les porte vers quelque chose de meilleur. La totalité des daimons possède essentiellement ce genre de vie ; ce ne sont que des fantômes, qui ne se manifestent que par ce qu'ils accomplissent. Dans l'homme, l'imagination peut beaucoup par sa vertu propre et plus encore avec l'autre. Car nous ne formons pas de penseés séparées de l'imagination sauf peut-être de courts instants, lorsque

l'on parvient furtivement à la pensée dans la forme matérielle. Laisser loin derrière soi l'imagination est chose belle autant que difficile. Car lorsque l'intelligence et la sagesse se trouvent en quelqu'un conjointement à la vieillesse, dit Platon en parlant de la raison pure, ceci peut être considéré comme heureux. Mais ce qui est dans le cours de la vie ordinaire relève de l'imagination ou de l'intelligence usant de l'office de l'imagination. Ce souffle animal, que les sages ont appelé l'âme pneumatique, prend toutes sortes de formes et devient un dieu, un démon multiforme, un fantôme, en qui l'âme reçoit le châtiment, car les oracles s'accordent à dire que l'état de l'âme dans l'autre monde sera conforme aux songes qu'elle éprouve dans le sommeil, et la philosophie nous assure que les vies antérieures sont la préparation des vies futures.

Il ne faut pas négliger la divination qui nous conduit vers les choses divines et fait agir en l'homme la force la plus précieuse. Car l'âme jointe à Dieu n'a pas une perception diminuée des choses inférieures. Elle ne rejette pas le soin de l'être animal, elle voit d'en haut plus nettement les choses qui lui sont inférieures que si elle était mêlée à celles-ci ; et, demeurant immobile et stable, elle communique à l'animal des images exactes des choses existantes.

La divination externe exige, de ceux qui l'exercent, des dispositions coûteuses, et quel est le particulier dont la fortune puisse y suffire ? Mais dans les songes, celui qui possède cinq cents médimnes est illuminé autant que celui qui possède trois cents médimnes ; celui qui est dans une condition modeste voit autant que celui qui travaille à la terre pour gagner de quoi vivre, ou que le rameur, le mercenaire ; celui qui paye le cens est égal à

l'étranger. Il importe peu à Dieu que l'on soit de la race des Etéobutades ou le dernier des esclaves. Et ce qui, dans cette divination, est démocratique, philanthropique, simple et sans artifice, presque philosophique, nullement violent, pieux et peut s'exercer partout sans eau, sans rocher, sans gouffre, sur la terre, ceci est tout à fait divin. Pour la pratique de ce genre de divination, il n'est pas besoin de négliger une seule de nos occupations, de dérober à nos affaires un seul instant, et c'est là un avantage que j'aurais dû signaler tout d'abord.

La divination par les songes s'offre à chacun de nous comme divinité favorable ; toujours elle excite à mieux remplir les devoirs pendant les veilles. Combien est-il sage qu'une âme soit dégagée des fluctuations des sens extérieurs et vulgaires, qui ne lui apportent que des choses étrangères variées et multiples ? Car les images qu'elle reçoit des choses, et celles qu'elle reçoit de l'intelligence, quand elle est seule avec elle-même, elle les communique à ceux qui sont tournés vers les choses intérieures ; elle fait passer en eux tout ce qui lui vient de Dieu. Car entre cette âme ainsi affectée et le Dieu cosmique il existe des rapports étroits, parce que tous deux viennent de la même source. C'est pourquoi les songes de ce genre sont plus divins ; ils sont d'une clarté, d'une évidence parfaite ; il n'est plus besoin de science ; mais ceci n'est réservé qu'à ceux qui vivent dans la pratique de la vertu, acquise par la prudence ou les mœurs. Tous les êtres qui existent dans la nature des choses, qui ont existé, qui existeront (car l'avenir est encore un mode d'existence), envoient du dehors des images formées de leur substance. Car, puisque toute chose qui est saisie par les sens est composée de forme et de matière et s'écoule dans un flux perpétuel, c'est pourquoi les images sont obligées de

s'écouler avec elle ; ainsi, de l'une et de l'autre part, tout ce qui est produit dégénère en dignité de celui qui est éternel. Le souffle de la fantaisie est le miroir très clair où se réfléchissent toutes les images qui s'écoulent. Errant à l'aventure par l'inconstance de leur nature, et détachées des objets d'où elles ont pris naissance, comme elles n'ont qu'une existence indécise, et que pas un des êtres qui subsistent par eux-mêmes ne veut les accueillir, quand elles rencontrent des esprits animaux, qui eux aussi sont des images mais ayant un séjour fixe et stable, elles pénètrent dans ces esprits, elles s'y établissent comme dans leur demeure. Les choses passées, puisqu'elles ont été réellement, donnent de claires images, jusqu'à ce qu'elles s'effacent et disparaissent ; les choses présentes continuant d'exister, forment des images encore plus nettes et plus vivantes ; mais l'avenir ne donne rien que de vague et d'indistinct. N'espérons donc pas pouvoir établir des règles générales : comme chacun doit chercher sa science en soi-même, qu'il inscrive dans sa mémoire tout ce qu'il a éprouvé, quand il a eu de tels songes. Il est difficile de ne pas s'habituer à un exercice où se trouve tout profit ; cet exercice stimule la mémoire, surtout quand nous avons de quoi l'exercer. Or qu'y a-t-il de plus fréquent que les songes, et qui s'empare plus fortement de l'esprit ? Au point que même les plus stupides demandent continuellement qu'on leur explique leurs rêves. C'est une honte pour quiconque a vingt-cinq ans d'avoir encore besoin d'un interprète pour l'explication des songes, et de ne pas posséder les principes de cet art. Des écrits où nous aurions soin de consigner les visions que nous apportent le sommeil, aussi bien que les événements qui se produisent pendant nos veilles, auraient certainement leur prix ; il n'est que les gens grossiers qui se

choqueraient de cette nouveauté. Car nous devrions compléter l'histoire de nos journées par celle de nos nuits, pour garder ainsi le souvenir de nos deux vies. Car il y a une vie de l'imagination, comme nous l'avons démontré, tantôt meilleure, tantôt pire que la vie ordinaire, selon que l'esprit est sain ou malade. Si donc nous avons soin de noter nos songes, tout en augmentant en nous la pratique de la divination, nous ne laisserons rien échapper de notre mémoire, et ce sera pour nous une délectation salutaire et élégante de composer cette histoire de nous-mêmes, où nous nous retrouverons alternativement éveillés et endormis.

ISRAÉLITES
ET
KABBALISTES

LE SEPHER D'HENOCH

Les Juifs, issus de Khaldée, captifs en Egypte, puis captifs à Babylone, ont largement puisé dans les trésors théurgiques des Assyriens et des Egyptiens. Leur philosophie, exprimée dans une langue plus concise et plus heureuse que celle de ces peuples, est faite de visions, de révélations, de spéculations sur les lettres et sur les nombres auxquelles on a donné le nom caractéristique de Kabbale ; elle expose avec aisance les mystères de l'autre monde, se complait dans l'infini et dans l'au-delà. Les pages occultes abondent dans les textes bibliques comme dans les traités des rabbins de toutes les époques. Nous citerons d'abord le sépher d'Henoch, ouvrage apocryphe qui paraît avoir été écrit en hébreu sous Hérode le Grand. Il est cité dans l'épître de saint Jude. Perdu pendant de longs siècles, il a été retrouvé en Abyssinie vers la fin du XVIII^e^ *siècle par le voyageur Bruce.*

THÉORIE DES ANGES

...J'aperçus sept étoiles, semblables à des montagnes de feu (ou comme des esprits déchus).

Alors l'ange dit : ce lieu subsistera jusqu'à la consommation du ciel et de la terre ; il est la prison des étoiles et des puissances célestes.

Ces étoiles qui roulent au-dessus du feu sont celles qui ont transgressé les commandements de Dieu, avant

leur exaltation. Aussi les a-t-il enchaînées, dans sa colère, dans ce lieu jusqu'à ce qu'elles aient expié leur crime dans l'année mystérieuse.

(*Chapitre XVIII, 14, 15 16.*)

Alors Uriel s'écria : Voici les anges qui ont cohabité avec les femmes. Et voici leurs chefs, sous des apparences trompeuses, qui ont souillé les hommes, multiplié parmi eux les erreurs au point de leur faire sacrifier aux esprits mauvais comme à des dieux ; mais au jour du jugement, ils seront jugés et ils périront. Et leurs femmes avec eux, qui ont séduit les anges, elles deviendront des sorcières. Et moi Henoch, moi seul, j'ai vu la fin de toutes choses, et il n'a été donné à personne de la voir comme moi. (*Chapitre XIX, 1 à 3.*)

Voici les noms des sept anges saints qui veillent :

Uriel, un des saints anges, qui préside au monde et à la terreur ;

Raphaël, un des saints anges, qui préside aux esprits des hommes ;

Raguel, un des saints anges, qui punit le monde et les luminaires ;

Michel, un des saints anges, qui préside aux hommes bons et garde les nations ;

Tsarakiel, un des saints anges, qui préside aux esprits des enfants des hommes qui pèchent par les esprits ;

Gabriel, un des saints anges, qui préside sur Ikisat, sur le paradis et sur les chérubins ;

Remeiel, un des saints anges, que Dieu a préposé à la garde des ressuscités. (*Chapitre XX, 1 à 7.*)

Voici les noms des vingt et un anges coupables : Semiâzâ, Arstikifâ, Armên, Kokabael, Tur-êl, Rumial,

Dani-êl, Nukael, Barûq-el, Azaz-êl, Armaros, Batar-iâl, Basasaël, Anan-el, Tur-ial, Simâki-siel, Ietar-êl, Tumâël, Tar-êl, Rumâel, Azâzéel.

Voici maintenant les noms des chefs de leurs centaines, de leurs cinquantaines et de leurs dizaines.

Le nom du premier est Yekan ; c'est celui qui séduisit tous les fils des saints anges, qui les fit descendre sur la terre, pour séduire les filles terrestres et procréer des enfants.

Le nom du second est Kesabel, qui inspira de mauvais desseins aux fils des anges et les poussa à souiller leurs corps en s'accouplant avec les filles des hommes.

Le nom du troisième est Gabriel ; c'est lui qui a révélé aux fils des hommes les moyens de donner la mort ; c'est lui qui séduisit Eve et enseigna aux fils des hommes les plaies de mort, la cuirasse, le bouclier, le glaive, et tout ce qui peut donner ou faire éviter la mort. Il forma les habitants de l'élément aride jusqu'à la consommation des siècles.

Le nom du quatrième est Pénémue ; c'est lui qui révéla aux fils des hommes l'amertume et la douceur. Et qui leur découvrit tous les secrets de la fausse sagesse. Il apprit aux hommes à écrire avec de l'encre sur du papyrus et il s'en est suivi un désordre général, car les hommes n'ont pas été mis au monde pour écrire.

Le nom du cinquième est Kasyade ; c'est lui qui a révélé aux enfants des hommes tous les arts diaboliques et mauvais.

Ces moyens de tuer un enfant dans le sein de sa mère, ces arts qui se pratiquent par la morsure des serpents, par la plaie qui se produit en plein midi, dans la semence du serpent, qu'on nomme Tabaet.

(*Chapitre LXIX, 2 à 18.*)

LE TALMUD

Le Talmud est un immense recueil de prescriptions méticuleuses touchant l'observation de la loi de Moïse ; il en existe deux versions ; l'une appelée Talmud de Jérusalem, *bien qu'elle ait été compilée à Tibérias, par Rabbi Yochanan, aidé de Rab et de Schemouel, tous deux disciples de Juda le Saint, l'autre appelé* Talmud de Babylone, *qui est une Guemara recueillie par les Araméens occidentaux. On y trouve parfois des explications kabbalistiques fort curieuses du livre de la Genèse, des dissertations sur l'orthographe mystérieuse des noms divins, qui jouent un grand rôle dans l'occultisme hébraïque. Nous empruntons en partie l'excellente traduction donnée par Moïse Schwab, des traités Berakhoth et Megillah.*

TALMUD DE JERUSALEM

TRAITÉ BERAKHOTH

On a enseigné : l'arbre de la vie avait une longueur telle qu'il eût fallu cinq cents ans pour le parcourir ; Rabbi Juda, au nom de Rabbi Ha'î, dit : « Ce n'est pas en y ajoutant l'étendue de la branche, mais le tronc seul était aussi long, et tous les cours d'eau de la création partaient de ses pieds. » Ce verset des psaumes (1, 3) y fait allusion : *Il est comme un arbre planté sur les bords de l'eau.* On a encore enseigné : L'arbre de la vie représente la soixantième partie du jardin, et celui-ci, la soixantième partie de l'Eden ; aussi est-il dit (Genèse, 11, 10) : *Un fleuve sortait de l'Eden pour arroser le Jardin* (celui-ci n'est donc qu'une partie de l'Eden).

(*Chapitre I^er^.*)

TRAITÉ MEGHILLA

Rabbi Gamaliel a dit : la loi a été promulguée dans une écriture complexe. C'est aussi l'avis de Rabbi Yossé; selon Rabbi Gamaliel, elle a été remise en écriture assyrienne ; lorsque Israël pécha, l'écriture fut convertie en caractères complexes, et lorsqu'il redevint vertueux, sous Ezra, les caractères reprirent leur antique forme assyrienne. Il est dit (Zakharie, IX, 12) : *en ce jour aussi je te rendrai un double message*, et d'autre part (Deut. XVII, 18); *il lui écrira un double de cette Loi sur un livre;* c'est une allusion à une écriture susceptible de modification (comme celle de l'hébreu primitif ou phénicien). On a enseigné que Rabbi Simon ben Eleazar dit au nom de Rabbi Eleazar ben Prata, et celui-ci au nom de Rabbi Eliézer ben Modaï : la Loi a dû être écrite en caractères carrés, puisqu'il est dit (Exode XXVII, 10) : *les crochets* (Zaïn, Iod) *des colonnes ;* il faut que la lettre Zaïn, la Loi, soit droite comme une colonne (fait spécial au caractère carré). Rabbi Lévi dit : d'après Rabbi Gamaliel qui dit que la loi a été promulguée en samaritain, la lettre *Ain* était un miracle ; si au contraire la Loi primitive a été écrite en caractères carrés, il y a eu un miracle analogue pour la lettre S. Rabbi Jérémie dit au nom de Rabbi Hiya ben Aba et Rabbi Simon que selon tous deux, le texte primitif de la loi n'avait ni la lettre Tau, ni le M fermé (ce qui eût été aussi miraculeux sur lesdites tables), mais le S seul fermé.

Certaines lettres de l'alphabet affectent deux formes : la première (courbe) s'emploie au commencement et au milieu des mots ; la seconde (à jambage droit) n'est qu'une lettre finale ; en cas d'erreur sur ce point la copie est impropre à l'office. De cette assertion, Rabbi Matia

ben Harash a conclu que les finales Ain P N D S sont de tradition mosaïque. Dans l'ensemble de ces lettres, dit R. Jérémie au nom de R. Samuel ou R. Isaac, on voit une allusion à une « institution faite par des voyants ». En quoi les voyants sont-ils intervenus? Un jour de forte pluie, les sages (retenus chez eux) ne se rendirent pas à la maison d'études ; les enfants y allèrent, disant : nous allons constituer une réunion, afin qu'il n'y ait aucune interruption, et ils expliquèrent pourquoi il y a deux M, deux N, deux Tsadé, deux P, deux C. Ces signes servirent à la transmission entre la parole divine à Moïse et celle du législateur aux hébreux (sans modification), entre un homme digne de foi et un autre, entre un juste et l'autre, enfin pour passer des mains de la Providence à celles de Moïse. Les sages les remarquèrent, et tous ces enfants devinrent de grands savants ; on dit même que Rabbi Eléazar et Rabbi Josué étaient parmi ces enfants précoces. Rabbi Jérémie, au nom de Rabbi Hiya ben Aba, et Rabbi Simon disent tous deux : dans l'ancien texte de la Bible, ni le Hé ni le M n'étaient fermés ; donc le S l'était déjà. Rabbi Simon et Rabbi Samuel ben Nahman disent tous deux que les gens de Jérusalem écrivent le nom de cette capitale : ierousalaïmah, sans faire attention, en apposant la même finale (*ah* ou *ha*), aux mots Nord et Sud.

Les lettres préfixes (en tête) d'un nom sont profanes, et peuvent, le cas échéant, être effacées, et l'on trouve sur le frontal du pontife le préfixe L (*à*) détaché ; dans l'expression « saint à Dieu », le préfixe sera écrit en bas, et le nom divin un peu plus haut. Les suffixes, au contraire (à la fin) sont tenus pour sacrés, et ne peuvent pas être effacés comme dans les termes « Dieu notre, votre ». Voici les noms divins qu'il n'est pas permis d'effacer une

fois qu'ils sont écrit : le tétragramme (I E V E) *El, Elohim* ou avec suffixes divers, *Schaddaï, Sabaoth, Ehyé ascher ehyé* (Je suis celui qui suis, Exode, III, 14). Si l'on écrit les deux premières lettres du mot *Adonaï* (Seigneur), ou les deux premières du mot I E V E, ou celles de *Schaddaï*, ou celles de *Sabaoth*, on peut les effacer (il est loisible d'y voir des mots profanes), et on peut en effacer les préfixes, comme la lettre L (*à*) en tête du mot « à Dieu » ou « à l'Eternel ». Mais si l'on a écrit les deux premières lettres du tétragramme divin, ou du mot *Elohim*, il n'est pas permis de les effacer (ces deux groupes ont le sens de *Dieu*). En règle générale, chaque fois qu'en ce cas le nom peut avoir un sens complet ailleurs, il n'est plus permis de l'effacer. On a enseigné que Rabbi Yossé dit : ceux (les membres) de la famille de Haghira à Jérusalem étaient des écrivains habiles (de profession), et s'ils avaient écrit le commencement du *Sabaoth*, ils l'effaçaient puisqu'il y a un sens profane ailleurs, par exemple dans ce verset (Deut. XX, 9) : *on établit les chefs de légions en tête du peuple.* Tous les noms (divins) écrits dans la Torah au sujet du patriarche Abraham sont sacrés, excepté un seul, dans ces mots (Genèse, XX, 13) : *il arriva que lorsque les Dieux m'ont fait errer hors de la maison de mon père.* Selon d'autres, ce nom aussi est sacré, en ce sens : sans Dieu, j'aurais erré déjà hors de la maison paternelle. Tous les noms (divins) écrits pour Michée sont profanes, quoique composés des lettres I E (Dieu) : un seul est sacré : *aussi longtemps que la maison de Dieu était à Silo* (Juges, XVIII, 31). Tout nom divin écrit au sujet de Naboth et contenant les syllabes AL (Dieu) est sacré, par exemple (I, Rois, XX, 13) : *Naboth a blasphémé contre Dieu et le roi.*

LE SEPHER YETZIRAH

Le petit livre intitulé Sepher Yetzirah, *ou* Livre de la Formation *forme la base principale de la science kabbalistique. Il a été attribué à Rabbi Akhiba, qui vivait au premier siècle de notre ère ; mais il nous paraît être bien antérieur à la rédaction du Talmud. Sous une forme très obscure, il expose comment l'alphabet hébreu a été modelé à l'effigie du Cosmos, et vice versa, comment l'Univers a été créé par la parole divine. Les rabbins se sont épuisés en commentaires sur ce texte ; nous donnerons plus loin quelques pages du commentaire, très obscur lui-même, que Guillaume Postel lui a consacré.*

LES DIX SEPHIROTH

Avec les trente-deux voies admirables et cachées de la Sapience, IEVE Tsebaoth, Dieu d'Israël, Ælohim des Vies et roi des Siècles, El de miséricorde et de clémence, élevé et sublime, habitant l'Eternité, dont le nom est élevé et saint (est représenté) par trois Siphrim : Sepher, Sephar et Sipur (nombre, nombrant, nombrés).

(*Chapitre I, section I.*)

Dix Sephiroth, et le silence du vide et vingt-deux lettres ainsi établies : trois mères, sept doubles et douze simples.

(*Section II.*)

Dix Sephiroth, et le silence du vide ; par le nombre dix, celui des doigts, cinq auprès de cinq ; et l'alliance de l'unité, au milieu d'elles. Dans la puissance parmi la langue et parmi la circoncision.

(*Section III.*)

Dix Sephiroth et le silence du vide. Dix et non neuf, dix et non onze ; comprends dans Hochmah (la sapience) et sois sapient dans Binah (la compréhension).

(*Section IV.*)

Dix Sephiroth et le silence du vide, dont les dix propriétés sont infinies : profondeur du principe et profondeur de la fin ; profondeur du bien et profondeur du mal ; profondeur de la hauteur et profondeur de la profondeur, profondeur de l'Orient et profondeur de l'Occident, profondeur du Nord et profondeur du Midi ; le Seigneur unique, Roi fidèle, les domine toutes du haut de son trône, éternellement saint dans tous les siècles des siècles.

(*Section V.*)

Dix Sephiroth et le silence du vide ; leur aspect est comme la vision d'un éclair, leur fin n'a pas de fin. Le Verbe est en elles ; allant et revenant comme un tourbillon, elles obéissent au commandement et s'inclinent devant son trône. (*Section VI.*)

La première des séphiroth un, c'est le Ruach Elohim, Esprit de Lui-les-Dieux des Vies, béni et deux fois béni, par le nom du Dieu vivant dans les siècles. La voix, l'Esprit ou le Verbe ou parole, c'est l'Esprit-Saint (Ruah Hakadosch). (*Section IX.*)

Deux, c'est l'Esprit qui vient de l'Esprit, et par lui sont gravées et ordonnées les vingt-deux lettres de Iesod ; les trois mères, les sept doubles et les douze simples, et de chacune d'elles un esprit.

Trois, sont les Eaux qui viennent de l'Esprit, et par elles il sculpta et ordonna Tohou et Bohou autrement dit le serpent qui délimite l'argile comme un parterre, et la barrière de pierres qui l'entourent en le fortifiant.

Quatre, c'est le Feu qui vient de l'Eau, et avec lui il ordonna le trône de la gloire, les ophanim (roues célestes) les séraphins, les Hhaioth-Hakaddosch, ou les animaux saints et les anges serviteurs ou Melakim ; et de ces trois il fit son refuge comme le dit le texte : c'est lui qui fit ses anges et ses esprits ministrants d'un feu flamboyant.

(*Section X.*)

Cinq, c'est le sceau duquel il scella ce qui est en haut quand il regarde au-dessus de lui et en liaison avec le nom IEVE, il la scella du nom de IEV.

Six c'est le sceau duquel il scella ce qui est en bas, quand il regarde au-dessous de lui. Il le scella du nom IVE.

Sept, c'est le sceau duquel il scella l'Orient quand il regarde devant lui. Il le scella du nom de EIV.

Huit, c'est le sceau duquel il scella l'Occident quand il regarde derrière lui. Il le scella du nom EVI.

Neuf c'est le sceau duquel il scella le Midi quand il regarde à sa droite. Il le scella du nom VIE.

Dix c'est le sceau duquel il scella le Nord quand il regarde à sa gauche. Il le scella du nom VEI.

(*Section XI.*)

LE ZOHAR

Le Sepher Ha-Zohar est une vaste compilation rabbinique que l'on a placée à tort sous le nom de Rabbi Siméon ben Yokhai, ou sous celui de Mosès de Léon. Elle appartient, en réalité, à plusieurs époques; certaines parties, fort anciennes, sont antérieures à l'ère chré-

tienne ; d'autres ne remontent pas au delà du XV^e^ *siècle de notre ère. On a appelé également le Zohar « Kabbale » ; mais cette dénomination est inexacte, car cette science est contenue dans bien d'autres livres que le Zohar.*

Pour aborder avec fruit la lecture de ce livre, il faut se représenter que les docteurs hébreux, de l'époque du Talmud, avaient pour habitude d'écrire des commentaires dans les marges des livres qu'ils lisaient. Leurs disciples, recopiant ces livres, incorporaient ces commentaires dans le texte primitif, souvent fort maladroitement. Puis d'autres ajoutaient de nouveau d'autres commentaires qui, plus tard, étaient ajoutés au texte, et ainsi de suite un grand nombre de fois. Les quatre volumes dont se compose le Zohar ont été formés de cette manière. A un texte primitif, qui ne comprenait peut-être que trois ou quatre pages, sont venus s'ajouter des commentaires plus ou moins heureux, et de valeur très inégale. Aucun des traducteurs qui se sont exercés sur le Zohar ne l'a compris ; aucun n'a songé à faire la sélection nécessaire entre le texte et les commentaires ; ni Knorr von Rosenroth, dans les fragments qu'il a traduits en latin, ni Jean de Pauly dans la traduction un peu désordonnée et infidèle qu'il a faite de ce livre. Nous avons essayé de donner un spécimen de ce travail, dans l'extrait ci-après, dans lequel on trouvera, pour la première fois, une partie essentielle du Zohar, restituée dans sa forme primitive.

La partie la plus ancienne du Zohar se trouve, à notre avis, dans le Siphra Di-zeniutha. *Elle ne comporte pas, avons-nous dit, plus de trois ou quatre pages. Nous n'hésitons pas à y reconnaître une doctrine étrangère au judaïsme, et dont certains juifs avaient eu connaissance lors de la captivité de Babylone ; c'est, croyons-nous, la doctrine d'une tribu assyrienne errante, analogue aux*

Bohémiens de nos jours. Les rabbins l'ayant connue, y ont ajouté quantité de citations bibliques dont l'interpolation est manifeste, et ils y ont rattaché un système mystérieux de lettres, que l'on trouve dans le Sepher Yetzirah. Mais il est certain que le Zohar primitif ne se rattache nullement à la théologie des Hébreux, comme on s'en convaincra en lisant l'extrait ci-dessous ; il en est même si éloigné, que le nom de la Divinité, dont les rabbins, kabbalistes ou non, se sont montrés si prodigues, n'y figure pas une seule fois, autrement que par interpolation.

A cette page, la plus antique et la plus vénérable du livre, nous avons joint, à titre de curiosité, un passage purement rabbinique où la doctrine de la sphéricité et de la rotation de la terre se trouve enseignée, au moins onze ou douze siècles avant Colomb et Kopernik. Elle était d'ailleurs familière aux Juifs, qui l'avaient formulée dans le Talmud de Jérusalem, traité Abodah Zarah, III.

SIPHRA DI-ZENIOUTAH

ou le Livre de ce qui est caché

Il est enseigné dans le Livre de ce qui est caché, l'équilibre de la Balance. Il est enseigné qu'auparavant la face ne regardait pas la face. Et les rois primitifs sont morts, n'ayant pas trouvé leur nourriture, et la terre elle-même a été désolée. Alors la Tête, désirée de tous les désirs, prépara et communiqua les vêtements d'honneur. La balance est suspendue dans un lieu qui n'était pas. Par elle sont pesés ceux qui n'étaient pas trouvés. La balance existe pour le corps et même pour ce qui est invisible. Sur elle passèrent, et sur elle passeront les êtres qui ne sont pas, qui sont et qui seront. C'est l'Inconnu, c'est le Mys-

tère entre les mystères. Il a été préparé et placé, comme dans un crâne, une rosée limpide. La membrane est comme l'air, limpide et fermée. Des fils de laine sont suspendus en équilibre. La bienveillance des bienveillances se manifeste par les prières des inférieurs. L'œil ouvert, et ne s'endormant jamais, il observe continuellement ; l'aspect inférieur dépend de l'aspect de la lumière d'en haut. Il y a deux ouvertures supérieures d'où l'Esprit descend sur tous. Des sept du crâne émane la bénédiction des bénédictions. Et c'est de la terre qu'émane la malédiction. Treize dépendent des treize de la dignité de dignité. Six mille ans dépendent des six premiers. Le septième sur ce qui est seul puissant. Dans ce treizième est la rénovation.

Le signe parmi les signes est un grand serpent étendu en long ; la queue est dans sa tête ; sa tête est cachée et honteuse ; il se manifeste une fois tous les mille jours, ses écailles sont rugueuses, et il a un aiguillon. Mais sa tête est brisée dans la grande mer. Ils étaient deux et ils ne sont plus qu'un.

Les têtes, alors, sont interverties. Et elles équilibrent la balance. Et elles montent dans l'équilibre. En principe l'Unité, et toutes choses retournèrent à l'Unité, comme les amants qui s'embrassent.

La langue parle des choses élevées. La langue cache la Mère qui l'a produite. Le Père réside dans le Principe, la Mère est dans le milieu, et elle est cachée des deux côtés. Malheur à qui dévoile leur nudité. L'époux a la domination sur l'épouse. Quand la virilité se fraye sa voie en haut, la femme s'obscurcit, et la Mère est illuminée. La Mère concentre ses lumières et ferme sa porte. Malheur à qui ouvrira cette porte !

(*Zohar*, Partie II, f° 176 *b*, *Siphra* Ch. I^er^.)

SUR LA SPHÉRICITÉ DE LA TERRE

Et dans le livre de Rabbi Hamnuna l'Ancien, il est longuement expliqué que toute la terre habitée tourne en rond comme dans un cercle. Les uns se trouvent en bas, les autres en haut. Et tous ces hommes ont des visages différents à cause des aspects divers de l'air, selon la position de chaque point. Et ils marchent debout comme les autres hommes. C'est pourquoi, quand la région des uns est éclairée, celle des autres est dans les ténèbres. Ceux-ci ont le jour, et ceux-là la nuit. Et il y a une région qui a constamment le jour, et où la nuit ne dure qu'un temps très court. Et ce qui est dit dans les livres des Anciens et dans le livre d'Adam le premier homme est conforme à ceci, car l'Ecriture dit : « Je te loue, car j'ai vu les merveilles de tes œuvres. » Et encore : « Combien grandes sont tes œuvres, ô Seigneur ! » Et ce mystère a été confié aux maîtres de la Sagesse et non aux géographes, parce que c'est un des mystères profonds de la Loi.

(*Zohar*, Partie III, fol. 10 *a*. Section *Vaiyikra*.)

MAIMONIDE

(1139-1209)

Rabbi Mosès ben Maïmon, ou Maïmonide, est le plus célèbre rabbin et le meilleur écrivain de la nation juive ; il est surnommé la Lampe d'Israël, *la* Lumière d'Orient et d'Occident, *le* Docteur de Justice. *Né à Cordoue, il étudia sous la conduite du fameux Averroës, puis il alla résider en Egypte, Appelé à la cour de Saladin, il mourut à Tibériade. Il a écrit de nombreux ouvrages parmi les-*

quels les plus connus sont Iad Chazakah *ou la* Main Forte, *et* More Nebochim *ou le* Guide des Égarés. Ce dernier ouvrage, *très fortement teinté de pythagoricisme et de kabbale fut, pendant fort longtemps, condamné et mis à l'index par les rabbins de Montpellier. Nous en donnons quelques extraits parmi lesquels une remarquable étude sur le nom hébraïque de la Divinité, pour laquelle nous empruntons, en la rectifiant parfois, la traduction de Munsch.*

MORE NEBOKHIM

(*Le Guide des Egarés*)

SUR LES NOMS DIVINS

Tous les noms de Dieu qu'on trouve dans les livres sacrés sont généralement dérivés des actions, ce qui n'est point inconnu. Un seul nom doit être excepté, c'est celui qui s'écrit par *Iod, hé, vau, hé* (IEVE) car c'est le nom *improvisé* pour (désigner) Dieu, et qui, à cause de cela est appelé *shemha-mephorasch*, ce qui veut dire qu'il indique expressément l'essence de Dieu, et qu'il n'y a pas là d'homonymie. Quant à ses autres noms glorieux, ils le désignent par homonymie ; car ils sont dérivés de certaines actions comme on en trouve de semblables chez nous, ainsi que nous l'avons exposé. Le nom même d'*Adonaï*, qu'on substitue à celui de *Iod, hé, van, hé*, est également dérivé de *seigneurie : L'homme, le Seigneur au pays, a porté*, etc. (Gén. XIII, 30). La différence entre *Adôni* (mon Seigneur), le *noun* avant la voyelle *i*, et *Adônaï*, *noun* ayant un *a* long, est la même que celle qui existe entre *Sari*, signifiant *mon prince*, et *Saraï*, nom de la femme d'Abrâm (*Ibid.*, XII, 17 ; XVI, 1) ; car ce

sont là des noms *emphatiques* et qui embrassent aussi d'autres êtres, et on a dit aussi (en parlant) à un ange : *Adonaï* (mon seigneur) *...ne passe point outre* (*Ibid.*, XVIII, 3). Si je t'ai donné cette explication, particulièrement au sujet (du nom) d'*Adonaï*, employé par *substitution*, c'est parce que, de tous les noms de Dieu les plus connus, c'est celui-là qui est le plus exact. Quant aux autres, comme *Dayyan* (juge), *Çaddik* (juste), *Hannoun* (gracieux, clément), *Ra'houm* (miséricordieux), *Elohim*, ce sont évidemment des noms communs et dérivés. Mais le nom qui est épelé *iod*, *hé*, *vau*, *hé*, n'a pas d'étymologie connue, et ne s'applique à aucun autre être. Il n'est pas douteux que ce nom glorieux, qui, comme tu le sais, ne devait être prononcé que dans le sanctuaire, et particulièrement par les prêtres sanctifiés à l'Eternel, dans la bénédiction sacerdotale, et par le grand-prêtre au jour du jeûne, n'indique une certaine idée à l'égard de laquelle il n'y a rien de commun entre Dieu et ce qui est en dehors de lui ; peut-être indique-t-il, — selon la langue (hébraïque), dont il ne nous reste aujourd'hui que très peu de chose, et selon la manière dont il était prononcé, — l'idée de l'*existence nécessaire*. En somme, ce qui fait que ce nom a une si haute importance et qu'on se garde de le prononcer, c'est qu'il indique, comme l'ont dit les docteurs, au sujet de ce nom : *mon nom, qui m'est particulier*.

Quant aux autres noms, ils indiquent tous les attributs (je veux dire qu'ils n'indiquent pas seulement une essence, mais des attributs), car ils sont dérivés ; et par cela même ils font croire à la multiplicité (dans Dieu), je veux dire qu'ils font croire qu'il existe des attributs et qu'il y a là une essence et quelque chose qui est ajouté à l'essence. En effet, c'est là la signification de tout nom

dérivé ; car il indique une certaine idée et un sujet non exprimé auquel se joint cette idée. Or, comme il a été démontré que Dieu n'est point un sujet auquel certaines idées soient venues se joindre, on sait que les noms dérivés sont donnés à Dieu, soit pour lui attribuer l'*action*, soit pour nous amener à reconnaître sa perfection. C'est pourquoi R. Hanina aurait éprouvé de la répugnance à dire : « Le (Dieu) *grand*, *puissant* et *redoutable*, » s'il n'y avait pas eu les deux nécessités dont il parle ; car ces mots pourraient faire croire à certains hommes qu'il avait des attributs nombreux, aussi nombreux que les actions dont ils sont dérivés ; c'est pourquoi on a prédit que les hommes parviendront à une perception qui fera cesser pour eux cette erreur, et on a dit : *En ce jour-là, l'Eternel sera* UN *et son nom sera* UN (Zacharie, XIV, 9), c'est-à-dire : de même qu'il est *un*, de même il sera invoqué alors sous un seul nom, celui qui indique uniquement l'essence de Dieu, et ce ne sera point un nom dérivé. Dans les *Pirké* de R. Eliézer (chap. 3), on lit : « *Avant la création du monde, il n'y avait que le Très-Saint et son nom seul.* » Remarquez bien comme il dit clairement que ces noms dérivés ne sont tous nés qu'après la création du monde ; et cela est vrai, car se sont tous des noms qui ont été établis par rapport aux actions de Dieu qu'on trouve dans l'univers ; mais si l'on considère son essence, dénuée et dépouillée de toute action, il n'a absolument aucun nom dérivé, mais un seul nom improvisé pour indiquer son essence. Nous ne possédons pas de *schem* (nom) qui ne soit pas dérivé, si ce n'est celui-là, c'est-à-dire *Iod*, *Hé*, *Vau*, *Hé*, qui est le *shem ha-mephorasch* absolu ; il ne faut pas croire autre chose, ni donner accès dans ton esprit à la folie de ceux qui écrivent des *Kami'oth* (amulettes) et à ce que tu entendras d'eux ou que tu

liras dans leurs écrits insensés, en fait de noms arbitraires, qu'ils appellent *schemoth* (noms sacrés) et prétendant qu'ils exigent de la sainteté et de la pureté, et qu'ils opèrent des miracles. Toutes ces choses-là sont des fables, qu'un homme parfait ne devrait pas seulement écouter ; et comment donc pourrait-il y croire?

On n'appelle donc *shem ha-mephorash* que ce seul *nom tétragramme*, qui est écrit, mais qu'on ne lit pas selon ses lettres. On lit clairement dans le *Vaïdabbar : ainsi vous bénirez les enfants d'Israël* (Nombres VI, 23) : « *Ainsi*, c'est-à-dire, en ces termes ; *ainsi*, c'est-à-dire, par le *shem ha-mephorasch.* » On dit également : « Dans la ville sainte on prononce ce nom tel qu'il est écrit ; dans la province par le nom substitué. » Et dans le Talmud, il est dit : « *Ainsi* veut dire par le *shem-ha-mephorasch* ». Si (doutant encore), tu demandais : Est-ce réellement par le *shem ha-mephorasch*, ou seulement par le nom qui lui est substitué? il y aurait pour te renseigner ces mots : *Et ils mettront* MON NOM (*Ibid.*, V. 27), *c'est-à-dire, le nom qui m'est particulier.*

Il est donc clair que le *shem ha-mephorasch* est ce nom *tétragramme*, et que c'est lui seul qui indique l'essence (de Dieu) sans association d'aucune autre idée ; c'est pourquoi on a dit à son égard : *celui qui m'est particulier.* (*Partie I, Chapitre LXI.*)

On nous a prescrit la *bénédiction sacerdotale*, dans laquelle le nom de l'Eternel se prononce tel qu'il est écrit, et c'est là le *shem-ha-mephorasch*. Il n'était pas su de tout le monde comment on devait le prononcer et par quelle voyelle devait être unie chacune de ses lettres, ni si une de ses lettres devait être redoublée, d'entre celles qui sont susceptibles de l'être ; les hommes instruits se

transmettaient cela les uns aux autres, je veux dire la manière de prononcer ce nom, qu'ils n'enseignaient à personne, excepté *au disciple d'élite, une fois par semaine.* Je crois que lorsque les docteurs disent : « ce nom de quatre lettres, les sages le transmettent à leurs fils et à leurs disciples une fois par semaine », il ne s'agit pas là seulement de la manière de le prononcer, mais aussi de l'enseignement de l'idée en vue de laquelle ce nom a été construit, et dans laquelle il y a également un mystère divin.

On possédait aussi un nom qui renfermait *douze lettres*, et qui était inférieur en sainteté au nom de quatre lettres ; ce qu'il y a de plus probable, selon moi, c'est que ce n'était pas là un seul nom, mais deux ou trois qui, réunis ensemble, avaient douze lettres. C'est celui qu'on substituait chaque fois que le nom de quatre lettres se présentait dans la lecture, ainsi que nous substituons aujourd'hui celui qui commence par *aleph*, *daleth*. Ce nom de douze lettres avait sans doute aussi un sens plus particulier que celui qui indique le nom d'*Adonaï ;* il n'était point interdit de l'enseigner, et on n'en faisait mystère à aucun des hommes de science, mais au contraire on l'enseignait à quiconque désirait l'apprendre. Il n'en était pas ainsi du nom *tétragramme ;* car aucun de ceux qui le savaient ne l'enseignait jamais qu'à son fils et à son disciple une fois par semaine. Mais depuis que les hommes relâchés, ayant appris ce nom de douze lettres, professèrent par suite de cela des croyances mauvaises, comme il arrive à tout homme non parfait, lorsqu'il apprend que la chose n'est pas telle qu'il se l'était imaginée d'abord, on cachait aussi ce nom, et on ne l'enseignait qu'*aux plus pieux de la classe sacerdotale*, pour s'en servir en bénissant le peuple dans le sanctuaire ; car, déjà, à cause de

la corruption des hommes, on avait cessé de prononcer le *shem ha-mephorasch*, même dans le sanctuaire : « Après la mort de Siméon-le-Juste, disent les docteurs, les prêtres, ses frères, cessèrent de bénir par le *nom* (tétragramme) ; mais ils bénirent par ce *nom de douze lettres.* » « D'abord, disent-ils, on le transmettait à tout homme ; mais depuis que les hommes téméraires se multiplièrent, on ne le transmettait qu'aux plus pieux de la classe sacerdotale, et ceux-ci le faisaient absorber par les mélodies des prêtres, leurs frères. » Rabbi Tarphou dit : « Un jour je suivis mon aïeul maternel sur l'estrade, et, ayant penché mon oreille vers un prêtre, j'entendis qu'il faisait absorber (le nom en question) par les mélodies des prêtres ses frères. »

On possédait aussi un *nom de quarante-deux lettres.* Or, tout homme capable d'une idée sait bien qu'il est absolument impossible que quarante-deux lettres forment un seul mot ; ce ne pouvait donc être que plusieurs mots, qui formaient un ensemble de quarante-deux lettres. Ces mots, on ne saurait en douter, indiquaient nécessairement certaines idées qui devaient rapprocher (l'homme) de la véritable conception de l'essence divine, par le procédé dont nous avons parlé. Si ces mots, composés de lettres nombreuses, ont été désignés comme un seul *nom*, ce n'est que parce qu'ils indiquent une seule chose, comme tous les noms propres construits artificiellement ; et, pour faire comprendre cette chose, on s'est servi de plusieurs mots, car on emploie quelquefois beaucoup de paroles pour faire comprendre une seule chose.

Il faut se bien pénétrer de cela, et savoir aussi que ce qu'on enseignait, c'étaient les idées indiquées par ces deux noms, et non pas la simple prononciation des lettres, dénuée de toute idée. On n'a jamais appliqué audit nom

de douze lettres ni à celui de quarante-deux lettres la dénomination de *shem ha-mephorasch ;* celle-ci ne désigne que le nom *particulier* (tétragramme), ainsi que nous l'avons exposé. Quant à ces deux autres noms, ils renfermaient nécessairement un certain enseignement métaphysique, et la preuve c'est que les docteurs disent : « Le nom de quarante-deux lettres est très saint, et on ne le transmet qu'à l'homme pieux se trouvant dans l'âge moyen, qui ne se met pas en colère, ni ne s'enivre, ni ne persiste dans ses mœurs mauvaises, et qui parle avec douceur aux créatures. Quiconque connaît ce nom et le garde avec attention et avec pureté, est aimé là-haut et chéri ici-bas ; il est un objet de respect pour les créatures, son instruction se conserve en lui, et il a en partage deux mondes, ce monde-ci et le monde futur. » Tel est le texte du Talmud ; mais combien le sens qu'on attache à ces paroles est loin de l'intention de leur auteur! En effet, la plupart croient qu'il n'y a là autre chose que des lettres qu'on prononce, mais auxquelles ne s'attache aucune idée, de sorte que ce serait par ces lettres qu'on obtiendrait de ces dites choses sublimes, et que ce serait pour elles qu'on aurait besoin de ces dispositions morales et de cette grande préparation dont il a été question, tandis qu'il est clair qu'il ne s'agit, dans tout cela, que de faire connaître des sujets métaphysiques, de ces sujets qui font partie des *mystères de la Torah*, comme nous l'avons exposé. (*Partie I. Chapitre LXII.*)

L'ANDROGYNE PRIMITIF

Il faut savoir qu'Adam et Eve furent créés ensemble, unis dos contre dos ; cet homme double ayant été divisé, il (Dieu) en prit la moitié, qui fut Eve, et elle fut donnée

à l'autre (à Adam) pour compagne. Les mots *aath mitzalan* (Gen., II, 21) signifient, dit-on, *un de ses deux côtés*, et on a cité pour preuve H M S K N Z L A (Exode, XXVI, 20, etc.) que le *Targum* rend par *côté du tabernacle*, de sorte, disent-ils, qu'il faudrait traduire de *ses côtés*. Comprends bien comment on a dit clairement qu'ils étaient en quelque sorte *deux* et que cependant ils ne formaient qu'*un*, selon ces mots : *un* membre de mes membres et une chair de ma chair (Gen., II, 23), ce qu'on a encore confirmé davantage, en disant que les deux ensemble étaient désignés par un seul nom : *Elle sera appelée* ISCHA, *parce qu'elle a été prise de* ISCH ; et pour faire mieux encore ressortir leur union, on a dit : *il s'attachera à sa femme, et ils seront une seule chair* (*ibid.*, V, 25). — Combien est forte l'ignorance de ceux qui ne comprennent pas qu'il y a nécessairement au fond de tout cela une certaine idée! Voilà donc qui est clair.

Un autre sujet qu'ils ont exposé dans le *Midrasch* et qu'il faut connaître est celui-ci : Le serpent, disent-ils, était monté par un cavalier, et il était aussi grand qu'un chameau ; ce fut son cavalier qui séduisit Eve, et ce cavalier fut *Sammaël*. Ce nom, ils l'appliquent à Satan : ils disent, par exemple, dans plusieurs endroits, que Satan voulait faire faillir notre père Abraham, en sorte qu'il ne consentît pas à offrir Isaac en holocauste, et de même il voulut faire faillir Isaac, en sorte qu'il n'obéît pas à son père ; et, dans cette occasion — je veux dire au sujet du sacrifice d'Isaac — ils s'expriment ainsi : « *Sammaël* se rendit auprès de notre père Abraham et lui dit : Eh quoi, vieillard, tu as donc perdu ton bon sens, etc. » Il est donc clair que *Sammaël* est Satan. Le nom, de même que celui de *na' hasch* (serpent), indique une certaine

idée ; en rapportant comment ce dernier vint tromper Eve, ils disent : « Sammaël était monté sur lui ; mais le Très-Saint se riait du chameau et de son cavalier. »

Ce qui mérite encore de fixer ton attention, c'est que le serpent n'eut aucune espèce de rapport avec Adam et ne lui adressa pas la parole, mais qu'il ne conversa et n'eut de comunication qu'avec Eve ; ce fut par l'intermédiaire d'Eve qu'il arriva du mal à Adam et que le serpent le perdit. La parfaite inimitié n'a lieu qu'entre le serpent et Eve, et entre la postérité de l'un et celle de l'autre, bien que sa *postérité à elle* soit indubitablement celle d'Adam. Ce qui est encore plus remarquable, c'est que ce qui enchaîne le serpent à Eve, c'est-à-dire la postérité de l'un à celle de l'autre, c'est, d'une part, la *tête* et, d'autre part, le *talon*, de sorte qu'elle le dompte *par la tête*, tandis que lui le dompte au talon. Voilà donc qui est également clair.

Voici encore un de ces passages étonnants, dont le sens littéral est extrêmement absurde, mais dans lesquels, dès que tu auras parfaitement bien compris les chapitres de ce traité, tu admireras l'allégorie pleine de sagesse et conforme à la nature de l'être. « Au moment, disent-ils, où le serpent s'approcha d'Eve il l'entacha de souillure. Les israélites s'étant présentés au mont Sinaï, leur souillure n'a pas été enlevée. » Médite aussi là-dessus.

Un autre passage qu'il faut connaître est celui-ci : « L'arbre de la vie a une étendue de cinq cents ans de marche, et toutes les eaux de la création se répandent de dessous lui. » On y a déclaré qu'on a pour but (de désigner) par cette mesure l'épaisseur de son corps, et non pas l'étendue de ses branches : « Le but de cette parole, disent-ils, n'est pas son branchage, mais c'est son tronc

qui a une étendue de cinq cents ans de marche. » Par QODATO, on entend son bois épais qui est debout ; ils ont ajouté cette phrase complémentaire, pour achever l'explication du sujet et lui donner plus de clarté. Voilà donc qui est clair aussi.

Il faut aussi connaître le passage suivant : « Quant à l'*arbre de la science*, le Très-Saint n'a jamais révélé cet arbre à aucun homme et ne le révélera jamais. » Et cela est vrai ; car la nature de l'être l'exige ainsi.

Le passage suivant mérite également que tu l'apprennes : « *Et l'Eternel Dieu prit l'homme* (Genèse, II, 15), c'est-à-dire il l'éleva ; *et il l'établit dans le jardin d'Eden*, c'est-à-dire, il lui donna le repos. » On n'a donc pas entendu le texte dans ce sens que Dieu l'aurait retiré d'un endroit et placé dans un autre endroit, mais dans ce sens allégorique qu'*il éleva* le rang de son être, au milieu de ces êtres qui naissent et périssent, et qu'il l'établit dans une certaine position.

(*Partie II. Chapitre XXX.*)

ÉCOLE D'ALEXANDRIE

PTOLÉMÉE

(IIe SIÈCLE)

Claude Ptolémée, l'un des plus grands astronomes de l'antiquité, vécut au IIe siècle, sans que l'on puisse préciser ni la date et le lieu de sa naissance, ni la date de sa mort. On présume qu'il a dû naître, soit à Péluse, soit plus probablement à Ptolémaïs d'Hermias, en Thébaïde. Ptolémée ayant fait la plupart de ses observations à Alexandrie, peut être rattaché à la célèbre école de cette ville, où sa mémoire demeura en grand honneur. Ses deux principaux ouvrages sont la Syntaxe Mathématique, *que les Arabes ont appelée Almageste, et où il a largement mis à contribution les observations d'Hipparque, et sa* Géographie, *qui est le plus vaste monument de ce genre que nous aient légué les anciens. Bien que l'astrologie soit une science fort ancienne, il est le premier qui nous en ait laissé un traité complet : le* Tetrabiblos, *ou* Quadripartitum, *dont le* Centiloquium *est un abrégé. C'est cet ouvrage qui a servi de base à tous les travaux des astrologues, depuis Julius Maternus Firmicus jusqu'à Morin. Nous en extrayons les deux chapitres qui traitent de l'influence des sept planètes et de l'influence des douze signes du zodiaque.*

TETRABIBLOS

DE LA PUISSANCE DES PLANÈTES

Il est certain que le Soleil a la vertu d'échauffer modérément et de dessécher ; ces effets se reconnaissent plus

facilement à cause de sa grandeur et des changements évidents qu'il cause dans les saisons de l'année, car plus il s'approche du méridien plus il donne de chaleur et de sécheresse. La Lune excelle en humidité, d'autant qu'elle est plus proche de la terre et plus voisine des vapeurs humides. Il est donc évident qu'elle affecte les corps, leur donne la mollesse et souvent les putréfie ; elle échauffe cependant un peu à cause de la lumière qu'elle reçoit du Soleil. Saturne refroidit davantage et dessèche aussi, parce qu'il semble qu'il soit fort éloigné, tant de la chaleur du Soleil, que des vapeurs humides. D'ailleurs les vertus, soit de Saturne, soit des autres étoiles, ne peuvent être établies que selon la variété des aspects du Soleil et de la Lune. Car suivant le plus ou le moins, leurs aspects changent la constitution de l'air. Jupiter est d'une nature tempérée, parce qu'il tient le milieu entre Saturne refroidissant et Mars brûlant. Il échauffe et humecte, mais seulement parce que la force de réchauffer excelle ; il excite les vents qui indiquent la fertilité. En Mars prédomine la vertu de dessécher, mais il brûle aussi comme il convient à sa couleur de feu et à son voisinage du Soleil puisqu'il est soumis plus près encore à l'action de l'orbe du soleil. Pour Vénus, quant à ce qui regarde sa nature tempérée, elle est semblable à celle de Jupiter, mais par un ordre inverse. Car bien qu'elle échauffe, comme voisine du Soleil, elle le fait cependant moins que Jupiter, mais elle humecte davantage, comme le fait la Lune, à cause de sa grandeur, attirant les vapeurs humides des lieux voisins de la terre.

Quant à Mercure, sa vertu se trouve presque égale, tantôt à dessécher et absorber les humidités, parce qu'il ne s'éloigne jamais du Soleil, selon sa longitude, et tantôt à humecter, parce qu'il est voisin de la Lune, laquelle

est fort proche de la terre ; mais, de part et d'autre, il cause des changements fort soudains, auxquels il est porté par la vitesse avec laquelle il se meut autour du Soleil. Ceci posé, il existe quatre humeurs ; deux fécondes et vivifiantes, le chaud et l'humide, car d'elles toutes choses naissent et se fortifient. Et deux, au contraire, pernicieuses et mortelles, le froid et le sec, par lesquels toutes choses se détruisent et périssent ; et l'antiquité nous a rapporté qu'il y a deux planètes bénéfiques, Jupiter et Vénus, et, outre celles-là, la Lune, à cause de leurs natures tempérées, parce que la chaleur et l'humidité prédominent en elles. Et l'on a établi que Saturne et Mars sont très maléfiques, à cause de la vertu contraire qu'ils possèdent, l'un de refroidir, et l'autre de dessécher. Pour le Soleil et pour Mercure, leur nature commune leur a attribué des effets, tant bénéfiques que maléfiques, en accommodant leur nature avec les étoiles pour lesquelles ils se trouvent comme des intermédiaires.

(*Livre I^er^*)

DE LA NATURE DES SIGNES DU ZODIAQUE ET DE LEUR PUISSANCE PARTICULIÈRE DE CHANGER LES CONSTITUTIONS DE L'AIR

Le signe du Bélier, à cause de sa signification équinoxiale, produit généralement le tonnerre et la grêle ; mais ces choses sont principalement augmentées ou modérées par la propriété des étoiles fixes dont il est composé. Les premières étoiles amènent des pluies et des vents : celles du milieu sont tempérées ; les dernières pleines de chaleurs et pestilentes. Les boréales sont chaudes et nuisibles ; les australes sont glacées et froides. Le signe du Taureau porte en général avec soi l'une et

l'autre constitution ; il est épais et chaud. Mais particulièrement les premiers degrés où se trouvent les Pléiades sont agités, venteux et nébuleux. Ceux du milieu sont humides et froids. Ces derniers, proches des petites Truies sont ignés et excitent des foudres et des éclairs. Les boréals sont intempérés, et les méridionaux inconstants et douteux. Le signe des Gémeaux produit en général une constitution tempérée. Mais en particulier les premiers degrés humectent davantage et corrompent, ceux du milieu sont tempérés, ceux qui suivent ont une nature composée et incertaine. Les septentrionaux excitent des vents et ébranlent les terres, les méridionaux dessèchent et brûlent.

Le signe du Cancer rassérène généralement l'air et produit des constitutions d'Eté ; mais en particulier par les premières étoiles et vers la Crèche, il suffoque, cause les tremblements de terre et répand l'obscurité. Il est tempéré en celles du milieu ; avec les dernières, il suscite des vents. Les étoiles boréales et australes sont ignées, nuisibles et chaudes. Le signe du Lion amène généralement des chaleurs, et suffoque : mais en particulier les premières étoiles étouffent et sont pestilentes. Celles du milieu sont tempérées, les dernières sèches et engendrant la corruption. Les boréales sont instables et ignées ; les australes humides. Le signe de la Vierge est toujours humide et excite les tonnerres. Mais son commencement est particulièrement chaud et nuisible, son milieu est tempéré, sa fin amène de l'eau. La partie boréale excite des vents : l'australe est tempérée. Le signe de la Balance est généralement changeant et muable, mais particulièrement dans les premières parties, et dans celles du milieu il est tempéré ; pendant les dernières, humides. Aux boréales il est venteux, aux australes humide et

pestilent. Le signe du Scorpion produit en général le tonnerre et il est igné. Mais particulièrement son commencement produit des neiges, son milieu est tempéré, sa fin est agitée. Les parties septentrionales causent une grande chaleur ; les méridionales humectent. Le signe du Sagittaire est généralement humide ; mais particulièrement humide en son commencement, en son milieu, tempéré, igné à sa fin. Du côté boréal il est venteux et de l'austral, humide et changeant. Le signe du Capricorne est généralement humide. En ses premières parties il est particulièrement fort chaud et nuisible. En celles du milieu tempéré ; aux dernières pluvieux et dans les parties australes et boréales humide et nuisible. Le signe du Verseau est généralement froid et amène des eaux. Mais particulièrement en son commencement il est humide, en son milieu tempéré, en sa fin venteux, réchauffant vers le côté boréal et neigeux vers l'austral. Le signe des Poissons est généralement froid et venteux, mais particulièrement ses parties antérieures sont tempérées, celles du milieu sont humides et les dernières fort chaudes. Les boréales sont venteuses, les australes donnent de l'eau.

(*Livre II*)

PLOTIN

(205-270)

Le plus célèbre philosophe de l'Ecole d'Alexandrie est incontestablement Plotin. Il fut, comme Origène, disciple d'Ammonius, et devint, plus tard, le maître de Porphyre. Son œuvre est considérée comme la suite de

Platon. Cependant, s'il surpasse ce philosophe dans la métaphysique où il excelle, il lui est notoirement inférieur dans la physique et dans la connaissance des forces de la nature. Plotin s'était fait initier aux mystères, il avait acquis, dit-on, la science des miracles, quoique son œuvre soit plus exempte de théurgie et d'ésotérisme que celle des autres philosophes alexandrins. Il n'est pas indifférent de faire connaître deux pages curieuses de ses Ennéades, *l'une traitant du nombre, l'autre de la métempsychose.*

LES ENNÉADES

SUR LES NOMBRES

Il faut examiner maintenant comment les nombres sont contenus dans l'intelligible. Ou bien ils sont nés avec les autres formes, ou bien ils sont éternellement des conséquences. Car, après que l'Être eut été de telle sorte qu'il fût existant le premier, nous concevrions d'abord la monade : puis le mouvement, et, venant de celui-ci, la stabilité, nous aurions la triade ; et, par chacun des autres intelligibles nous connaîtrions quelqu'un des autres nombres ; s'il n'en était pas ainsi, et qu'une monade soit née avec chaque intelligible, la monade serait avec l'Etre premier ; celle de l'Etre qui vient après lui, s'il y a un ordre, serait la dyade. De même pour la multitude des autres ; par exemple au dizième serait la décade. Cependant il n'en est pas ainsi, mais chaque nombre est conçu comme par lui-même.

Le nombre universel a donc été le premier des êtres, et, s'il a précédé, il n'était pas les êtres. Mais en vérité il était dans l'Etre ; mais il n'était pas encore le nombre de l'Etre, car l'Etre était encore un. Mais le dynamisme

du nombre qui partageait son hypostase l'a divisé en plusieurs parties et lui a fait engendrer la multitude, car le nombre est, ou l'essence de l'Être ou son énergie ; et l'animal même et l'Intelligence sont nombre. L'Etre est peut-être le nombre enveloppé et les êtres le nombre développé ; l'Intellect est le nombre qui se meut en soi-même et l'animal est le nombre qui contient. Et puisque c'est de l'un qu'a été engendré l'Etre, celui-ci, comme il l'était dans l'Unité, doit être Nombre. C'est pourquoi les idées étaient appelées des idées et des nombres.

(*Ennéade VI.* Livre VI, § IV.)

DU DAIMON PARTICULIER A CHAQUE HOMME

Ceux qui ont exercé les facultés humaines renaissent hommes. Ceux qui n'on fait usage que de leurs sens, et particulièrement ceux qui se sont adonnés à la colère, deviennent des bêtes féroces, de telle sorte que la différence du corps (dans lequel ils renaissent) provient de la différence de vie. Ceux qui ont satisfait leurs sens par la concupiscence et la volupté, retournent dans des animaux salaces et gloutons. Enfin ceux qui n'ont pas tant obéi aux sens par ces vices, que dégradé leurs sens par leur paresse, revivent sous forme de plantes ; car en eux ne s'est manifestée que l'énergie végétative, et ils ont mis tout leur soin à être changés en arbres. Ceux qui ont trop aimé la musique, ayant été purs d'autre part, deviennent des (animaux) chanteurs. Ceux qui ont régné illogiquement deviennent des aigles, s'ils n'ont pas eu d'autre vice. Enfin ceux qui ont parlé sans sagesse des choses célestes, regardant souvent vers le ciel, sont changés en oiseaux qui volent toujours très haut. Celui qui a acquis la vertu politique redevient homme ; mais celui

qui ne possède pas suffisamment la vertu politique, est transformé en un animal vivant en société, tel que l'abeille ou tout autre semblable.

Qui donc est ici Daimon ? Qui donc est Dieu ? Qui donc agit principalement en tout ceci ? car ce qui agit le fait comme s'il avait la domination sur nous. Est-ce là le daimon qui est destiné à l'être vivant ? Non, sans doute, car c'est la puissance au-dessus de lui, qui préside en demeurant en repos, qui agit en venant après lui ; c'est l'essence de l'énergie qui est nous-même.

(*Ennéade III.* Livre IV. § II et III.)

PORPHYRE

(233-305)

Ce célèbre écrivain grec, l'une des gloires de l'école philosophique d'Alexandrie, fut, à la fois, un néo-platonicien et un néo-pythagoricien. Disciple de Plotin, il ne se tint pas constamment, comme son maître, dans le domaine de la philosophie pure ; il préféra, à cette sérénité un peu froide, la théurgie mystique, qui lui inspira son livre sur l'Abstinence. Un commentaire sur les Catégories d'Aristote, dont il est l'auteur, l'a rendu célèbre au Moyen-Age ; ce n'est cependant pas le meilleur de ses ouvrages. Son petit traité sur l'Antre des Nymphes, *sa* Vie de Plotin *et sa* Vie de Pythagore *donnent mieux la vraie physionomie de sa pensée. Porphyre combattit certaines opinions du christianisme qui, déjà, s'écartait de Saint Denys l'Aréopagite et se faisait peu à peu rationa-*

liste, en oubliant l'ésotérisme primitif de ses rites. On doit à ce philosophe d'avoir décrit de façon fort précise les phénomènes de l'extase.

DE L'ABSTINENCE

LES DIVERSES SORTES D'ÊTRES INDIVISIBLES

Le Dieu premier est incorporel, immobile et indivisible. Il n'est borné en aucun endroit ; il n'a besoin de rien qui soit hors de lui comme on l'a dit, ni même de l'âme du monde. Celle-ci a trois propriétés : elle a le pouvoir de se mouvoir elle-même, et, parmi ces mouvements, elle choisit le plus beau et le meilleur pour mouvoir le corps du monde, selon les lois prescrites ; et ce corps privé d'âme et cette âme incorporelle et libre de toute passion se sont mis ensemble. Quant aux autres dieux, le monde, les étoiles fixes, les planètes et les dieux composés de corps et d'âme et qui sont visibles, il ne faut leur offrir, comme nous l'avons dit, que des sacrifices inanimés. Il y a, outre cela, une infinité d'êtres invisibles, que Platon appelle daimons sans distinction ; une multitude de ceux-là ont reçu des hommes des noms particuliers, et sont honorés d'un culte égal à celui que l'on rend aux dieux.

Il y en a plusieurs autres qui n'ont point de nom et que l'on honore d'un culte assez obscur, dans quelque ville ou dans quelque bourgade. L'autre partie de cette multitude d'êtres intelligents a reçu le nom de daimons. Tout le monde croit, suivant l'opinion commune, qu'ils s'irritent et se mettent en colère lorsqu'ils sont négligés et n'obtiennent pas de culte stable, et qu'au contraire ils sont favorables lorsqu'ils sont adoucis par des prières,

des litanies, des sacrifices, et par les autres cérémonies prescrites. Puisqu'il y a beaucoup de confusion au sujet de ces intelligences, et qu'on n'épargne point la calomnie à leur égard, il est nécessaire de déterminer logiquement leurs différentes natures. Il faut donc que nous fassions comprendre d'où cette erreur a pris naissance dans l'entendement des hommes. Il faut faire aussi la distinction suivante : toutes les âmes qui sont créées par l'âme de l'univers habitent une grande partie des lieux qui sont sous la Lune, s'appuyant sur un esprit dont ils tiennent un gouvernement contraire à la raison. Il faut croire que ce sont de bons daimons qui n'agissent que pour l'utilité de ceux sur lesquels ils président, soit qu'ils soient chargés du soin de quelques animaux, soit qu'ils veillent sur les fruits de la terre ou toutes choses dont la nature leur a confié la garde, soit qu'ils procurent la pluie, les vents modérés, le beau temps, et tout ce qui contribue à rendre les saisons favorables. Ils nous sont aussi d'un usage nécessaire pour la musique et autres disciplines : la médecine, la gymnastique. Il n'est pas vraisemblable que, nous ayant procuré de si grands avantages, ils cherchent à nous nuire. Il faut mettre au rang des bons daimons, ceux qui, comme dit Platon, sont chargés de porter aux dieux les prières des hommes comme à des juges, et qui apportent, de ceux-ci aux hommes, les avertissements, les exhortations, et la connaissance des choses futures. Mais toutes les âmes ne dominent pas l'esprit qui leur est uni ; elles se laissent gouverner jusqu'à être transportées par la colère et par les passions, qui sont avec raison appelées des daimons malfaisants. Ils sont invisibles et, bien que d'une puissance contraire, ils ne sont pas perçus par les sens des hommes, et ne sont point revêtus d'un corps solide, et

ils n'ont pas tous une même forme mais ils ont des figures différentes. Les formes qui enveloppent leur esprit, quelquefois apparaissent et quelquefois sont invisibles. Quelquefois les plus méchants changent de forme. Leur esprit, en ce qu'il est corporel, est sujet aux passions, à la corruption, et, bien qu'il soit lié à leur âme pour un temps très long, il n'est pas éternel : Car il y a apparence qu'il en découle continuellement quelque chose dont il s'alimente. Il y a une symétrie évidente entre les bons daimons et les corps. Mais il n'y a pas d'asymétrie chez les mauvais daimons qui habitent les espaces qui sont autour de la terre. Il n'y a de maux qu'ils n'entreprennent de faire, selon leur naturel violent et dissimulé, lorsqu'ils ne sont point observés et comme tenus en prison par un daimon meilleur et plus puissant qu'eux ; ils usent de violence, et font de fréquentes attaques, quelquefois en se cachant, d'autrefois en agissant violemment ; ainsi ils causent aux hommes de grands maux, et les remèdes que les bons daimons procurent ne viennent pas rapidement. Car le bien procède toujours d'un pas réglé et avec ordre. Aussitôt que tu auras compris ceci, tu ne pourras jamais tomber dans cette erreur par laquelle on attend les bienfaits des mauvais et l'on redoute le mal des bons.

L'ANTRE DES NYMPHES

Les anciens consacraient les antres et les cavernes au Cosmos considéré dans sa totalité ou dans ses parties ; pour symbole de la matière dont est composé le Monde, ils prenaient la terre, d'où certains pensaient que, par la terre, il fallait entendre la matière, et que le Monde, composé par la matière, était représenté par les antres,

car le plus souvent les antres sont tels dès l'origine, ils sont liés à la terre et taillés dans une roche uniforme, dont l'intérieur est creux et dont l'extérieur s'ouvre vers l'espace sans bornes de la terre.

Le Monde aussi est né de lui-même ; il est lié à lui-même et parent avec la matière, signifiée par la pierre et la roche parce qu'elle est brute et résiste à être façonnée ; et parce qu'elle est amorphe, on la croyait infinie. Mais comme elle est fluide et privée par elle-même de la possibilité de se donner par elle-même une forme, c'est à juste titre que l'on prenait le ruissellement et l'humidité des antres et leur obscurité et suivant le poète, leurs ténèbres, pour symbole de tout ce qui est inhérent au Monde par la matière.

C'est donc à cause de la matière que le Monde est obscur et ténébreux ; mais la forme y est ajoutée et l'ordonne, d'où son nom Cosmos, qui signifie ordre, ce qui le rend beau et agréable. On peut donc, à juste titre, le comparer à un antre, agréable pour celui qui se tient sur le seuil parce que, à l'entrée, les formes y sont distinctes, mais obscur pour quiconque en imagine les cavités profondes et entre en esprit dans cette ombre. De telle sorte que l'extérieur et les premiers abords en sont agréables et que les profondeurs intimes sont obscures. De même les Perses, pour signifier mystiquement la descente des âmes et leur retour, donnent le nom de caverne au lieu où les prêtres initient. Selon Euboulas, Zaroastrès, le premier, sur les montagnes qui avoisinent la Perse, consacra un antre naturel, fleuri et arrosé par des sources en l'honneur de Mithras, créateur et père de toutes choses; de telle sorte que l'antre était l'image du monde organisé par Mithras, et les objets qui y étaient déposés à des intervalles déterminés portaient les symboles des élé-

ments et des degrés du monde. Puis, après Zoroastrès, ce fut une tradition chez certains de célébrer les Télètes dans les antres ou spelonques naturelles ou artificielles. Aux dieux olympiens on consacrait des temples, des sanctuaires et des autels ; des pierres aux dieux terrestres et aux héros, des fosses et des trous aux dieux souterrains, et de même des antres et des spelonques au Monde ainsi qu'aux Nymphes, à cause des eaux qui coulent et jaillissent dans les antres et auxquelles président, comme nous le dirons bientôt, les nymphes appelées Naïades. Et l'on ne considérait pas seulement l'antre comme un symbole du monde sensible, mais aussi de tous les dynamismes invisibles, parce que l'antre, étant obscur, est un symbole de l'essence de ces dynamismes invisibles. De même aussi Kronos se creuse un antre dans l'Okéanos et y cache ses enfants et Dêmêter nourrit Koré dans un antre parmi les Nymphes. Et l'on trouverait beaucoup d'autres exemples analogues en lisant les théologues.

JAMBLIQUE

(283 ?-333 ?)

Disciple de Porphyre, le philosophe Jamblique porta la science théurgique à un point qui n'a pas été dépassé. Malheureusement, il ne sut pas acquérir la langue élégante de son maître ; sa phrase est obscure et aride, ce qui le fit rester longtemps dans l'oubli. Son influence sur le Moyen-Age fut aussi nulle que celle de Porphyre fut considérable. Il fallut l'adaptation latine de Marsile

Ficin pour faire entrevoir, sous la Renaissance, la lumière splendide que contenait le traité De Mysteriis.

Jamblique était doué, paraît-il, du don de thaumaturgie ; son biographe Eunapios rapporte qu'il s'élevait fréquemment de terre à une hauteur de dix coudées et qu'il apparaissait la tête environnée d'une auréole lumineuse. Il existe, de ce philosophe, une Vie de Pythagore, *une* Exhortation à la Philosophie *et un traité sur les mathématiques et le Destin. Nous donnons ici un extrait du livre des* Mystères, *dans lequel on lira avec étonnement une description rigoureusement exacte de l'insensibilisation dans les états profonds de l'hypnose et des phénomènes que l'on a vu se renouveler autour du baquet de Mesmer et au cimetière de Saint-Médard. Puis nous avons ajouté les trente-neuf symboles des Pythagoriciens qu'il nous a conservés. Ces symboles sont des sentences, pour la plupart obscures, qui formaient la règle de vie de tous les sectateurs de Pythagore. Elles furent une énigme pour toute l'antiquité, et le commentaire dont les a accompagnées Jamblique ne les rend guère plus claires. Nous laissons à la sagacité et à la curiosité du lecteur le soin de les expliquer.*

LE LIVRE DES MYSTERES

LES APPARITIONS

Si grande est la subtilité de la lumière projetée par les *dieux* lorsqu'ils apparaissent, que les yeux corporels ne peuvent pas la soutenir, mais ils souffrent comme les poissons qui sont tirés de l'humidité tumultueuse et épaisse et placés dans un air subtil et diaphane. Et les hommes qui contemplent le feu divin ne pouvant plus respirer à cause de la subtilité de ce feu, tombent en

faiblesse quand ils le voient et leur souffle naturel est arrêté. Les *archanges* aussi font briller une splendeur intolérable pour ceux qui respirent, inférieure cependant à celle des dieux. Les apparences des *anges* apportent de l'air, mais à une température tolérable, de telle sorte que les théurges en peuvent être touchés. L'air entier ne souffre rien des *daimons*, et celui qui les entoure ne devient pas plus subtil et une lumière ne court pas devant eux en préparant et occupant l'air pour que leur image s'y imprime, et il n'y a pas autour d'eux la splendeur irradiant tout autour. Quand apparaissent les *héros*, certaines parties de la terre sont ébranlées et des rumeurs retentissent ; tout l'air ne devient pas plus subtil ni en discordance avec les théurges au point que ceux-ci ne le puissent pas recevoir. Autour des archontes court une troupe, soit cosmique, soit terrestre, de fantômes difficiles à supporter, mais non une subtilité hypercosmique, pas même des suprêmes éléments. Dans les apparitions des *âmes*, l'air qui apparaît est plus semblable aux âmes et reçoit en lui leur délimitation en s'accommodant à elles.

Enfin, les dispositions des âmes des évocateurs sont telles que, sous les épiphanies des dieux, elles reçoivent la perfection la plus élevée, et, de toutes manières, accomplissent l'acte le meilleur absolument, et elles participent à l'amour divin et à la joie indicible ; dans celles des archanges, elles reçoivent une organisation ou catastase pure, la contemplation intellectuelle et une puissance immuable ; dans celle des anges, elles participent à la raison, la sagesse et à la vérité, à la cognition pure, à la vertu puissante, et à un ordre symétrique à ces choses. Si les daimons apparaissent, on reçoit d'eux la tendance à la génèse, le désir de la nature, la plénitude des

œuvres qui proviennent de la fatalité, et la puissance d'accomplir les actions de ce genre. Si ce sont les héros qui apparaissent, les assistants emportent des dispositions analogues, mais ils reçoivent la recherche et le désir qui se trouvent dans les âmes portées aux rapports sociaux. Quand les archontes apparaissent, les mouvements cosmiques et matériels se produisent en même temps dans l'âme. Ensuite, après les visions des âmes, l'on emporte des appétits génésiques et des dispositions analogues en vue du soin naturel des corps et tout ce qui est affinité avec ceci.

En outre, l'épiphanie des dieux procure la vérité et la puissance et les bons succès des actes et les dons des plus grands biens ; celle des autres, les biens symétriques à chaque ordre et qui lui sont propres ; celle des archanges donne la vérité, non simplement sur tout, mais particulièrement sur certaines choses, et cette vérité n'est pas toujours donnée, mais parfois seulement, ni indifféremment à tous et partout, mais d'une manière déterminée dans un endroit précis et concernant certaines choses ; de même, elle ne donne pas la puissance absolument en tout, ni toujours indifféremment et partout, mais elle la communique quelquefois, et dans des lieux déterminés. Celle des anges, encore plus que celle des archanges, décrit des cercles ou perigraphes encore plus étroits dans la distribution des biens. Celle des daimons ne procure déjà plus les biens de l'âme, mais ceux du corps ou de ce qui a rapport au corps, et cela quand l'ordre du monde le permet. Celle des héros donne les biens du second et du troisième genre et vise à l'entier gouvernement des âmes, cosmique et terrestre. Celles des archontes donnent, les unes les biens cosmiques et tous les biens de cette vie, les autres, qui sont inférieures, apportent une abon-

dance de biens matériels. Les âmes qui apparaissent fournissent aux spectateurs toutes les choses utiles à la vie humaine. Ainsi, selon l'ordre propre de chaque apparition, la communication qui est faite par elle est parfaitement distincte, et ce que tu demandais à ce sujet des épiphanies a reçu une réponse complète de la façon qui convenait. (*Livre II*, § VIII)

LA PUISSANCE DES SYMBOLES

L'union théurgique n'est acquise que par l'observation des cérémonies ineffables, par des opérations rituellement accomplies, dignes des dieux, et surpassant tout l'entendement, et par la force inexplicable des symboles connus des seuls dieux. Car ce n'est point par l'intelligence que nous accomplissons les choses sacrées : sinon cet acte sera un effet de notre intelligence et proviendra de nous, ce qui est également inexact. Et, en effet, sans que nous le comprenions, les synthèmes divins accomplissent d'eux-mêmes leur œuvre propre et l'ineffable puissance des dieux, vers qui ces synthèmes se dirigent, y reconnaît d'elle-même ses propres images, mais non comme si elle était excitée par notre intelligence, car par nature, ce qui contient n'est point mis en mouvement par le contenu, ni le parfait par l'imparfait, ni le tout par les parties. Ainsi les principes divins ne sont point sollicités à l'acte par nos intelligences, mais il faut que, comme des causes connexes, ils précèdent celles-ci et toutes les meilleures dispositions de l'âme et de notre pureté propre ; et ce sont les synthèmes divins eux-mêmes qui éveillent principalement la volonté des dieux. Ainsi, de cette manière, les dieux se meuvent eux-mêmes et ils ne reçoivent point d'aucun être inférieur le principe de leurs propres actes. (*Livre II*, § XI)

L'INSPIRATION

Tu dis que beaucoup de gens connaissent le futur par un enthousiasme et un transport divin, bien qu'ils soient éveillés au point d'avoir la possession de leurs sens, mais sans être maîtres d'eux-mêmes, ou tout au moins en l'étant moins qu'auparavant. Je veux donc te montrer par quels indices on reconnaît ceux qui sont vraiment possédés par les dieux : ou bien ils subordonnent entièrement leur vie aux dieux qui les inspirent comme un véhicule ou un instrument, ou bien ils ont changé leur vie humaine en vie divine, ou bien ils agissent dans leur vie propre, conformément à la volonté du dieu, car ils n'usent point de leurs sens et ils ne sont pas éveillés à la manière de ceux qui possèdent leurs sens ; ils n'atteignent point non plus eux-mêmes le futur et ils ne se meuvent point comme ceux qui agissent de leur propre mouvement ; au contraire, ils ne sont pas non plus maîtres d'eux comme aparavant, à aucun degré, et ils ne réflètent pas leur propre intelligence ni ne tirent leurs connaissances d'eux-mêmes.

Voici un signe très certain : beaucoup d'entre eux ne sont point brûlés par le feu, car le feu ne les peut toucher à cause de l'inspiration divine qui est en eux ; et beaucoup, si on les brûle, ne le perçoivent pas, parce qu'alors ils ne vivent pas de la vie animale. D'autres, traversés par des pointes de fer, ne le sentent point; d'autres reçoivent dans le dos des coups de hache ou se tailladent les bras avec des poignards sans rien ressentir. Leurs actions ne sont plus humaines, car le souffle divin les fait passer où l'on ne peut pas passer, ils se jettent dans le feu, sans aucun inconvénient, ils marchent dans le feu, ils traversent les fleuves, comme la prêtresse Kasta-

balienne. Cela montre que les enthousiastes ne connaissent plus leurs actes, qu'ils ne vivent plus de la vie humaine ni de la vie animale, ni pour la sensation ni pour la volonté, mais qu'ils la changent en une vie plus divine qui les inspire et les possède entièrement.

Il y a de nombreuses formes de la possession divine, et l'inspiration divine est produite de nombreuses manières, d'où il advient que souvent les signes de celle-ci sont différents. Tantôt les dieux par qui nous sommes inspirés sont différents et produisent une inspiration différente ; tantôt le mode différent des enthousiasmes rend différent aussi le théophorie. Car, ou bien le dieu nous possède, ou bien nous sommes absorbés en lui, ou bien nous agissons d'une action commune à la sienne. De même, quelquefois, nous participons à sa puissance divine la plus inférieure, tantôt à sa puissance moyenne, tantôt à la première de toutes. Et quelquefois la présence divine est nue, quelquefois même la communion se produit, ou même l'union de ces enthousiasmes ; et l'âme seule en jouit, ou elle y fait participer le corps, ou l'être entier.

Dans ces différents cas, les signes que présentent les inspirés sont divers : mouvements du corps ou de certains membres, ou tranquillité absolue ; ordre harmonieux et danses et voix mélodieuses ; ou quelquefois tout le contraire. Parfois le corps semble croître, ou se gonfler, ou être emporté très haut dans les airs ou bien ce sont des actes contraires à ceux-ci. Tantôt on remarque une intensité égale de la voix ; tantôt celle-ci varie beaucoup à cause des silences interposés, parce que, tantôt les sons sont augmentés ou diminués selon l'art musical, tantôt il en est autrement.

Mais le plus important c'est que le theagogue voit

le souffle descendre et entrer en lui, et en aperçoit la grandeur et la qualité et qu'il est conduit et dirigé par celui-ci mystiquement. Celui qui le reçoit voit auparavant l'image du feu ; quelquefois cette image est visible à tous les assistants, à l'arrivée ou au départ du dieu ; d'après cela on peut déterminer exactement la véracité, la puissance et surtout le rang de ce dieu ; et ceux qui connaissent cette science peuvent dire au sujet de quoi il est capable de dire la vérité, quelle puissance il peut déployer et quels actes il peut accomplir. Mais ceux qui, privés de ces bienheureux spectacles, évoquent des souffles qu'ils ne voient point, tâtonnent comme dans l'obscurité et ne savent rien de ce qu'ils font, sauf quelques légers signes qui apparaissent dans le corps de l'enthousiaste, et de quelques autres aperçus clairement, ils ignorent l'ensemble de l'inspiration divine qui demeure cachée pour eux dans l'invisible.

(*Livre III.* § 4, 5 et 6)

LES SYMBOLES DES PYTHAGORICIENS

I. Lorsque tu vas au Hieron pour le culte, ne dis ni ne fais aucune chose qui se rapporte à la vie.

II. Il ne convient pas que tu adores sur le chemin du Hieron, ni en aucun lieu tant que tu n'as pas franchi et dépassé les portes d'entrée.

III. Sacrifie et adore nu-pieds.

IV. Evitant les voies publiques, marche dans les sentiers.

V. De ce qui a la queue noire abstiens-toi, car ceci appartient aux dieux terrestres (ou souterrains).

VI. Avant tout retiens ta langue en servant les dieux.

VII. Adore l'écho des vents pneumatiques.

VIII. N'attise pas le feu avec l'épée.

IX. Eloigne de toi tout vase à acide.

X. Aide l'homme qui se charge d'un fardeau, non celui qui le dépose.

XI. Pour lier la sandale, avance d'abord le pied droit ; pour l'ablution, le pied gauche.

XII. Ne parle pas sans lumière des questions pythagoriques.

XIII. Ne fausse pas le fléau de la balance.

XIV. Allant à l'étranger, ne reviens pas, car les Erynnies te poursuivront.

XV. N'aime pas, tourné vers le soleil.

XVI. N'essuie pas la place du flambeau.

XVII. Nourris le coq et ne le sacrifie pas ; car il est consacré à la lune et au soleil.

XVIII. Ne t'assieds pas sur la xoinix (mesure pour les graines).

XIX. Ne nourris aucun de ceux qui ont les ongles courbes.

XX. Dans la voie, ne te sépare pas.

XXI. N'accueille pas l'hirondelle sous le toît.

XXII. Ne porte pas d'anneau.

XXIII. Ne grave pas l'image du dieu sur un anneau.

XXIV. Ne te regarde pas au miroir en face de la lampe.

XXV. Ne sois pas incrédule envers les merveilles des dieux ou envers les dogmes divins.

XXVI. Ne te laisse pas aller à rire aux éclats.

XXVII. Ne te coupe pas les ongles pendant le sacrifice.

XXVIII. Ne donne pas facilement la main à tous.

XXIX. Roule la tapisserie en te levant, de façon à faire disparaître la trace de ton corps.

XXX. Ne mange pas le cœur.

XXXI. Ne te nourris pas de l'encéphale.

XXXII. Méprise tes excréments et tes rognures d'ongles.

XXXIII. Ne prends pas de poisson rouge.

XXXIV. Fais disparaître de la cendre la trace de la marmite.

XXXV. Ne t'approche pas de la femme riche dans le but de procréer.

XXXVI. Honore plus la forme et la mesure, que la forme et la monnaie.

XXXVII. Abstiens-toi des fèves.

XXXVII. Plante la mauve, mais ne t'en nourris pas.

XXXIX. Abstiens-toi des êtres animés.

ALCHIMISTES GRECS

LES ALCHIMISTES GRECS

Il existe dans plusieurs bibliothèques de l'Europe, notamment à Saint-Marc de Venise, à Leyde et à Paris, des manuscrits d'auteurs grecs des premiers siècles de notre ère, traitant d'alchimie. Ce sont les monuments précis les plus anciens que nous possédions sur l'art chimique et métallurgique. Ces textes, traduits en latin, furent bien connus du Moyen-Age, et sur eux s'édifia toute l'école alchimique qui s'étend de Lambsprinck à Guillaume Salmon et à Pernety. Ces manuscrits ont fait l'objet d'une étude très développée de Berthelot et Ruelle. Nous en extrayons les pièces les plus curieuses après avoir soigneusement révisé leur traduction.

SERMENT POUR L'INITIATION ALCHIMIQUE

Je te jure, mon excellent disciple, par la bienheureuse et vénérable Trinité, que je n'ai rien révélé de ce qui m'a été transmis dans les replis de mon âme, des mystères de la science. Au contraire, tout ce que je connais par Dieu, relativement à l'art, je l'ai déposé libéralement dans nos écrits, en expliquant la pensée des anciens, selon mon raisonnement.

Toi-même, aborde tous ces écrits pieusement et avec prudence ; si, croyant bien faire, nous avons dit quelque chose d'erroné, par ignorance, corrige nos fautes dans ton intérêt et dans l'intérêt des lecteurs fidèles à Dieu, sans méchanceté et honnêtes, qualités qui sont, en vérité, difficiles à rencontrer ; salut en la sainte et consubstan-

tielle Trinité, je dis : Père, Fils et Saint-Esprit ; la Trinité, la Monade, le Fils qui s'est incarné sans péché parmi les hommes pour la glorification de la dyade, à laquelle il participe lui-même ; il a revêtu, en demeurant intact, la nature humaine, et, la voyant défaillir, il l'a redressée.

(*Manuscrit de St-Marc de Venise*)

SERMENT DU PHILOSOPHE PAPPOS

Je te jure par le grand serment, qui que tu sois, je dis le Dieu unique, par l'espèce et non par le nombre, celui qui a fait le ciel et la terre et le quaternaire des éléments et tout ce qui en provient ainsi que nos âmes rationnelles et intelligentes, harmonisées au corps, lui qui porte le char des chérubins, et que célèbrent les légions des anges.

Quelques-uns ont délayé le jaune de l'œuf avec les liquides du même genre, jetant un grain du corps dans une cotyle d'eau, et ayant renfermé le tout, ils l'ont soumis à la chaleur des étuves ; l'opération accomplie, ils ont enlevé la partie vénéneuse après l'avoir exposé à l'air, ils l'ont mélangé avec la cire et le soufre. Puis ayant ainsi soumis le mélange à l'action du feu, pour achever l'opération dans la même mesure que celle des étuves, c'est à dire par des dissolutions ou des cuissons, ils ont déposé le produit solide dans des vases de verre, suspendus dans un lieu chauffé et recevant de préférence la lumière du côté du levant ou du couchant et du midi, plutôt que du nord, ainsi que l'a prescrit minutieusement Stephanos, très aimé de Dieu, et comme nous l'avons exposé en abrégé dans notre traité selon Moïse, le trois fois bienheureux. Nous avons donc bien composé notre écrit, car si tu vois le liquide s'étendre outre me-

sure vers le nord comme il est dit dans le discours sur la nature du soufre impollué, alors hâte-toi de le corriger en délayant avec de la saumure, le nitre, l'antimoine, la couperose destinée à l'affinage.

(*Manuscrit de St-Marc de Venise*)

LE LABYRINTHE QUE SALOMON AVAIT FAIT CONSTRUIRE

As-tu entendu parler, étranger, d'un labyrinthe
Que Salomon disposa dans son esprit
Et qu'il fit construire avec des pierres groupées circulairement
Ce plan en représente la disposition,
La forme et la structure par des lignes fixes, selon l'ordre logique,
En voyant cette myriade de spirales
De l'intérieur à l'extérieur, ses voûtes sphériques,
Qui reviennent en cercles, deça et delà, sur elles-mêmes,
Apprends le cours cyclique de la vie
Te manifestant ainsi les coudes glissants de ses chemins tortueux.
Par ses évolutions sphériques, circulaires,
Ils s'enroulent subtilement en spirales composées ;
Comme le serpent pernicieux, dans ses replis, rampe manifestement ou en secret
Il a une porte oblique et difficile d'accès
Plus tu accours du dehors en voulant t'élancer
Plus lui-même, par ses détours subtils,
S'enfonce à l'intérieur
Vers la profondeur de la sortie. Il te séduit dans ses courses chaque jour

Il se joue de toi par les détours de l'espérance
Comme un songe trompeur aux visions vaines
Jusqu'à ce que le temps qui conduit la scène ait fui
Et que le trépas hélas ! qui conduit dans l'ombre
T'ait reçu, sans te permettre d'atteindre la sortie.

(*Manuscrit de St-Marc de Venise*)

ENIGME DE LA PIERRE PHILOSOPHALE

SELON HERMÈS ET AGATHODAIMONOS

J'ai neuf lettres. Suis tétrasyllabique.
Entends-moi :
Les trois premières ont deux lettres.
Le reste contient le reste (des lettres).
Cinq (des lettres) sont aphones.
Le nombre total renferme deux fois huit centaines, plus trois et quatre fois dix et trois ; sachant ce que je suis, tu connaîtras la Sophia divine qui est en moi.

(*Manuscrit de St-Marc de Venise*)

ÉCOLE ARABE

GEBER

(VIII^e OU IX^e SIÈCLE)

Djâber ben Hayyân Eç-Çaufy, nommé par les Européens, Geber, est né à Tousa ou à Horrâm au VIII^e ou au IX^e siècle de notre ère. C'est le plus grand chimiste et mathématicien arabe. Son nom a été donné à l'algèbre (al-geber) dont on le considère à tort comme l'inventeur. Il a été tenu en très grand honneur parmi les alchimistes d'Europe, à partir du XVI^e siècle, à cause d'un traité célèbre, intitulé : Somme de Perfection, *et qui figure dans le* Theatrum Chemicum *et dans toutes les autres collections de ce genre. Cependant on a contesté que ce petit traité, si clair, si précis, soit de sa composition, parce qu'il a été impossible d'en trouver l'original arabe. Par contre, il existe en arabe plusieurs autres manuscrits contenant des œuvres alchimiques de Geber, parmi lesquels le* Livre de la Miséricorde *dont nous donnons un extrait. Nous y ajoutons un extrait de la* Somme de Perfection, *bien que cet ouvrage soit peut-être apocryphe, pensant que l'on nous saurait gré de donner un aperçu d'une œuvre qui a fait la base de tous les travaux alchimiques des siècles passés. Il est à remarquer que la première édition de cet ouvrage a été donnée à Rome, vers* 1525, *avec l'approbation du pape Clément VII, par Romulus Marmacinus, archidiacre d'Arezzo, et Faustus Sabeus, tous deux conservateurs de la Bibliothèque du Vatican.*

LE LIVRE DE LA MISERICORDE

Les Philosophes, parlant secrètement dans leur langage énigmatique, ont dit : « Un corps ne reçoit pas l'âme d'un autre corps. Une âme ne demeure point dans un corps qui n'est pas le sien ; il faut qu'ils se conviennent mutuellement. » C'est pourquoi il est impossible au corps d'un homme de recevoir l'âme d'un oiseau ou de tout autre animal. Et les âmes des animaux ne peuvent entrer dans le corps de l'homme, ni y faire leur résidence parce que la constitution du corps de l'homme le prédispose à la réception des lumières du monde supérieur, qui sont les âmes immortelles, qui possèdent l'existence propre, car elles proviennent du monde éternel ; tandis que la constitution d'un grand nombre d'animaux ne leur permet que l'incarnation des âmes provenant du monde inférieur et périssable, et constitué par les quatre principes, ce qui rend ces âmes elles-mêmes périssables. L'âme de l'être qui vit et qui parle diffère donc de celle de l'être qui vit et ne parle pas ; c'est pourquoi il est impossible à l'âme de l'être inférieur d'entrer dans le corps de l'être supérieur, parce que leurs corps et leurs âmes sont constitués de façon différente.

C'est pourquoi, dans l'œuvre (alchimique), l'on ne peut faire pénétrer l'âme que dans un corps qui a été constitué pour elle, et qui se trouve près d'elle dans les degrés d'union du monde inférieur au monde supérieur, et il est préférable que ces degrés soient les plus rapprochés possible. Et c'est ainsi que l'âme, ou mercure, ne peut demeurer que dans un corps qui lui est conforme.

Il y a deux mondes, le macrocosme et le microcosme. Le macrocosme est formé de la masse supérieure et de tout ce qui la domine, c'est-à-dire les forces spirituelles

qui agissent sur elle et la dirigent. Le microcosme comprend tout ce qui est au-dessous de la masse supérieure, y compris la terre. D'autres considèrent que le microcosme c'est l'homme, car il a été nommé ainsi à cause du même rapport dans lequel il se trouve avec le macrocosme.

Le philosophe Platon a dit que l'œuvre (alchimique) était un troisième monde, à cause de son analogie avec les deux autres, et parce qu'il fait usage des forces du macrocosme et du microcosme. C'est à la suite des expériences et de la doctrine que l'on a reconnu que c'était un petit monde, parce que l'on a observé que le macrocosme était semblable par tous ses points au microcosme, relativement à leurs forces intérieures et extérieures. Certains croient que le macrocosme est un composé, mais dont on ne peut isoler les parties ; d'autres disent que ces parties, n'étant que juxtaposées, peuvent être séparées comme on sépare celles du microcosme.

LA SOMME DE PERFECTION

Récapitulation sommaire de tout l'œuvre alchimique : Puisque nous avons dit que le but unique de tout l'œuvre n'est autre que de conquérir la pierre, il faut ensuite apporter le plus grand soin à l'œuvre, afin que sur cet œuvre s'opère le premier grade de la sublimation, et que, par celui-ci, l'œuvre soit purifié de l'impureté corrompante, et c'est là sa perfection de sublimation ; et que cette pierre soit donc sublimée ainsi jusqu'à ce qu'elle parvienne à l'ultime pureté de la sublimation, et qu'elle devienne enfin volatile. Ensuite, qu'elle soit fixée par les divers modes de fixation, jusqu'à ce qu'elle se repose, par l'âpreté du feu. Et ceci est appelé

le deuxième degré de préparation ; et en celui-ci consiste une des limites de la perfection de préparation. Mais le troisième degré de la pierre doit être conduit de même, et il consiste dans le complément ultime de la préparation ; c'est-à-dire que tu dois, par les moyens de sublimation, faire devenir volatile la pierre déjà fixée, et fixer le volatil, et dissoudre le fixe, et de nouveau rendre volatil ce qui est dissous, et de nouveau fixer le volatil, jusqu'à ce qu'il coule, et soit couvert en un certain complément solifique ou lunifique. De la réitération de ce troisième degré de préparation dans la médecine, il résulte une multiplication de l'altération dans le sens de l'amélioration. Donc, par la diversité de la réitération de l'œuvre sur la pierre, à ses divers degrés, il résulte la diversité de l'altération de la multiplication de la bonté, de telle sorte que, par cette médecine, l'on transmue le corps solifique au double, parfois au décuple, parfois au centuple, au millième degré, et même à l'infini, véritable et merveilleux degré de la perfection. C'est donc par ce dernier et ultime degré que l'on éprouve si le magistère est parvenu à sa perfection. (*Livre IV*)

AVICENNE

(980-1037)

Abou Ali al Hosain ibn Sina, appelé en Europe Avicenne, est le plus célèbre des médecins arabes. Sa réputation dépassa bientôt les limites du monde musulman ; ses œuvres, traduites en latin, furent étudiées, pendant tout le Moyen-Age, dans les universités de Paris ; il est

cité fréquemment par les théologiens, et, en particulier par saint Thomas d'Aquin. Il écrivit plusieurs traités d'alchimie, ainsi que des compilations fort habiles tirées des anciens médecins grecs. Il professa un curieux mysticisme, mêlé de sensualité, faisant alterner la prière avec les banquets, l'amour, le vin et même l'opium.

Son influence sur le monde latin a été considérable, et ne peut se comparer qu'à celle que Paracelse exerça cinq siècles après lui ; il est, par contre, trop oublié aujourd'hui, et l'on pourrait citer de lui mainte page dont la lecture serait encore fort attrayante. Nous donnons ici des extraits de ses petits traités mystiques sur le Destin *et sur la* Prière.

TRAITÉS MYSTIQUES

SUR LA PRIÈRE

La prière est la soumission à la cause première et au Seigneur suprême, et cette soumission oblige à reconnaître la nécessité de l'existence de l'Etre absolu, et, au dedans de soi, par la pureté du cœur, d'une âme entièrement dévouée à lui, à pénétrer son essence. L'acte de la prière est ainsi identique à celui de reconnaître Dieu comme l'Etre unique, dont l'existence est nécessaire, dont l'essence est absolument pure, et dont les attributs, auxquels aucune qualité humaine ne saurait se comparer, sont exempts de toute corporalité et de toute pluralité, qualités incompatibles avec son essence divine.

Des deux parties dont se compose la prière, la première, qui est l'extérieure ou ascétique, consistant en certains mouvements du corps, réglés quant à leur nombre et à la position que leurs membres y prennent, ex-

prime seulement la soumission passive du corps, vil et matériel, de l'homme à l'égard de la sphère de la lune, qui produit ses mouvements réglés, par son intelligence active, dans notre monde, c'est-à-dire dans ce monde de naissance et de mort. Cet être qui soutient, crée et exerce son influence, entre, par la parole humaine, en intimité avec l'homme, et c'est à lui, ou plutôt à son esprit, l'Intelligence active, que l'homme s'adresse pour être préservé de tout mal pendant son séjour terrestre. En revanche, la seconde partie, la prière intérieure, indépendante de toute forme extérieure et de tout changement, est la soumission de l'âme raisonnable à l'Etre suprême, qu'elle invoque pour qu'il lui facilite la voie du perfectionnement par la contemplation divine, et lui accorde dans sa grâce la béatitude éternelle en lui donnant la connaissance de son être ; car l'émanation de cette grâce, dérivée du ciel supérieur, descend au fond de l'âme par le moyen de cette prière. Ce culte est imposé à l'homme sans qu'il en résulte aucune fatigue du corps, et il dérive immédiatement de Dieu. Celui qui pratique cette prière sera préservé de toute influence provenant des forces animales et végétatives.

Néanmoins, m'étant aperçu que le monde méprise ordinairement la partie extérieure sans avoir égard à l'intérieure, j'ai cru nécessaire de donner cette explication, montrant que la prière est inévitable, pour faire réfléchir les gens intelligents et y porter à la méditation ceux qui sont doués de perfectionnement, afin qu'ils puissent se convaincre que la prière extérieure convient à certaines natures, et que l'intérieure convient aux autres. Ainsi la voie sera aplanie à ceux qui sont doués d'intelligence et de perfectionnement, et le chemin du vrai culte leur sera frayé, par lequel ils pratiqueront

la prière et jouiront de l'intimité avec Dieu, en le contemplant toujours en esprit, non pas par les sens extérieurs. Tous les autres préceptes de la Loi doivent être suivis d'une manière conforme à cette explication de la prière, et nous voudrions volontiers vous exposer les détails de ce culte particulier ; mais il serait difficile d'aborder un sujet qu'il ne faut pas communiquer à tout le monde. C'est pour cela que nous avons établi une distinction entre les deux parties de la prière, qui suffira aux gens assez doués de pénétration, ce que cette question ne fait qu'indiquer. Par conséquent, je vous défends d'en parler à ceux qui sont égarés par les sens, dont le cœur est appesanti par les passions mondaines, et les yeux aveuglés pour toute noble jouissance.

SUR LE DESTIN

La majesté de Dieu ne nous permet pas, pour nous approcher d'elle, de prendre la route de l'intelligence inférieure, puisque le Créateur divin n'agit et n'est au repos, n'avance et ne recule point comme l'homme, pour son propre intérêt. Par la comparaison de ses actions avec les actions humaines, les expressions se confondront, et des ténèbres profondes vous envelopperont, plus épaisses encore que vos doutes, causées par la réflexion sur les promesses et les menaces de la récompense et de la punition de l'autre vie. Il ne vous restera, dans l'espoir d'éloigner ces doutes et d'écarter ces ténèbres, en fait d'obligation imposée de faire le bien, d'en excuser la négligence tout en cherchant à vous soustraire à la répréhension divine, qu'un fardeau peut-être encore plus lourd que celui de votre adversaire, tenant au destin.

Nous voyons donc que le destin est le moteur de l'in-

tention et l'exécuteur de l'action humaine ; c'est lui qui, en maître absolu, s'attaque à la fragile demeure de l'homme, par toutes espèces d'artifices (c'est-à-dire les tentations du monde sensible), bien que l'entrée en soit défendue par des gardiens (c'est-à-dire les facultés intellectuelles de l'homme) ; ces assaillants ont plein pouvoir d'agir par toutes sortes de tentations et de moyens de persuasion, tandis que la défense est confiée à des gardiens dont l'utilité pourtant n'est pas bien sûre, dont l'initiative est molle et l'influence souvent très faible. Les pensées salutaires ne sont éveillées que par des voix intérieures, qui, s'opposant aux tentations, chassent le sommeil du malheureux hésitant, brisent l'enveloppe du cœur et, en soufflant le feu dans son intérieur, font espérer qu'il échappera à de nouvelles attaques. Mais s'il balance entre les tentations et les admonitions, il sera bientôt livré comme une proie et sacrifié à ses ennemis et à la perdition.

Quant à ces motifs extérieurs et accidentels qui influencent la volonté et les actions humaines, il est en général à remarquer que l'imagination ainsi que la réflexion, qui provoquent la pensée, dérivent de l'intérieur qui précède toujours la manifestation de la volonté. Quelquefois, cette image, qui frappe la réflexion et l'éveille, a son origine dans une représentation solide, une opinion d'une force durable ; mais, quelquefois, c'est une image fugitive, un souffle vague et peu stable, dérivant d'une fantaisie troublée, et trop faible lui-même, pour être retenu. La base de cette espèce d'impression n'est ordinairement qu'un éveil subit de la sensualité ou de la colère, qui passe promptement à d'autres sensations provoquées par des impressions du même genre, et que l'on a peine à se rappeler et à compter. Quelquefois nous

voyons l'éclair d'une volonté faible briller après ces impressions ; mais si elle n'était pas secondée par d'autres impulsions, tout, en vérité, serait plongé dans la torpeur, et même, si cet éclair est supposé assez puissant, l'action qui en résulte ne dépassera pas celle d'un rêveur, dont les desseins ne sont fixés à rien de solide. C'est un moteur dérivant de l'étincelle dans de la fantaisie, et s'éteignant avec elle, comme cela arrive, dans un rêve, au dormeur, qui, plongé dans le sommeil, n'est impressionné que d'une image vague et vaine. De même que celui-ci n'a pas perdu la sensibilité et le mouvement, ainsi la pensée est accessible à cet éclair fugitif ; ce ne sont que les membres extérieurs qui sont assoupis par le sommeil, tandis que l'intérieur est en éveil et la réflexion toujours travaille, unie à la force du désir. Ainsi l'homme, en général, se trouve entre l'état de veille et de sommeil ; tantôt il est surexcité par la fantaisie, tantôt par une opinion indécise, tantôt enfin par le désir, qui, uni à la force de l'intention et secondé par des impulsions, maîtrise tout à la fois et produit le mouvement de l'action. Nous considérerons donc le désir comme le principe de toute volition et action ; mais ici, il faut observer que toute volition et spontanéité humaine a un principe de commencement, qui, de même, suppose une cause réelle à laquelle l'existence de ce principe se rattache ; là où cet enchaînement n'existe pas, tout lien de causalité est rompu.

AMÉRIQUE
ET
OCÉANIE

LE POPOL-VUH

Avant d'aborder l'étude de l'occultisme dans les nations européennes, il nous reste à donner quelques exemples de textes ésotériques provenant des pays dernier-venus dans la civilisation du monde. Ces textes ne sont pas nombreux, et nous citerons, parmi ceux du continent américain, le Popol-Vuh, ou Livre Sacré National. Cet ouvrage fort peu connu, est l'original du Te-Amoxtli, *qui est le livre divin des Toltèques, anciens habitants du sud de l'Amérique méridionale, écrit en langue Quichée. Bien que sa rédaction actuelle ait été faite après la découverte de l'Amérique, et soit fortement teintée de christianisme, ce livre contient néanmoins les traditions les plus anciennes de l'Amérique. Nous en extrayons les premières pages, suivant l'excellente traduction de Brasseur de Bourbourg.*

LE PRINCIPE DES CHOSES

Voici l'origine de l'ancienne histoire du pays ici appelé Quiché.

Ici nous écrirons et nous commencerons l'histoire d'autrefois, le principe et l'origine de tout ce qui s'est fait dans la cité du Quiché, dans les tribus de la nation quichée.

Voici donc que nous amènerons la manifestation, la découverte et l'éclatement de ce qui était dans l'obscurité, l'œuvre de son aurore par la volonté du Créateur

et du Formateur, de Celui qui engendre, de Celui qui donne l'être, et dont les noms sont : Un Tireur de sarbacane au sarigue, un Tireur de sarbacane au chacal, le Grand Blanc piqueur d'épines, le Dominateur, le Serpent couvert de plumes, le Cœur des Lacs, le Cœur de la Mer, le Maître du planisphère verdoyant, le Maître de la surface azurée.

C'est ainsi qu'on nomme, qu'on chante et qu'on célèbre ensemble ceux qui sont la Grand'Mère et l'Aïeul, dont le nom est Xpiyacoc, Xmucané : conservateur et protectrice ; deux fois grand'mère, deux fois aïeul, ainsi qu'il est dit dans les histoires quichées.

Voilà ce que nous écrirons depuis qu'on a promulgué la parole de Dieu, et en dedans du christianisme, nous le reproduirons, parce qu'on ne voit plus ce livre national, où l'on voyait clairement qu'on était venu de l'autre côté de la mer, c'est-à-dire « le récit de notre existence dans le pays de l'ombre, et comment nous vîmes la lumière et la vie », ainsi qu'il est appelé.

(*Prologue.*)

C'est le premier livre, écrit anciennement ; mais sa vue est cachée à celui qui voit et qui pense. Admirable est son apparition et le récit du temps auquel acheva de se former tout ce qui est au ciel et sur la terre, la quadrature et la quadrangulation de leurs signes, la mesure de leurs angles, leur alignement et l'établissement des parallèles au ciel et sur la terre, aux quatre extrémités, aux quatre points cardinaux, comme il fut dit par le Créateur et le Formateur, la Mère, le Père de la Vie, de l'Existence, Celui par qui tout agit et respire, père et vivificateur de la paix des peuples.

Voici le récit, comme quoi tout était en suspens, tout

était calme et silencieux, tout était immobile, tout était paisible, et vide était l'immensité des cieux.

Voilà donc la première parole et le premier discours. Il n'y avait pas encore un seul homme, pas un animal, pas d'oiseaux, de poissons, d'écrevisses, de bois, de pierres, de fondrières, de ravins, d'herbe ou de bocages ; le ciel seulement existait.

La face de la terre ne se manifestait pas encore ; seule la mer paisible était, et tout l'espace des cieux.

Il n'y avait rien encore qui fît corps, rien qui s'accrochât à autre chose, rien qui se balançât, qui fît un frôlement ou qui fît entendre un son dans le ciel.

Il n'y avait rien qui existât debout ; il n'y avait rien que l'eau paisible, que la mer calme et seule dans ses bornes, car il n'y avait rien qui existât.

Ce n'était que l'immobilité et le silence dans les ténèbres, dans la nuit. Seuls aussi le Créateur, le Formateur, le Dominateur, le Serpent couvert de plumes, Ceux qui engendrent, Ceux qui donnent l'être, sont sur l'eau comme une lumière grandissante.

Ils sont enveloppés de vert et d'azur ; voilà pourquoi leur nom est Gucumatz ; des plus grands sages est leur être. Voilà comment le ciel existe, comment existe également le cœur du ciel ; tel est le nom de Dieu ; c'est ainsi qu'il s'appelle.

C'est alors que sa parole vint ici avec le Dominateur et le Gucumatz, dans les ténèbres et dans la nuit ; et qu'elle parla avec le Dominateur, le Gucumatz.

Et ils parlèrent ; alors ils se consultèrent et méditèrent ; ils se comprirent ; ils joignirent leurs paroles et leurs avis.

Alors il fit jour pendant qu'ils se consultaient ; et au moment de l'aurore, l'homme se manifesta, tandis qu'ils

tenaient conseil sur la production et la croissance des bois et des lianes, sur la nature de la vie et de l'humanité, opérées dans les ténèbres et par la nuit, par celui qui est le Cœur du Ciel, dont le nom est Hurakan.

(Chapitre I.)

LE MYTHE DE L'ARC-EN-CIEL

Les textes magiques australiens sont fort rares. Les peuplades océaniennes et polynésiennes ont eu cependant des sociétés de magiciens et de sorciers dans lesquelles se faisait une véritable initiation. Mais leur doctrine n'a pas été recueillie par écrit, faute de posséder, de la part de ces peuples, un système graphique véritable. Voici un texte appartenant à la tribu des Khabis, disparue aujourd'hui ; il est relatif à l'arc-en-ciel, qui est l'initiateur du magicien. Ce récit a été recueilli oralement par un missionnaire nommé Mathew, et inséré par E. Curr, dans The Australian Race, 1886.

L'ARC-EN-CIEL

Arc-en-ciel est méchant.

Il a volé un jeune métis, et mis un autre garçon à sa place, mais qui est noir.

Il a emporté l'enfant dans un trou de la montagne et l'y a mis.

Dans ce trou est l'enfant ; de jour, il sort.

L'arc-en-ciel capable de donner la vie.

Toi, une fois malade, va te coucher au bord de l'eau.
Toi guéri.

L'indigène donne à arc-en-ciel des pierres nan-pai ; arc-en-ciel donne à l'indigène de la corde.

Les Pierres de Kundangur.

A l'intérieur du noir sont toujours des pierres, dans ses mains, os, reins, muscles, tête, ongles.
Toi, reste surnageant, dans ton estomac elles entrent.
Toi plus malade ; toi rempli de vitalité.
Tu es devenu mannur.

La Trouvaille des Pierres.

Toi, étends-toi sous un arbre.
Tu entends un sifflement.
La pierre Nganpai entre en toi.
Elle entre avec du bruit.
Tu es plein de vitalité ; tu ne mourras pas.

XII^e ET XIII^e SIÈCLES

ARTEPHIUS

(VERS 1130)

On ne connaît presque rien de cet alchimiste dont le Livre Secret *fut célèbre au Moyen-Age ; il paraît être l'un des fondateurs de cette brillante école occidentale qui compta des adeptes jusqu'au* XVIII^e^ *siècle. Si la préface du Livre Secret est authentique, on constate qu'il a pris soin lui-même de s'entourer d'un prestige mystérieux, et de créer sa propre légende. Il prétend avoir prolongé ses jours comme ceux des patriarches, par l'usage de la médecine philosophique. « Depuis mille ans, dit-il (lesquels ont déjà passé sur moi depuis ma naissance, par la grâce du Dieu unique et omnipotent, et par l'usage que j'ai fait de cette admirable quintessence), lorsque j'eus reconnu que, pendant ce long espace de temps, aucun autre que moi n'avait pu obtenir le Magistère d'Hermès, à cause de l'obscurité des paroles des philosophes, mû par la piété, j'ai écrit ce livre sans rien omettre (sauf quelque chose, cependant, qu'il n'est permis à personne d'écrire, parce que ce n'est révélé que par Dieu ou par un maître). »*

LIVRE SECRET DE L'ART OCCULTE

OU DE LA PIERRE PHILOSOPHALE

Notre pierre contient : corps, âme et esprit. O nature! comme tu changes les corps en esprit! ce que tu ne ferais pas si l'esprit ne s'incorporait pas aux corps, et si les corps ne se faisaient pas volatils avec l'esprit, et ensuite

permanents. L'un est donc passé dans l'autre, et ils se sont convertis l'un en l'autre par la sapience. O sapience! comme tu fais devenir l'or volatil et fugitif, bien qu'il soit naturellement très fixe! Il faut donc dissoudre et liquéfier ces corps par notre eau, et faire de ceux-ci une eau permanente, une eau dorée sublimée, laissant au fond le gros, le terrestre et le superflu sec. Et dans cette sublimation le feu doit être lent, parce que, si dans cette sublimation dans le feu lent les corps n'ont pas été purifiés, et si leurs parties grossières et, remarque-le bien, terrestres, n'ont pas été séparées de l'immondice mort, tu serais empêché, par ceci, de pouvoir parfaire l'œuvre. Car tu n'as besoin que de la nature subtile et ténue des corps dissous, que notre eau te donnera, si tu procèdes par le feu silencieux, en séparant ce qui est hétérogène de ce qui est homogène.

ALBERT LE GRAND

(1193-1280)

Ce savant dominicain naquit à Lavingen en Souabe, de la famille des comtes de Bollstaedt ; il fit ses études à Pavie, enseigna la philosophie aristotélicienne à Paris et à Cologne, puis fut nommé archevêque de Ratisbonne. Ses œuvres théologiques et philosophiques ont été recueillies en vingt et un volumes in-folio ; ce ne sont, pour la plupart, que des compilations d'Aristote, de Pierre Lombard et de quelques écrivains arabes. Cependant il s'adonna avec ardeur à l'étude de la physique et des sciences naturelles, fort négligées à son époque,

et il reste de lui plusieurs traités d'alchimie, ainsi que deux ouvrages fort curieux sur la génération et sur les vertus des plantes et des pierres. Il eut, de son vivant même, la réputation d'un magicien. Il donna à Cologne, à Guillaume de Hollande, un festin pendant lequel il fit apparaître, en plein hiver, toutes les fleurs du printemps dans le jardin du cloître. Un mystérieux automate qu'il avait construit fut brisé par son disciple, saint Thomas d'Aquin, qui y vit une œuvre du démon. Il serait à désirer que l'on fît une traduction exacte des livres de sciences physiques d'Albert le Grand. Ils ont été abrégés et dénaturés dans un ouvrage informe et populaire intitulé : Les Secrets du Grand Albert, *compilation grossière dont la lecture n'est pas recommandable. On a placé également sous son nom un ouvrage de sorcellerie :* Le Petit Albert, *à la rédaction duquel il est complètement étranger. On verra, par les extraits que nous donnons du livre* De Secretis Mulierum, *qu'il tenait l'astrologie en grand honneur, et ne la croyait pas incompatible avec la foi catholique.*

DES SECRETS CONCERNANT LES FEMMES

Il est certains auteurs qui enseignent que quelques-unes des planètes peuvent dominer au temps désigné (pour la génération) ; et ceci se rapporte beaucoup à ce que je vais dire ; et afin que l'on ne me taxe pas d'ignorance en omettant ceci, je déclarerai ici que toutes les forces que l'âme enferme dans le corps, elle les réunit par les sphères ou corps célestes.

Car par l'orbe ultime qui, par le mouvement diurne, embrasse toutes les sphères inférieures, les puissances d'existence et de mouvement, principalement et radicale-

ment, sont influées à la matière ; et par l'orbe des étoiles fixes, le fœtus reçoit la vertu par laquelle il sera caractérisé dans l'existence, selon les diverses figurations et choses accidentelles. Et ceci lui vient dans ce qui concerne la forme; mais il reçoit également, par cet orbe, l'autre force qui lui donne l'existence. Et, selon les diverses natures de cet orbe, après la sphère étoilée est placée la sphère de Saturne, selon les Astronomes ; et par celle-ci sont versées à l'âme les puissances de discerner et de raisonner. Et ensuite la sphère de Jupiter ; et par celle-ci influent la magnanimité de l'âme et plusieurs passions de l'âme. Et de la sphère de Mars influent l'animosité de l'âme et la puissance irascible et les autres désirs de l'âme. Et du Soleil influe la puissance de savoir et de se remémorer. De Vénus, les mouvements de concupiscence et de désir. De Mercure la puissance de se réjouir et de se délecter. De la Lune, qui est la racine de toutes les puissances naturelles, la puissance vivifiante (*virtus vegetandi*) ; de tous (ces astres) procèdent ces puissances, et plusieurs autres contenues dans l'âme ; et puisque celles-ci proviennent des diverses parties des corps célestes, elles sont distribuées dans toutes les parties de l'âme et non seulement à l'âme, mais à tout le composé que l'accident simple ne suffit pas à sustenter.

(*Chapitre II.*)

Et il faut savoir que toutes les étoiles et autres parties du corps supercéleste accomplissent divinement ces offices, et agissent toujours ainsi, et n'empêchent jamais ce qui provient de leur propriété. Et, au contraire, s'il est bon de dire, selon la doctrine admise, que toutes les choses inférieures sont régies par les choses supérieures, on peut affirmer même que par le divin sacrifice et l'im-

molation des bêtes, et autres choses qui sont faites en ce monde, il est impossible de se dérober à l'action des corps supercélestes, qui donnent la vie et la mort.

(*Chapitre VII.*)

ROGER BACON

(1214-1294)

Ce célèbre moine franciscain anglais est considéré comme le savant le plus grand de son siècle, car il fut à peu près seul à comprendre que la science devait être le fruit de l'expérience, à une époque où tous les autres ne s'occupaient qu'à compiler des livres. Après avoir étudié la théologie à l'Université d'Oxford et à celle de Paris, il alla se fixer à Oxford et passa sa vie dans un immense laboratoire qu'il fit édifier à ses frais. En recherchant les secrets de la nature, il toucha à l'occultisme, s'adonna à l'astrologie, à l'alchimie, et eut connaissance du sommeil magnétique. Ayant été accusé de sorcellerie, il fut quelque temps emprisonné ; mais il se disculpa auprès du Pape par sa Lettre sur les Secrets de la Nature et la nullité de la Magie, *qui contenait pourtant l'exposé de toute sa croyance aux pratiques de l'occultisme. On peut voir, d'après ce document et d'après son ouvrage plus important :* l'Opus Majus, *qu'il a connu la poudre à canon, l'usage des lentilles convexes et concaves, ainsi qu'une substance inflammable de la nature du phosphore. Il a laissé également un opuscule sur la prolongation de la vie humaine, et quelques petits traités*

d'alchimie. La Lettre sur les Secrets de la Nature *ayant été traduite en français d'une façon extrêmement fantaisiste, nous sommes heureux d'en donner ici quelques pages, rectifiées sur l'original, et qui auront la valeur de l'inédit.*

LETTRE SUR LES SECRETS DE LA NATURE

DES AMULETTES

Pour les caractères et les talismans il est certain que, s'ils ne sont faits aux époques prescrites, ils n'ont aucune espèce d'efficacité. C'est pour cela que celui qui les fait comme ils sont formés dans les livres, en ne tenant compte que de la seule figure, sera jugé par tous les sages comme ayant travaillé en vain. Mais ceux qui savent faire les œuvres sous les constellations désignées à la face des cieux, ceux-là peuvent disposer, non seulement les caractères, mais encore toutes leurs opérations, tant de la nature que de l'art, selon la puissance du ciel. Mais comme il est difficile de connaître la certitude des choses célestes, beaucoup commettent de grandes erreurs, et peu nombreux sont ceux qui savent ordonner quelque chose utilement et véritablement. C'est pourquoi nombre de mathématiciens qui jugent et opèrent par les étoiles, ne font pas grand'chose d'utile, bien qu'ils soient très habiles ; ceux qui possèdent suffisamment cet art peuvent faire des choses très utiles, tant par les œuvres que par les jugements aux temps favorables. Cependant, il faut considérer que, lorsqu'un médecin habile ou toute autre personne doit exciter l'âme, bien qu'elle puisse ajouter des vers et des caractères écrits, il est certain que ces vers et ces caractères n'opèrent pas par eux-mêmes, mais afin que le remède soit pris avec plus de confiance et d'em-

pressement, et que l'âme du patient soit excitée, qu'il ait plus de confiance, qu'il espère, se réjouisse, parce que l'âme excitée peut rénover bien des choses en son propre corps, en sorte qu'il passe de la maladie à la santé, par la joie et la confiance. Si donc un médecin, pour accroître le prestige de son œuvre, et afin d'exciter le malade à l'espoir et à la confiance, agit de cette manière et non par tromperie, mais simplement pour donner de l'espoir dans la guérison, il n'y a rien de condamnable ; car lui-même peut permettre de porter au cou de ces vers et de ces caractères que l'on suspend au cou et qu'il défend hormis ce cas. L'âme peut en effet beaucoup sur le corps par ses fortes affections, comme l'enseigne Avicenne, et tous les sages sont d'accord là-dessus.

Chapitre II : Des Caractères, des Formules et de leur usage.)

DE LA SUGGESTION

Il est quelque chose de plus fort que tout ce qui précède. Bien que l'âme raisonnable ne puisse être contrainte puisqu'elle possède la liberté de son jugement, elle peut cependant être efficacement disposée, dominée et excitée de telle sorte qu'elle changera volontiers ses habitudes, ses affections, ses volitions, selon la volonté d'un autre, et non seulement on peut ainsi dominer une personne seule mais encore tout une armée, une cité et tout le peuple d'une contrée. Aristote, dans le *Livre des Secrets*, enseigne une expérience de ce genre à faire sur un peuple, une armée ou sur un individu. L'on peut dire que c'est là l'extrême limite de la nature et de l'art.

Chapitre VI : Des Expériences merveilleuses.)

PROLONGATION DE LA VIE HUMAINE

Le point le plus élevé auquel l'art puisse parvenir au moyen de toute la puissance de la nature, c'est la prolongation de la vie humaine pour une longue durée. De nombreuses expériences attestent cette possibilité, car Pline raconte que Pollion, par sa sobriété, se conserva sain de corps et d'âme au delà des limites ordinaires de la vie humaine. Octave-Auguste lui ayant demandé ce qu'il avait fait pour vivre si longtemps, il lui répondit énigmatiquement qu'il avait usé de l'huile à l'extérieur et de l'hydromel à l'intérieur (huit parties d'eau, neuf de miel selon les auteurs). Dans la suite des temps, il se produisit d'autres faits semblables : un paysan, labourant les champs avec sa charrue, trouva un vase d'or qui renfermait un liquide. Croyant que c'était de la rosée du ciel, il s'en lava le visage et en but ; et, renouvelé tout à coup dans son corps et son esprit, et dans l'excellence de la Sapience, de bouvier il devint portefaix du roi de Sicile, ce qui arriva du temps du roi Wilhelm. Et il est prouvé par le témoignage des lettres papales, qu'un Allemand, captif chez les Sarrasins, reçut une médecine qui prolongea sa vie au delà de cinq cents ans. Car le roi qui le tenait captif, reçut du Grand Roi des ambassadeurs qui lui apportaient cette médecine ; mais, les tenant pour suspects, le roi avait éprouvé sur le captif ce qui lui avait été envoyé. De même la dame de Nemours en Grande-Bretagne, cherchant sa biche blanche, trouva un onguent avec lequel le garde de la forêt s'était oint tout le corps excepté la plante des pieds ; il vécut trois cents ans sans maladie, excepté des douleurs aux pieds. Nous avons trouvé plusieurs fois, de notre temps, des paysans qui, sans le conseil des médecins, ont vécu environ cent ans

et plus, en assez bonne santé. Ces exemples sont confirmés par ce qui se passe chez les animaux comme les cerfs, les aigles, les serpents et beaucoup d'autres qui redeviennent jeunes par la vertu des plantes et des pierres. Et c'est pourquoi les sages, excités par l'exemple des animaux, se sont mis à la recherche de ce secret, pensant qu'il serait possible à l'homme d'obtenir ce qui a été accordé aux brutes elles-mêmes. C'est pour cette raison qu'Artéphius, ayant scruté dans sa sagesse les forces secrètes des animaux, des pierres, des herbes et de toutes autres choses, dans le but de pénétrer les secrets de la nature et principalement pour la prolongation de la vie, se glorifie d'avoir vécu mille vingt-cinq ans.

Et la possibilité de la prolongation de la vie est confirmée par ceci, que l'homme est naturellement immortel, c'est-à-dire pouvant ne pas mourir ; et même après le péché, il put vivre environ mille ans ; mais ensuite la longévité humaine s'est abrégée peu à peu. Il importe donc que cette abréviation soit accidentelle ; c'est pourquoi on pourra y porter remède, soit en totalité, soit en partie. Mais si nous voulons chercher la cause accidentelle de cette corruption, nous trouverons qu'elle ne provient pas du ciel, ni d'autre chose que d'une défectuosité du régime de santé. Car c'est pour cela même que les parents, qui ont été corrompus, engendrent des enfants d'une complexion et d'une composition corrompues, et que les enfants de leurs enfants se corrompent pour la même cause. C'est ainsi que la corruption se transmet continuellement de père en fils, jusqu'à ce qu'il en résulte une abréviation de la vie. Il ne s'ensuit pas de là cependant que la vie se raccourcira de plus en plus, parce qu'il n'a pas été établi un terme dans l'espèce humaine ; les hommes vivent assez souvent jusqu'à quatre-vingts ans,

mais après, leur vie n'est que peine et maladie. Le remède véritable contre la corruption particulière de chacun n'aurait d'effet que s'il s'exerçait à partir de la jeunesse sur le régime de santé complet et qui consiste dans la nourriture et la boisson, le sommeil et la veille, le mouvement et le repos, l'évacuation et la rétention, l'air et la passion de l'âme. Et si quelqu'un suivait un tel régime depuis sa naissance, il vivrait autant que le permettraient les dispositions naturelles reçues de ses parents ; il parviendrait jusqu'au terme extrême de la nature (tombée par la justice originelle) qu'il ne pourrait outrepasser cependant, car ce régime ne peut rien ou peu contre la corruption ancienne des parents.

(*Chapitre VII : De l'art de reculer la vieillesse et de la prolongation de la vie humaine.*)

ARNAULD DE VILLENEUVE

(1238-1314)

Ce médecin, le plus célèbre du Moyen-Age, fut une brillante illustration de l'Ecole de Montpellier. Il n'hésita pas, l'un des premiers, à rejeter le joug de l'école Arabe et à lui substituer la méthode expérimentale, ce qui fit accomplir à la science chimique des progrès rapides : on lui doit la découverte de l'alcool, des acides sulfurique, azotique et chlorhydrique, de l'essence de térébenthine. Il s'adonna à l'astrologie et à l'alchimie, et il a écrit sur ces sciences des traités qui sont demeurés longtemps célèbres. De ses œuvres, qui ont été réunies en un volume

in-folio, nous avons choisi quelques pages sur les songes et un curieux mémoire sur les maléfices.

EXPLICATION DES VISIONS

QUI ONT LIEU PENDANT LE SOMMEIL

Nous reconnaissons que les philosophes anciens, de l'Inde, de la Perse, de l'Egypte ou de la Grèce, ont étudié attentivement, pour un motif spirituel, les visions qui adviennent pendant le sommeil. Ils ne prêtaient pas attention aux choses elles-mêmes qui apparaissaient en ces visions ; mais, connaissant parfaitement l'essence de l'âme, ils en déduisaient une connaissance anticipée et supérieure des choses futures. Car les philosophes, de quelque nation que ce soit, eurent comme principal sujet d'étude la connaissance de l'état de l'âme après la mort. Or, ils ne pouvaient pas obtenir cette connaissance par la voie de la nature, sinon en considérant l'acte ou l'opération de l'âme elle-même, et ceci, soit dans le sommeil, soit dans la veille, mais principalement pendant le sommeil, comme l'atteste le livre III du *Traité de l'âme* d'Aristote, et le livre XVI du *Traité des animaux ;* d'où ils conclurent que la substance de l'âme était séparée (du corps). Et, en considérant ultérieurement ce qui fait l'objet des visions, ils s'aperçurent que l'âme saisissait les choses futures selon l'essence intellectuelle, et non par le sens précédant ce futur ; c'est pourquoi il était nécessaire que l'âme possédât le futur par le moyen de ce qui communique avec les substances spéciales, car selon que la lumière de l'éternité atteint celui-ci et que ce qui est en un temps déterminé apparaît, on peut ensuite obtenir l'explication de plusieurs époques. D'où, si dans cette âme intellective,

il ne se fût pas trouvé l'usage de quelque sens intérieur, le mode de comprendre la totalité des choses nous fût apparu seulement après la mort. Cependant, certains ont étudié avec ardeur le moyen de comprendre ceci en s'en approchant plus près, par l'instigation de la nature qui ne cesse de promouvoir chacun vers sa perfection. Car celui qui accorde à l'âme humaine d'être une substance spirituelle, ne juge pas sans raison si beaucoup de choses du futur se dévoilent à nous, et principalement parce que notre âme est moins empêchée par les opérations corporelles. Les opérations corporelles distraient beaucoup parce que, par ces opérations corporelles elles-mêmes, l'intellect est troublé et distrait. (*Proemium.*)

REMÈDES CONTRE LES MALÉFICES

Il est quelques hommes qui, empêchés par les maléfices, ne peuvent pratiquer le coït avec leur femme ; pour leur être utile, nous voulons dévoiler dans ce livre quel est le médicament très saint, si nous ne nous abusons pas. S'il te convient, espère donc en Dieu, et il te donnera la bénignité. Mais parce que les maléfices sont multiples, nous allons d'abord les étudier. Quelques-uns des maléfices proviennent d'animaux, comme les testicules de coq placés sur le lit avec du sang, ont pour effet d'empêcher ceux qui sont dans le lit de s'unir ; d'autres de caractères écrits avec du sang de chauve-souris ; d'autres par les choses qui naissent de la terre, comme si une noix ou un gland est séparé en deux et qu'une des moitiés soit placée en une partie et l'autre dans une autre partie du chemin par lequel doivent venir l'époux et l'épouse ; d'autres sont confectionnés au moyen de graines de fèves qui ne sont ni amollies par l'eau chaude, ni cuites par le feu,

ce qui est le maléfice le plus pernicieux si trois ou quatre de ces graines sont placées sous le lit, ou dans le chemin, ou sur la porte ou auprès des époux. Il en est d'autres qui sont faits de métaux, soit de fer, ou de plomb et fer ; d'autres sont faits d'une aiguille avec laquelle les morts ou les mortes sont cousus dans leur suaire ; et comme toutes ces choses diaboliques qui s'accomplissent principalement dans les femmes sont guéries par les moyens, les uns divins, les autres humains, donc si un époux ou une épouse sont opprimés par des maléfices de ce genre, il est plus saint, en vérité, de rechercher ceux-ci, parce que, s'il ne leur est pas porté secours, ils se séparent et se fuient et, de cette façon, le maléfice s'exerce non seulement dans les paroxysmes, mais même dans le traitement.

Si nous voulons extirper le maléfice du lit, il faut voir si le maléfice s'y trouve et l'emporter. Mais si l'auteur de ce maléfice l'y place, soit de jour, soit de nuit, sans que l'on puisse s'en emparer, il faut chercher une autre maison dans laquelle l'homme et la femme puissent se coucher ; mais on reconnaît si ce maléfice a été composé par des caractères, lorsque l'époux et l'épouse ne s'aiment pas l'un l'autre ; il faut donc chercher le maléfice sur le seuil de la porte, ou dessous, et, si l'on trouve quelque chose il faut l'apporter au prêtre. Mais s'il n'en est pas ainsi, et qu'une noix ou un gland soit la cause du maléfice, il faut prendre l'objet maléfique, ce gland ou cette noix qui est séparée, et que l'homme, en en prenant une moitié, se mette en marche et se place à un certain endroit ; puis, que la femme, partant d'un autre point, et portant l'autre moitié, s'arrête au même endroit ; la coquille étant ôtée, que la noix soit reconstituée, et, lorsqu'elle sera raffermie, qu'ils la mangent au bout de six jours. Si le maléfice a été donné par les fèves, la guérison

peut être mieux obtenue par les moyens divins que par les moyens humains. Si le maléfice est produit par l'aiguille des morts, le maléfice doit être cherché dans le matelas ou l'oreiller du lit ; s'il ne peut être trouvé, il faut aller coucher dans une autre maison et un autre lit.

REMÈDES ÉPROUVÉS CONTRE LES DÉMONS

Le fiel de chien mâle et noir étant aspergé sur la maison, combat le démon et l'empêche de jeter le maléfice sur la maison. — Les murs de la maison étant aspergés de sang de chien, la maison se trouve purgée de tout maléfice. — Que le fiel d'un poisson quelconque, principalement des petits poissons plats, soit porté par l'époux et l'épouse sur eux-mêmes pendant qu'ils dorment, puis qu'il soit placé sur des charbons ardents et qu'ils en respirent la fumée, et tous les maléfices susdits s'évanouiront. — Si l'on place du vif argent dans un tube ou une canne et que l'on en ferme l'extrémité avec de la cire, l'époux et l'épouse seront exempts de tout maléfice. — Si de l'armoise est placée sur le seuil de la porte ou au-dessous, il est impossible qu'aucun maléfice puisse nuire à la maison. — De même si la pierre appelée aimant est portée par l'homme et la femme, toute discorde entre eux est aussitôt apaisée. — Si l'on porte sur soi de la racine de bryone, l'on se trouve à l'abri de tout maléfice. — Si l'homme porte sur lui un cœur de corneille et la femme un fémur du même oiseau, ils s'uniront toujours parfaitement bien. — Si quelqu'un porte sur ses vêtements la racine dite de démoniaque, il obligera les démons des possédés de confesser qui ils sont, d'où ils viennent, et il les mettra en fuite.

RAYMOND LULLE

(1235-1315)

Le personnage le plus extraordinaire du Moyen-Age fut, sans contredit, Raymond Lulle, surnommé le Docteur Illuminé, *qui, par ses voyages, ses aventures, l'étendue de ses connaissances, et encore plus par la singularité de la méthode qu'il proposa pour l'étude des sciences, sut acquérir une renommée universelle. Ce théologien, qui fut une sorte de moine libre, tantôt errant, tantôt vivant en ermite, enseigna à Paris et à Montpellier, alla plusieurs fois en Terre-Sainte, en Egypte et en Barbarie ; il apprit la langue arabe et entreprit d'amener les Musulmans à la foi chrétienne. Ses nombreux ouvrages, réunis en dix volumes in-folio, sont tous inspirés d'une méthode qu'il appela* Ars Magna, *et qui tient à la fois de l'algèbre, de la mnémotechnie et de la logique aristotélicienne. Il remplaça les dix catégories d'Aristote par d'autres catégories d'un ordre plus élevé ; et il entreprit la tâche démesurée de classifier toutes les connaissances humaines et de les placer chacune dans une sorte de casier désigné par une lettre. Il se flattait de pouvoir raisonner ainsi sur des choses inconnues, de la même manière que les algébristes donnent le résultat généralisé d'un problème sans en connaître les données numériques. L'aspect fantastique des pages de l'*Ars Magna, *toutes constellées de signes mystérieux, fit donner à la philosophie de Raymond Lulle le nom de Kabbale, bien qu'il ne se soit jamais occupé de cette science ; on a même publié de lui un petit traité intitulé* de Auditu Kabbalistico, *dont le titre a trompé bien des chercheurs de mystère, et qui,*

en réalité, ne traite que de la classification des notions humaines, suivant la méthode des catégories. L'art lulliste passa, pendant plusieurs siècles, pour diabolique, d'autant mieux que Raymond Lulle ne manqua pas, par ailleurs, de s'adonner à l'étude de l'alchimie et de l'astrologie. Les procédés compliqués de sa métaphysique étant totalement inconnus aujourd'hui, bien que le souvenir de sa personnalité soit demeuré prestigieux, nous croyons intéressant de présenter ici, pour la première fois en français, les pages qu'il a consacrées au Chaos, *qu'il considère comme une sorte de composé parfait, l'agent essentiel, selon lui, de la génération des êtres.*

LE LIVRE DU CHAOS

DE L'ESSENCE DU CHAOS

L'essence du Chaos est divisée en quatre parties, qui sont : l'ignéité, l'aérité, l'aquéité et la terréité.

L'ignéité contient en soi, de son essence, l'ignéfié. L'aérité, de même, contient en soi l'aérificatif, l'aérifiable, l'action d'aérifier et l'aérifié. Il en est de même pour l'aquéité et la terréité.

L'ignificatif est la forme active, et il est son propre passif, c'est-à-dire que sa propre matière est ignifiable, parce que, de sa propre essence, il est ignificatif ; l'action d'ignifier est l'acte de ce même ignificatif, en lui-même ignifiable. Mais l'ignifié est supposé tout entier complexe dans la nature de l'ignéité ; et il en est de même pour l'aérité, l'aquéité et la terréité.

Dans l'essence de l'ignéité, toute la forme est dans la matière et vice-versa ; il en est de même dans les trois autres essences ; et parce que, en tout lieu, sous le circulus lunaire, ces quatre essences sont mêlées confusé-

ment l'une dans l'autre, l'ignificatif et l'aérifiable sont unis confusément, ainsi que l'ignificant avec l'aérificatif et le terréificable, et vice-versa avec le terréificant ; et ainsi les quatre essences susdites se meuvent et sont mues au même moment ou au même instant, l'une par l'autre, et si subtilement que, par tous les points les plus minimes de ce même Chaos, elles se trouvent mêlées toutes les quatre.

DE L'EXISTENCE DU CHAOS

Par l'ignificatif, l'aérificatif, l'aquéificatif et le terréificatif, une forme commune est multipliée, que nous appelons universal, de même que l'ignifiable, de l'aérifiable, de l'aquéifiable et du terréifiable se trouve unie ou multipliée une matière commune que nous avons dit être la première matière. De ces deux principes, savoir de cette forme et de cette matière, il résulte une entité, un suppôt, que nous appelons Chaos.

Ce même Chaos est le sujet dans lequel et par lequel sont toutes les entités naturelles sous le circulus lunaire ; il contient en soi tous les cinq universaux ou prédicables, et les dix prédicaments, et toutes les semences causales qui ont été créées dans l'instant de la création de ce Chaos ; et l'on doit comprendre ainsi que ces choses ne placent rien au-dessus de l'essence du Chaos ; mais, puisqu'elles sont dites créées en lui, c'est de lui qu'elles peuvent toutes être faites, par diverses transmutations

DES QUATRE ÉLÉMENTS

Les éléments sont au nombre de quatre, savoir : le feu, l'air, l'eau et la terre, qui sont quatre puissances avec lesquelles le Chaos influe l'essence dans les choses élé-

mentées ; ces quatre éléments sont influés selon que le Chaos a été influé par les quatre essences, savoir l'ignéité, etc., etc. Et c'est pourquoi le feu a sa propre ligne ou point procédant du Chaos dans toutes les espèces qui sont dans ce même Chaos, par la nature de l'ignéité ; et il en est de même pour les autres éléments.

Le feu se compose de forme et de matière, lesquels sont son essence même ; et il désire devenir un suppôt, c'est-à-dire un corps simple, de telle sorte que, entre sa forme propre et sa matière propre, il n'y ait aucune essence étrangère ; et il en est de même pour les autres éléments. Si donc l'on cherche pourquoi chaque élément est simple, nous répondrons que les quatre essences susdites de ce chaos ont été créées ensemble, mais confusément agrégées et mêlées dans ce même Chaos, et plus que subtilement, à cause de leur très grande concordance, qu'ils n'auraient pu obtenir sans contrariété, et parce que, naturellement, tout contraire fuit son contraire ; c'est pourquoi tant à cause de ses essences simples créées, qu'à cause de l'évitement de la contrariété, tout corps simple tend à vouloir exister séparément ; et c'est ainsi que le feu, trouvant la concordance susdite, ignifie les autres éléments, afin que, la contrariété étant consumée, il puisse être séparé des autres éléments ; et de même font les autres éléments, et c'est ainsi que nous pouvons comprendre la génération et la corruption.

DES QUATRE SPHÈRES

Nous disons que le Chaos tout entier est une entité ronde, pleine et étendue en quatre sphères circulaires, l'une contenant l'autre en elle-même, car la sphère du feu, qui est supérieure, contient la sphère de l'air, et la sphère de l'air contient en elle la sphère de l'eau, et la

sphère de l'eau contient la sphère de la terre que nous comprenons être le centre ; nous disons que cette sphère est le lieu propre auquel tend tout élément.

En outre, la sphère du feu est le lien approprié à ce feu, et la sphère de l'air le lien approprié à l'air, et ainsi des autres. Donc le feu, dans sa sphère, tend à devenir corps simple ; mais les essences des sphères, comme dans un lieu qui leur est impropre, selon le plus ou le moins, sont répandues et mélangées par tout le Chaos ; le feu ne peut être séparé, de façon à devenir un corps simple sans le mélange des autres ; et de même que l'âme, par exemple, qui existe dans tout notre corps, se manifeste avec plus de force dans certaines parties de notre corps que dans d'autres, de même le feu, qui existe dans tout le Chaos, a plus de force et d'essence dans sa sphère, qui lui est son lieu naturel, que dans les sphères des autres. Et ce que nous disons du feu doit s'entendre des autres corps élémentaires.

Tous les quatre éléments sont actifs dans leurs sphères, et capables d'action, chacun par soi-même et avec les autres, comme le feu qui, dans sa sphère, est ignificatif, et qui ignifie l'ignifiable par sa propre essence, de telle sorte qu'il est un suppôt simple ; mais, parce qu'il ne sait agir à cause du mélange des autres, il ignifie semblablement les essences des autres sphères ; de sorte que nul élément, en soi ou hors de soi, ne peut atteindre sa perfection, ce qui est de l'essence du chaos, comme nous l'avons dit, où se trouvent l'ignificatif ignifiable, etc., qui produisent un corps confus dans toute la concavité du parcours de la lune.

DE L'UNIVERSELLE TRANSMUTATION PAR LA FORME ET LA MATIÈRE DU CHAOS

Dans la génération de l'homme, le premier degré influence, par l'intermédiaire du Chaos, son essence dans le troisième, sans cependant engendrer, comme le père influe son essence, qui est la même que cette forme et matière par laquelle l'homme est formé, mais celle par laquelle le premier degré du chaos influe, par lui-même, une forme et une matière, de la même manière que le père, et par laquelle tout le corps de l'homme est engendré ; et ainsi il est manifeste que le père n'engendre pas l'engendré au moyen de cette essence par laquelle lui-même, le père, est homme, mais bien par cette autre essence qui, influée du premier degré du Chaos, est convertie en essence du corps humain, se revêtant de la similitude et de sa forme ; de telle sorte que le père, en engendrant, donne par le moyen du premier degré sa similitude et sa forme à son fils, non cependant ce nombre identique par lequel lui-même, le père, est homme, c'est-à-dire sa forme individuelle et spécifique et sa matière ; autrement il n'aurait aucune essence spécifique propre, la résurrection n'existerait pas, et le premier degré du Chaos n'influerait pas dans le troisième les essences individuelles et ne conserverait pas ces formes et matières individuelles que ceux qui ressuscitent doivent reprendre au dernier jour.

Dans la greffe a lieu une transmutation par influence, d'une forme dans une autre forme, et ainsi d'une matière dans une autre matière, non seulement entre la forme et la matière de l'espèce, mais là où sont conjuguées deux espèces, comme dans la greffe de la pomme sur le pêcher, dans laquelle, bien que leurs espèces soient diverses, il

existe un être spécifique de celles-ci, et où un nombre spécifique, en un seul corps unique, est cependant mélangé et composé par le Chaos, en un fruit de l'essence et de l'espèce de chacune des deux parties, ce qui est rendu évident par la couleur, la saveur et la position des fruits de l'arbre ainsi greffé.

Il en est de même pour la génération du mulet, car en lui sont mêlées les influences et la similitude du cheval et de l'âne, dont les existences, selon l'espèce, sont distinctes.

L'image et les lettres gravées par un sceau dans la cire, ne donnent pas à celle-ci leur existence selon le nombre, mais seulement leur similitude en figure, de même que la forme et la matière du générateur ne donnent pas à l'engendré leur être numériquement, mais seulement leur similitude substantielle par ce passage de l'influence au milieu d'elles-mêmes, en ce que le premier degré du Chaos influe de lui-même dans le troisième, par l'intermédiaire, c'est-à-dire par le masculin et le féminin dans les animaux, et par la graine dans les plantes.

PICATRIX

(XIII^e siècle)

Cet auteur, autrefois célèbre, aujourd'hui inconnu, fut un médecin arabe qui vécut en Espagne vers le XIII^e *siècle. Alphonse X, roi de Castille, fit traduire ses œuvres en espagnol, vers 1256, et elles obtinrent une vogue extraordinaire. Rabelais l'appela le* Révérend Père

en Diable, Picatrix *et Cornelis Agrippa puisa largement dans ses manuscrits pour écrire sa* Philosophie occulte. *Nous ne croyons pas que cette traduction espagnole ait jamais été imprimée, non plus qu'une traduction latine faite au* XVII^e^ *siècle. Nous ne connaissons plus de Picatrix qu'une traduction française manuscrite du* XVII^e^ *siècle, qui se trouve à la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris, et dont nous avons extrait les passages suivants. On remarquera que cet homme, que l'on a représenté uniquement comme démonologue et nécromancien, semble avoir entrevu toute la chimie organique ; le végétal, suivant lui, se nourrit du minéral ; l'animal se nourrit du végétal ; le minéral, enfin, se reconstitue lorsque l'animal vient, à son tour, se corrompre dans la terre. Ainsi, il semble avoir eu conscience de la présence des sels minéraux dans les corps organisés.*

DE LA MAGIE

DE LA SCIENCE DE CONNAITRE

Sachez, mon cher frère, qu'il n'y a pas de don plus grand et plus noble que Dieu ait fait aux hommes, que le savoir, car c'est ainsi qu'on a la connaissance des choses anciennes, que l'on découvre quelles sont les âmes de toutes choses de ce monde, quelles sont les causes les plus prochaines des causes des autres choses ; de quelle manière une chose s'accorde avec une autre ; pourquoi toutes choses qui existent possèdent l'existence, de quelle manière une chose est élevée par ordre après une autre, et dans quel lieu se tient celui qui est la racine et le principe de ce monde et de toutes les choses qui existent dans l'ordre que nous voyons. Celui par qui toutes choses anciennes et nouvelles sont connues est, en effet,

celui qui est le premier être ; rien ne manque en lui, et il n'a besoin d'aucun autre puisqu'il est le premier être et la cause des autres.

(Bibliothèque de l'Arsenal, Ms, n° 2794.)
(*Livre I, chapitre II.*)

DES PROPRIÉTÉS DE LA MAGIE

Il faut que vous sachiez que cette philosophie est nommée *magique* et que l'on appelle magiques toutes les opérations de l'homme que les sens et l'esprit suivent dans toutes les parties de l'œuvre, en l'aidant ou gouvernant pour opérer des choses admirables, ce qui est difficile à comprendre à cause de la faiblesse de nos sens, de même que la vue chancelle sur des ressemblances.

Cette science est très profonde et difficile à comprendre ; une partie consiste en pratique, parce que les œuvres sont d'esprit en esprit, c'est-à-dire à faire des choses semblables et qui ne sont pas substances, et la composition des images est un esprit dans un corps.

Nous appelons magie, en général, toutes choses cachées aux sens, et lorsque la plupart des hommes ne comprennent pas comment elles se font et de quelles causes elles viennent. Pour ce qui est des images, les sages les appellent *Thelgam* ou *Tetzavi*, ce qui s'interprète par *violateur*, parce que tout ce que fait l'image, elle le fait par violence, et pour vaincre toutes les choses pour lesquelles elle est composée. Elle fait tout par les œuvres de la victoire, par des proportions arithmétiques, par les influences et par les œuvres célestes, comme étant composée de corps propres à accomplir ce que je viens de dire, et en ce temps opportun, et par des fumigations qui donnent des forces, qui attirent les esprits vers les images. Cet elixir

de science est semblable à celui de vaincre les corps, les attirer et les réduire en d'autres plus purs ; et tout ce qu'il fait, il le fait par violence, et il opère comme le venin ou poison qui, parcourant les corps et les altérant, les réduit en sa propre nature, qui est la façon dont un corps est réduit en un autre par la force de la composition qui est en lui.

Or, c'est la propriété de ce lavis qu'on appelle élixir, d'être composé de terre, de feu, d'air et d'eau, lesquelles quatre forces sont aidées en lui et réduites en sa nature et propriété par laquelle la lavure qui est entrée dans quelque corps que ce soit, et qui le pénètre, arrose ses parties, ce qui le livre davantage à un autre corps, pour mieux obéir et être transmué. Semblablement agit l'élixir dans l'alchimie, puisque l'artiste convertit les corps d'une nature en une autre plus noble, en couvrant d'abord la dureté et le bruissement des esprits, puis leur ôtant le son et leur impureté, ce qui rend cet élixir secret. Selon les anciens sages, cet élixir peut être autrement appelé *force*, parce qu'il rompt les autres forces en convertissant, et qu'il transmue même d'une propriété à une autre, bien qu'il la réduise à sa ressemblance. Il n'y a point d'élixir dont la première partie de sa composition, ne soit faite des animaux, des minéraux et des végétaux, comme disent ceux qui prétendent qu'il ressemble au monde. Car le monde étant composé des choses que je viens de dire, de même on dit que l'élixir est composé de semblables choses parce que chaque partie en reçoit une dans une autre, et qu'une autre partie entre dans une autre, de là vient que les arbres ne peuvent subsister par eux-mêmes, non plus que les autres végétaux, et pareillement les minéraux ont besoin de la coction et de la force du feu avec l'humidité et la force du lait pour être accom-

plis. J'ai trouvé cela dans le livre qui a pour titre : *Les Ordinations.*

Or la magie est divisée en deux parties, en pratique, comme nous venons de le voir, et en théorique. La théorique est la science des lieux des étoiles fixes, parce que ce sont elles qui composent les figures célestes et les formes du ciel ; elle enseigne comment elles jettent leurs rayons, et de quelle manière elles se meuvent comme les planètes, et font les figures du ciel quand elles veulent faire ce qu'elles cherchent. Elle comprend tout ce que les anciens sages ont dit du différent choix du temps et des heures pour l'œuvre des images. Ainsi celui qui fait faire des images avec égalité sait la constellation convenable aux choses avec lesquelles sont formées les images, les matrices étant aussi une des parties de la magie, parce que les paroles ont en elles la vertu de la magie. De même, comme dit Platon, qu'un ancien ami devient l'ennemi de son ami par des paroles mauvaises et injurieuses, de même celui qui était ennemi devient ami par des paroles de bonté et de douceur, ce qui fait voir que la parole a en soi une puissance magique, et que la force est plus grande quand plusieurs forces sont jointes à l'envi l'une à l'autre, mutuellement entre elles ; aussi est-ce alors qu'est accomplie la vertu de la magie, et voilà ce qu'on appelle la théorique. La pratique est la composition des trois natures avec la vertu de l'infusion des étoiles fixes : ce que les Sages appellent vertu. Mais ils ne savent de quelle matière elle est ni de quelle manière elle se joint. Or, après que ces choses sont jointes entre elles, celles qui ont les vertus dont je viens de parler doivent avoir une chaleur élémentale, et elles l'acquièrent dans les fumigations. C'est ce qui aide à l'accomplissement de cette vertu imparfaite.

Pareillement elles doivent avoir une chaleur naturelle tempérée pour accorder, et ces deux choses ne peuvent être aidées ni accomplies sans l'esprit de l'homme et de l'animal. (*Id.*, Ms 2794. Livre I, chapitre II.)

PIERRE D'ABANO

(1236 ou 1250-1316)

Pierre d'Abano, célèbre astrologue et médecin du XIII^e^ *siècle, naquit à Abano, près de Padoue. Il a composé de nombreux ouvrages de médecine et de philosophie et donné une bonne version de Mesué et d'Aben Ezra. Il mourut, âgé de 66 ans, selon les uns, de 80 ans, selon les autres, dans les prisons de l'Inquisition, à Rome, où il fut enfermé pour crime de magie. On lui fit son procès après sa mort et on le brûla en effigie. En 1420, on le réhabilita à Padoue. On lui attribue un traité :* Les Eléments de Magie, *qui n'a jamais été imprimé, et dont une traduction française existe en manuscrit à la bibliothèque de l'Arsenal. Agrippa a transcrit cet ouvrage presque mot pour mot dans le Livre IV de sa* Philosophie occulte. *On prétend même que ce quatrième livre tout entier est de Pierre d'Abano et ne doit pas être attribué à Agrippa. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage de Pierre d'Abano a contribué largement à la popularité des* Grimoires, *auxquels nous consacrons plus loin un chapitre spécial.*

LES ÉLÉMENTS DE MAGIE

Il faut considérer plusieurs choses essentielles dans cette science d'où dépend la perfection de toutes les opéra-

tions que l'on veut faire. Il s'agit de faire des pentacles, des anneaux, des images, des enchantements, des oraisons, des conjurations, des sacrifices ; il faut avant tout composer un livre consacré où sont transcrites les conjurations que l'on fait aux esprits ; il faut choisir un temps clair et serein, afin que l'esprit ne soit pas lassé, et invoquer cet esprit par son nom et son caractère ; et après avoir obtenu ce que l'on désire, il faut congédier l'esprit.

Cela se fait tant pour l'évocation des bons esprits que pour celle des mauvais esprits, qui s'invoquent différemment selon les différentes occurences ; car ils se présentent quelquefois à nous, ils nous informent aussi quelquefois de nos demandes par songes.

Quiconque veut invoquer un bon esprit doit observer deux choses : premièrement, la disposition de l'invoquant ; secondement, qu'il soit disposé avec soin à ce mystère par plusieurs jours ; qu'il soit lavé avec de l'eau consacrée. A cet effet, il doit se tenir sobre, chaste, retiré de tous soins et affaires, jeûner s'il se peut plusieurs jours ; et pendant ces jours qu'il se tienne au lever du soleil au lieu où il veut faire l'invocation, vêtu des habits sacrés de lin blanc ; qu'il fasse à Dieu et aux anges la prière selon l'usage. Le nombre de jours est ordinairement une lune entière ou même quarante jours.

Qu'il choisisse un lieu pur, chaste, caché, éloigné du bruit, et qu'il ne puisse être vu de personne, et qu'il le consacre et exorcise ; et qu'il ait dans ce lieu, ou une table, ou un petit autel couvert de linge blanc pur, situé à l'Orient, et des deux côtés deux cierges allumés de cire vierge, qui brûlent sans cesse pendant tous ces jours. Au milieu de l'autel, on met la carte sacrée, couverte d'une soie de lin blanc, que l'on ne découvre point jusqu'à la fin du temps de jeûne. Vous aurez de quoi faire des fumi-

gations, puis de l'huile consacrée ; vous aurez également un encensoir placé à la tête de l'autel, qui restera allumé par le feu bénit pendant tout le temps de votre oraison. Vous aurez un habit long, de lin blanc, fermé devant et derrière, qui vous couvrira jusqu'aux pieds, que vous ceindrez d'une ceinture ; vous aurez pour la tête une bandelette ou ruban, sur lequel il y aura une lame d'or ou dorée avec l'inscription du nom de *Tetragrammaton*, qui sera bénite et consacrée, et vous n'entrerez point dans le lieu sacré que vous ne soyez auparavant lavé et revêtu des habits sacrés ; et vous y entrerez nu-pieds ; étant entré, vous aspergerez le lieu d'eau consacrée ; ensuite vous ferez les fumigations sur l'autel. Et après, vous étant mis à genoux devant l'autel, vous adorerez. Puis vous vous signerez au front de l'huile consacrée, et en oindrez vos yeux ; vous découvrirez ensuite le pentacle sacré, et, vous étant mis à genoux, vous adorerez comme précédemment, près de l'autel ; et, ayant fait alors l'invocation des esprits, ils vous apparaîtront. Vous leur demanderez ce que vous désirez, et, avec un langage doux, vous les licencierez.

(Bibliothèque de l'Arsenal, Ms n° 2494, p. 155.)

XIV^e ET XV^e SIÈCLES

NICOLAS FLAMEL

(1330?)-1417)

Le nom si populaire de cet alchimiste est intimement lié à l'histoire de Paris, ainsi que celui de Pernelle, sa femme. Il fit édifier à ses frais le portail de Saint-Jacques-la-Boucherie et deux arcades constellées d'hiéroglyphes au charnier des Innocents, qui ont subsisté jusqu'au XVIII^e^ *siècle. Sa vie est un délicieux roman dont il a conté lui-même les principales péripéties dans* Le Livre des Figures hiéroglifiques de Nicolas Flamel, escripvain, *dont la traduction française a été donnée en 1682 par Arnauld de la Chevalerie. On trouvera dans les lignes suivantes, empreintes d'un très grand accent de sincérité, le récit de sa réalisation de la pierre philosophale et un aperçu des procédés qu'il a employés :*

L'EXPLICATION DES FIGURES HIÉROGLYPHIQUES

MISES PAR MOI NICOLAS FLAMEL, ÉCRIVAIN, DANS LE CIMETIÈRE DES INNOCENTS, EN LA QUATRIÈME ARCHE, ENTRANT PAR LA GRANDE PORTE DE LA RUE SAINT-DENIS, ET PRENANT LA MAIN DROITE

Encore que moi, Nicolas Flamel, écrivain et habitant de Paris, en cette année mil trois cent quatre-vingt et dix-neuf, et demeurant en ma maison en la rue des Ecrivains, près la chapelle S. Jacques de la Boucherie, encore, dis-je, que je n'aie appris qu'un peu de latin, pour le peu de moyens de mes parents, qui, néanmoins, étaient par mes envieux mêmes, estimés gens de bien,

si est-ce que (par la grande grâce de Dieu et intercession des benoists Saints et Saintes de paradis — principalement de Monsieur saint Jacques de Galice) je n'ai pas laissé d'entendre au long les livres des Philosophes, et d'apprendre en iceux leurs tant occultes secrets. C'est pourquoi il n'y aura jamais moment en ma vie, me souvenant de ce haut bien, qu'à genoux (si le lieu le permet) ou bien dans mon cœur, de toute mon affection, je n'en rende grâces à ce Dieu très-bénin, qui ne délaisse jamais l'enfant du Juste mendier par les portes, et qui ne défende point ceux qui espèrent entièrement en sa bénédiction. Donc, moi, Nicolas Flamel, écrivain, ainsi qu'après le décès de mes parents je gagnais ma vie en notre art d'écriture, faisant des inventaires, dressant des comptes, et arrêtant les dépenses des tuteurs et mineurs, il me tomba entre les mains, pour la somme de deux florins, un livre doré, fort vieux et beaucoup large. Il n'était point en papier ou en parchemin comme tous les autres, mais seulement il était fait de déliées écorces (comme il me semblait) de tendres arbrisseaux, la couverture était de cuivre bien délié, toute gravée de lettres ou figures étranges, et, quant à moi, je crois qu'elles pouvaient bien être des caractères grecs, ou d'autre semblable langue ancienne. Tant y a que je ne les savais pas lire, et que je sais bien qu'elles n'étaient point notes, ni lettres latines ou gauloises, car nous y entendons un peu.

Je ne représenterai point ce qui était écrit en beau et très-intelligible latin en tous les autres feuillets écrits, car Dieu me punirait, d'autant que je commettrais plus de méchanceté que celui (comme on dit) qui désirait que tous les hommes du monde n'eussent qu'une tête, et qu'il la pût couper d'un seul coup. Donc, ayant chez moi ce beau livre, je ne faisais nuit et jour qu'y étudier,

entendant très bien toutes les opérations qu'il démontrait, mais ne sachant point avec quelle matière il fallait commencer, ce qui me causait une grande tristesse, me tenait solitaire et faisait soupirer à tout moment. Ma femme Perrenelle, que j'aimais autant que moi-même, laquelle j'avais épousée depuis peu, était toute étonnée de cela, me consolant et demandant de tout son courage si elle me pourrait délivrer de fâcherie. Je ne pus jamais tenir ma langue, que je ne lui dise tout, et je lui montrai ce beau livre, duquel, au même instant qu'elle l'eût vu, elle fut autant amoureuse que moi-même, prenant un extrême plaisir de contempler ces belles couvertures, gravures, images et portraits, auxquelles figures elle entendait aussi peu que moi...

Tant y a que, par la grâce de Dieu et intercession de la bienheureuse et sainte Vierge, et benoîts saints Jacques et Jean, je sus ce que je désirais, c'est-à-dire les premiers principes non toutefois leur première préparation, qui est une chose très difficile sur toutes celles du monde. Mais je l'eus encore à la fin après les longues erreurs de trois ans environ, durant lequel temps je ne fis qu'étudier et travailler, ainsi qu'on me peut voir hors de cette arche ou j'ai mis des processions, contre les deux piliers d'icelle, sous les pieds de saint Jacques et saint Jean, priant toujours Dieu, le chapelet en main, lisant très attentivement dans un livre et pesant les mots des Philosophes, et essayant puis après les diverses opérations que je m'imaginais par leurs seuls mots. Finalement je trouvai ce que je désirais, ce que je reconnus aussitôt par la senteur forte. Ayant cela j'accomplis aisément le magistère ; aussi, sachant la préparation des premiers agents, suivant ensuite à la lettre mon livre, je n'eusse pu faillir encore que je l'eusse voulu. Donc, la première

fois que je fis la projection, ce fut sur du mercure, dont j'en convertis une demi-livre ou environ en pur argent, meilleur que celui de la minière, comme j'ai essayé et fait essayer par plusieurs fois. Ce fut le 17 de janvier, un lundi environ midi, en ma maison, présente Perrenelle seule, l'an de la restitution de l'humain lignage mil trois cents quatre-vingts deux. Et, puis après, en suivant toujours de mot à mot mon livre, je la fis avec la pierre rouge, sur semblable quantité de mercure, en présence encore de Perrenelle seule en la même maison, le vingt-cinquième jour d'avril suivant de la même année, sur les cinq heures du soir, que je transmuai véritablement et quasi autant de pur or, meilleur très certainement que l'or commun, plus doux et plus ployable. Je le peux dire avec vérité, je l'ai parfaite trois fois avec l'aide de Perrenelle, qui l'entendait aussi bien que moi pour m'avoir aidé aux opérations, et, sans doute, si elle eût voulu entreprendre de la parfaire seule, elle en serait venue à bout.

J'en avais bien assez la parfaisant une seule fois, mais j'avais très grande délectation de voir et contempler dans les vaisseaux les œuvres admirables de la Nature. Pour te signifier comme je l'ai parfaite trois fois (la transmutation), tu verras en cette arche, si tu le sais connaître, trois fourneaux semblables à ceux qui servent à nos opérations.

LES DEUX DRAGONS DE COULEUR FLAVATRE, BLEUE ET NOIR COMME LE CHAMP

Contemple bien ces deux dragons, car ce sont les vrais principes de la philosophie que les sages n'ont point osé montrer à leurs enfants propres. Celui qui est dessous sans ailes, c'est le fixe, ou le mâle, et celui qui est dessus

c'est le volatil ou bien la femelle noire et obscure qui va prendre la domination par plusieurs mois. Le premier est appelé Soufre ou bien Calidité et Siccité, et le dernier Argent vif ou Frigidité. Ce sont le Soleil et la Lune de source mercurielle et origine sulfureuse qui, par le feu continuel, s'ornent d'habillements soyeux, pour vaincre étant unis, et puis changés en quintessence, toute chose métallique, solide, dure et forte. Ce sont ces serpents et dragons que les anciens Egyptiens ont peint en un rond, la tête mordant la queue, pour dire qu'ils étaient sortis d'une même chose, et qu'elle seule se suffisait, et qu'en son contour et circulation elle se parfaisait.

(*Chapitre III.*)

SUR UN CHAMP VERT, TROIS RESSUSCITANTS, DEUX HOMMES ET UNE FEMME ENTIÈREMENT BLANCS, DEUX ANGES AU-DESSUS, ET, SUR LES ANGES, LA FIGURE DU SAUVEUR VENANT JUGER LE MONDE, VÊTU D'UNE ROBE PARFAITEMENT CITRINE BLANCHE.

Je t'ai fait peindre ainsi un champ vert, parce qu'en cette décoction les confections se font vertes et gardent plus longuement cette couleur que toute autre après la noire. Cette verdeur démontre particulièrement que notre pierre a une âme végétante, et qu'elle s'est convertie par l'industrie de l'art en vrai et pur germe, pour germer abondamment et produire ensuite des rinceaux infinis. O bienheureuse verdeur, dit le Rosaire, qui produis toutes choses ! sans toi rien ne peut croître, végéter, ni multiplier!

Les trois ressuscitants vêtus de blanc étincelant représentent le corps, l'ame et l'esprit de notre *pierre blanche*. Les Philosophes trivialement usent de ces termes de l'art

pour cacher le secret aux malins. Ils appellent corps la terre noire, obscure et ténébreuse que nous blanchissons. Ils appellent *âme* l'autre moitié divisée du corps, qui, par la volonté de Dieu et puissance de la nature, donne au corps, par ses imbibitions et fermentations, âme végétative, c'est-à-dire puissance et vertu de pulluler, croître, multiplier et se rendre blanc comme un glaive nu et reluisant...

(*Chapitre VI.*)

BASILE VALENTIN

(Vers 1415)

Ce personnage célèbre, l'un des fondateurs de la chimie moderne, est parmi ceux qui se sont le plus entourés de mystère, et il est probable que l'énigme de sa vie ne sera jamais pleinement déchiffrée. On croit généralement que c'était un moine bénédictin d'Erfurt ; on l'a fait vivre tantôt au XII^e^ *siècle, tantôt à la fin du* XIV^e^ *siècle ou au commencement du* XV^e^, *et même au commencement du* XVI^e^ *puisque quelques-uns ont prétendu qu'il avait été le maître de Paracelse. Son nom lui-même, signifiant en grec Roi Puissant, a toutes les apparences d'un pseudonyme mystique. Il a laissé un grand nombre d'œuvres écrites en allemand, parmi lesquelles une des plus célèbres est intitulée* Zwolff Schlüssel *ou les* Douze Clefs ; *on remarquera, dans l'extrait que nous en donnons, que cet auteur, au lieu de parler un langage relativement clair, comme Geber ou Artephius, ne s'exprime que par des allégories, sans jamais nommer une substance par*

son nom véritable, ce qui en rend la compréhension extrêmement difficile. En outre, nous avons reproduit un chapitre d'un ouvrage de premier ordre intitulé Traité des choses naturelles et surnaturelles, *dont nous ne connaissons pas l'original, mais dont il existe une traduction du* XVII^e^ *siècle à la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris. Ce chapitre contient en germe, comme on pourra s'en convaincre, toutes les théories du spagyrisme et de l'homœopathie.*

LES DOUZE CLEFS DE LA PHILOSOPHIE

Prends un fragment du meilleur or qu'il sera possible de trouver, et décompose-le par le moyen que la nature a donné aux hommes qui aiment la science, comme un médecin dissèque le corps humain, afin d'en connaître les parties intérieures, et fais-en autant de ton or, comme nous l'avons déjà dit, et ainsi tu trouveras la semence, qui est le commencement, le milieu et la fin, et de laquelle notre or et sa minière sont produits, savoir d'un esprit pénétrant et subtil, et d'une âme pure, délicate et sans tache, et d'un sel astral et d'un baume, lesquels, par leur réunion, ne sont autres qu'une liqueur mercurielle ; cette eau fut conduite au dieu Mercure dans son école ; il examina cette eau et la trouva excellente et de bon aloi ; il en fit sa femme, et prit cette eau en mariage ; et il se forma de tous deux une huile incorruptible ; alors Mercure devint si orgueilleux qu'il ne se reconnut plus lui-même, et rejeta loin de lui ses ailes d'aigle et dévora lui-même la queue glissante du dragon, et envoya vers Mars pour le défier au combat ; alors Mars ordonna à sa cavalerie de se rassembler, et fit en sorte que Mercure fût fait prisonnier ; et, bien enfermé dans un cachot,

il lui donna Vulcain pour geôlier, jusqu'à ce qu'il fût de nouveau délivré par le sexe féminin...

Lorsque toutes ces choses se furent passées de la sorte, beaucoup d'hommes du pays vinrent à s'assembler, pour apprendre à déchiffrer l'écrit, et s'efforcer d'interpréter cette parole ou prophétie ; mais ils n'avaient pu parvenir entre eux à se mettre d'accord sur une pensée unique, lorsque l'on vit venir jusque parmi eux un homme très âgé, dont les cheveux et la barbe étaient aussi blancs que la neige, vêtu de pourpre de la tête aux pieds ; il avait sur sa tête une couronne dans laquelle se trouvait, au milieu de la partie la plus haute, une escarboucle de très grand prix. Il était ceint de la Ceinture de Vie et marchait nu-pieds ; et il parlait par un singulier esprit, et ses paroles pénétraient son corps et sa vie, de telle sorte que son âme était au fond de son cœur. Cet homme se tenait un peu plus haut que les autres et imposait silence à tous les hommes assemblés ; parce qu'il était envoyé d'en-haut pour leur expliquer ce qui était écrit, et le leur faire connaître par une parole philosophique.

Tout le peuple ayant fait silence, il commença ainsi son discours : Réveille-toi, ô homme, et vois la Lumière, de peur que les Ténèbres ne te trompent ; les dieux du bonheur et les grands dieux m'ont révélé ceci dans un profond sommeil : ô combien heureux est l'homme qui connaît les dieux ! Quelle grande merveille s'est opérée ! et heureux est celui dont les deux yeux ont été faits pour voir la Lumière qui lui était cachée auparavant. Deux étoiles se sont révélées par les dieux aux hommes pour rechercher la grande sagesse ; regarde-les, ô homme, et suis leur clarté, parce qu'en elles on trouve la Sagesse.

(*Prologue.*)

TRAITÉ DES CHOSES NATURELLES ET SURNATURELLES

Le Ciel est visible, mais incompréhensible ; il exerce ses opérations d'une façon magnétique, desquelles nous observons plusieurs merveilles tout à fait surnaturelles. Le Ciel, orné de ses astres, opère par leur vertu sur Terre et la Terre correspond au Ciel. Car la Terre contient aussi sept planètes, qui sont engendrées des célestes par une impression et influence spirituelle ; mais puisque les astres opèrent dans les minéraux incompréhensiblement et spirituellement, cela doit être tenu pour une chose surnaturelle.

Les deux corps de deux personnes qui s'aiment mutuellement sont visibles à nos yeux, parce que le corps de l'homme est une chose naturelle ayant une forme extérieure. Mais l'amour qui est réciproque entre ces deux personnes ne se voit nullement, car l'amour est spirituel, invisible, incompréhensible et surnaturel. Il n'est autre chose qu'une certaine force et attraction magnétique, d'autant que l'amour invisible s'attire par l'imagination spirituelle des amants qui, par ce moyen, unissent leurs cœurs par une amitié parfaite.

Le Ciel porte de l'amour à la Terre, et la Terre à l'homme, comme le macrocosme au microcosme, parce que le microcosme reçoit ses vertus du macrocosme. La Terre, par l'imagination de son désir invisible tire à elle l'amour du Ciel, et alors se fait une union du supérieur avec l'inférieur, de la même façon qu'en l'homme et en la femme qui sont dits un même corps. Et après cette union, la Terre conçoit par l'influence du corps suprême qui est le Ciel, et commence à engendrer selon la vertu de l'influence du Ciel supérieur qu'elle a conçu, et qui,

ensuite est échauffé par les éléments et amené à une maturité parfaite ; effet qui doit être compris parmi les effets surnaturels, comme provenant d'une vertu surnaturelle finissant et achevant ses opérations dans les choses naturelles.

Le sens surnaturel se rencontre encore dans les choses naturelles qui consistent en la vertu médicinale, tant des minéraux, animaux, végétaux, laquelle vertu doit être véritablement extraite d'un corps visible et naturel en une substance spirituelle et comme surnaturelle, afin que l'Esprit unifiant qui était emprisonné et enfermé dans le corps, puisse être délié et mis en liberté, afin de paraître puissamment en ses opérations, comme un feu subtil et spirituel, qui unifie et brûle tout le superflu en la nature, sans qu'il en puisse être empêché par un corps trop matériel, qui étouffait entièrement son activité et sa vertu, qu'il ne peut exercer selon la nécessité requise en ses opérations, qu'après qu'il est tout à fait séparé hors de son corps.

Car par la séparation on rejette ce qui est mort, et on retient ce qui a vie, qui n'est autre chose qu'une substance ou médecine spirituelle et surnaturelle, laquelle, étant fort pénétrante, fait des opérations parfaites et admirables.

Bref, tout ce qui a un corps grossier et tangible est naturel ; mais pour s'en servir en médecine, il faut le rendre spirituel et surnaturel. Car tout ce qui est spirituel et surnaturel contient en soi une vertu vivifiante, et ce qui est simplement matériel et grossier est comme une chose morte.

(Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 3016.)
(Chapitre I[er].)

PIC DE LA MIRANDOLE

(1463-1494)

La réputation de prodige intellectuel que sut acquérir ce philosophe, l'un des promoteurs de la Renaissance italienne, s'est conservée jusqu'à nous. Après avoir suivi pendant sept ans les cours des plus célèbres Universités de France et d'Italie, il parvint, dit-on, à parler vingt-deux langues et à s'assimiler toutes les sciences connues à son époque, à tel point que, se trouvant à Rome, il s'engagea à soutenir une thèse de neuf cents propositions sur toutes les choses qu'il fût possible de connaître, de omni re scibili. *Il mourut à Florence, âgé seulement de trente et un ans, après avoir écrit des œuvres assez nombreuses, qui attestent une très grande érudition philosophique. Il avait étudié très attentivement Platon, Aristote et les Alexandrins ainsi que Raymond Lulle ; il connaissait l'astrologie et l'alchimie et il avait fait une étude toute particulière de la Kabbale, chose assez rare à son époque. Il cite le Zohar et plusieurs ouvrages rabbiniques qu'il paraît avoir lu fort sérieusement. Ses* soixante-douze Conclusions Kabbalistiques *sont un de ses plus curieux ouvrages ; il entreprend d'y démontrer l'identité de la Kabbale et de la doctrine Christiano-Messianique. On verra, par les extraits suivants, qu'il sut comprendre l'identité du fond de toutes les doctrines ésotériques, depuis la philosophie de Pythagore et les mystères Dionysiaques, jusqu'à la théologie mosaïque et au mysticisme chrétien.*

LES SOIXANTE-DOUZE CONCLUSIONS KABBALISTIQUES

Ain-Soph ne doit pas être mis au rang des autres numérations, parce qu'il est l'unité abstraite et la mesure de ces énumérations, et non l'unité coordonnée.

(*Conclusion* IV.)

Aucun kabbaliste hébreu ne peut nier que le nom de Jésus, si nous l'interprétons selon le mode et les principes de la Kabbale, ne signifie autre chose, et de façon précise que : Dieu, fils de Dieu et sapience du Père, uni, par la troisième personne de la Divinité, qui est l'ardentissime feu de l'amour, à la nature humaine.

(VII.)

Par la précédente conclusion, on peut comprendre pourquoi saint Paul a dit : « Il a été donné à Jésus un nom qui est au-dessus de tout nom », et pourquoi il est dit qu'au nom de Jésus tout genou fléchit, au ciel, sur la terre et dans les enfers ; ce qui est tout à fait kabbalistique et qui peut être compris immédiatement de celui qui est versé dans la Kabbale. (VIII.)

Si l'on veut faire une conjecture humaine au sujet de la fin des temps, nous pouvons trouver par la secrétissime voie de la Kabbale, que la consommation des siècles doit venir dans cinq cent quatorze ans et vingt--cinq jours (soit en l'an 2000). (IX.)

Par la lettre *Shin*, qui se trouve au milieu du nom de Jésus, il nous est signifié kabbalistiquement que, non seulement le monde a subsisté parfaitement dans sa perfection, mais encore que le *Iod* est joint au *Vau*, ce qui

est accompli dans le Christ qui a été vrai Dieu, fils et homme. (*Conclusion* XIV.)

Celui qui saura ce que veut dire le « vin purissime » des kabbalistes, saura pourquoi David a dit : « Je m'enivrerai de l'abondance de ta maison », et pourquoi l'antique prophète Museus a dit que l'ébriété est une félicité, et ce que signifie tout ce qui se rapporte à Bacchus dans Orphée. (XVII.)

Qui conjoindra l'Astrologie à la Kabbale, verra qu'il convient mieux de sabbatiser et de se reposer à la suite du Christ, le jour du dimanche, plutôt que le samedi, jour du Sabbat. (XVIII.)

Par la double expression qui est placée dans le texte : En principe Dieu créa le ciel et la terre, je crois que Moïse a voulu signifier la création de la nature intellectuelle et de la nature animale, qui a précédé, selon l'ordre naturel, la création du ciel et de la terre. (XXVIII.)

Par le mot qui s'écrit A I S (*Aleph*, *Iod*, *Schin*) et qui signifie : homme, et qui est attribué à Dieu, lorsqu'il est appelé dans l'Ecriture : homme de guerre, nous sommes parfaitement instruits , par la voie de la Kabbale, du mystère de la Trinité. (XXXIII.)

On peut savoir, en Kabbale, par le mystère du *Mem* fermé, pourquoi le Christ a envoyé après lui le Paraclet. (XLI.)

On sait, par les fondements de la Kabbale, combien Jésus a dit, avec juste raison : J'étais avant qu'Abraham fût né. (XLII.)

On sait, au moyen de la Kabbale, par le mystère de la partie septentrionale, pourquoi Dieu jugera le monde par le feu. (*Conclusion* XLIV.)

Par l'éclipse de soleil qui est advenue à la mort du Christ, on peut savoir, selon les fondements de la Kabbale, que c'est le fils de Dieu et vrai Messie, qui a souffert à ce moment. (XLVI.)

Qui saura expliquer le quaternaire dans le dénaire, possédera la manière, s'il est habile en Kabbale, de produire, au moyen du nom ineffable, le nom de 72 lettres. (LVI.)

Par la parole des kabbalistes, où il est dit que les Cieux existent par le feu et par l'eau, la vérité théologique concernant les sephiroth se manifeste à nous ainsi que la vérité philosophique, parce que les éléments dans le ciel sont seulement selon la vertu active. (LXVII.)

Qui saura ce qu'est le dénaire, dans l'arithmétique formelle, et aura connu la nature du premier nombre sphérique, celui-ci connaîtra ce que je n'ai pas encore lu dans aucun kabbaliste, et c'est ce qui est le fondement du grand secret de Jobel, en Kabbale. (LXVIII.)

Par la manière de lire dans la loi sans points (massorétiques), et par la manière d'écrire les choses divines, et par l'indéterminé de la continence unitaire, l'étendue des choses divines nous est montrée. (LXX.)

Par ce que disent de l'Egypte les kabbalistes, et par le témoignage et l'expérience, nous devons croire que la terre d'Egypte est en analogie de subordination de la propriété de la puissance. (LXXI.)

De même que l'Astrologie nous apprend à lire dans le livre de Dieu, de même la Kabbale nous apprend à lire dans le Livre de la Loi. (*Conclusion* LX.)

JEAN REUCHLIN

(1455-1522)

Ce savant philologue allemand, né à Pforzheim, mort à Stuttgart, après une laborieuse carrière, est un des premiers qui ait abordé l'étude de la Kabbale hébraïque, alors connue seulement de quelques juifs orientaux. C'est lui qui a le plus contribué à conserver le Talmud et les livres kabbalistiques, que la Cour de Rome voulait détruire impitoyablement comme injurieux envers la religion du Christ. Il parvint à faire accepter à Léon X la dédicace de son livre De Arte Cabalistica, *et entreprit de démontrer, comme Pic de la Mirandole avait essayé de le faire, que cette doctrine était identique à l'enseignement catholique.*

DE L'ART KABBALISTIQUE

Rabbi Simon a dit : Beaucoup d'entre nous ont parlé à plusieurs reprises des numérations de la Kabbale appelées les Dix Sephiroth, que les uns ont représentés en forme d'arbre, d'autres en forme d'homme, et que l'on compare le plus souvent à une racine, un tronc, des branches, et de l'écorce. Souvent encore à une tête, des bras, des jambes, des pieds, répartis en côté gauche et côté droit. Ces dix Sephiroth sont les dix noms divins, essentiels ou personnels, ou notionels, ou communs que

nous avons conçus et formés de Dieu, et qui se nomment : *Kether*, c'est-à-dire la Couronne ; *Hhochmah*, c'est-à-dire la Sapience ; *Binah*, c'est-à-dire la Prudence et l'Intelligence ; *Hesed*, c'est-à-dire la Clémence ou Bonté ; *Geburah*, c'est-à-dire la Gravité ou Sévérité ; *Tipheret*, c'est-à-dire l'Ornement ; *Netzah*, c'est-à-dire le Triomphe ; *Haoud*, c'est-à-dire la Confession de louange ; *Jesod*, c'est-à-dire le Fondement ; *Malchut*, c'est-à-dire le Royaume. Sur la Couronne est placé l'*Ain-Soph*, c'est-à-dire l'Infini ou l'Abîme, dont je n'oserais parler, car c'est une question qui donne lieu à des observations profondes, et qui est comme un immense océan, dans lequel toute notre contemplation fait naufrage, et où elle est absorbée comme dans un gouffre.

(Livre III.)

TRITHEME

(1462-1516)

Jean Trithème ou de Trittenheim était issu d'une famille noble de l'électorat de Trèves. Après avoir fait des études assez sérieuses à Heidelberg, il s'arrêta par hasard dans le monastère bénédictin de Spanheim, et, épris soudain de la vie monacale, il s'y fixa définitivment. Il réforma les mœurs de ce monastère, alors en pleine décadence, ramena parmi les moines le goût de l'étude et enrichit la bibliothèque de près de deux mille volumes. Laborieux et savant, il écrivit un grand nombre de livres, la plupart historiques ; puis il s'adonna aux sciences occultes et composa des traités d'alchimie, un Traité des

Intelligences Secondes *qui gouvernent les planètes, et de savants ouvrages de cryptographie où, pour la première fois, il exposa l'art des écritures secrètes et donna des règles pour leur déchiffrement. Les curieuses pages qui vont suivre sont extraites d'un petit ouvrage intitulé* Veterum Sophorum Sigilla et Imagines Magicæ, *que l'on trouva, après la mort de Trithème, dans ses papiers, écrit de sa main, et qui parut en 1612. Il traite des sceaux et des anneaux magiques, de la façon de les établir et de les rendre efficaces. Camille Léonard l'a reproduit en partie dans son* Speculum Lapidum.

LES SCEAUX DES ANCIENS SAGES ET LES IMAGES MAGIQUES

Il est certain que, pour les anneaux, les images et les figures gravées dans un métal particulier ou dans une pierre, et qui sont réputées posséder des vertus particulières, la raison ou la provenance de ces vertus ne doit pas être attribuée au tempérament, ni à des qualités extérieures, ni à la totalité de la substance, mais à une certaine cause divine et magique, c'est-à-dire supérieure et plus sublime, que certains ont appelée, non sans exactitude, *véhicule* et *lien spirituel ;* par le moyen de celui-ci, le corps et l'âme, substances distantes l'une de l'autre, s'unissent l'une l'autre ; ainsi l'aimant attire le fer; et la chicorée suit le mouvement du soleil

Par l'intercession ou l'intervention de ce véhicule et de ce lien, Mercure est efficace dans le vif-argent, dans l'augmentation ou la diminution de la mémoire ou de la pensée, dans la pierre alectoria (qui se trouve dans le jabot du coq), dans la couleur et la saveur mixte, dans l'Egypte, la Grèce, la Flandre et la Silésie.

Par ce même véhicule, la Lune est efficace dans l'argent et le verre, dans le cerveau, l'œil gauche de l'homme et l'œil droit de la femme, la couleur blanche et cendrée, la saveur salée, l'odeur médiocre, le cristal, le climat septième, la Flandre, la Hollande, la Zélande et le Danemark.

Saturne est efficace dans le plomb, l'oreille droite, la rate et les os, la couleur noire, livide et plombée, la saveur astringente, les pierres noires et obscures, le climat premier, la partie droite de l'Orient, la Saxe, la Styrie, etc.

Jupiter est efficace dans l'étain, le poumon, les côtes, le pouls, la semence, l'oreille gauche, la couleur brune, pourpre, jaune, verte, l'émeraude, le saphir, l'améthyste, la saveur douce, le climat second, le Nord, la Babylonie, la Perse, la Hongrie, l'Espagne.

Le Soleil est efficace dans l'or, le cœur, les artères, l'œil droit, le côté droit, la couleur dorée, safranée, roux sombre, dans l'hyacinthe, la saveur aigre et acide, la bonne odeur, sans excès, le climat quatrième, l'Orient.

Mars est efficace dans le fer, l'oreille gauche, le fiel, les reins, le jaspe, la saveur amère, fielleuse, âcre, la couleur rouge, le climat troisième, le Septentrion, la Sarmatie, la Gétulie, la Lombardie, la Gothie.

Vénus est efficace dans le cuivre et les miroirs de tous genres, la matrice, les reins, les mamelles, la gorge, les parties génitales, le foie, la couleur blanche, la saveur onctueuse, douce et grasse, la perle, le saphir et l'escarboucle, le climat cinquième, l'Autriche, l'Arabie, la Campanie, la Pologne, l'Helvétie.

(*Traité septième.*)

XVI^e SIÈCLE

CORNELIS AGRIPPA

(1486-1535)

Henri Cornelis Agrippa de Nettesheim naquit à Cologne, et mena, un peu à l'égal de Paracelse, la vie la plus aventureuse, au cours de laquelle il trouva le loisir d'acquérir une science et une érudition considérables. De tous les occultistes du XVI^e^ *siècle, il est celui qui connaît le mieux l'antiquité ; il a lu tous les classiques grecs et latins ; il est versé dans la philosophie alexandrine ; il a étudié à fond Hermès Trismégiste. Comme Pic de la Mirandole, il lit la Bible dans le texte hébreu et connaît les Targums et la littérature rabbinique, mais, avec plus de méthode que lui, il est exempt d'un certain désordre dû à la fougue de la jeunesse que l'on remarque chez son prédécesseur. L'ouvrage le plus intéressant qu'il ait écrit :* La Philosophie occulte ou la Magie, *est incontestablement le monument d'érudition le plus important du* XVI^e^ *siècle. C'est une véritable encyclopédie d'occultisme, suivant l'expression très juste de J. Orsier, le biographe d'Agrippa, et c'est encore le meilleur ouvrage dont nous pourrions recommander la lecture à quiconque voudrait faire une incursion rapide et cependant complète dans les sciences du mystère.*

LA PHILOSOPHIE OCCULTE

QUE CHAQUE HOMME A TROIS GARDIENS, ET D'OU CHACUN D'EUX NOUS VIENT.

Il n'y a point d'homme sur terre qui n'ait comme Gardien un triple et bon daïmon : l'un est sacré, le second est de la naissance, et le troisième est de la pro-

fession. Le Daïmon sacré, selon la doctrine des Egyptiens, ne vient point des astres ni des planètes, mais d'une cause supérieure, du dieu même maître des esprits, qui l'a assigné à l'âme rationnelle dans sa descente ; cet esprit est universel, au-dessus de la nature. C'est lui qui est le directeur de la vie de l'âme, et qui présente toujours les bonnes cogitations à la pensée, agissant en nous sans cesse et nous communiquant la lumière, encore que nous n'y prenions pas toujours garde ; mais quand nous sommes lavés de nos péchés et que nous menons une vie tranquille, alors nous le reconnaissons, il s'entretient presque avec nous et nous fait entendre sa voix quoique auparavant il gardait le silence en notre présence, et tâche sans cesse de nous faire arriver à la perfection sacrée. Nous pouvons aussi, moyennant l'aide de ce daïmon, détourner la malignité du destin, et si nous l'honorons religieusement par les bonnes œuvres et la sainteté de notre vie, comme nous savons que Socrate a fait, les platoniciens croient qu'il nous donne un merveilleux secours tant par songes que par signes, en détournant les maux dont nous sommes menacés, et en nous procurant et conservant les biens avec un grand soin : c'est pourquoi les pythagoriciens chantant leurs hymnes, prient d'ordinaire Jupiter qu'il les garde de mal ou qu'il leur enseigne quel daïmon le peut faire.

Le second Daïmon est de la géniture ou naissance, qui s'appelle aussi génie ; celui-ci nous vient de la disposition du monde, et du tournant des astres qui passent lors de la naissance. Il y a des auteurs qui croient que l'âme sur le point de descendre dans le corps se choisit ce gardien du chœur des daïmons, et qu'elle n'est pas tellement maîtresse de le choisir pour son conducteur, qu'il ne faille encore de son côté qu'il la veuille bien prendre

en sa tutelle. Cet esprit est l'exécuteur de la vie et le conservateur ; il la concilie avec le corps, et en a soin après l'avoir communiquée au corps, et il aide l'homme à s'acquitter de l'office à quoi les puissances célestes l'ont destiné en naissant. Par conséquent, tous ceux qui ont reçu un génie heureux sont vertueux dans leurs œuvres, capables, forts et prospères ; c'est pour cette raison que les philosophes les appellent bien fortunés ou bien nés.

Le Daïmon de la profession est donné par les astres qui président à la profession ou secte à laquelle appartient un homme, et l'âme le choisit tacitement lorsqu'elle commence à user d'élection et qu'elle a pris une règle de vie. Ce daïmon change lorsque le changement de profession arrive ; alors, selon la dignité de la profession, on reçoit des daïmons de profession plus dignes et même d'un plus haut ordre, qui prennent soin successivement de l'homme qui s'adjoint progressivement tel et tel gardien de profession à proportion qu'il monte de vertu en vertu. Quand donc notre emploi convient à notre nature, nous sommes assistés d'un semblable daïmon de profession qui s'accorde avec notre génie particulier, et notre vie devient plus tranquille, plus heureuse et plus prospère ; mais quand nous nous engageons dans une profession qui ne revient pas à notre génie, qui même lui déplaît, notre vie n'est que peine et travail, et est traversée par des patrons qui ne s'accordent pas.

(*Livre III, chapitre XXII.*)

DU LANGAGE DES ANGES, TANT ENTRE EUX QU'AVEC NOUS

Nous pourrions douter si les anges ou daïmons, étant purement et simplement des esprits, se servent de quelque

parler vocal ou de langue tant entre eux qu'à notre égard pour converser, si ce n'était que Paul dit en quelque endroit de ses ouvrages : Si je parlais le langage des hommes et des anges. Mais quel est ce parler, quelle est cette langue? Beaucoup sont encore à se le demander. Car la plupart croient que s'ils se servent de quelque idiome particulier c'est de l'Hébreu, parce qu'il a été le premier de tous, qu'il est venu du ciel et a existé avant cette confusion de langues qui arriva à Babylone ; c'est dans cet idiome que Dieu le père a donné sa loi à Moïse, que l'Evangile a été prêché par le Christ son fils, et que les prophètes par le Saint Esprit ont rendu tant d'oracles ; et lorsque toutes les langues sont sujettes à de grands changements et corruptions, l'hébraïque demeure toujours inviolable. De plus la marque évidente de cette croyance, est que, quoique tous les daïmons ou intelligences en particulier parlent le langage des nations auxquelles ils président, néanmoins ils ne parlent jamais à ceux qui savent l'hébreu, d'autre idiome que celui-là.

La manière de parler des anges nous est cachée comme ils le sont eux-mêmes. Pour nous, nous ne pouvons pas parler sans la langue et les organes de la parole, tels que sont la gorge, le palais, les lèvres, les dents, le poumon, l'artère spiritale et les muscles de la poitrine, qui reçoivent de l'âme le principe de leur mouvement. Si quelqu'un parle de loin à une autre personne, il faut qu'il crie plus fort ; ainsi celui qui parle de près ne fait que souffler dans l'oreille de son auditeur, et s'il pouvait avec un moindre souffle se joindre avec celui qui l'écoute, sa parole n'aurait besoin absolument d'aucun son pour être entendue, mais elle se glisserait sans bruit dans l'auditeur, comme l'image dans l'œil ou dans le miroir. Voilà la manière dont les âmes séparées du corps, les

anges et les daïmons parlent, et ce que l'homme fait avec la voix sensible, ils le font eux-mêmes en imprimant l'idée de la parole en ceux auxquels ils parlent, d'une manière plus excellente que si elle était énoncée par la voix audible. C'est ainsi que les platoniciens disent que Socrate percevait son daïmon par le sens, mais non pas par le sens de ce corps que nous possédons, mais par le sens d'un corps éthéré, caché dans le corps humain ; voilà aussi la manière avec laquelle Avicenne croit que les prophètes voyaient en entendaient les anges. Cet instrument, de quelque qualité que soit cette vertu par laquelle un esprit fait connaître à un autre esprit ou à l'homme les choses qui roulent dans sa pensée, s'appelle selon l'apôtre Paul, la langue des anges. Néanmoins ils émettent aussi fort souvent des voix sensibles, s'écriant, par exemple, lors de l'ascension du Seigneur : Galiléens, à quoi bon vous arrêter là à regarder au ciel? Et dans l'ancienne loi ils ont conféré avec plusieurs patriarches à haute et intelligible voix. Mais ce n'a été qu'en revêtant des corps. Nous ne savons point du tout avec quel sens ces mêmes esprits ou daïmons entendent nos invocations et nos prières, et voient nos cérémonies. Car le corps des daïmons est spirital de sa nature pour la plus grande partie, sensible partout et de tous côtés, tellement que sans intermédiaire il touche, il voit, il entend, et rien ne peut empêcher les fonctions de ces esprits ; et cependant ils ne sentent pas de la même manière que nous, par des organes distincts, mais, peut-être, de la manière que les éponges boivent l'eau, ils puisent par tout leur corps les choses sensibles, ou bien par une autre manière que nous ignorons : car même les animaux que nous voyons n'ont pas tous les mêmes organes des sens que nous, et nous savons encore qu'il y en a qui

n'ont point d'oreilles, néanmoins nous sommes certains qu'ils entendent le son, mais nous ne savons pas par quelle manière. (*Livre III, chapitre XXIII.*)

COMMENT TROUVER LES NOMS DES ESPRITS ET DES GÉNIES PAR LA DISPOSITION DES CORPS CÉLESTES

Les anciens magiciens nous ont donné l'art de trouver le nom de l'Esprit qu'il faut invoquer pour faire l'effet que l'on désire ; comme, par exemple, si ayant devant toi une certaine harmonie céleste pour fabriquer une image ou un anneau ou pour toute autre opération, travaillant sous telle constellation, tu désires trouver l'esprit directeur de cette opération. Ayant dressé une figure du ciel, jette les lettres, selon le nombre et l'ordre depuis le degré de l'ascendant, suivant la succession des signes par chaque degré remplissant tout le circuit du ciel ; alors ces lettres qui sont tombées aux lieux des étoiles que tu regardes comme présidentes, marquées à part en nombre et ordre, selon le nombre et les forces de ces mêmes étoiles, donnent le nom de l'esprit, à savoir, du bon. Mais si tu fais la même chose depuis le commencement du degré de l'occident à l'encontre du progrès des signes, l'esprit que les lettres signifieront sera un des mauvais.

Quelques maîtres hébreux et chaldéens enseignent à chercher la nature et le nom du génie de chaque homme, par l'artifice que voici. Ayant connu le degré de l'ascendant de cette nativité et égalisant les quatre principaux points du ciel, alors celle des planètes qui aura plus de dignité dans ces quatre principaux points du ciel, et que les Arabes appellent Almutèz, doit être marquée comme la première de toutes, et près d'elle à la deuxième place celle qui en approche le plus par le nombre des dignités,

et ainsi par ordre les autres planètes qui ont quelque dignité dans les susdits points cardinaux ; en gardant cet ordre tu sauras leur véritable lieu et degré dans le ciel, et commençant depuis le degré de l'ascendant à jeter par chaque degré, selon l'ordre des signes, les vingt-deux lettres de l'alphabet hébreu, alors les lettres qui tomberont aux lieux des étoiles susdites, notées et dispersées selon l'ordre trouvé ci-devant dans les étoiles et bien combinées selon les règles d la langue hébraïque, forment le nom du génie ; auquel, selon la coutume, on ajoute quelque nom monosyllabe de la toute-puissance divine, tel qu'est El ou Iah. Mais si la projection des lettres se fait commençant par l'angle de l'occident et contre la succession des signes, et si les lettres qui seront tombées sur le Nadir (c'est-à-dire le point opposé de ces étoiles ci-devant dites) sont assemblées par l'ordre que nous avons dit, elles feront le nom du mauvais génie.

(*Livre III, Chapitre XXVI.*)

PARACELSE

(1493?-1541)

Philippe-Aureolus-Théophraste Bombast de Hohenheim, surnommé Paracelse, naquit à Einsiedeln, en Suisse, où son père était médecin de l'abbaye bénédictine de Notre-Dame-des-Ermites. L'abbé Trithème lui apprit l'alchimie théorique ; il travailla ensuite pendant quelques années au laboratoire des mines de Siegmund von Fugger, de Schwatz, où il put apprécier l'importance de l'expérimentation dans l'étude de la nature. Puis il parcourut l'Europe entière et, de retour dans son

pays, fit brûler publiquement les œuvres de Galien, d'Avicenne et de Rhasis et commença à enseigner une méthode nouvelle, basée sur une connaissance approfondie des véritables lois naturelles. On ne rencontre pas, dans l'histoire de l'esprit humain, de figure plus singulière que celle de cet homme de génie qui transforme l'Art médical avec des moyens et des procédés qui, à toute autre époque, et employés par une individualité moins consciente de sa mission, eussent pitoyablement échoué. Il serait trop long d'énumérer ici ses œuvres et d'en apprécier la portée ; il nous suffira de dire qu'il peut être considéré, bien avant Hahnemann, comme le créateur de l'Homœopathie ; il fut un précurseur de Béchamp, de Lux et de Pasteur, et fonda ainsi une école brillante dont les disciples contribuèrent, dans les siècles suivants, à faire sortir la médecine de l'ornière où elle se traînait depuis Galien et les Arabes. Son œuvre, en voie de traduction, commence à être mieux connue, et l'école moderne s'habitue peu à peu à rendre justice à ce grand homme qui a connu tant de détracteurs.

LIBER PARAMIRUM

DES TROIS PREMIÈRES SUBSTANCES

Parmi toutes les substances, il en est trois qui donnent à chaque chose leur corps, c'est-à-dire que tout corps consiste en trois choses. Les noms de celles-ci sont : Soufre, Mercure, Sel. Si ces trois choses sont réunies, alors elles s'appellent un corps ; et rien ne leur est ajouté, sinon la vie et ce qui est inhérent à celle-ci. Donc si tu prends un corps quelconque en tes mains, tu as invisiblement trois substances sous une seule forme ou espèce. C'est de ces trois choses que nous devons traiter. Car ces trois subs-

tances existent ici sous une seule forme, qui donnent et font toute santé. Car si tu tiens du bois en tes mains, alors, suivant le témoignage des yeux, tu n'es en présence que d'un seul corps. Mais, savoir ceci n'est d'aucune utilité pour toi, car le paysan en sait et en voit autant. Tu dois te pénétrer très profondément de ceci afin de savoir qu'en tes mains tu tiens du soufre, du mercure et du sel. Si tu perçois ces trois choses séparément, l'une de l'autre, par l'aspect, le toucher et le contact, alors tu as acquis enfin les yeux par lesquels le médecin doit voir. Ces yeux doivent voir ces trois choses avec autant de perspicacité que le paysan voit du simple bois. Que cet exemple fasse que tu reconnaisses aussi l'homme lui-même dans ces trois choses, non moins que le bois lui-même ; c'est-à-dire que tu dois considérer l'homme comme revêtu d'une forme semblable. Si tu vois les os de celui-ci, tu vois comme un rustre. Si tu considères, au contraire, séparément le Soufre de celui-ci et séparément le Mercure, séparément aussi le Sel, alors tu sais scruter ce qu'est un os ; et s'il est malade, tu connais quelle altération il a, et pour quelle raison et comment il souffre. Si donc la vue des apparences extérieures appartient aux paysans, la vision des choses intérieures, qui est le secret, appartient aux médecins. Alors s'il est nécessaire de rendre ces choses visibles, et que la médecine soit défectueuse relativement à ce mode de vision, eh bien ! il faut amener la nature à se dévoier et à se montrer elle-même. Considérez donc dans quelle ultime matière ces choses se résolvent, et en combien de genres. Or, vous trouverez ces trois substances elles-mêmes, séparées l'une de l'autre en autant de genres. Or, ce que ne peut guérir le rustre, le médecin le guérit cependant. L'expérimentateur néglige ceci, mais non pas le médecin. Ceci importe

peu à l'imposteur, mais beaucoup au médecin. Car, avant toutes choses, il faut connaître ces trois substances et toutes leurs propriétés, dans le macrocosme. Et alors il les trouvera dans l'homme (microcosme) absolument semblables. Et ainsi il comprend ce qu'il tient en ses mains et connaît ce à quoi il commande. Afin que vous compreniez mieux, reprenez l'exemple du bois. Celui-ci est un corps par lui-même. Brûlez-le. Ce qui brûlera, c'est le soufre ; ce qui s'exhale en fumée est le mercure ; ce qui reste en cendres est le sel. Cet embrasement confond l'entendement du rustre, mais donne au médecin un principe initial et le prépare à posséder l'œil médical. Ainsi donc sont trouvées trois choses, ni plus, ni moins, séparées chacune l'une de l'autre. Il faut remarquer, au sujet de ces trois principes, que toutes choses les contiennent d'égale manière. S'ils ne s'offrent pas immédiatement à la vue, d'une façon uniforme, néanmoins ils se révèlent sous l'influence de l'art qui les isole et les rend visibles. Ce qui brûle est le soufre. Tout ce qui entre en combustion est soufre. Ce qui s'élève en fumée est mercure. Rien n'est sublimé hormis le seul mercure. Ce qui se résout en cendres est le sel. Rien ne se réduit en cendres si ce n'est le sel. Ce qui est la cendre est la substance, c'est-à-dire la partie de laquelle le bois est constitué. Et bien qu'elle soit la dernière et non la première matière, elle témoigne cependant de la première matière, dont elle est la dernière lorsqu'elle est unie au corps vivant. Bien que, dans le corps vivant, rien n'apparaisse sinon ce que voit le vulgaire, cependant la séparation montre les substances. Je ne parle pas ici maintenant de la matière première, puisque je traite de la médecine et non de la philosophie. Comme nous l'avons dit pour le sel, apprenez ici, au sujet de la fumée, que celle-ci atteste

l'existence du mercure, qui, par le feu, est volatilisé et sublimé. Et bien que la matière première de celui-ci ne soit pas visible ici, néanmoins l'ultime matière de la première est néanmoins visible. Ainsi le mercure est une autre substance du corps proposé. De même encore, ce qui brûle et qui apparaît splendide ou embrasé à nos yeux, c'est le soufre. Celui-là se sublime (le mercure), parce qu'il est volatil ; mais celui-ci (le soufre) qui est feu, est la troisième substance, qui sert à constituer tout le corps. (*Liber Paramirum*, Livre I, chapitre II.)

DU FIRMAMENT

Nous vous avons déjà fait savoir que le firmament a été créé en même temps que les hommes et doit durer autant qu'eux. C'est pourquoi celui-ci a engendré à la fois son cours et sa prédestination, mais n'engendrera ensuite aucune descendance. C'est pourquoi tous les cours de celui-ci ont été prolongés de telle sorte qu'il puisse attendre sa prédestination. L'homme accomplit tous ses cours en une heure si son Entité naturelle a été achevée en une heure. C'est pourquoi le changement de la Lune n'a aucune influence sur le cerveau. La cause en est que le cerveau est rénové par le cœur plusieurs centaines de milliers de fois, tandis que, pendant ce temps, la Lune ne reçoit du Soleil qu'une seule et même lumière, et il (le cerveau) accomplit, dans sa prédestination, autant de nouvelles lunes et de pleines lunes que la Lune elle-même dans sa prédestination. Car Dieu l'a formé et constitué de la même manière. La critique ou explication Astronomique de la crise sur l'Entité naturelle est donc complètement inhabile. Car tout ce qui affaiblit le corps lui-même en soi par l'Entité naturelle, manifeste la crise suivant

son mouvement propre et non selon le firmament du ciel. Ainsi, au regard de l'Entité naturelle, il n'y a aucune relation entre Saturne et la rate ni entre la rate et Saturne. Evaluez donc le temps compris entre l'instant de la création et la prédestination d'un être, et ordonnez donc au ciel de rester le ciel de son firmament ! Car l'être créé ne communique plus avec l'enfant (qu'il a mis au monde), de même que l'enfant ne communique plus avec lui. Ainsi nul ne reçoit quelque chose d'un autre en raison de l'Entité. Si quelqu'un se trouvait, qui connaisse la prédestination du ciel, celui-ci même connaîtrait aussi les prédestinations de l'homme. Or, seul, Dieu a conscience de la prédestination, c'est-à-dire de la fin. Mais afin que nous ne soyons pas portés à oublier ceci par hasard, considérez ici avec moi quelles sont les exaltations, conjonctions, oppositions et autres semblables. Car celles-ci n'ont pas lieu matériellement, mais tout à fait spirituellement. Ceux-ci (les astres) accomplissent leur cours, et non pas la substance même. Car la rapidité du cours ou du mouvement du firmament corporel n'admet pas cette conception dans la substance. Ainsi l'esprit seul, en quelque nombre que ce soit, accomplit, comme la planète, des mouvements pour lesquels il faut suffisamment de temps pour croître et décroître. C'est pourquoi celle-ci (la planète) est appelée l'Entité durable, et l'homme l'Entité brève.

(*Parenthèse sur les cinq Entités : De l'Entité naturelle.*)

DES MALADIES INVISIBLES ET DE LEURS CAUSES

Le corps visible a son action en toutes choses, et tout son mouvement et tout ce qu'il fait, l'homme le voit. Mais ce n'est que la moitié du travail, celle que l'homme

voit ; l'autre moitié du travail, personne ne la voit : c'est celle qu'accomplit le corps invisible. Comme un charpentier qui construit une maison au moyen de deux corps, dans le corps invisible, il la construit dans son imagination, et dans le corps visible, il la construit visiblement.

Vous devez comprendre de même ici comment le corps a le pouvoir de construire, de former et de disposer ce que donne l'image. De même il est possible au corps invisible de construire et façonner des choses semblables, chaque corps suivant sa propriété et sa faculté de création.

L'homme a la domination sur toutes choses qui sont en lui, soit selon son désir, soit selon sa volonté. Car chaque désir et appétit est une concession et un commandement comme il se tient dans l'imagination, ce qui se produit ainsi . De même que l'homme est au-dessus de son astre, comme Dieu est au-dessus du Firmament, d'où il commande : « Fais ceci, et fais cela ; qu'ici soit une comète, que là se tienne un autre signe », telle est cette puissance, et telle est également l'imagination de la femme ; ce qu'est son désir dans le corps extrême se trouve inscrit dans l'enfant. Car l'enfant est la figure du ciel ; et le corps est la terre ; et l'homme est un producteur de ces signes, comme Dieu dans le firmament. Et ces signes sont formés avec autant de rapidité qu'une étincelle qui s'échappe de l'acier. Et, de la même manière qu'une main tire avec force cette étincelle du caillou et produit un feu là où il n'y en avait pas, de même il faut comprendre comment le désir est un feu qu'il faut obtenir, et vers le jaillissement duquel toutes les pensées sont dirigées. Ainsi également la main invisible fait jaillir et produit une étincelle dans l'enfant, afin de faire un feu selon que la femme en a décidé dans

sa fantaisie. Car son imagination interne est semblable aux yeux du basilic, lequel, partout où il regarde, produit la mort, parce que sa puissante imagination du regard lance le poison avec le regard, de telle sorte que le poison et le regard sont une seule et même chose. Il en est de même dans la femme ; ce qu'elle voit, dans le temps de l'imprégnation, et ce qu'elle désire ardemment se glisse en elle-même en même temps que le regard, et dans son propre fruit, dans le corps ; car ce n'est point autrement que ce fruit lui est soumis.

(*Liber Paramirum*, Livre III.)

NOSTRADAMUS

(1503-1566)

Michel de Nostredame, en latin Nostradamus, *fut le plus célèbre astrologue du* XVI^e^ *siècle. Il descendait d'une famille juive de Provence nouvellement convertie. Après avoir étudié la médecine à Montpellier, il vécut dans la retraite à Salon en Provence, où, dans la solitude, il composa ses* Centuries, *recueils de cent quatrains prophétiques, en vers, qui obtinrent un succès considérable. L'auteur y parle une langue bizarre, où des locutions italiennes, espagnoles et provençales se mêlent au français ; il y construit ses phrases synthétiquement comme en latin, et non analytiquement comme dans nos langues modernes. Des commentateurs ont cherché à en dissiper l'obscurité : Chavigny, en 1596 ; Guynaud, en 1693 ; le curé de Louvicamp, en 1710 ; Théodore Bouys, en 1806 ; Eugène Bareste, en 1840, et enfin l'abbé Torné, curé de*

Saint-Denys-du-Pin, y a découvert de nombreux événements du XIX^e^ *siècle. Les prophéties de Nostradamus ont rencontré, surtout au* XVIII^e^ *siècle, beaucoup de détracteurs, de sceptiques et de railleurs. Pourtant nous croyons que la science, lorsqu'elle aura mieux pénétré le mystère des fonctions psychiques reconnaîtra que l'esprit prophétique peut ne pas être une chimère. Il est bien certain que ce que nous appelons le* temps, *avec les trois divisions en passé, présent et futur, n'a pas plus d'existence propre que la matière, reconnue par la physique moderne pour n'être qu'une hyperconcentration de mouvement vibratoire. On peut concevoir une modalité d'existence où il n'y ait ni passé ni futur, mais où toutes choses sont sur un même plan chronologique. Dans ces conditions, un esprit légèrement détaché de la chair, comme il l'est dans le sommeil, par exemple, ou dans l'hypnose, peut fort bien s'exercer à saisir les traces, flottant dans l'invisible, d'événements qui ne s'accompliront que dans un temps fort lointain, mais s'accompliront certainement. Ces sortes de visions ne peuvent être claires et précises ; elles sont vagues et forcément mélangées d'erreurs, ce qui est le cas pour les prophéties de Nostradamus. Ceci posé, il faut reconnaître que certains des quatrains sont d'une précision troublante.*

LES PROPHÉTIES

DE MAISTRE MICHEL NOSTRADAMUS

Le sang du iuste à Londres fera faute,
Bruslez par foudres de vingt-trois les six,
La dame antique cherra de place haute,
De mesme secte plusieurs seront occis.

(*Centurie* II, 52.) *Mort de Marie Stuart.*

Les armes en mains jusques six cents et dix
Guerres plus loin ne s'estendant sa vie.

(Sixain publié en 1605.) *Assassinat de Henri IV.*

Ce grand monarque qu'au mort succédera
Donnera vie illicite lubrique ;
Par nonchalance à tous concédera
Qu'à la parfin faudra la loy salique.

(*Centurie* V, 38.) *Louis XV.*

Le tiers premier pis que ne fit Néron
Vuidez vaillant que sang humain respandre,
Rédifier fera le forneron ;
Siècle d'or mort, nouveau Roy grand esclandre.

(IX, 17.) *Révolution française.*

Les biens aisez subit seront desmis,
Par les trois frères le monde mis en trouble,
Cité marine saisiront ennemis,
Faim, feu, sang, peste, et de tous maux le double.

(VIII, 17.) *Abolition des privilèges.*

De nuict viendra par la forest de Reines
Deux pars vaultorte Hene la pierre blanche :
Le moyne en gris dedans Varennes,
Esleu cap cause tempeste, feu, sang tranche.

(IX, 20.) *Fuite de Louis XVI à Varennes.*

Roy et sa cour au lieu de langue halbe,
Dedans le temple vis-à-vis du palais :
Dans le jardin duc de Mantor et d'Albe,
Albe et Mantor, poignard, langue et palais.

(IX, 22.) *Captivité de Louis XVI au Temple.*

Lettres trouvees de la Royne les coffres,
Point de subscrit sans aucuns non d'autheur ;
Par la police seront cachez les offres,
Qu'on ne sçaura qui sera l'amateur.

(VIII, 23.)

Ouverture de l'armoire de fer de Marie-Antoinette,
20 novembre 1792.

Du lac Leman les sermons fascheront,
Des iours seront reduits par des sepmaines,
Puis moys, puis an, puis tous failliront,
Les magistrats damneront leurs loix vaines.

(I, 47.) *Calendrier Républicain.*

Mort conspirée viendra en plain effect,
Charge donnee et voyage de mort :
Esleu créé receu par siens deffait,
Sang d'innocent devant soy par remort.

(VIII, 87.) *Exécution de Louis XVI.*

Le regne prins le Roy conjurera
La dame prinse à mort iurez à sort ;
La vie à Royne fils on desniera
Et la pellix au fort de la confort.

(IX, 77.) *Mort de Marie-Antoinette.*

Le sublevé ne cognoistra son sceptre,
Les enfans jeunes des plus grands honneurs :
Oncques ne fut vu plus ord cruel estre,
Pour leurs espouses à mort noir bannira.

(X, 57.) *Captivité de Louis XVII.*

Du plus profond de l'Occident d'Europe,
De pauvres gens un ieune enfant naistra,
Qui par sa langue seduira grande troupe,
Sont bruit au regne d'Orient plus croistra.

(III, 35.) *Napoléon Bonaparte.*

De soldat simple parviendra en empire,
De robbe courte parviendra à la longue :
Vaillant aux armes en Eglise ou plus pyre,
Vexer les prestres comme l'eau fait l'esponge.

(VIII, 57.) *Napoléon, empereur.*

Les deux malins de Scorpion conioinct,
Le grand seigneur meurdry dedans sa salle ;
Peste à l'Eglise par le nouveau Roy ioinct,
L'Europe basse et septentrionale.

(I, 52.) *Querelle de Napoléon et du Pape.*

Le grand Empire sera tout translaté
En lieu petit qui bien tost viendra croistre,
Lieu bien infime d'exigue comté,
Où au milieu viendra poser son sceptre.

(I, 32.) *Napoléon à l'île d'Elbe.*

Chef de Fossan a gorge coupee,
Par le ducteur du limier et levrier :
Le faict par ceux du mont Tarpee,
Saturne en Leo 13 de Fevrier.

(III, 96.) *Assassinat du duc de Berry.*

le 13 février 1820.

Sept ans sera Philipp, fortune prospere,
Rabaissera des Arabes l'effort,
Puis son midy perplex rebors affaire,
Jeune ognion abismera son sort.

(IX, 89.) *Louis-Philippe.*

Par-le decide de deux choses bastards,
Nepveu du sang occupera le regne,
Dedans lectoyre seront les coups de dards,
Nepveu par peur pliera l'enseigne.

(VIII, 43.) *Napoléon III.*

De terre faible, et pauvre parentelle
Par bout et paix parviendra dans l'Empire,
Long temps regner une ieune femelle,
Qu'oncques en regne n'en survint un si pire.

(III, 28.) *L'Impératrice Eugénie.*

Autour des monts Pyrenees grans amas
De gent estrange secourir Roy nouveau
Pres de Garonne du grand temple de Mas,
Vn Romain chef le craindra **dedans l'eau.**

(VI, 1.) *Apparition de Lourdes dans les roches Massabielle.*

L'horrible guerre qu'en l'Occident s'appreste,
L'an ensuivant viendra la pestilence
Si font l'horrible que ieune, vieux ne beste,
Sang, feu, Mercure, Mars, Iupiter en France.

(IX, 4.) *Guerre de 1870 et Commune.*

Six iours l'assaut devant cité donné :
Liurée sera forte et aspre bataille :
Trois la rendront, et à eux pardonné
Le reste à feu et à sang tranche taille.

(III, 22.) *Sedan.*

Le Celtiq fleuue changera de rivage,
Plus ne tiendra la cité d'Agripine,
Tout transmué hormis le vieil langage,
Saturne, Leo, Mars, Cancer en rapine.

(VI, 4.) *Perte de l'Alsace-Lorraine.*

De feu céleste au Royal edifice,
Quand la lumière de Mars defaillira,
Sept mois grand guerre, mort gens de malefice
Roüan, Eureux au Roy ne faillira.

(IV, 100.) *Incendie des Tuileries.*

Tard arrivé l'execution faicte,
Le vent contraire lettres au chemin prinses
Les coniurez quatorze d'une secte,
Par le Rousseau senez les entreprinses.

(I, 7.) *Affaire Dreyfus. — Les 14 conjurés. Waldeck-Rousseau.*

De l'entreprinse grande confusion,
Perte de gens, thresor innumerable :
Tu n'y dois faire encore tension,
France à mon dire fais que sois recordable.

(III, 24.) *Guerre de 1914.*

Pont on fera promptement de nacelles,
Passer l'armee du grand Prince Belgique ;
Dans profondez et non loing de Brucelles,
Outre passez, detranchez sept à picque.

(IV, 81.) *La Belgique, Guerre des tranchées.*

Et Ferdinand blonde sera deserte,
Quitter la fleur, suivre le Macedon,
Au grand besoin defaillira sa route,
Et marchera contre le Myrmidon.

(IX, 35.) *Ferdinand de Bulgarie.*

Le grand du foudre tombe d'heure diurne,
Mal, et predict par porteur postulaire :
Suiuant presage tombe de l'heure nocturne,
Conflict Reims, Londres, Ettrusque pestifere.

(I, 26.) *Bombardement de Paris par la Bertha, Bombardement de Reims, de Londres, et de l'Italie.*

Les fleurs passées diminue le monde,
Long temps la paix terres inhabitees ;
Seur marchera par ciel, terre, mer et onde,
Puis de nouveau les guerres suscitées.

(I, 63.) *L'après-guerre.*

JÉROME CARDAN

(1501-1576)

Célèbre médecin et mathématicien de Paris, professa à Milan et à Bologne. Il écrivit de nombreux ouvrages dont la collection complète comprend dix volumes in-folio. C'est lui, et non Viète, comme on le croit communément, qui, le premier, eut l'idée d'appliquer l'algèbre à la géométrie. Son traité De subtilitate, *malgré les critiques de Scaliger, renferme des pages fort intéressantes, tant sur les découvertes des sciences naturelles, que sur la philosophie de l'invisible. Il fut un des plus ardents défenseurs de l'astrologie, et il poussa très loin l'étude de la Physiognomonie dans son livre sur la* Métoposcopie, *ou art de connaître les caractères par l'inspection des lignes du front. Quelques pages sur les démons, extraites de son livre de la* Subtilité, *nous paraissent donner la juste mesure des idées de la Renaissance, par un mélange ingénieux de la théologie dogmatique et des lois de la Nature.*

DE LA SUBTILITÉ

DES DÉMONS.

Il y a toujours eu beaucoup de doute au sujet des démons, et il me semble que ceux qui croient que de semblables esprits existent et se tiennent auprès de nous, distinguent la venue de ceux-ci de l'inspiration divine et de la visite angélique. Car il est certain que l'esprit humain a naturellement en horreur les démons, et la pensée de l'homme est troublée par leur présence, parce

qu'elle a horreur et crainte des choses qu'elle ne connaît pas. Les pensées dépravées ont coutume de se trouver présentes avec les mauvaises actions que nous préparons. En outre, de telles pensées engendrent de mauvaises odeurs ou des sons irrévérencieux et les rejettent. La suspicion ou le désespoir demeure après le décès comme l'on dit du génie de Brutus ; mais l'inspiration divine ou bien un ange ne se présente qu'à ceux qui sont doués d'une âme bonne : et elle vient sans faire aucun bruit, petit à petit, en réjouissant l'âme et en inspirant bonne confiance et aussi bon espoir.

Dès lors, la pensée tranquille se répand en bonnes cogitations et est contrainte d'aimer les choses supérieures. Elle aime donc les choses célestes, et accède à celui qui médite les choses bonnes et salutaires. Et si, subitement il advenait qu'elle soit épouvantée, l'âme aussitôt se trouve en repos et en tranquillité ; l'exemple de saint Antoine, ermite, nous a merveilleusement enseigné ces choses.

Une même différence constante subsistera au sujet des présages mortifères et salutifères de l'âme, même si nous nous efforçons de prouver que ces choses viennent seulement de la puissance de la nature. Car si les astres salutaires ou maléfiques sont mis à la place des anges et esprits mauvais, pour la même raison, ces mêmes signes militeront contre les anges et les esprits malins. Cependant, plusieurs s'efforcent de montrer que les démons existent, en faisant valoir l'argument des enchantements.

Ce qui nous incite davantage à penser qu'il y a des esprits, c'est que l'air et l'aither, qui sont de si grande étendue, forment une région joyeuse ; car, de même que nous voyons la terre posséder des êtres vivants, métaux, pierres, plantes ; que nous voyons également l'eau avoir

des poissons et l'air le plus inférieur avoir ses animaux qui respirent, il n'est pas vraisemblable qu'une région si vaste soit totalement destituée de vie ; mais il faut croire plutôt qu'il s'y trouve des animaux beaucoup plus excellents que les inférieurs, et d'autant plus excellents que cette région est plus claire et plus pure que l'inférieure.

(Livre XIX, *Des Démons.*)

GUILLAUME POSTEL

(1510 ? 1581)

Guillaume Postel fut, sans contredit, l'un des hommes les plus savants du XVI^e^ *siècle. Il excellait dans les mathématiques, dans l'astrologie, et fut le premier qui comprit l'importance que pouvait avoir, pour l'avenir des sciences philosophiques, l'étude des langues orientales. Il fit plusieurs fois le voyage de Constantinople, puis de Jérusalem, d'où il revint avec de nombreux manuscrits hébreux, syriaques, arabes et turcs. Il révéla aux savants occidentaux l'existence des livres kabbalistiques du* Zohar *et du* Yetzirah, *et traduisit en latin le second de ces ouvrages. François I^er^ créa pour lui, au Collège de France, la première chaire de langue hébraïque. Guillaume Postel devint, vers le milieu de sa vie, le confident de la fameuse visionnaire Madre Johanna, de Venise, et, dès lors, ses écrits offrirent un singulier mélange de science et de mysticisme. On a comparé, non sans raison, la tournure de son esprit à celle de Leibniz, à qui il ressemblait par l'érudition, le génie mathématique et la propension aux spéculations abstruses.*

La liste de ses ouvrages est considérable ; nous donnons des extraits des deux qui sont demeurés les plus célèbres : la Clavis Absconditorum, *puis le* Commentaire sur le Sepher Yetzirah, *petit ouvrage fort rare, dont il vendait lui-même les exemplaires afin de ne les céder qu'à ceux qu'il jugeait suffisamment préparés pour en aborder la lecture.*

CLEF DES CHOSES CACHÉES

DANS LA CONSTITUTION DU MONDE

L'*Eden* est la plus grande volupté du monde, c'est-à-dire Dieu ; dans l'Eden est le jardin du Christ, planté d'Ames dans lesquelles sont tous les fruits du monde. Mais en son milieu se trouve l'*Arbre de Vie*, c'est-à-dire l'Humanité du Christ par laquelle nous vivions tous de la Vie supernaturelle dans la perfection de l'Ame avant que le Corps fût né ; et dans l'Ame et dans le Corps, par la vertu de l'Incarnation et de la Passion. Enfin, dans ce même milieu est placé l'autre *Arbre de la Science*, du Bien et du Mal, c'est-à-dire le Sacrement de Communion ; c'est donc la *Roue dans le milieu de la Roue*. Dans l'*Infinité* de la Divinité est incluse l'*Ame des Ames*, supérieure aux Anges ; dans l'Ame est inclus le *Corps des Corps* après la glorification, plus vaste et étendu que les cieux ; dans le Corps, l'Ame et la Divinité se trouve l'Ombilic de toutes choses, le *Sacrement* sacro-saint par lequel nous devenons comme des dieux, sachant le Bien et le Mal. C'est pourquoi *Adam*, guidé par cette ambition, et instruit de ces choses, dans l'Ame duquel nous sommes contenus, voulant s'emparer de cet Arbre dans son archétype, avant que vînt le Médiateur de l'Eglise constituée pour le consacrer ainsi par lui-même, se rendit malheu-

reux, et nous avec lui. C'est le fruit de l'Arbre d'où vint le péché ; c'est pourquoi il faut que la mort soit chassée du corps par le même Remède bien employé, mais dont l'emploi illicite l'y avait fait entrer autrefois ; et il est beaucoup plus nécessaire maintenant, après le péché, de nous incorporer à lui quotidiennement et assidûment, puisque, sans le péché, il eût fallu, de même, être uni avec lui. C'est la sentence de *Cabodiel* et *Raziel* qui nous est transmise par les monuments les plus secrets de la Théologie dans les Réponses verbales des 72 anciens. Ainsi donc, de même que l'Arbre de l'Humanité du Christ est le rachat du péché, de même l'*Arbre du Sacrement* est la Restitution pour l'Ame et le Corps dans la vie éternelle.

(Chapitre XV, § XVII.)

COMMENTAIRE SUR LE SEPHER YETZIRAH

Texte : *Il y a, dans les vingt-deux lettres de l'alphabet hébraïque, trois mères, sept doubles et douze simples, de chacune desquelles s'élève un esprit.*

Commentaire : Par ces mots : il existe un esprit, il faut l'entendre de ce que l'esprit du péché de Dieu se cache en elles. Car l'esprit premier est l'esprit d'inspiration ; l'esprit second, qui est l'esprit de l'esprit, *spiritus ex spiritu*, est pour vous ce qui ne peut être engendré, sinon par l'esprit avant le mouvement. L'esprit troisième est dans la voix articulée et formée de ses éléments où réside l'esprit un de Dieu, qui est le verbe de Dieu. C'est pourquoi Moïse a exposé tout le recueil des cinq livres de la loi par des lettres et des vocables se touchant tous ensemble, de telle sorte que l'on ne voit du commencement à la fin qu'une seule et unique diction.

Texte : *Trois mères, les eaux de l'esprit avec lesquelles il ordonna et disposa Tohu et Bohu, c'est-à-dire la stupeur, en admirant, et la considération du lieu vide.*

Commentaire : Les trois mères possèdent ainsi : les Eaux, Tohu et Bohu. Que les Eaux aient été la première matière du monde entier, les saints livres l'attestent et la Raison le démontre. Car de même que dans tous les êtres animés nous voyons que la racine première de la vie réside dans l'élément humide dans lequel ensuite agit la chaleur, de même il est nécessaire que la nature de toute la première matière ait été constituée dans l'humide, puisque ce par quoi une chose est, doit posséder à un degré plus éminent encore, la qualité de cette chose. Ainsi cet Esprit de Dieu qui se cache en dix Sephiroth et vingt-deux lettres, a tiré d'abord de sa puissance les eaux, dans la nature des choses, dans lesquelles eaux était *Tohu*, c'est-à-dire la stupeur de l'Esprit, et la première matière encore informe, et pour cette raison incompréhensible, puisque, quoiqu'elle fût d'une nature humide et liquide, elle ne présentait encore elle-même aucune forme, mais, semblable à un chaos, bouillonnait en elle-même jusqu'à ce que, peu à peu, fussent disposés par elle les cinq éléments. En second lieu, fut *Bohu*, c'est-à-dire le lieu encore vague mais cependant apte à contenir toutes les choses qui devaient paraître ensuite dans la nature des choses. Ainsi nous pouvons exprimer les trois mères : la Matière Première dans le chaos et la confusion liquide ; la même Matière disposée selon ses distinctions ; enfin, la Formalité elle-même, qui est le module de toutes les choses, quelles qu'elles soient, qui peuvent être tirées de la puissance de la Matière.

JEAN DEE

(1527-1607)

Une des plus curieuses figures du XVI^e^ *siècle est certainement celle de ce mathématicien anglais, qui fut l'astrologue et le géographe de la grande Elisabeth. On lui doit de nombreux ouvrages sur la réforme du calendrier, l'art de la navigation, la perspective, les miroirs ardents, etc., et un fort intéressant ouvrage symbolique intitulé* Monas Hieroglyphica. *Mais ce qui donne à cet hermétiste un relief considérable et le différencie nettement de tous les autres écrivains de son époque, c'est qu'il a pris soin de laisser un journal de sa vie, assez régulièrement tenu et qui nous permet, chose rare, de pénétrer dans la vie intime d'un adepte du* XVI^e^ *siècle, tandis que la vie de ses confrères s'entoure de mystère et dégénère souvent en légende. Le* Diary of D^r^ John Dee *est à tous points de vue un monument curieux de la vie privée anglaise sous les Tudor. Un autre ouvrage qui n'a pas d'équivalent dans aucune littérature est celui qu'il a intitulé :* A true and faithful relation of what passed for many years between D^r^ John Dee and some spirits, *paru en 1659. Jean Dee fit un voyage à Cracovie, chez le prince palatin Laski, puis à Prague, auprès de l'empereur Rodolphe, pour leur proposer de les initier aux secrets de la pierre philosophale. Il emmena avec lui un bizarre personnage, nommé Edouard Kelly, dans lequel on n'a voulu voir qu'un fourbe, mais qu'il serait plus exact de considérer comme un medium que Jean Dee fit servir à ses expériences. Le livre ci-dessus rapporte, avec un grand luxe de détails, des expériences dans lesquelles*

Edouard Kelly entrait dans des sortes de transes et rendait compte de ce qu'il voyait et entendait. Ce récit est le premier que l'on possède de véritables séances d'hypnotisme, ce qui le rend précieux à tous égards. Nous citons ici quelques-unes de ces pages bizarres, où Jean Dee s'est ingénié à transcrire la langue des anges.

RELATION DE CE QUI S'EST PASSÉ ENTRE JEAN DEE ET QUELQUES ESPRITS

OUVERTURE MYSTIQUE DU LIVRE DE CRACOVIE

Mardi, 12 Juillet, année 1584

YARRY — *à la providence* — Y'ar ry

ID* UIGO *O — △.—Remarquez : le pouvoir mauvais étourdit tellement les yeux d'Edouard Kelly, qu'il ne pouvait pas bien discerner cet O, mais, s'arrêtant devant lui un peu, il conclut que c'était un V, ce qu'il corrigea un peu après, en passant.

de lui qui s'assied sur le Saint Trône. — Id $\frac{vi}{oi}$ -go

Les rideaux étant tirés.

Ile — *Ayez patience.*

△.— Comme nous étions occcupés à parler du nom de Dieu *Idoigo*, dans les tables d'*Enoch*, une voix dit :

Une voix : — *Où se trouvait la plus grande force, le Diable rampa davantage. En ceci le Diable pensa vous tromper.*

Ce doit être alors I doigo.

OD	*et*	Od
TORZULP	*se leva*	Tor zulp
IAODAF	*dans le commencement*	Ia o daf
GOHOL	*disant*	Go hol
CAOSGA	*La terre*	Ca os ga
TABAORD	*qu'elle soit gouvernée*	Ta ba ord
SAANIR	*par ses parties*	Sa a nir
OD	*et*	Od
CHRISTEOS	*qu'il soit là*	Chris té os
YRPOIL	*division*	Yr po il
TIUBL	*en elle*	Ti obl
BUSDIRTILB	*que sa gloire*	Bus dir tilb
NOALN	*puisse être*	No aln
PAID	*toujours*	Pa id
ORSBA	*enivrée*	Ors ba
OD	*et*	Od
DODRMNI	*contrariés*	Dodrumui
ZYLNA	*en soi-même*	Zyl na
ELZAPTILB	*sa course*	El zep tilb
PARMGI	*qu'il entre*	Parm gi
PIRIPSAX	*avec les cieux*	Pe-rip sax
OD	*et*	od
TA	*comme*	Ta
QURLST	*une servante*	Kurlst Qurlst

IL... *Ayez patience un peu, Edouard Kelly.*

Edouard Kelly Maintenant les voici revenus.
etc.

PREMIER LIVRE DES MYSTÈRES DE PRAGUE

Année 1584 (nouveau style)

Mardi 12 juillet, année 1584.

Mercredi 15 août, vers 9 heures du soir.

△. *Les grandes miséricordes de Dieu soient sur nous : et nous le supplions d'augmenter notre foi en lui selon sa sainte volonté.*

Edouard Kelly. — Amen !

Edouard Kelly. — Mais pendant que je considère mieux ces boutons de roses, ils me semblent plutôt être des lis blancs.

△. *Le Dieu éternel, de ses infinies miséricordes, efface de nous la noirceur de nos péchés, et nous rende purs, et plus blancs que la neige.*

E. K. — Ils sont au nombre de 72, semblant, avec leurs têtes, alternativement, se pencher ou se relever, tantôt vers moi, tantôt vers vous. Ils semblent aussi se mouvoir circulairement dans la direction de l'Est, mais très lentement. Dans le milieu de ce cercle, apparaît un petit feu, de la couleur du fer rouge prêt à entrer en fusion; de ce feu jusqu'à chacun des lis s'étend une poutre ; ces poutres sont d'une couleur blanche plus vive à l'extrémité extérieure qu'à celle qui est près du centre.

Une voix : ...Ed. Kelly. — Une voix vient des lis et crie : Saint, Saint, Saint ; et tous les lis sont devenus en feu, et ils semblent tomber dans ce feu. Et maintenant ils apparaissent de nouveau distinctement, comme avant ; et le feu est demeuré encore dans le centre ; et les émanations des poutres viennent de lui, encore aux boutons de lis dont je viens de parler.

E. K. — J'entends une grande rumeur, comme si elle

venait d'un nuage, sur nos têtes, plutôt comme un tonnerre.

Une voix : *Le sceau est brisé !*

LIVRE CONFIRMATOIRE DES MYSTÈRES DE PRAGUE

Prague, année 1585, 20 mars.

Mystères Stéphaniques

(Commencement d'avril, 12, 1585.)

Prenez de commun Audcal, purifiez-le et préparez-le par Rlodnr en quatre diverses digestions, continuant la dernière digestion par quatorze degrés et un, et une rapide proportion, jusqu'à ce qu'il devienne Dlasod fixé, en un corps très rouge et très lumineux, l'image de la Résurrection.

Prenez aussi Lulo de rouge Roxtan, et travaillez-le par les quatre degrés de feu jusqu'à ce que vous ayez son Audcal, et alors recueillez-le.

Alors, doublez chaque degré de votre Rlodnr, et par la loi de copulation et de mélange, travaillez et continuez-les soigneusement ensemble. Néanmoins, en bas, à travers chaque degré en multipliant le plus inférieur et le dernier Rlodnr, son véritable office terminé par un degré de plus alors que le plus haut.

Ainsi il devient Darr, qui est la chose que vous cherchez, un Dlasod saint, très glorieux, est signifié.

Mais veillez bien, et recueillez-le au plus haut ; car en une heure il est descendu, et il monte et il remonte dans ce but.

Prenez garde !

Mercredi après-midi, vers trois heures et demie.

△.— *Comme nous étions assis ensemble dans mon cabinet de travail, et que nous parlions de nos affaires et de la Pierre Philosophale, Edouard Kelly sentit une chose pesante sur sa tête, et entendit une voix disant :* Je vais t'enseigner ; là-dessus, je mets la pierre en place.

Edouard Kelly. — Voici Levanael, couvert comme il en avait l'habitude.

Levan. — *Pourquoi n'êtes-vous pas pur, afin que vous puissiez apprendre?*

Edouard Kelly. — Ainsi nous recevrons à l'Est, comme le temps de l'année le demande.

△.—*Seigneur, tu as dit que nous deviendrions, à la fin, d'un seul esprit par les miséricordes, Seigneur aide-nous ici.*

E. K. — Il semble qu'il a ses lèvres cousues, car le voile est si mince qu'il permet que son visage soit de telle sorte qu'il est parfaitement visible.

Levan. — *Voyez que vous devez saisir la saison, et cueillir pendant qu'il en est temps ; si vous laissez passer cette moisson, vous serez désireux de cueillir et vous ne le pourrez pas.*

Trois fois je dois entrer en vous si je ne vous trouve pas.

Lo, c'en est fait, car je ne viens plus.

E. K. — Je vous prie d'entrer en rapport avec une autre personne. Voici Jean, un garçon qui est en cette maison, servez-vous de lui

Levan. — *Vous parlez* selon la folie humaine ; *mais avant que je parte, je ne veux pas vous perdre de vue.*

Lisez votre leçon. C'est maintenant une leçon commune.

△. — *Je lis :* Prenez Audcal commun, etc. Prenez garde.

LEVAN. — *Vous feriez mieux de faire ainsi.*

E. K. — Maintenant, il a levé son voile, sa face est nue ; ce n'étaient pas ses lèvres qui avaient ces points comme il paraissait, mais c'était dans son voile ; sa face est une très belle face.

△. — *Nous vous supplions, pour Dieu, pour son salut, sa gloire et son honneur,* de donner vos lumières et *de rendre évidente cette leçon ou conclusion.*

LEVAN. — *Cette conclusion où l'homme est exalté, étant la dernière et la première, est aussi nécessaire pour vous et pour éviter les tentations qui sont à venir que vos vêtements le sont pour couvrir votre nudité ou les maisons pour vous garder des orages.*

LEV... — *Je viens de nouveau*

△. — *Je lis entièrement le commencement.*

E. K. — Le voici de nouveau.

LEVAN. — *Lisez.*

△. — *Je lis.*

LEVAN. — *Qu'est-ce que* Audcal?

△. — *Dieu le sait. Je ne le sais pas.*

LEVAN. — *C'est l'or.*

△. — Purifie et travaille-le. *Comment est votre purification ? Je ne le sais point.*

LEVAN. — *Continuez à lire.*

LEVAN. — Dlasod, *c'est le soufre.*
Continuez, et laissez-moi vous enseigner, de façon générale.

△. — *Prenez aussi* Lulo *de* Roxtan *rouge.*

LEVAN. — Roxtan, *c'est le vin pur et simple en lui-même.* Lulo est sa mère.

△. — *Il doit y avoir une grande ambiguïté dans ces mots.*

Levan. — Lulo, *c'est simplement le tartre de vin rouge.* Audcal, *c'est le mercure.* Darr (*dans la langue angélique,*) *c'est le vrai nom de la Pierre.*

Je reviens.

E. K. — Le voici revenu.

Je n'ai plus rien à vous dire ; ceci est la première fois.

E. K. — Il est parti.

△. — *Nous savons que la Pierre philosophale se fait par les métaux, avec les métaux, et sur les métaux,* etc.

E. K. — Le voici de nouveau... Tout est ici.

Levan. — *Combien y a-t-il de lettres dans* Audcal?

△. — *Six. Il y a autant de voies pour cet œuvre.*

E. K. — Il est parti.

△. — *La grâce divine nous soit toujours présente, et qu'elle coopère avec nous pour l'honneur et la gloire de Dieu. Amen !*

JEAN-BAPTISTE PORTA

(1550-1615)

Cet auteur, né à Naples et mort en cette même ville, fut un des savants les plus érudits de son temps. On lui doit la découverte de la chambre noire et peut-être, dit-on, celle du télescope. Ses œuvres contiennent beaucoup de pages traitant de l'occultisme, de l'astrologie, des apparitions, entre autres sa Magie naturelle *si souvent rééditée. Il a consacré un traité fort curieux intitulé la* Phytognomonie, *à l'étude des signatures, c'est-à-dire d*

l'analogie des plantes avec les organes humains de même forme, considérée comme base d'indications de propriétés thérapeutiques. Cette science, fort décriée plus tard, est reprise maintenant par l'homœopathie, qui en a vérifié l'exactitude dans la plupart des cas.

PHYTOGNOMONIQUE

OU LES SIMILITUDES DES PLANTES

Les propriétés occultes des plantes sont démontrées par la similitude qui existe entre les êtres animés et les êtres inanimés. Nous parlerons d'abord des similitudes des êtres animés, savoir : de l'homme, des quadrupèdes, des poissons et des reptiles avec l'homme, par lesquels on porte remède non seulement aux membres humains, mais aussi aux maladies ; non seulement par leurs parties, comme la racine, le tronc, le feuillage, la fleur, le fruit et la semence, mais par leurs actions et leurs mœurs, comme en liant ou retranchant le feuillage, ou par la semence, le nombre, la beauté et la déformation, et en conformité avec les mœurs et les actions des êtres animés... Les sucs des plantes absorbés dans l'aliment accroissent (dans l'homme) les sucs analogues, comme les sucs pituiteux augmentent la pituite, les bilieux la bile ; et de même, reçus dans les médicaments, ils ont la force qui leur est déléguée, de les attirer. L'arroche, le cumin et sa graine, dont le liquide est jaune, rendent livide ; en en faisant continuellement usage, ils augmentent la bile ; ils donnent la jaunisse et la pâleur. Les plantes de couleur noire augmentent considérablement la colère, comme on le voit dans les démoniaques, comme le chou pommé, le thym, le pavot, la jusquiame, engen-

drent chez les enfants les maladies de la bile noire. Les plantes à fleurs blanches engendrent et produisent la pituite blanche, telles que le basilic, l'ellébore blanc, le sureau et le laurier. Les plantes qui répandent du suc rouge purgent le sang, comme la rose, la centaurée, la rhubarbe. Celles qui présentent les formes des membres externes, comme les olives ou le satyrion, qui ont la forme des testicules, sont des excitants de Vénus. La plante hermodactyle, en forme de doigts, guérit ceux qui sont malades dans les articulations des doigts. Parmi celles qui présentent les formes des organes internes, on remarque que sont indiqués pour le cœur : le citron, le nard ; l'antitara et la lavande excitent les sens ; pour la rate, le cétérach ou scolopendre ; pour les ulcères du poumon, la pulmonaire ; pour la trachée-artère, la cannelle ; pour l'utérus féminin, l'aristoloche ; pour la vessie, la morelle, le coqueret, etc.

(*Livre I, chapitre XII.*)

KHUNRATH

(1560-1605)

*Savant chimiste allemand, né en Saxe et mort à Dresde, dont la vie est demeurée obscure. Il a publié plusieurs ouvrages sur l'astrologie, les signatures, la transmutation des métaux, qui, à son époque, passèrent inaperçus. Cependant, ils contiennent une érudition très grande, qui eût dû le placer au premier rang des écrivains kabbalistes, alors très en faveur dans les cours autrichiennes et allemandes. Le plus célèbre de ces ouvrages est l'*Am-

phitheatrum Sapientiæ æternæ, *commentaire de quelques chapitres de la* Sagesse *de Salomon. Nous avons traduit intégralement, et remis en lumière, en 1900, ce curieux amas de connaissances universelles, écrit dans un langage coloré, ciselé et précieux, dont on trouverait difficilement l'équivalent au* XVI^e^ *siècle. L'auteur établit une corrélation entre le Christ et la pierre philosophale, que l'on retrouve dans la* Monade Hiéroglyphique *de Jean Dee. Il est d'une sincérité, d'une conviction et d'une piété qui en rendent la lecture recommandable. Nous extrayons de notre traduction quelques passages relatifs à la transmutation, qui possèdent une réelle envergure.*

AMPHITHÉATRE DE L'ÉTERNELLE SAPIENCE

POURQUOI LE FILS DU MACROCOSME (ou Pierre philosophale) EST MANIFESTÉ RÉGÉNÉRATOIREMENT PAR LUI-MÊME *et comment, au moyen de la main obstétricale de l'art de la Physico-Chimie il est glorifié en son corps, dès son assomption ?*

Tu pourras demander à tout ce qui précède une RÉPONSE plénière à la première question. Il reste celle-ci : *Comment, par la main obstétricale de l'art de la Physico-Chimie, est-il glorifié en son corps ?* Par le RÉGIME tri-un. Car, par le PREMIER RÉGIME de l'œuvre catholique et Physico-Chimique, par divers instruments et travaux des mains et par l'art varié du Feu au moyen d'ADROP (qui se nomme Saturne en sa langue), c'est-à-dire PLOMB DES SAPIENTS, CŒUR DE SATURNE, les liens de la coagulation étant dextrement relâchés, le DVENECH VIRIDE et le VITRIOL DE VÉNUS (qui est la matière exigée pour le Bénite Pierre) s'offrira à nous. LE LION VIRIDE, abscons et latent, se manifeste alors, étant attiré hors de

sa caverne du mont de Saturne par les allèchements et les flatteries convenables à sa nature. Tout le SANG épais et coulant abondamment des blessures du LION, transpercé d'une lance aiguë, est soigneusement recueilli. HYLÈ et LILI, le LIMON, la TERRE mouillée humide, onctueuse et boueuse, ADAMIQUE, première matière de la création de ce Monde majeur, de nous-même et de notre vigoureuse Pierre, est rendue visible. LE VIN (que les sapients ont nommé sang de la terre) venant de la matière une et catholique des Philosophes, le ROUGE de Raymond Lulle, appelé, à cause de sa rougeur (couleur de la force) épaisse, dense et obscure, noir plus noir que le noir même, se montrera alors. Le LIEN par lequel l'Ame est liée au Corps et réunis en une seule masse se relâchera et se dissoudra. L'ESPRIT et l'AME (esprit animé) s'éloignent peu à peu et se séparent insensiblement du corps ; quand ceci est fait, le fixe est rendu volatil, et le corps immonde, de jour en jour, se corrompt, se détruit, se meurt, se noircit et s'incinère.

Cette cendre, ô mon fils, ne la crois pas vile ; elle est le diadème de ton corps ; en elle se cache notre pygmée qui vainc et terrasse les géants. II. Par le SECOND RÉGIME (qui est travail de femmes et jeu d'enfants), dans le VASE un, cristallin, circulaire et justement proportionné à la quantité de matière, par un artifice physico-magique, dans le FOUR un de l'Athanor, hermétiquement et même kabbalistiquement scellé par le Théosophe, et par le FEU un, le CORPS, l'ESPRIT et l'AME, par un soin très exact et par des travaux d'Hercule, extérieurement lavés, mondifiés et purgés, sont composés de nouveau ; ils se mêlent, se corrompent d'eux-mêmes ; et sans coopération manuelle, par les seuls travaux de la nature, ils sont dissous, distillés, séparés, sublimés, conjugués, mêlés de nouveau ; ils

copulent et se réunissent ; et ce qui est fixe devient pleinement volatil ; ils sont coagulés aussi, *per se ;* ils sont colorés de diverses manières, calcinés, fixés ; et au contraire ce qui etait volatil est rendu fixe ; et un monde nouveau et rénové est constitué. Souviens-toi que, dans la mixtion, suivant les poids et proportion de la nature de ces substances purifiées à la superficie ou extérieurement, il faut diligentissimement observer et trouver le secret triple de la COMPOSITION connu seulement d'un très petit nombre ; autrement, l'esprit animé ne peut être conjugué avec le corps, ni, par contre, le corps ne peut être réuni à l'esprit. Ceci étant parfaitement accompli, le nouveau CHAOS de la Nature catholique et du nouveau monde futur paraîtra, venant de l'ancien ; il sera expliqué, séparé ; les parties séparées, c'est-à-dire de la nature interne et radicale et centrale, Divines, seront ornées, sans l'aide d'aucun travail des mains ; tu jugeras que cela est accompli lorsque tu sentiras en toi-même un mouvement interne, et alors, oh ! tu pleureras de joie ! Tu comprendras certainement pourquoi le péché de l'origine est divinement effacé et séparé par le feu de l'amour Divin, dans la régénération et du Corps, et de l'Esprit et de l'Ame. Je n'écris pas des fables. Tu toucheras de tes mains, tu verras de tes yeux l'AZOTH, c'est-à-dire le Mercure Catholique des Philosophes qui te suffit pour obtenir notre Pierre, avec le Feu interne et externe, Physicomagiquement uni cependant par une nécessité inévitable avec le feu Olympique par une harmonie sympathique. Si tu ne connais pas parfaitement ce secret de Vulcain profondément caché ; si tu n'apprends pas ponctuellement à t'en servir dans le four tri-un, sphériquement rond, instruit ou par l'art ou par un usage fréquent ou par DIEU LUI-MÊME en pratiquant la Kabbale, tu travail-

leras en pure perte et en vain (quand bien même tu aurais la matière requise). Les TÉNÈBRES apparaissent sur la face de l'abyme ; la Nuit, Saturne et l'Antimoine des Sapients apparaissent ; noirceur et la tête de corbeau des Alchimistes, et toutes les couleurs du Monde apparaissent à l'heure de la conjonction ; l'arc-en-ciel (*Iris*) aussi, nonce de DIEU, et la queue du paon. Ce sont des mystères remarquables que ceux qui sont enseignés touchant l'arc-en-ciel et dans le vieux et le nouveau Testament. Enfin, après que l'œuvre aura passé de la couleur cendrée au blanc et au jaune, tu verras la PIERRE des PHILOSOPHES, notre ROI et DOMINATEUR des Dominants, sortir de son sépulcre vitreux pour monter sur son lit (*thalamus*) ou thrône dans cette scène mondaine, dans son corps glorifié, c'est-à-dire RÉGÉNÉRÉ et PLUS QUE PARFAIT, autrement dit de l'Escarboucle brillante, très rayonnante de splendeur, et dont les parties subtilissimes et dépuratissimes, par la paix concordante de la mixtion, sont inséparablement liées et assemblées en UN ; égale, Diaphane comme le Cristal ; compacte et pondérosissime, d'une facile fusion dans le feu comme la résine, et fluente comme la cire et plus que le vif-argent, sans fumée cependant ; transperçant et pénétrant les corps solides et compacts, comme l'huile pénètre le papier ; soluble et liquescente dans toute liqueur et commiscible à elle ; friable comme le verre ; de la couleur du safran lorsqu'elle est en poudre, mais rouge comme le rubis lorsqu'elle est en masse intègre (laquelle rougeur est la SIGNATURE de la parfaite fixation et de la fixe perfection) ; colorant et teignant constamment; fixe dans les tribulations de toutes les expériences et même dans les épreuves par le soufre dévorant et les eaux ardentes et par la persécution véhémentissime du feu ; toujours durable, incal-

cinable, et, à l'instar de la Salamandre, PERMANENTE et jugeant justement TOUTES CHOSES (car elle est à sa manière TOUT en tous) et clamant : Voici, je rénoverai toutes choses. III. Par le TROISIÈME RÉGIME s'accomplit l'UNION inséparable de la PIERRE PHILOSOPHIQUE avec le Monde majeur dans ses parties, ce qui est et s'appelle FERMENTATION. Note ce mystère harmonique : Ce qui, dans la kabbale est l'UNION avec DIEU de l'homme réduit à la simplicité de la Monade, est la même chose, en Physico-Chimie, que la FERMENTATION de notre Pierre glorieuse et plus que parfaite avec le Macrocosme dans ses parties.

Et : de même que l'homme uni à DIEU, en raison de DIEU est presque un Dieu humain ou un homme Divin, c'est-à-dire presque DÉIFIÉ, et, pour cette raison, peut tout ce qu'il veut, puisque c'est ce que veut DIEU LUI-MÊME ; de même la PIERRE des PHILOSOPHES fermentée avec le Monde majeur dans ses parties, en raison de ce ferment, se transforme en ce qu'elle voudra et opère diversement tout en tout, suivant les natures diverses de chaque chose ; et elle coégalera toutes choses totalement, singulièrement et universellement. Par ceci, ô fils de la doctrine, tu pourras comprendre un peu pourquoi les Philosophes ont imposé à leur AZOTH le nom de MERCURE qui adhère aux corps. Si tu comprends parfaitement ceci, sois celui dont on peut vraiment dire : il a déjà accompli la moitié de l'œuvre, puisqu'il a bien commencé. La PIERRE des Philosophes fermente non seulement simplement avec la Terre et l'Eau ; mais encore avec leurs fruits, c'est-à-dire avec les végétaux, les animaux et les minéraux ; c'est-à-dire avec les médecines préparées par l'art spagyrique au moyen des Végétaux, des Animaux et des Minéraux ; de sorte que ceux-ci sont exaltés en

vertu par le feu catholique de cette Bénite PIERRE et sont déduits plus parfaitement et en acte, par sa propre puissance. Elle fermente aussi avec les métaux, savoir : la PIERRE, à l'état de souveraine blancheur, avec l'argent pur, au blanc ; la PIERRE, couleur de sang, avec l'or obryzum, au rouge. Et ceci est l'œuvre des trois jours.

(§ VIII.)

MICHEL MAIER

(1568-1622)

Célèbre alchimiste allemand, né à Rindsbourg, dans le Holstein, mort à Magdebourg. Il a écrit de nombreux ouvrages hermétiques : le Viatorium, *les* Symbola aureæ mensæ, *les* Cantilènes intellectuelles, *etc., caractérisés par l'élévation du style. Nous avons placé ici les pages remarquables par lesquelles débute son petit opuscule fort estimé :* Silentium post clamores, *puis quelques extraits des* Cantilènes intellectuelles. *Michel Maïer était affilié, dit-on, à la secte des Rose-Croix, dont nous parlerons plus loin.*

LE SILENCE APRÈS LES CLAMEURS

TRAITÉ APOLOGÉTIQUE

La Nature qui, par les orbes des quatre Eléments et du ciel, c'est-à-dire par l'univers, règne avec diffusion, a produit, par l'ordre du Créateur suprême, autant d'espèces de choses qu'elle a connu de retraites cachées de

ses mystères ; et elle se cache en tout ce qu'elle a voulu tenir éloigné des yeux ou intangible aux mains du vulgaire, non comme le font les avares et les envieux, par le stimulant du vice, mais comme un éperon pour exciter ceux qui sont lents et paresseux à rechercher la vertu, en donnant ainsi du prix aux choses abstruses, et en cachant les choses à trouver, qui deviennent ainsi plus précieuses. Car de même que les choses que l'on trouve devant soi sont sans intérêt, à moins qu'elles ne présentent une certaine rareté dans leur apparence, de même celles qui se trouvent soigneusement cachées sont très recherchées à cause d'un certain désir de nouveauté et d'inconstance des âmes, et avec d'autant plus d'ardeur qu'on les trouve très rarement, et ceci, bien souvent, sans avoir égard à la valeur réelle des choses. Or, plusieurs choses se cachent dans le centre de la terre ou dans les cavernes des montagnes, ou sont ensevelies sous le rivage ou dans le fond de l'Océan, de la mer et des fleuves, et que nous estimons d'un grand prix, parce qu'elles sont trouvées beaucoup plus rarement que si elles étaient aussi abondantes que le sable, auquel cas elles ne vaudraient pas plus que ce sable lui-même. Mais il est du philosophe, non seulement d'approfondir les choses qui sont recherchées par le vulgaire, mais encore et surtout celles qui ont été cachées dans les autres espèces de la nature, qu'elles soient communes ou non à leurs yeux. Qui donc, dis-je, a suffisamment recherché la nature de l'homme, c'est-à-dire les biens et les dons tant de l'âme que du corps, auxquels, depuis tant de siècles, tant d'astronomes et de médecins se sont occupés, y apportant toutes les inventions nouvelles de ce petit monde, tandis qu'il a pu à peine décrire suffisamment jusqu'ici ce qui se rapporte au corps ? Que ne dirai-je pas ici des mouvements de l'âme ou de

cette âme rationnelle elle-même, sinon que toutes ces choses, bien qu'elles soient présentes, sont considérées comme se cachant dans un antre obscur ou une prison ténébreuse ? Car les choses hyperphysiques qui concernent cette question sont tellement voilées par l'effort de l'ignorance, qu'il en a été touché à peine quelques mots par les philosophes relativement à leurs causes et aux lois qui les régissent. Les autres œuvres de la nature, par la quantité de difficultés qu'elles apportent, à cause de leur variété, échappent à toute recherche. C'est pourquoi Socrate, ce sapientissime dont les paroles étaient des oracles de jugement, avait pour habitude d'avertir qu'il ne savait qu'une chose, c'était qu'il ne savait rien. Car, de même que la grandeur de cette terre, que nous foulons aux pieds, est énorme par rapport au corps humain, et presque nulle en comparaison du ciel, de même la science de l'homme le plus érudit, si elle est comparée avec toute la nature, n'est presque rien, tandis qu'aux yeux du vulgaire ignorant, elle paraît considérable. D'où nous pouvons facilement conclure qu'il y a beaucoup plus de trésors cachés dans la nature qu'il n'y en a de véritablement connus des hommes. Et que nul ne croie que toutes les choses cachées puissent être révélées, et qu'un progrès puisse être fait par les sciences et les arts à tel point qu'on ne puisse plus rien découvrir, car l'abondance de la nature est telle que les cercles de la nature sont connexes entre eux et se tiennent comme les anneaux d'une chaîne, laquelle ne se terminera jamais, tant que le monde existera.

(*Chapitre premier.*)

LES CANTILENES INTELLECTUELLES SUR LA RESURRECTION DU PHŒNIX

LE FEU SECRET

Nous redirons ici les travaux de Vulcain et les tiédeurs ignées par lesquelles le Phœnix se consume et se rénove : Prêtez attention et faites silence.

Ce n'est ni le gouffre de l'Ætna qui nous donne ces flammes, ni l'horrible bouillonnement du Vésuve que l'on puisse comparer à ce feu, ni l'Hécla, qui vomit du soufre dans les flots de la mer, par lesquels toutes les eaux environnantes sont menacées d'incendie. Mais l'origine de notre feu est toute différente de ceux-ci.

Une montagne, la plus élevée de la terre, qui ne produit que du cinnamome, du safran et des herbes odorantes, lui donne naissance. C'est lui qui donne la lumière au monde entier. Il donne la chaleur à tous les êtres, il entretient la vigueur ; c'est le seul flambeau au feu doux, qui allume le foyer dans le bûcher que s'est préparé lui-même notre Oiseau, et sur lequel, pour obéir à son destin, il va mourir et s'ensevelir dans le Léthé.

O combien est secret cet art sacré du feu ! O combien cette merveilleuse flamme est connue des sages ! Celui qui ne la connaît pas ne connaît rien. Vous qui vous étudiez à saisir les souffles sonores de la science, ne permettez pas que ce feu soit trouvé. (*Triade première.*)

LA GÉNÉRATION UNIVERSELLE

Tout lieu n'est pas apte à la génération des choses, et toute sorte d'urne ne peut être employée indifféremment à contenir les ossements des rois.

Bien qu'il n'y ait qu'une seule crase, qui est la Terre Mère et l'Iris, une certaine portion de ceci reçoit notre Oiseau, lorsque son destin s'est accompli, afin qu'il puisse ressusciter plus tard, et une vertu secrète s'y trouve cachée, qui, à bon droit, lui rend la vie. De même que les levains, par la cuisson, donnent à la farine toutes sortes de formes de pains et la rendent apte à nous porter les aliments dans toutes les parties de notre corps, de même la puisance de cette terre est royale, car par elle se revivifient les choses qui sont mortes et ensevelies ou immergées dans les flots. (*Triade deuxième.*)

LES GRIMOIRES

Il nous est impossible de passer sous silence une catégorie de livres qui eurent autrefois une vogue considérable, surtout parmi le peuple des campagnes ; et que nous grouperons sous le nom générique de Grimoires. *L'origine de ces ouvrages remonte certainement à la plus haute antiquité. On voit, par le témoignage de Flavius Josèphe, que des livres attribués à Salomon, et destinés à faire paraître les démons, existaient déjà vers le* I^er^ *siècle. Plus tard, nous les trouvons mentionnés au* XIII^e^ *siècle par Roger Bacon, et nous avons donné plus haut des extraits des* Éléments de magie *de Pierre d'Abano qui sont le prototype de tous les grimoires. Toutefois, c'est au* XVI^e^ *siècle que leur usage fut le plus répandu, et c'est à cette époque qu'il faut placer la rédaction de tous ceux que nous possédons, et qui fut inspirée probablement de documents plus anciens, aujourd'hui perdus. Il y a lieu*

de croire qu'ils furent mis à la mode, en France, par les sorciers italiens, tels que Cosme Ruggieri, que Catherine de Médicis traînait à sa suite, car tous ces volumes sont fortement teintés de langue italienne. Il nous est impossible de nous livrer ici à une étude complète de leur origine et de leur composition. Bornons-nous à dire que l'on peut les diviser sommairement en trois catégories : 1° les Grimoires proprement dits, destinés à faire apparaître les démons ; 2° les rituels destinés à se protéger contre ces mêmes démons ; 3° les livres de secrets dits magiques, contenant souvent des recettes purement naturelles.

Parmi les premiers, nous citerons le Grimoire du Pape Honorius, *les* Clavicules de Salomon. *Malgré la diversité de leurs titres, ces ouvrages se reproduisent plus ou moins ; ils empiètent les uns sur les autres, se parent de noms illustres et fourmillent d'anachronismes, tels que ceux qui placent le nom de Paracelse dans la bouche de Salomon. On les retrouve encore reproduits à diverses époques, sous les titres les plus fantaisistes : le* Dragon Rouge, *la* Poule noire, *le* Grand Grimoire, *la* Grande Clavicule, *la* Magie Noire, Armadel, *ou le* Grand Agrippa, *qui ne sont, en réalité, que la reproduction d'un seul et même ouvrage avec des variantes plus ou moins heureuses ; mais il ne faut pas s'attendre, en cette matière à rencontrer de la méthode ni de l'esprit critique. Outre les nombreuses éditions qui en ont été données, il en existe de fort beaux manuscrits, notamment à la bibliothèque de l'Arsenal à Paris, qui en possède une collection remarquable. Les manuscrits sont, en général, beaucoup plus corrects et bien plus intelligemment rédigés que les éditions imprimées, destinées, la plupart, au colportage dans les campagnes et hérissées d'erreurs grossières.*

*L'*Enchiridion du Pape Léon III *est le type des ouvra-*

ges de second genre ; il fut « envoyé au sérénissime Empereur des Français Charlemagne, par le pape Léon pour le rendre heureux dans tous les événemens de sa vie » dit la préface de l'édition de Mayence, 1633. *Le manuscrit original est conservé, dit-on, à la Bibliothèque du Vatican, bien que nous n'ayons jamais pu l'y découvrir. Il contient de curieuses prières, et quelques recettes qui y ont été ajoutées après coup.*

Enfin, comme type des ouvrages de la troisième catégorie, nous citerons le Petit Albert, *attribué à Albert le Grand, le* Grimoire ou Magie naturelle, *imprimé à La Haye vers* 1740, *et un certain nombre de manuscrits que l'on retrouve encore au fond de quelques campagnes. Ils contiennent des recettes, tantôt très réelles, comme celle de l'extrait de viande, imprimée avec tous ses détails dans le Grimoire de La Haye, plus de cent ans avant Liebig ; tantôt cocasses, comme celle de la jarretière du voyageur ; mais qui, en tout cas, mériteraient d'être vérifiées.*

LES CLAVICULES DE RABBI SALOMON

Quelles dispositions doit avoir celui qui veut participer aux secrets de la science kabbalistique ?

Il doit, sur toutes choses, être prévenu qu'il n'y a rien à négliger dans toutes les circonstances qui sont marquées pour les opérations mystérieuses de ce grand art. Et c'est une question inutile de demander quel rapport il y a entre les planètes et un morceau de parchemin vierge ou une plaque de métal chargée de quelques figures ou de quelques caractères, pour produire des effets aussi admirables que sont ceux que je déduirai dans la suite. Il est pareillement inutile de proposer s'il

y a quelque pacte implicite ou explicite dans cet art, puisqu'il n'y en a nullement, et que de grands hommes qui nous ont précédés dans cet art y ont fait des choses admirables et prodigieuses, et dont il ne tiendra qu'à vous de faire une heureuse expérience avec contentement. Il faut être laborieux pour s'appliquer avec une entière attention au travail de l'art, sobre, détaché des plaisirs de la débauche, pour n'y être point dissipé et distrait. Car on n'y peut pas commettre d'erreur qui ne soit de conséquence.

Il faut être savant, ou du moins dirigé par un savant dans l'astronomie. Il ne faut pas être avare pour épargner la petite dépense qu'il conviendra de faire pour le succès des opérations de l'art.

Il faut être respectueux dans le récit des oraisons, conjurations, invocations, encensements et autres cérémonies requises ; il faut être surtout intrépide et ferme dans le temps des apparitions des génies ; et si l'on se défie de sa fermeté, il faut se faire accompagner par quelque personne discrète, qui nous rassure. Car la faiblesse de l'imagination est fort à craindre et est merveilleusement portée à former des fantômes chimériques qui ne furent jamais.

Enfin il faut avoir une grande confiance et une ferme espérance de réussir en observant exactement tout ce qui est prescrit dans ce précieux livre qui renferme les mystères de la Kabbale. (*Chapitre premier.*)

Quels sont les lieux et les temps propres aux opérations du grand art ?

L'attention qui est extrêmement nécessaire pour travailler sans distraction demande un lieu retiré, et qui soit écarté du tumulte du monde. Car les génies célestes

et intelligences qui, par leur spiritualité, tiennent de la nature divine, se font voir et se communiquent plus volontiers dans le silence et dans la tranquillité de la solitude.

On aura donc une petite chambre, ou un cabinet secret, dans lequel personne ne fréquente, et principalement les femmes et les filles qui en pourraient souiller la pureté par leurs infirmités menstruelles. Il faut que ce lieu qu'on aura choisi soit aussi propre que l'on pourra, sans aucune somptuosité ni aucuns ornements superflus qui pourraient distraire ou égarer l'esprit et l'imagination. Il suffira d'y tenir une table, quelques chaises et une armoire pour y fermer sous clef ce qui est nécessaire au travail de l'art.

Il sera bien à propos que tout ce petit meuble soit neuf, au moins bien net, et purifié par l'odeur des parfums marqués ci-après, et aspergés avec l'eau lustrale. Que l'on se donne bien garde de tenir aucun vaisseau immonde pour les nécessités du corps, car ce lieu doit être, de toutes les manières, d'une grande pureté et propreté.

Pour ce qui est du temps désigné aux opérations, il est incontestable que le plus propre, pour bien s'appliquer au travail de l'art, est au lever du soleil, parce que l'esprit étant alors dans une grande tranquillité, il est moins disposé à être distrait, n'étant pas encore rempli des objets extérieurs qui le dissipent et le partagent. Si, néanmoins, les circonstances et la situation des planètes que l'on doit observer en commençant ce travail le demandent, que ce soit dans le milieu, ou sur le déclin du jour, on doit demeurer depuis le matin jusques à l'heure du travail dans un grand recueillement, s'occupant à prévenir, prévoir et préparer tout ce qui sera

nécessaire, afin que tout se fasse avec exactitude, sans perdre le temps qu'il est fort important de bien ménager durant l'influence de l'astre dominant l'opération, et le moindre moment que dure la consultation.

(*Chapitre II.*)

(Bibliothèque de l'Arsenal, ms. n° 2346.)

PREMIÈRE APPELLATION A L'EMPEREUR LUCIFER

Empereur Lucifer, prince et maître des esprits rebelles, je te prie de quitter ta demeure dans quelque partie du monde qu'elle puisse être, pour venir me parler ; je te commande et conjure de la part du grand Dieu vivant, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, de venir sans répandre aucune mauvaise odeur, pour me répondre à haute et intelligible voix, article par article, sur ce que je te demanderai, sans quoi tu seras contraint par la puissance du grand Adonay, Eloïm, Ariel, Jehovah, Tagla, Mathon et de tous les autres grands esprits supérieurs qui t'y contraindront malgré toi. *Venite, venite, Submirtillor Lucifugé*, ou tu vas être tourmenté éternellement par la grande force de cette baguette foudroyante.

Après avoir répété deux fois ces grandes et puissantes paroles, vous êtes sûr que l'esprit paraîtra comme suit

Réponse de l'esprit

Je ne puis t'accorder ce que tu me demandes sous ces conditions ni sous aucune autre, si tu ne te donnes à moi dans cinquante ans, pour faire de ton corps et de ton âme ce qu'il me plaira.

(Edition imprimée de 1522.)

LE GRIMOIRE DU PAPE HONORIUS LE GRAND

Honorius le Grand ayant appelé des magiciens de toutes les parties du monde, leur commanda de venir à Rome en sûreté de leurs personnes, mais ce qui ne se put faire sans grande difficulté tant par les chemins dangereux que par la méchanceté des esprits qui excitaient des pluies et neiges horribles dans le pays, nonobstant quoi ils sont arrivés à Rome et se sont rencontrés tous ensemble en même temps dans ce lieu, l'un desquels s'appelait Hierosme Adam, du duché de Milan, qui demeurait dans une épaisse forêt et qui fit cette expérience à Rome, lui-même l'ayant composée pour parler aux esprits après la conjuration du livre :

Conjuration du livre qui se fait immédiatement après la consécration du pain et du vin.

« Je te conjure, ô Livre, que tu sois profitable à ceux qui se serviront de toi en toutes leurs affaires ; je te conjure, par la vertu du sang de Jésus-Christ qui est contenu dans le calice, que tu sois bon à ceux qui te liront. »

Il faut conjurer et exorciser le livre de la façon susdite, par trois fois en l'honneur de la Très Sainte Trinité, puis achever la messe.

Conjuration générale des esprits démons.

« Au nom du Père + et du Fils + et du Saint-Esprit + levez-vous tous, Esprits malins, par la vertu et puissance de votre Roi, par les sept couronnes de vos Rois et par les chaînes sulfurées sous lesquelles tous les esprits démons de l'enfer sont arrêter. Contraignez N...

de venir vers moi devant le cercle pour répondre à mes demandes, faire et accomplir tout ce que je lui demanderai selon le pouvoir qui lui a été donné. Venez donc, tant de l'Orient que de l'Occident, et me faites venir N... esprit. Je vous en conjure et vous le commande par la vertu et puissance de celui qui est tri-un, coéternel et coégal, qui est un Dieu, invisible et consusbstantiel, qui a créé le ciel et la terre et toutes choses qui sont en eux par sa seule parole. »

(Bibliothèque de l'Arsenal, ms. n° 2494).

ENCHIRIDION DU PAPE LÉON

Quand on aura été assez heureux pour avoir à soi un exemplaire de ce livret, il faut le mettre dans un petit sac de cuir neuf, afin qu'il soit conservé proprement, ensuite on fera vœu de le porter sur soi tant que l'on pourra et de ne pas manquer chaque jour de lire dévotement et avec attention au moins une page: que si l'on prévoit ou qu'on appréhende quelque péril, il faut lire une page convenable à ce que l'on appréhende, et on le pourra facilement en prenant garde aux titres des oraisons; il faut observer qu'en lisant ce livre on doit être à genoux la face tournée vers le soleil levant comme faisait toujours Charlemagne.

ORAISON CONTRE LES FIÈVRES

Quand Dieu vit la Croix où son corps fut mis, sa chair trembla, son sang s'émut, les Juifs lui ont dit : je crois que tu as peur, ou que les fièvres te tiennent ; je n'ai point peur, ni les fièvres ne me tiennent point + Jésus Maria + Amen. Edition de Mayence (1633).

XVII^e SIÈCLE

JACOB BOEHME

1575-1624

Cet homme, vraiment extraordinaire, est le premier grand mystique que l'on rencontre en dehors de ceux qui se sont renfermés dans les limites de l'enseignement de l'Eglise. On peut dire qu'il est le père de ce grand mouvement théosophique auquel se rattacheront Kuhlmann, William Law, Jean Roth, Antoinette Bourignon, M^me^ Guyon et Saint-Martin. Jacob Bœhme naquit près de Gœrlitz, en Allemagne, d'une famille très pauvre, et il exerça le métier de cordonnier. Il s'adonna à l'étude de l'alchimie, et, dans ses méditations, il parvint à construire un système mystique du plus haut intérêt, où la philosophie de la nature se développe parallèlement à la lumière de l'Evangile. Ses principaux ouvrages : les Trois principes de l'Essence divine, *le* Mystère céleste et terrestre, *l'*Aurore naissante *et le* Miroir temporel de l'éternité *sont fort remarquables, bien que manquant parfois d'un peu de précision. Jacob Boehme eut, de son vivant, une certaine célébrité. Elle s'augmenta considérablement au* XVIII^e^ *siècle, époque où William Law et Claude de Saint-Martin traduisirent ses œuvres, l'un en anglais, l'autre en français ; et de nos jours il est considéré comme l'un des plus grands théosophes. On a remarqué une certaine analogie entre sa doctrine et celle de Spinosa ; il est, comme ce dernier, monothéiste, à l'encontre de la plupart des occulistes, qui semblent avoir admis l'existence de deux principes opposés. Sa culture, purement biblique*

et alchimique le différencie nettement de ceux qui ont subi l'influence gréco-latine.

DES TROIS PRINCIPES DE L'ESSENCE DIVINE

DE LA NOUVELLE NAISSANCE DE L'ANCIEN HOMME ADAMIQUE EN CHRIST.

Nous croyons que, dans ce monde, il y a du feu, de l'air, de l'eau et de la terre, et, en outre, le soleil et les étoiles, et que cela compose tous les êtres de ce monde. Supposez aussi, par comparaison, que le père soit le feu de toutes les constellations, comme il l'est dans l'élément pur ; que le fils, ou son cœur, soit le soleil, qui procure à toutes les constellations une vive lumière et une douce joie ; que l'esprit saint soit l'air de la vie, sans lequel ni le soleil, ni les constellations n'existeraient ; et que l'esprit du grand monde, considéré tout ensemble, soit la chaste vierge SOPHIA, qui est devant Dieu, lequel esprit du grand monde donne à toutes les créatures de ce monde, par l'influence des étoiles, l'affection, le sens et le discernement ; c'est ainsi, en effet, qu'il est dans le ciel.

La terre terrestre se compare au ternaire saint, dans lequel est l'*aquaster* céleste ou la source aquatique, entendez dans la terre céleste, que j'appelle l'élément, parce qu'elle est pure. Ainsi Dieu est un esprit, l'élément pur est la terre céleste, car il est substantiel ; les essences dans la terre céleste sont le paradis de la végétation ; et la vierge de la sagesse, ou SOPHIA se compare ainsi au grand esprit de tout le monde céleste, et elle ouvre les grandes merveilles, non seulement dans la terre céleste, mais aussi dans la grande profondeur de la divinité.

Car la divinité est insaisissable et invisible, cependant compréhensible ; mais la vierge est visible comme un pur esprit, et l'élément est son corps, ce qui s'appelle le ternaire saint, la terre sainte.

Or, dans ce ternaire saint est entrée la divinité invisible, en sorte qu'il y eut là un mariage éternel, et qu'ainsi, pour parler par comparaison, la divinité fut dans le pur élément, et que l'élément fut la divinité; car Dieu et le ternaire sont devenus une même chose, non pas en esprit, mais en substance, comme le corps et l'âme ; et de même que l'âme est au-dessus du corps, de même aussi Dieu est au-dessus du ternaire saint.

Voilà donc ce qu'est la vierge céleste ou la SOPHIA, dont l'esprit de Dieu a parlé dans les anciens sages ; et le ternaire saint est notre vrai corps dans l'image, corps que nous avons perdu ; et que maintenant le cœur de Dieu a pris à soi comme corps. Or, ce noble corps, aussi bien que celui de la chaste vierge de Dieu, a été posé sur Marie, non pas comme un vêtement, mais entièrement puissant dans ses essences, et cependant incompréhensible aux essences de ce monde, de la chair et du sang dans le corps de Marie ; néanmoins compréhensible à l'âme de Marie. Car l'âme marchait dans le terrain saint. Mais elle ne pouvait pas encore sortir de la colère, et cela ne pouvait avoir lieu que dans le brisement du terrestre par le céleste, dans la mort du Christ.

(Chapitre XXII, § 70 à 74.)

LA TRÈS EFFROYABLE PORTE DES MERVEILLES DU PÉCHÉ DE L'HOMME

Nous avons exposé comment, dans l'éternel engendrement de la quatrième forme, il y a un engendrement en

croix +, où les essences font dans la roue tournante, un engendrement en croix +, en ce qu'elles ne peuvent pas sortir d'elles-mêmes ; enfin, comment l'*engendrement* éternel est ainsi partout dans toutes choses, dans l'essence de tous les êtres.

Or l'engendrement en croix + est le plus au milieu dans les essences ; cependant il est avant le feu ; il est dans la mort agissante, dans la colère de l'enfer, car le feu sort de l'éclair colérique dans l'esprit de soufre ; et dans l'éclair est la lumière. La colère fait elle-même l'esprit de soufre, et c'est de là que dans la lumière vient l'eau, ainsi que cela a été exposé. Ainsi donc l'âme de l'homme fut aperçue dans l'éclair comme un esprit ; elle fut reçue, créée ou engendrée par le FIAT ; et elle fut conduite devant soi dans la cinquième forme de l'engendrement ou dans l'amour, où ensuite elle fut un ange dans la lumière de Dieu.

(Chapitre XXV, § 22 et 24.)

FLUDD

(1574-1637)

Robert Fludd ou de Fluctibus, né à Milgate, dans le comté de Kent, fut un des savants les plus distingués de l'Angleterre au XVII^e^ *siècle. Il excella dans la philosophie, la médecine et la physique et suivit de préférence la doctrine de Paracelse. Ses ouvrages, fort nombreux, contiennent une doctrine unique, où l'étude des forces de la nature et l'expérimentation se joignent aux théories de la Kabbale. Il fit partie de la fameuse association des*

Rose-Croix et écrivit plusieurs ouvrages pour prendre leur défense. On sait que les Rose-Croix étaient réputés posséder des secrets redoutables, entre autres celui de communiquer entre eux à des distances prodigieuses en l'espace d'un instant. Fludd entreprit de démontrer que les moyens qu'ils employaient étaient purement naturels et non pas diaboliques, et ce n'est pas sans intérêt que l'on lira les pages suivantes, extraites de son ouvrage : Tractatus apologeticus integritatem societatis de Rosea Cruci defendens, *publié à Leyde en* 1617.

TRAITÉ APOLOGÉTIQUE

DÉFENDANT L'INTÉGRITÉ DE LA SOCIÉTÉ DE LA ROSE-CROIX

De la possibilité, pour une personne qui est éloignée d'une autre de quelques centaines de lieues, de recevoir cependant des conseils ou des nouvelles de cette dernière, subitement, soit par vision, soit de vive voix, soit par l'écriture et ceci autant par un moyen naturel que par illumination divine.

— Celui qui, se trouvant en un lieu quelconque, parvient néanmoins à connaître ce que disent les habitants des rives du Gange ou de la Perse, qu'il entre dans l'Ordre de notre Société.

Ayant donné précédemment la théorie de la lumière et des esprits de l'univers, nous parlerons ici de la pratique et des opérations secrètes, ce par quoi nous démontrerons au monde que ces merveilles, selon nous, et au regard des sens des hommes, peuvent être accomplies par l'action secrète de la nature limpide et lumineuse, et

non par les prestiges du Diable. Pour que nous accomplissions ceci, il est nécessaire que nous possédions la disposition occulte de ce moyen spirituel, et la puissance admirable de clairvoyance qui illumine ce moyen, afin que nous puissions, d'un regard d'aigle, pénétrer et expliquer ces arcanes, sans la révélation desquels rien de certain ni d'admirable ne peut accomplir cet art optique, que nous cherchons, dans notre effort, à acquérir. Pénétrons donc, dis-je, par nos yeux intellectuels, dans les entrailles de l'air et de la lumière, afin que nous apprenions, par une recherche supérieure, les mystères qui sont cachés en elles ; et, les ayant parfaitement pénétrés, il ne sera pas difficile d'en rendre promptement raison, puisque l'aimant attire le fer à lui, par un instinct presque naturel, de même que le succin attire la paille, et l'ambre attire l'argent, les poils et les pailles. Et pour la même raison, l'onguent magnétique guérit si admirablement les plaies à une grande distance. Et pour la même raison, l'aiguille aimantée se tourne vers l'étoile polaire.

C'est incontestablement par un artifice naturel, mais très secret et très caché, qu'une personne, se trouvant en un milieu déterminé, et dans sa propre lumière, peut parler avec un absent à plusieurs lieues de distance, de telle sorte qu'ils perçoivent l'un l'autre très distinctement leurs paroles, et qu'ils se répondent l'un à l'autre au travers de l'air. Car des expériences moindres et connues du vulgaire nous enseignent que ceci peut exister. Il nous est donc possible de conclure que ce qui existe en petit existe tout aussi bien en grand. Il a été remarqué que la voix d'une personne peut être perçue distinctement par une autre à un quart de lieue et même à une demi-lieue ; et des observateurs, placés au sommet de montagnes élevées, et s'interpellant réciproquement, ont coutume

d'entendre leurs voix et leurs paroles distinctement à travers l'espace d'une lieue, et ceci d'autant mieux qu'ils appliqueront leur main à leur oreille droite et qu'ils en tourneront la partie antérieure dans la direction de l'air, ce qui a lieu au moyen de l'air même, et sans aucun autre artifice ; or nous connaissons, sans aucun doute, que ceci peut être accompli par des artifices beaucoup plus perfectionnés et cependant connus du vulgaire. Car il est notoire que si quelqu'un se trouvant en rase campagne, se couche par terre, et prend une baguette de bois ou un bâton oblong, en place une extrémité à son oreille et enfonce l'autre extrémité profondément dans la terre, il entendra des hommes converser à une très longue distance ; et même nous pouvons percevoir le bruit des bombardes et le tumulte d'une bataille à neuf ou dix lieues de distance. Ce qui a lieu par l'énorme répercussion, réflexion et multiplication de l'air, de même que nous voyons une petite pierre projetée dans une vaste étendue d'eau ou dans la mer, troubler une très grande quantité d'eau. Et même dans l'observation de ce secret, se cache l'opération secrète de l'onguent magnétique, que nous passerons ici sous silence. Mais pour nous rapprocher encore plus du sujet qui nous occupe, nous rapporterons ici une autre expérience, par laquelle l'air enfermé agit beaucoup plus efficacement que celui qui est libre. Car si un tube ou un canal, fermé de tous côtés, s'étend soit sur terre, soit sous terre, sur une longueur de mille lieues, nous apprenons, par l'expérience des canaux anciens des Romains, que si quelqu'un applique l'oreille à l'une des extrémités, il aura la révélation des secrets qui se passent de l'autre côté, car il pourra facilement entendre et comprendre les paroles que l'on y prononcera. Ce par quoi il est évident qu'il existe des moyens de tous genres, et

beaucoup plus subtils selon l'art (moyens que la nature et l'usage révéleront) par lesquels ces choses peuvent être accomplies et provoqueront l'admiration.

J'ai entendu une fois un homme fort savant qui s'efforçait de révéler ces secrets en leur donnant une cause acceptable. Il démontrait aussi, de façon fort élégante, que cette chose proposée par les Frères de la Rose-Croix pouvait être accomplie, non par une magie coupable, mais seulement par une cause naturelle. Car il y a parmi nous une autre invention par laquelle nous pouvons signifier nos intentions, au moyen d'une seule lumière allumée, à un ami à quinze ou vingt lieues de distance : et même, avec cette seule lumière en diverses positions, nous pouvons représenter toutes les lettres de l'alphabet.

(Partie première, chapitre IV.)

PIERRE DE SCUDALUPIS

(XVII^e siècle)

Le symbolisme des pierres précieuses a toujours été en grand honneur dans l'antiquité. On a attribué aux gemmes des pouvoirs magiques ; chez les Grecs, Orphée et Théophraste, au moyen âge, Marbode, sainte Hildegarde, Cléandre Arnobe, puis Camille Léonard, dans son Speculum Lapidum, *ont écrit d'abondantes pages sur ce sujet. Nul ne les a mieux résumées que Pierre Arleus de Scudalupis, auteur obscur, dont nous savons peu de chose, sinon qu'il était prêtre de l'ordre des Hierosolymites et qu'il se trouvait en 1609 à Paris, où il dédia au duc Charles Gonzague de Clèves son curieux traité inti-*

tulé : Sympathia septem metallorum ac septem lapidum ad Planetas. *Les extraits suivants ne sont pas sans analogie avec ceux que nous avons donnés des* Veterum Sophorum Sigilla, *de Trithème.*

LES SYMPATHIES

DES MÉTAUX ET DES PIERRES PRÉCIEUSES AVEC LES PLANÈTES

Des sept pierres planétaires

Les sept pierres planétaires sont : la Turquoise, la Cornaline, l'Emeraude, le Saphir, l'Améthyste, l'Aimant et le Cristal. On prétend aussi que le Diamant est solaire. Ces sept pierres précieuses s'accordent avec les sept corps célestes principaux. Car la Turquoise s'accorde avec Saturne, la Cornaline avec Jupiter, l'Emeraude avec Mars, le Saphir (ou l'aimant) avec le Soleil, l'Améthyste avec Vénus, l'Aimant avec Mercure, et le Cristal avec la Lune. De même le Plomb s'accorde avec Saturne, l'Etain avec Jupiter, Mars avec le Fer ou l'Acier, l'Or avec le Soleil, le Cuivre avec Vénus, le Vif-Argent avec Mercure, et l'Argent avec la Lune. *(Chapitre premier.)*

Du choix des sept pierres

Si nous désirons choisir des pierres pour une opération naturelle quelconque, il faut que ce choix soit fait selon l'art qui montre leurs perfections propres. Car si les sept concordances astrologiques font défaut, il faut savoir que ces pierres ne posséderont pas beaucoup de puissance en dehors de leurs vertus naturelles. Mais si elles sont

jointes à leur métal et à leur planète, elles ne pourront être altérées dans leur essence, mais seulement par le mélange des autres influences ; leurs forces unies se corroboreront de telle sorte que celle qui est dans le métal se communique aux pierres et pareillement celle qui est dans la pierre s'applique à celle du métal et toutes deux s'accordent avec la qualité de la Planète.

(Chapitre II.)

VAN HELMONT

(1577-1644)

Médecin célèbre, né à Bruxelles, mort à Vilvorde, qui a repris et perfectionné la doctrine de Paracelse. Ses œuvres forment un volume très considérable, édité par son fils, Mercure Van Helmont, qui, lui-même, fut alchimiste, et entretint une correspondance avec Leibniz. Parmi les nombreux traités de médecine occulte et mystique écrits par J.-B. Van Helmont, on peut signaler les suivants : L'Archée artisan de toutes choses, L'Origine des Formes, La Puissance magnétique, Le Traitement magnétique des Blessures, L'Arbre de Vie, La grande Puissance des Paroles et des Choses, *etc., dont aucun n'a encore été traduit en français.*

L'ARCHÉE

Tout ce qui vient dans ce monde par la nature doit avoir nécessairement pour principe de ses mouvements l'excitateur et le directeur interne de la génération. Donc toutes choses, même si elles sont dures et opaques, ren-

ferment cependant en elles, avant cette solidité, un souffle qui, avant la génération, reproduit, par la renommée jusqu'alors féconde, une future génération interne et accompagne l'être engendré jusqu'à la fin de la scène.

Ce souffle, bien qu'il soit plus abondant dans certaines choses, n'est-il pas comprimé sous forme de suc dans les végétaux, et épaissi en une homogénéité beaucoup plus dense dans les métaux? Cependant, en chacune de ces choses, il lui est accordé d'être appelé Archée, contenant, comme cause efficiente interne, la fécondité des générations et des semences. Cet artisan, dis-je, possède l'image de l'être engendré, au commencement duquel il adapte les destinations des choses qui doivent s'accomplir.

L'Archée est produit, en vérité, par la connexion du souffle ou matière vitale, avec l'image séminale qui est le noyau spirituel intérieur, contenant la fécondité de la semence ; la semence visible est en quelque sorte la gousse (*siliqua*) de l'Archée. (*Archeus faber*, § 2, 3, 4.)

L'ORIGINE DES FORMES

Pour connaître en quoi la créature peut contribuer à la production de la forme, il faut savoir que les êtres existants n'ont rien par eux-mêmes, pour la génération, mais qu'ils possèdent toutes choses par réciprocité et don gratuit ; ils doivent ainsi reconnaître que c'est Dieu qui accomplit médiatement et immédiatement toutes choses, que l'animal n'engendre pas l'animal, mais que la semence est faite en vue de l'animal. Car la semence est, à la forme de l'animal, comme l'architecte qui dispose ; et n'étant pas créateur de la forme, l'Archée n'emprunte au générateur ni la forme ni même la lumière de la vie, par laquelle resplendit la forme.

Ainsi l'Archée, au commencement de la génération, n'est pas encore lumineux ; mais il est le souffle dans lequel la forme, la vie ou l'âme sensitive de l'être engendré a brillé un peu de temps jusqu'à ce que le sceau de sa splendeur ait suffisamment imprimé quelque chose obscure.

Ce souffle, avide de splendeur, doué de sensation dans le générateur, une fois qu'il se trouve caché dans l'être conçu, cherche par tous les moyens possibles à organiser les corps pour la réception de cette lumière et des actions qui dépendent de cette lumière. Et par le moyen de ce désir ardent, ce souffle s'embrase de plus en plus (ceci métaphoriquement est le désir de l'amour-propre de prier, de chercher et de frapper la nature), et il se précipite afin de recevoir cette lumière, forme ou vie. Cependant, il ne la reçoit que de celui qui est la voie, la vérité et la lumière vitale. Donc lorsque l'Archée est parvenu ici, il s'arrête, ne pouvant aller plus loin, tandis qu'il reçoit les formes de la main du Père des lumières, après qu'il a bien rempli ses fonctions.

(*Formarum Ortus*, § 17, 18 et 19.)

J.-B. MORIN

(1583-1656)

Jean-Baptiste Morin, né à Villefranche-sur-Saône, en 1583, est le dernier grand astrologue qui ait paru. Après avoir étudié la médecine à Montpellier, il s'adonna à la science des astres, dans laquelle il devint rapidement célèbre. Il fut l'astrologue du cardinal de Richelieu, puis du cardinal Mazarin. Outre son ouvrage, fort réputé :

Astrologia Gallica, *dont nous donnons des extraits, il a écrit plusieurs livres et mémoires purement astronomiques, dans lesquels il a indiqué, le premier, l'usage du vernier en astronomie, l'adaptation d'une lunette aux alidades, et autres transformations qui furent d'une grande utilité, et que des concurrents jaloux ne manquèrent pas de lui disputer.*

ASTROLOGIA GALLICA

DES PLANÈTES BÉNÉFIQUES ET MALÉFIQUES

Toutes les planètes sont, de par leur entité, et de façon absolue, bonnes ; tant parce que l'action d'exister est conjointe au bien, que parce qu'il est dit dès la Genèse, au chapitre I^er^, au sujet de la création du soleil, de la lune et des étoiles : « *Et Dieu vit que c'était bon.* »

Les planètes, au regard des hommes, ne peuvent pas être dites bonnes ni mauvaises, mais bénéfiques ou maléfiques. Ce n'est point par leur seules qualités élémentaires qu'elles peuvent être dites bénéfiques ou maléfiques ; mais principalement par les influences propres. Car les hommes sont affectés plus efficacement par les influences propres que par les qualités élémentaires, desquelles la propriété est seulement de chauffer, de refroidir, etc. ; de même de raréfier ou de condenser ; et non pas de produire ces effets étonnants qui adviennent aux hommes, touchant leur vie, leur génie, mœurs, richesses, honneurs, actions d'éclat, mariages, procès, mort violente, etc., qui tous proviennent des influences, et qui dépassent certainement la puissance des qualités élémentaires.

Il n'est donc pas impossible qu'une même planète soit maléfique par les qualités élémentaires, et bénéfique

par les influences, et vice-versa ; de même qu'une même planète ne peut pas être à la fois bénéfique et maléfique des deux manières.

Nulle planète ne peut être, de sa nature, indifférente à l'homme, c'est-à-dire n'être ni bénéfique ni maléfique. Car si, de sa nature, elle eût été indifférente et eût été placée dans l'espace premier, comme nous l'avons dit du Soleil, elle eût donc produit un effet indifférent dans le cours de la vie, des mœurs, etc. ; or la planète n'est pas indifférente de nature, mais déterminée, tant par l'espace que par la qualité de l'effet...

Une planète est dite maléfique pour l'homme à cause de ses qualités élémentaires lorsqu'en celui-ci les qualités contraires sont en excès dans les deux fondements de la vie, savoir la chaleur native et l'humide radical. Ainsi, puisque Saturne est une planète extrêmement froide et sèche, il est évident que, par sa nature même, elle est contraire aux fondements de la vie. De même Mars est chaud, d'où il est réputé ami de la vie ; cependant, comme sa chaleur est trop âcre et trop ignée, tandis que la chaleur native est douce et éthérée, aussi la chaleur de Mars est-elle fort ennemie de la vie. C'est pourquoi les planètes Saturne et Mars sont considérées comme maléfiques par leur nature élémentaire. Elles sont redoutées comme telles par tous les astrologues, qui leur ont d'ailleurs appliqué exclusivement ce nom.

Pour ce qui est des autres planètes, il est certain que Jupiter et Vénus ne sont pas maléfiques, car la chaleur douce et vitale prédomine en eux ; mélangée cependant dans Jupiter avec un peu de sécheresse ; dans Vénus, avec beaucoup d'humidité bienfaisante ; et puisqu'ainsi ils sont amis de la vie, ils ont été considérés comme tels, et à juste titre, par les anciens. Il reste le Soleil, la Lune

et Mercure, que plusieurs font d'une double nature ; et comme nous avons dit qu'il n'est pas d'astres indifférents, ils sont donc, de leur nature, ou bons ou mauvais.

Il est démontré que le Soleil est bénéfique, parce qu'il possède plus de chaleur douce et vitale que les autres planètes ; parce qu'il excite à la vie la chaleur native des semences ainsi que les fonctions vitales, et qu'il réchauffe les êtres vivants.

La Lune, en raison de sa froideur, est tenue pour contraire à la vie ; néanmoins cependant, sa nature élémentale est aqueuse, et l'eau est le principe de la génération et de la fécondité.

Enfin Mercure peut être comparé à la nature élémentale de Saturne, à un degré inférieur ; cependant, il est certain qu'elle doit être considérée plutôt comme maléfique selon ses qualités élémentales.

Jupiter, Vénus, le Soleil, Mercure et la Lune sont des planètes bénéfiques par leurs propres influences. Pour Jupiter et Vénus, il n'y a aucun doute ; pour le Soleil, la Lune et Mercure, la qualité de bénéfique leur convient aussi bien qu'aux deux premières lorsque, suivant les observations des anciens astrologues, le Soleil, la Lune ou Mercure se trouvent en bons aspects et dans leurs maisons propres, libérés de toute commixtion mauvaise avec Saturne et Mars. Ces deux dernières, de l'avis de tous les astrologues, sont considérées comme maléfiques par leurs influences propres.

Enfin, les planètes bénéfiques, par leur nature, peuvent dégénérer en maléfiques et les maléfiques en bénéfiques ; par exemple Jupiter ou le Soleil dans la maison VIII, qui est celle de la Mort, deviennent maléfiques, et dans la maison I^re^, qui est celle de la Vie, sont bénéfiques. *(Livre XIII, chapitre III.)*

JEAN D'ESPAGNET

(PREMIÈRE MOITIÉ DU XVII[e] SIÈCLE)

Cet auteur, qui vécut au commencement du XVII[e] *siècle, fut président au Parlement de Bordeaux. Il est compté parmi les meilleurs hermétistes. S'étant retiré de la Cour, il composa divers ouvrages alchimiques dont les deux principaux sont :* Enchiridion Physicæ restitutæ, *dans lequel il a enseigné une curieuse Physique, basée sur la Genèse de Moïse, et* Arcanum Hermeticæ philosophiæ opus, *qui traite de la Pierre Philosophale. Malgré leurs nombreuses éditions ils sont devenus aujourd'hui introuvables.*

LE LIVRE DE LA PHYSIQUE RESTITUÉE

Quiconque ne sait pas que l'Esprit qui a tiré le monde du néant et qui le gouverne, qui est répandu et comme inspiré sur les ouvrages de la nature, par un souffle continuel qui se coule et s'insinue au large dans toutes choses, qui fait agir et mouvoir par une action secrète et sans relâche ces mêmes choses en général et en particulier, selon le concours que chacune exige en son genre, quiconque, disons-nous, ignore que ce soit l'âme du monde, ignore les lois de l'univers ; et il faut confesser que ce même Esprit préside à la création et à la conservation.

Néanmoins, ceux qui diront que la nature est une cause seconde universelle, soumise à la première, faisant mouvoir avec ordre toutes choses en ce monde matériel, ne s'éloigneront pas de la pensée des Philosophes qui ont appelé la première *nature naturante*, et la seconde *nature naturée*.

Ceux qui auront pénétré dans les secrets de la nature, avoueront que cette nature seconde servant à la première est l'esprit de l'univers, c'est-à-dire une vertu vivifiante et seconde de cette lumière qui fut créée dès le principe et recueillie dans le corps du soleil. Zoroastre et Héraclite ont appelé cet esprit de feu et de lumière un feu invisible et l'âme du monde. (§ 5 à 7.)

Il y a eu deux principes des choses créées dès le commencement : l'un lumineux, et d'une nature presque spirituelle ; l'autre tout à fait corporel et ténébreux ; le premier pour être le principe du mouvement, de la lumière et de la chaleur ; le second pour être un principe d'engourdissement, d'opacité et de froid ; le premier actif et masculin, le second passif et féminin.

(*Id.*, § 25.)

Ceux qui, selon l'opinion reçue, admettent de la contrariété dans les quatre éléments, doivent nécessairement en admettre un cinquième qui soit comme un nœud et un lien (ou quintessence) ; autrement ils ne pourraient être capables de recevoir aucun parfait mélange ni aucun tempérament dans l'œuvre de la génération.

(§ 112.)

Ce cinquième élément est un esprit éthéré, incorruptible, qui est porté ici-bas par la lumière, le mouvement et la vertu des corps célestes, qui prépare les aliments pour le mélange et pour recevoir le souffle de vie, préservant les individus de la ruine et de la corruption, autant que leur stabilité peut le souffrir ; d'où vient que les sages de la philosophie cachée et mystérieuse l'ont appelée le sel de la nature, le nœud des éléments et l'Esprit de l'Univers. (§ 114.)

L'ŒUVRE SECRET DE LA PHILOSOPHIE HERMÉTIQUE

La science de faire la pierre philosophale est une connaissance parfaite des opérations de la nature et de l'art métallique, dont la pratique consiste à chercher les principes des métaux par résolution ; et ces principes étant rendus beaucoup plus parfaits qu'ils n'étaient auparavant, à les rassembler de nouveau afin d'en faire une médecine universelle, d'une efficacité souveraine pour perfectionner les métaux imparfaits et pour rendre la santé au corps atteint de quelque maladie que ce soit.

(§ 3.)

Les alchimistes qui n'appliquent leurs esprits qu'à des sublimations continuelles, qu'aux distillations, aux résolutions, aux congélations, aux extractions d'esprits, à la préparation des teintures et autres opérations plus subtiles qu'utiles, s'engagent ainsi dans diverses erreurs, sans qu'ils réfléchissent que la nature suit une voie simple. (§ 6.)

Parmi les auteurs les plus célèbres qui ont écrit le plus subtilement et qui ont connu véritablement les secrets de la Nature et de la Philosophie cachée, Hermès, Morien entre les anciens, me paraissent tenir le premier rang. Parmi les modernes, Bernard le Trévisan et Raymond Lulle pour lequel j'ai de la vénération ; car ce que ce docteur a omis, personne autre ne l'a dit. Que l'on relise donc souvent son *Testament* et son *Codicille*, comme étant du plus haut prix ; qu'à ces deux livres on ajoute les deux *Pratiques* du même auteur, desquels ouvrages on peut tirer tout ce que l'on désire, particulièrement la vérité de la matière, le degré du feu et tout ce qui est nécessaire à l'accomplissement de l'Œuvre.

(§ 10.)

Celui qui cherche l'art de perfectionner et de multiplier les métaux imparfaits hors des métaux eux-mêmes, chemine dans l'erreur, car il faut chercher dans la nature des métaux l'espèce métallique. (§ 16.)

Les corps parfaits sont doués d'une semence plus parfaite ; ainsi, sous la dure écorce des métaux plus parfaits est cachée aussi une semence plus parfaite ; si quelqu'un sait l'en tirer, il peut se vanter d'être dans le bon chemin, car dans l'or est la semence de l'or, bien qu'elle soit cachée dans la racine et dans le profond de la substance, plus fortement que dans les autres métaux. (§ 18.)

Celui qui cherche la teinture philosophique hors du Soleil et de la Lune, perd son temps et sa peine, car le Soleil fournit une teinture rouge, et la Lune une teinture très blanche. (§ 28.)

Le mercure, dans les métaux parfaits, est celui qui seul est propre à recevoir la teinture du soleil et de la lune. Néanmoins, il doit être préalablement fécondé et pénétré de leur soufre invisible. (§ 30.)

L'Elixir s'appelle Mercure des Philosophes. Celui qui prendra la Lune des Philosophes ou le Mercure des Philosophes pour le mercure vulgaire se trompe ou cherche à tromper autrui. (§ 44.)

MAXWELL

(XVII^e siècle)

Nous ne possédons aucun détail sur ce savant écossais, qui paraît avoir vécu vers la fin du XVII^e *siècle. Aucune biographie anglaise n'en fait mention ; et pourtant ses ouvrages, devenus fort rares, contiennent la substance de toute la théorie que Mesmer a revendiquée comme sienne ; et l'on peut dire hardiment que celui-ci n'a eu qu'à puiser dans Maxwell et à mettre en pratique tous ses enseignements. Le principal ouvrage de Guillaume Maxwell, paru à Francfort en 1679, a pour titre :* De medicina magnetica. *Le traitement des maladies par la puissance magnétique avait déjà été indiqué par Van Helmont, Goclenius, Burggraeve et Nicolas de Locques, mais il appartint à Maxwell d'en faire une théorie complète. Ainsi qu'on pourra en juger par les extraits suivants, l'ouvrage de Maxwell,* De la médecine magnétique, *est une œuvre remarquable par la précision, la concision et la netteté des idées ; on y trouve déjà toutes les qualités de logique, d'ordre, de méthode, d'esprit critique que la science moderne a établies comme base de ses recherches, et, à ce titre, Maxwell mérite une place très avancée parmi les plus illustres biologistes.*

DE LA MÉDECINE MAGNÉTIQUE

Conclusion I. — L'âme se trouve non seulement dans le corps visible, mais hors du corps ; et elle n'est pas circonscrite au corps organique.

Conclusion II. — L'âme opère hors de ce qui est appelé communément le corps.

Conclusion III. — Des rayons corporels effluent de tout corps, dans lesquels l'âme opère par sa présence ; par eux l'énergie et la puissance d'opérer est répandue. Ces rayons sont, non seulement corporels, mais divers.

Conclusion IV. — Ces rayons, qui sont émis par les corps des animaux, se complaisent dans l'esprit vital par lequel les opérations de l'âme sont distribuées.

Conclusion V. — Les excreta des corps animés retiennent une portion de l'esprit vital ; c'est pourquoi la vie ne doit pas leur être déniée. Et cette vie est propagée avec la vie de l'espèce animale par l'âme elle-même.

Conclusion VI. — Entre le corps et les excreta procédant de ce corps, il subsiste un enchaînement d'esprits ou de rayonnements, bien que ces excreta en soient séparés depuis très longtemps, comme il en est pour le sang ou les parties retranchées du corps.

Conclusion VII. — Cette vitalité subsiste aussi longtemps que les excreta, ou les parties séparées, ou le sang, n'auront pas été commués en corps de nature différente.

Conclusion VIII. — Une partie du corps étant affectée, ou l'esprit étant atteint, toutes les autres parties participent à la maladie.

Conclusion IX. — Si l'esprit vital est fortifié en une partie quelconque, il se trouve fortifié par cette action dans le corps tout entier.

Conclusion X. — Où l'esprit est le plus à découvert, il se manifeste plus promptement.

Conclusion XI. — Dans les excreta, dans le sang, etc., l'esprit n'est pas immergé aussi profondément que dans le corps ; c'est pourquoi il agit plus promptement.

Conclusion XII. — La commixtion des esprits produit la souffrance réciproque ou compassion, et par cette compassion il est donné naissance à l'amour.

(*Chapitre premier.*)

DE L'AME ET DE L'ESPRIT UNIVERSEL

ET PARTICULIER

Le monde est animé par l'âme première suprême et intellectuelle, possédant en elle les raisons séminatrices des choses. (*Aphorisme* I.)

Lorsque les opérations de l'âme sont terminées, le corps est engendré, ou produit par la puissance de l'âme, et formé de façon variée selon l'imagination de celle-ci ; de telle sorte qu'elle possède sur le corps un pouvoir dominateur qu'elle ne pourrait avoir s'il ne provenait pleinement d'elle-même. (*Aph.* II.)

Dans cette production, pendant que l'âme se forme un corps, il est engendré un troisième être, qui est le médiateur entre les autres, qui est associé plus intimement à l'âme qu'au corps, de telle sorte que par lui toutes les opérations des choses naturelles sont régies ; et il est appelé l'esprit vital. (*Aph.* III.)

Les opérations naturelles des choses sont disposées par cet esprit au moyen des organes propres, et selon la disposition de ces organes. (*Aph.* IV.)

La disposition de l'organe provient premièrement et principalement de l'intellect qui régit toutes choses ; deuxièmement, de l'âme du monde, qui forme les corps selon les raisons séminatrices des choses ; troisièmement, par l'esprit de l'univers, qui contient les choses en une telle disposition. (*Aph.* V.)

Aucune chose corporelle ne possède en elle la moindre énergie, sans l'opération de ce même esprit.

(*Aph.* VI.)

Si tu veux opérer de grandes choses, enlève la corporéité des choses autant que tu le pourras, ou ajoute de l'esprit au corps, ou bien excite l'esprit qui sommeille, et si tu ne sais faire aucune de ces choses, ni conjoindre l'imagination à l'imagination de l'âme du monde et opérer le changement de molécule, tu ne pourras jamais accomplir de grandes choses. (*Aph.* VII.)

Cet esprit se trouve en certains endroits, ou mieux, presque partout, libre de tout corps ; et celui qui saura le joindre avec le corps approprié possèdera le trésor surpassant toutes les richesses du monde. (*Aph.* IX.)

Celui qui pourra joindre l'esprit imprégné de la forcce d'un corps avec un autre corps disposé pour cette mutation, pourra produire des choses merveilleuses et monstrueuses. (*Aph.* XXIX.)

L'esprit vital universel qui descend du ciel, pur, inaltéré et intact, est le père de l'esprit vital qui existe en toutes choses ; c'est lui qui le procrée et le multiplie, et c'est de lui que les êtres ainsi procréés reçoivent le pouvoir de procréer à leur tour. (*Aph.* XXVII.)

Si vous vous servez de l'esprit universel au moyen d'instruments imprégnés de cet esprit, vous appellerez ainsi à votre aide le grand secret des mages.

(*Aph.* LXVIII.)

Celui qui sait dominer l'esprit vital particulier peut guérir le corps auquel appartient cet esprit, à quelque distance que ce soit, et en appelant à son aide l'esprit universel. (*Aph.* LXIX.)

Celui qui considère la lumière comme étant l'esprit de l'univers ne s'écarte pas beaucoup de la vérité. Car il est la lumière même, ou tout au moins il réside en elle. (*Aph.* LXXVIII.)

La médecine universelle n'est autre chose que l'esprit vital multiplié dans le sujet requis. (*Aph.* XCXIV.)

Celui qui connaît l'esprit universel et son usage, peut empêcher toute corruption et accorder à l'esprit particulier la domination sur le corps. (*Aph.* XCXII.)

XVIII^e SIÈCLE

SWEDENBORG

(1688-1772)

Emmanuel Swedenborg fut le plus célèbre et le plus populaire des mystiques du XVIII^e^ *siècle. Il naquit à Stockholm et était fils d'un évêque luthérien qui le familiarisa de bonne heure avec les études bibliques. Cependant, il consacra la première partie de sa vie à des travaux de physique, de mathématiques, de mécanique et de métallurgie et, jusqu'à cinquante-neuf ans, il poursuivit une brillante carrière, publiant de nombreux ouvrages qui le classèrent parmi les savants de premier ordre. Ce fut à Londres, en 1743, qu'il eut une révélation qui transforma sa vie. L'homme intérieur surgit en lui, et il devint une sorte d'intermédiaire entre le monde invisible et le monde visible. Dans plus de vingt ouvrages il enseigna une doctrine nouvelle, décrivit le ciel et l'enfer, transcrivit la langue des anges et celle des démons, donna des interprétations secrètes de la Bible et annonça la fondation d'une Jérusalem nouvelle qui serait l'Eglise définitive. La Doctrine de Swedenborg se répandit très rapidement en Suède et en Angleterre, où il mourut. Au commencement du* XIX^e^ *siècle, des communautés Swedenborgiennes existaient déjà aux Etats-Unis, aux Indes, dans l'Afrique du Sud. En France, l'œuvre de Swedenborg fut popularisée par le magnifique roman de Balzac :* Seraphita. *Berlioz, dans la* Damnation de Faust, *a fait parler aux démons la langue de l'enfer révélée par Swedenborg. Actuellement, l'Eglise*

Swedenborgienne compte des adeptes dans presque tous les pays du monde.

Parmi les meilleurs ouvrages de Swedenborg, il faut citer : Les Arcanes célestes, Les Merveilles du Ciel et de l'Enfer, *dont la traduction française fut faite par Dom Pernety, qui fut son premier adepte en France ;* Le Cheval blanc de l'Apocalypse, La Nouvelle Jérusalem, L'Amour conjugal au ciel et sur terre, *etc.*

TRAITÉ DES CHARMES DE L'AMOUR CONJUGAL

DU VÉRITABLE AMOUR CONJUGAL

Cet amour dans sa perfection est si rarement connu des hommes qu'il en est peu sur la terre qui puissent le définir ; parce qu'il en est peu qui cherchent son principe dans l'amour du bien et de la vérité. Cette correspondance, cette harmonie, cet enchaînement des cœurs a son premier anneau dans le ciel, comme le premier fondement de sa spiritualité. C'est de cet anneau que dérive le torrent de délices qui porte dans notre âme tous les biens et tous les plaisirs. Mais il est de ceux qui demeurent soumis au précepte qui les éprouvent, et la dépravation des hommes, comme la corruption des siècles, en ont presque détruit l'idée. C'est de là que la jouissance est devenue pour nous le tombeau du plaisir ; c'est de là qu'au plaisir succède l'indifférence, qui entraîne avec elle l'insensibilité, qui nous conduit au dégoût ; c'est de là que l'amant dans la couche de l'hymen ne trouve plus les charmes qui l'ont séduit, et qu'il oublie les plaisirs de la veille, en s'effrayant d'avance de la répugnance du lendemain. L'homme en naissant n'est qu'une matière douée de certaines dispositions affectées à ses organes, qui s'étendent et se développent

avec le temps, et qui, laissant à l'entendement la liberté d'exercer ses facultés, font insensiblement un être pensant d'un homme purement extérieur et sans idée.

DE L'ÉTAT DES ÉPOUX APRÈS LEUR MORT

Quand le cœur s'est donné sur la terre, la mort ne brise pas ses liens, et dans le Ciel il demeure encore uni à son objet, d'où il arrive que le premier des époux que la mort a ravi, soupire et fait des vœux pour être réuni. C'est encore une vérité que j'apprendrai aux hommes qui veulent s'instruire des grands mystères ; parce que c'est pour eux seuls que j'écris et que j'ai reçu d'en haut l'ordre d'écrire ; afin qu'avec le temps le chaos se débrouille ; que l'obscurité de l'ignorance se dissipe, et que le jour naisse pour éclairer le monde.

Je sais donc, parce qu'il me le fut dit, que chaque sexe conserve après sa mort le même attrait pour l'autre sexe, et par conséquent ce même désir de s'unir ; j'ajouterai qu'on n'y parvient que par les nœuds de l'amour conjugal ; que les époux qui se sont tendrement aimés se retrouvent dans le ciel, qu'ils y renouvellent le contrat de leur cœur, et même pendant un certain temps, les terrestres plaisirs de leur première jouissance, jusqu'à ce que, plus épurés par l'habitude de ce nouveau ciel, ils parviennent à la suprême félicité des nœuds qui leur sont conservés ; enfin je dirai qu'ils y vivent, et qu'ils s'aiment sans contrainte ; qu'ils ont la liberté de manger, et que les fruits de leur amour ne sont et ne peuvent être que des fruits de sagesse, ce qui fait la première différence du ciel des Bienheureux et des abîmes où les méchants sont confondus. L'amour tient à l'âme; par conséquent l'amour suit l'âme, à quelque

région qu'elle habite, elle éprouve toujours le besoin d'aimer, parce qu'il fait partie du premier principe de son essence. L'homme, pendant sa vie comme après sa mort, se distingue toujours en homme extérieur et en homme intérieur ; de là la facilité de se reconnaître et le plaisir de se retrouver, jusqu'à ce que la première distinction subordonnée à la seconde, il n'ait plus besoin que des seuls mouvements, que des seules impressions, des seuls sentiments de son âme, pour se concentrer et s'identifier avec l'objet, avec lequel il ne forme plus à la fin qu'une même volonté, qu'un seul désir ; c'est pourquoi l'homme qui aura convolé sur la terre à de secondes noces, partagera également ses caresses dans le ciel avec les épouses qu'il aura chéries, jusqu'à ce que la partie intérieure de lui-même, sanctifiant, purifiant et éclairant ses goûts, lui fasse abandonner l'une pour se fixer à l'autre, si elle doit suffire à son bonheur ; parce que, dans ce séjour angélique, le cœur ne peut pas plus être partagé que dépouillé de ce besoin, de cette nécessité d'aimer qu'éprouveront à la fin dans ce nouveau ciel ces célibataires qui n'en ont jamais connu sur la terre le sentiment et le désir.

LES MERVEILLES DU CIEL ET DE L'ENFER ET DES TERRES PLANÉTAIRES ET ASTRALES

LES TROIS CIEUX

J'ai dit que le Ciel est partagé en deux royaumes, mais il en est un troisième également distingué des deux précédents. Le céleste ou supérieur, ou intime, ou troisième; le spirituel ou second, qui tient le milieu ; et l'inférieur ou premier respectivement à ce monde-ci. Le supérieur

est comme est la tête à l'homme, le spirituel comme le tronc, et le premier comme les pieds.

L'homme intérieur a aussi la partie supérieure, son milieu et sa partie basse ; car Dieu est égal à lui-même ; dans tout ce qu'il fait il garde le même ordre ; c'est ce qu'il a observé en créant l'homme ; en lui donnant la forme qu'il a, Dieu a suivi l'ordre divin ; de façon que l'homme intérieur est devenu l'image du Ciel en petit, et l'homme extérieur le *petit monde* ou le *microcosme.* De là l'homme intérieur communique avec le Ciel pendant qu'il vit dans ce monde-ci, pour être placé au rang des anges après sa mort, dans le premier ou dans le second, ou dans le troisième ciel, suivant le degré de foi et d'amour, et suivant le bien qu'il aura pratiqué durant sa vie mortelle.

L'influence divine reçue dans le ciel supérieur s'y nomme céleste, c'est de là que les anges de ce ciel sont appelés anges célestes. Ceux du second ciel sont nommés spirituels parce que l'influence divine qu'ils y reçoivent médiatement par le ciel supérieur est appelée spirituelle; celle enfin qui est reçue dans le ciel inférieur y prend le nom d'influence naturelle. Mais comme le naturel de ce ciel est en lui-même spirituel et céleste, parce qu'il reçoit cette influence divine médiatement par le ciel céleste et par le ciel spirituel, on le nomme ciel *céleste-spirituel-naturel*, et ses habitants *anges célestes-naturels* quand ils reçoivent l'influence directe du ciel supérieur, anges *spirituels-naturels* ceux qui la reçoivent du second ciel. Ils sont aussi partagés en sociétés.

Chaque ciel a ce qu'on appelle son intérieur et son extérieur. Les anges qui sont dans l'intérieur en prennent le nom, de même ceux de l'extérieur. L'intérieur

peut être considéré comme la volonté, et l'extérieur comme l'intelligence dans l'homme. On peut aussi comparer la volonté à la flamme, et l'intelligence à la lumière qu'elle produit.

CHAQUE ANGE A LA FIGURE HUMAINE

De même que le Ciel, collectivement considéré, représente une forme humaine en grand, et chaque société angélique en moyenne grandeur, l'ange la représente aussi en petit. La ressemblance du tout est dans la partie et celle de la partie dans le tout.

L'expérience de tous les temps nous prouve aussi que les anges ont la figure humaine ; ils ont toujours paru sous cette forme aux patriarches. Je les ai vus moi-même mille fois, et je leur ai parlé comme un homme parle à un autre homme. J'ai conversé tantôt avec un seul, tantôt avec plusieurs, et, quant à la forme, je ne leur ai rien vu de différent de celle de l'homme ; j'en étais même très surpris ; et afin que je ne les regardasse pas comme des êtres fantastiques tels que ceux des songes, je les ai vus tels par une faveur spéciale de Dieu, étant bien éveillé, agissant et faisant un plein usage de tous mes sens et de ma raison.

L'expérience de plusieurs années m'autorise à dire et à certifier que les anges sont de vrais hommes, quant à la forme, qu'ils ont une tête, une face, des yeux, des oreilles, un corps entier ; qu'ils se voient mutuellement, s'entendent, se parlent entre eux ; en un mot qu'il ne leur manque rien de ce qui est de l'homme, sauf qu'ils ne sont pas revêtus d'un corps grossier et terrestre.

DES VÊTEMENTS DES ANGES

Tous les anges sont hommes et vivent ensemble comme les hommes vivent en société ici-bas ; c'est pourquoi les anges sont vêtus ou paraissent vêtus, ont des logements et autres choses telles qu'en ont les hommes vivants sur la terre ; avec cette différence cependant que dans le Ciel tout est beaucoup plus parfait que sur notre globe, parce que l'état des anges est bien plus parfait que celui des hommes. La sagesse des anges est ineffable ; et toutes les choses qui leur apparaissent dans le Ciel sont relatives ou correspondantes à leur sagesse.

Les vêtements des anges sont des vêtements réels, visibles et palpables ; ils en changent même, non pour raison d'usure, mais parce que les anges changent d'état et que le Seigneur les vêt suivant leur manière d'être actuelle. Je les ai vus moi-même mille fois dans des habits différents de ceux dans lesquels je les avais vus. Je tiens d'eux tout ce que j'avance ici.

Dans l'Enfer les vêtements sont aussi différents ; mais comme le vrai et la lumière ne s'y trouvent pas, les habits y sont malpropres, comme déchirés, noirs et en guenilles suivant le degré de l'erreur et de la folie de chaque esprit infernal.

DU LOGEMENT DES ANGES

Les anges vivent entre eux comme les hommes vivent sur la terre, ils ont des logements et des maisons plus ou moins magnifiques selon l'état de chacun. J'ai quelquefois conversé sur cela avec les anges ; ils me disaient qu'ils étaient fort surpris de ce que ceux-mêmes qui se donnaient pour savants et qui étaient réputés tels dans l'Eglise ou dans le monde, étaient aussi ignorants qu'ils

le sont sur cet article, après avoir appris de Jésus-Christ même qu'il y a plusieurs demeures dans le royaume de son Père.

Je sais par ma propre expérience ce que j'ai dit des demeures des anges, car toutes les fois que je leur ai parlé, je l'ai fait dans leurs logements, et je leur ai trouvés semblables aux habitations des hommes sur la terre ; mais cependant beaucoup plus beaux. On y voit des portiques, des cours, des vestibules, des antichambres, des chambres, des salons, des salles, des parterres, des jardins, des vergers et des champs...

MESMER

(1734-1815)

Ce célèbre médecin allemand, né en 1734, à Mersburg en Souabe, a été longtemps considéré comme un vulgaire charlatan. Il suffit de lire ses ouvrages, trop oubliés, pour détruire cette opinion. Les plus récentes découvertes modernes qui ont confirmé l'exactitude de ses théories, nous autorisent à reconnaître en lui un savant de premier ordre. Avec Hahnemann, il partage la gloire d'avoir engagé la médecine dans une voie nouvelle, en cherchant l'agent guérisseur dans le plan hyperphysique des forces *et non dans le plan de la matière. Il expérimenta d'abord l'influence des aimants sur les maladies nerveuses, puis finit par découvrir une influence beaucoup plus puissante qui s'exerçait sans le secours de l'aimant et qu'il appela* magnétisme animal. *Il exposa les résultats de cette découverte dans plusieurs ouvrages, exempts de rêveries*

et de mise en scène, et qui sont de véritables chefs-d'œuvre de clarté, de netteté et de précision. Mesmer ouvrit à Paris une salle de traitement dans laquelle il installa le fameux baquet magnétique autour duquel s'accomplirent des phénomènes qui passèrent pour miraculeux. Il eut un certain nombre de partisans, parmi lesquels le célèbre marquis de La Fayette, le baron de Breteuil, et quelques savants comme Deslon et Bergasse, qui avaient compris la portée des enseignements de Mesmer. Mais les détracteurs furent infiniment plus nombreux. Le scepticisme du XVIII^e^ *siècle n'admettait pas le surnaturel, et la physique de cette époque, qui n'était pas assez éclairée pour comprendre qu'il n'y avait là que du* naturel, *crut son prestige menacé. Bailly publia contre Mesmer un rapport qui est un monument de sottise. Celui-ci, découragé par l'ignorance des Commissions scientifiques chargées d'examiner ses découvertes, se retira dans son pays natal où il mourut dans l'obscurité en 1815. Il est le père de la science hypnotique, si brillamment illustrée de nos jours par Crookes et de Rochas. Nous donnons ici des extraits de ses deux principaux ouvrages :* Mémoire sur la Découverte du Magnétisme animal, *Genève 1779, et* Aphorismes de M. Mesmer dictés à l'Assemblée de ses élèves, *Paris, 1785.*

MÉMOIRE SUR LA DÉCOUVERTE DU MAGNÉTISME ANIMAL

Propositions

1° Il existe une influence mutuelle entre les corps célestes, la terre et les corps animés.

2° Un fluide universellement répandu et continué de manière à ne souffrir aucun vide, dont la subtilité ne

permet aucune comparaison, et qui, de sa nature, est suceptible de recevoir, propager et communiquer toutes les impressions du mouvement, est le moyen de cette influence.

3° Cette action réciproque est soumise à des lois mécaniques inconnues jusqu'à présent.

4° Il résulte de cette action des effets alternatifs qui peuvent être considérés comme un flux et un reflux.

5° Ce flux et reflux est plus ou moins général, plus ou moins particulier, plus ou moins composé, selon la nature des causes qui le déterminent.

6° C'est par cette opération (la plus universelle de celles que la Nature nous offre) que les relations d'activité s'exercent entre les corps célestes, la terre et ses parties constitutives.

7° Les propriétés de la matière et du corps organisé dépendent de cette opération.

8° Le corps animal éprouve les effets alternatifs de cet agent ; et c'est en s'insinuant dans la substance des nerfs qu'il les affecte immédiatement.

9° Il se manifeste particulièrement dans le corps humain des propriétés analogues à celles de l'aimant ; on y distingue des pôles également divers et opposés, qui peuvent être communiqués, changés, détruits et renforcés ; le phénomène même de l'inclinaison y est observé.

10° La propriété du corps animal, qui le rend susceptible de l'influence des corps célestes, et de l'action réciproque de ceux qui l'environnent, manifestée par son analogie avec l'aimant, m'a déterminé à la nommer MAGNÉTISME ANIMAL.

12° Cette action et cette vertu peuvent être renforcées et propagés par ces mêmes corps.

13° On observe à l'expérience l'écoulement d'une matière dont la subtilité pénètre tous les corps, sans perdre notablement de son activité.

14° Son action a lieu à une distance éloignée, sans le secours d'aucun corps intermédiaire.

15° Elle est augmentée et réfléchie par les glaces, comme la lumière.

16° Elle est communiquée, propagée et augmentée par le son.

17° Cette vertu magnétique peut être accumulée, concentrée et transportée.

18° J'ai dit que les corps animés n'en étaient pas également susceptibles : il en est même, quoique très rares, qui ont une propriété si opposée que leur seule présence détruit tous les effets de ce magnétisme dans les autres corps.

19° Cette vertu opposée pénètre aussi tous les corps ; elle peut être également communiquée, propagée, accumulée, concentrée et transportée, réfléchie par les glaces et propagée par le son ; ce qui constitue non seulement une privation mais une vertu opposée positive.

20° L'aimant, soit naturel, soit artificiel, est, ainsi que les autres corps, susceptible du magnétisme animal et, même, de la vertu opposée, sans que, ni dans l'un ni dans l'autre cas, son action sur le fer et l'aiguille souffre aucune altération ; ce qui prouve que le principe du magnétisme animal diffère essentiellement de celui du minéral.

21° Ce système fournira de nouveaux éclaircissements sur la nature du feu et de la lumière, ainsi que dans la théorie de l'attraction, du flux et du reflux, de l'aimant et de l'électricité.

22° Il fera connaître que l'aimant et l'électricité arti-

ficielle n'ont, à l'égard des maladies, que des propriétés communes avec plusieurs autres agents que la nature nous offre ; et que s'il est résulté quelques effets utiles de l'administration de ceux-là, ils sont dus au magnétisme animal.

23° On reconnaîtra par les faits, d'après les règles pratiques que j'établirai, que ce principe peut guérir immédiatement les maladies des nerfs et médiatement les autres ;

24° Qu'avec son secours le médecin est éclairé sur l'usage des médicaments ; qu'il perfectionne leur action et qu'il provoque et dirige les crises salutaires de manière à s'en rendre maître.

25° En comuniquant ma méthode, je démontrerai par une théorie nouvelle des maladies l'utilité universelle du principe que je leur oppose.

26° Avec cette connaissance, le médecin jugera sûrement l'origine, la nature et les progrès des maladies, même des plus compliquées ; il en empêchera l'accroissement et parviendra à leur guérison sans jamais exposer le malade à des effets dangereux ou des suites fâcheuses, quels que soient l'âge, le tempérament et le sexe. Les femmes, même dans l'état de grossesse et lors des accouchements, jouiront du même avantage.

27° Cette doctrine, enfin, mettra le médecin en état de bien juger du degré de santé de chaque individu, et de le préserver des maladies auxquelles il pourrait être exposé. L'art de guérir parviendra ainsi à la dernière perfection.

APHORISMES DE M. MESMER

DICTÉS A L'ASSEMBLÉE DE SES ÉLÈVES

Procédés du magnétisme animal.

On a vu par la doctrine que tout se touche dans l'univers au moyen d'un fluide universel dans lequel tous les corps sont plongés.

Il se fait une circulation continuelle qui établit la nécessité des courants rentrants et sortants.

Pour les établir et les fortifier sur l'homme, il est plusieurs moyens. Le plus sûr est de se mettre en opposition avec la personne que l'on veut toucher, c'est-à-dire en face, de manière que l'on présente le côté droit au côté gauche du malade. Pour se mettre en harmonie avec lui, il faut d'abord mettre les mains sur les épaules, suivre tout le long des bras jusqu'à l'extrémité des doigts, en tenant le pouce du malade pendant un moment, recommencer deux ou trois fois, après quoi vous établissez des courants depuis la tête jusqu'aux pieds ; vous cherchez encore la cause et le lieu de la maladie et de la douleur ; le malade vous indique celui de la douleur et souvent sa cause, mais, plus ordinairement, c'est par le toucher et le raisonnement que vous vous assurez du siège et de la cause de la maladie et de la douleur qui, dans la plus grande partie des maladies, réside dans le côté opposé à la douleur, surtout dans les paralysies, rhumatismes et autres de cette espèce.

Vous étant bien assuré de ce préliminaire, vous touchez constamment la cause de la maladie, vous entretenez les douleurs symptomatiques jusqu'à ce que vous les ayiez rendues critiques : par là, vous secondez l'effort de la nature contre la cause de la maladie, et vous l'ame-

nez à une crise salutaire, seul moyen de guérir radicalement. Vous calmez les douleurs que l'on appelle symptômes symptomatiques, et qui cèdent au toucher, sans que cela agisse sur la cause de la maladie, ce qui distingue cette sorte de douleur de celles que nous nommons simplement symptomatiques et qui s'irritent d'abord par le toucher, pour se terminer par une crise, après laquelle le malade se trouve soulagé et la cause de la maladie diminuée.

Outre cette raison de toucher d'abord les viscères pour découvrir la cause de la maladie, il en est une autre plus déterminante : les nerfs sont les meilleurs conducteurs du magnétisme qui existe dans le corps, ils sont en si grand nombre dans ces parties que plusieurs physiciens y ont placé le siège des sensations de l'âme ; les plus abondants et les plus sensibles sont le centre nerveux du diaphragme, le plexus stomachique, ombilical, etc. Cet amas d'une infinité de nerfs correspond avec toutes les parties du corps.

On touche, dans la position ci-devant indiquée, avec le pouce et l'indicateur, ou avec la paume de la main, ou avec un doigt seulement renforcé par l'autre, en décrivant une ligne sur la partie que l'on veut toucher, et en suivant le plus qu'il est possible la direction des nerfs, ou enfin avec les cinq doigts ouverts et recourbés. Le toucher à une petite distance de la partie est plus fort, parce qu'il existe un courant entre la main ou le conducteur et le malade.

On touche médiatement avec avantage en se servant d'un conducteur étranger. On se sert le plus communément d'une petite baguette, longue de dix à quinze pouces, de forme conique et terminée par une pointe tronquée. La base est de trois, cinq ou six lignes et la

pointe d'une à deux. Après le verre, qui est le meilleur conducteur, on emploie le fer, l'acier, l'or, l'argent, etc. en préférant le corps le plus dense, parce que les filières étant plus rétrécies et plus multipliées donnent une action proportionnée à la moindre largeur des interstices. Si la baguette est aimantée, elle a plus d'action ; mais il faut observer qu'il est des circonstances, comme dans l'inflammation des yeux, le trop grand éréthisme, etc., où elle peut nuire. Il est donc prudent d'en avoir deux. L'on magnétise avec une canne, ou tel autre conducteur, en faisant attention que si c'est un corps étranger, le pôle est changé et qu'il faut toucher différemment c'est-à-dire de droite à droite et de gauche à gauche.

Il est bon aussi d'opposer un pôle à l'autre, c'est-à-dire que si on touche la tête, la poitrine, le ventre, etc., avec la main droite, il faut opposer la gauche dans la partie postérieure, surtout dans la ligne qui partage le corps en deux parties, c'est-à-dire depuis le milieu du front jusqu'au pubis, parce que le corps représente un aimant : si vous avez établi le nord à droite, la gauche devient le sud et le milieu l'équateur, qui est sans action prédominante ; vous y établissez des pôles en opposant une main à l'autre.

Un bassin se magnétise de la même manière qu'un bain : en plongeant la canne ou tel autre conducteur dans l'eau, pour y établir un courant. En l'agitant en ligne droite, la personne qui sera placée vis-à-vis en ressentira l'effet. Si le bassin est grand, on établira quatre points cardinaux. L'on tracera une ligne dans l'eau en suivant le bord du bassin de l'est au nord et de l'ouest au même point. On répétera la même chose pour le sud. Plusieurs personnes pourront être placées autour de ce bassin et y éprouver des effets magnétiques. Si elles sont

en grand nombre, on tracera plusieurs rayons aboutissant à chacune d'elles après avoir agité la masse d'eau autant qu'il sera possible.

Un baquet est une espèce de cuve ronde, carrée ou ovale, d'un diamètre proportionné au nombre des malades que l'on veut traiter. Des douves épaisses et assemblées, peintes et jointes de manière à pouvoir contenir de l'eau, profondes d'environ un pied, la partie supérieure plus large que le fond d'un ou deux pouces, recouvertes d'un couvercle en deux pièces, dont l'assemblage est enchassé dans la cuve et le bord appuyé immédiatement sur celui de la cuve auquel il est assujetti par de gros clous à vis. Dans l'intérieur vous rangez des bouteilles en rayons convergents, de la circonférence au centre, vous en placez d'autres couchées dans tout le tour, le fond appuyé contre la cuve, une seule de hauteur, en laissant entre elles l'espace nécessaire à recevoir le goulot d'une autre. Cette première disposition faite, vous posez dans le milieu du vase une bouteille droite ou couchée, d'où partent tous les rayons que vous formez, d'abord, avec des demi-bouteilles, ensuite avec des grandes, quand la divergence le permet. Le fond de la première est au centre, son col entre dans le fond de la suivante, de manière que le goulot de la dernière aboutit à la circonférence. Ces bouteilles doivent être remplies d'eau, bouchées et magnétisées de la même manière. Il serait à désirer que ce fût par la même personne. Pour donner plus d'activité au baquet, on met au fond un second et un troisième lit de bouteilles sur le premier ; mais, communément, on en fait un second qui, partant du centre, recouvre le tiers, la moitié ou les trois quarts du premier. On remplit ensuite la cuve d'eau à une certaine hauteur, mais toujours assez pour couvrir toutes

les bouteilles. L'on peut y ajouter de la limaille de fer, du verre pilé et autres corps semblables, sur lesquels j'ai différents sentiments.

De l'intérieur ou de l'extérieur du baquet part, attachée à un fer, une corde très ample, que les malades appliquent sur la partie dont ils souffrent. Ils forment des chaînes en tenant cette corde et, appuyant le pouce gauche sur le droit, ou le droit sur le gauche de son voisin, de manière que l'intérieur d'un pouce touche l'autre, ils s'approchent le plus qu'ils peuvent, pour se toucher par les cuisses, les genoux, les pieds, et ne forment pour ainsi dire qu'un corps continu, dans lequel le fluide magnétique circule continuellement, et est renforcé par tous les différents points de contact, auxquels ajoute encore la position des malades, qui sont en face les uns des autres. On a aussi des fers assez longs pour aboutir à ceux du second rang par l'intervalle de ceux du premier.

Il est plusieurs moyens d'augmenter le nombre et l'activité des courants. Si vous voulez toucher un malade avec force, réunissez dans un appartement le plus de personnes possible, établissez une chaîne qui parte du malade et aboutisse au magnétiseur. Une personne adossée à lui ou la main sur son épaule augmente son action. Il est une infinité d'autres moyens impossibles à détailler, comme le son, la musique, la vue, les glaces, etc., etc.

Le courant magnétique conserve encore quelque temps son effet après être sorti du corps, à peu près comme le son d'une flûte qui diminue en s'éloignant. Le magnétisme à une certaine distance produit plus d'effet que lorsqu'il est appliqué immédiatement.

Après l'homme, les animaux, ce sont les végétaux, et

surtout les arbres, qui sont le plus susceptibles du magnétisme animal. Pour magnétiser un arbre sous lequel vous voulez établir un traitement, vous en choisissez un jeune, vigoureux, branchu, sans nœuds autant qu'il est possible et à fibres droites. Quoique toute espèce d'arbuste puisse servir, les denses comme le chêne, l'orme, le charme sont à préférer. Votre choix fait, vous vous mettez à une certaine distance du côté du sud, vous établissez un côté droit et un côté gauche qui forment les deux pôles et la ligne de démarcation du milieu, l'équateur. Avec le doigt, le fer ou la canne, vous suivez depuis les feuilles, les ramifications et les branches ; après avoir amené plusieurs de ces lignes à une branche principale, vous conduisez les courants au tronc jusqu'aux racines. Vous recommencez jusqu'à ce que vous ayez magnétisé tout le côté, ensuite vous magnétisez l'autre de la même manière et avec la même main, parce que les rayons sortant du conducteur en divergence, se convergent à une certaine distance et ne sont pas sujets à la répulsion. Le nord se magnétise par les mêmes procédés. Cette opération faite, vous vous rapprochez de l'arbre, et, après avoir magnétisé les racines s'il en existe de visibles, vous l'embrassez et lui présentez tous vos pôles successivement. L'arbre jouit alors de toutes les vertus du magnétisme. Les personnes saines, en restant quelque temps auprès ou en le touchant, pourront en ressentir l'effet, et les malades, ceux surtout déjà magnétisés, le ressentiront violemment et éprouveront des crises. Pour y établir un traitement, vous attachez des cordes à une certaine hauteur, au tronc et aux principales branches, plus ou moins nombreuses et plus ou moins longues à proportion des personnes qui doivent s'y rassembler et qui, la face tournée vers l'arbre, et

placées circulairement, soit sur des sièges, soit sur de la paille. les mettront autour des parties souffrantes comme au baquet, y feront des chaînes le plus fréquemment possible, et y éprouveront des crises comme au baquet, mais bien plus douces. L'effet curatif en est bien plus prompt et plus actif en proportion du nombre des malades, qui en augmente l'énergie en multipliant les courants, les forces et les contacts. Le vent agitant les branches de l'arbre ajoute à son action. Il en est de même d'un ruisseau ou d'une cascade ; si l'on est assez heureux pour en rencontrer dans l'endroit que l'on aura choisi.

LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN

(1743-1803)

Célèbre philosophe mystique de la fin du XVIII^e^ *siècle, né à Amboise. Il fut élève de cet étonnant collège de Pontlevoy, d'où est sorti Balzac, et qui n'a cessé, jusqu'à nos jours, de former des hommes remarquables. Saint-Martin fut initié à Bordeaux aux pratiques de la secte des Martinistes, fondée par Martinez de Pasqually et non par Saint-Martin lui-même, comme beaucoup le croient. Mais il s'en détacha bientôt, à cause de son peu de goût pour les formes rituelles. Il se lia avec Lalande et J.-J. Rousseau mais il ne trouva sa voie que fort tard, à Strasbourg, où M^me^ de Bœclin lui fit lire les œuvres de Jacob Bœhme, qui fut désormais la lumière de sa vie. Il échappa assez habilement à la Révolution et termina sa vie dans la pratique du mysticisme le plus pur. Sa*

doctrine peut se résumer dans ce mot : le Spiritualisme. *Les mystiques s'unissaient à Dieu par leur âme seule ; Saint-Martin prétend obtenir ce résultat par la puissance intellectuelle d'abord, qui lui permet de* connaître *son Créateur avant que de l'aimer. Il combat le matérialisme, source d'erreurs par lesquelles la vérité nous est cachée, et il s'efforce de montrer à l'homme le principe divin qui se trouve en lui. Saint-Martin, qui prenait le titre de* Philosophe Inconnu, *a écrit de nombreux ouvrages dont les principaux sont :* Des Erreurs et de la Vérité (1775) ; Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et l'Univers (1782) ; L'Homme de Désir (1790) ; Le Nouvel Homme (1792) ; Le Crocodile (1799) ; Les Trois principes de l'Essence divine (1802) ; De la Triple Vie de l'Homme (1809), etc.

TABLEAU NATUREL DES RAPPORTS QUI EXISTENT ENTRE DIEU, L'HOMME ET L'UNIVERS

Avant que les choses temporelles puissent avoir eu l'existence qui nous les rend sensibles, il a fallu des éléments primitifs et intermédiaires entre elles et les facultés créatrices dont elles descendent, parce que ces choses temporelles et les facultés dont elles descendent, sont d'une nature trop différente pour pouvoir exister ensemble sans intermède ; ce qui nous est physiquement répété par le soufre et l'or, par le mercure et la terre, lesquels ne peuvent s'unir que par la même loi d'une substance intermédiaire.

Ces éléments inconnus aux sens, mais dont l'intelligence atteste la nécessité et l'existence, sont déterminés et fixés dans leur essence et dans leur *nombre*, comme toutes les lois et tous les moyens que la Sagesse met en

usage pour l'accomplissement de ses desseins. Enfin, ils peuvent être regardés comme les premiers signes des facultés supérieures auxquelles ils tiennent immédiatement.

Dès lors, tout ce qui existe dans la nature corporelle, toutes les formes, les moindres traits, ne sont et ne peuvent être que des réunions, des combinaisons, ou des divisions des signes primitifs : et rien ne peut paraître parmi les choses sensibles, qui ne soit écrit en eux, qui ne descende d'eux et qui ne leur appartienne, comme toutes les figures possibles de la Géométrie seront toujours composées de points, de lignes, de cercles, ou de triangles.

L'homme lui-même, dans ses œuvres matérielles, qui ne sont que des œuvres secondes par rapport aux œuvres de la Nature, est lié, comme tous les autres Etres à ces signes primitifs ; il ne peut rien élever, rien tracer, rien construire ; il ne peut, dis-je, imaginer aucune forme, exécuter même un seul mouvement volontaire ou involontaire, qui ne tiennent à ces modèles exclusifs, dont tout ce qui se meut, tout ce qui vit dans la Nature, n'est que le fruit et la représentation. S'il en pouvait être autrement, l'homme serait créateur d'une autre Nature et d'un autre ordre de choses, qui n'appartiendraient point au Principe producteur et modèle de tout ce qui existe sensiblement pour nous.

En admettant des signes primitifs pour l'expression sensible de nos idées, nous ne devons point être arrêté par la variété infinie de ceux qui sont en usage parmi les différentes Nations de la Terre : cette variété prouve seulement notre ignorance. Car, si la loi qui sert d'organe à la suprême Sagesse, établit partout un ordre, une régularité ; elle doit avoir déterminé, pour l'expression

des pensées qu'elle nous envoie, des signes invariables, comme elle en a établi pour la production de ses faits matériels : et si nous n'étions pas ensevelis dans des ténèbres profondes, ou si nous nous attachions davantage à suivre la route instructive et lumineuse *de la simplicité des Etres*, qui sait si nous ne parviendrions pas à connaître et la forme et le nombre de ces signes primitifs, c'est-à-dire, à fixer notre alphabet ?

Mais quelle que soit notre privation à cet égard, dès que ces signes primitifs existent, tous ceux que nous employons, quoique conventionnellement, en dérivent de toute nécessité : ainsi tous les mots que nous voudrons composer, imaginer et fabriquer, seront toujours des assemblages tirés de ces caractères primitifs, puisque, ne pouvant sortir de la loi qui les a produits, nous ne saurions jamais rien trouver hors d'eux, et qui ne soit, pour ainsi dire, eux-mêmes.

Ces sons et ces caractères primitifs étant les vrais signes sensibles de nos pensées, ils doivent être aussi les signes sensibles de l'unité pensante : car il n'y a qu'une seule idée, comme il n'y a qu'un seul principe de toutes choses.

Ainsi les productions les plus défigurées, que nous puissions manifester par la parole et par l'écriture, portent toujours secondairement l'empreinte de ces signes primitifs ; et par conséquent celle de cette unique idée, ou de l'unité pensante : ainsi l'homme ne peut proférer une seule parole, tracer un seul caractère, qu'il ne manifeste par la faculté pensante de l'Agent suprême ; comme il ne peut produire un seul acte corporel, un seul mouvement, sans en manifester les facultés créatrices.

(*Tableau naturel*, § IV.)

L'HOMME DE DÉSIR

Le nom est sorti de la vie et il a enfanté la parole.

Que la vie, le nom et la parole pressent l'âme humaine de marcher dans sa voie et de tourner ses pas vers le terme et vers l'œuvre.

Que l'intelligence, l'amour et l'action vivent de l'âme humaine, pressent à leur tour le siège où elle repose de concourir à l'œuvre avec elle.

Que ce siège où elle repose, transmette la force et la pureté dans tous les actes de l'homme élémentaire.

Que l'homme élémentaire transmette autour de lui et dans toute la nature la rectitude et la justesse. C'est ainsi que la vie ne cherche qu'à tout pénétrer et qu'à tout vivifier.

A chacun des degrés qu'elle parcourt dans l'homme, elle dépose un extrait d'elle-même, où brillent à la fois le nom et la parole.

Elle en a rempli comme à pleins bords l'âme des prophètes et des princes de son peuple. Ce sont eux qui composent l'armée du Seigneur et sur qui doit tomber tout le poids de la guerre.

Le nom est commandé par la vie, la parole est commandée par le nom, l'âme de l'homme est commandée par la parole.

Homme, ô homme ! que l'univers soit pressé par ton âme sublime, afin que le mal soit pressé par l'univers. Afin que la mort expire, accablée par un si grand poids et afin que la vie puisse rejoindre la vie.

Dès que nous laissons reposer l'univers, c'est autant de relâche et de soulagement que nous procurons nous-même à la mort qu'il devait comprimer.

Douterez-vous que la matière ne soit soumise à votre esprit, quoique vous n'agissiez plus sur elle que par des transpositions ? Vous demandez aussi quelle est la destination de l'âme humaine. Le cœur de l'homme ne vous l'indique-t-il pas, par le rang qu'il occupe ?

Ne voyez-vous pas qu'il est placé entre le supérieur et l'inférieur, entre la lumière et les ténèbres, afin de les discerner et d'en faire continellement la séparation ?

Ne voyez-vous pas qu'il ne peut laisser à votre sang un seul instant d'inaction, sans que la mort ne vous menace ? (§ 44).

Dieu est fixe dans son essence et dans ses facultés.

L'homme est fixe dans son essence et ne l'est pas dans ses facultés. L'univers n'est fixe ni dans ses facultés, ni dans son essence.

Les facultés de Dieu se manifestent hors de lui, sans se séparer de lui. Tandis que leur essence incommiscible avec le temps, porte partout un sanctuaire imperméable d'où elle aperçoit tout, sans que rien ne puisse l'apercevoir.

Pourquoi, sommes-nous immortels ? C'est que nous descendons de l'essence et des facultés de Dieu, et qu'un être vivant et éternel ne peut pas produire des êtres périssables.

Pourquoi ne sommes-nous pas Dieu, comme l'unité même ? C'est que nous sommes détachés de Dieu et que les facultés ne le sont pas et ne peuvent l'être parce qu'elles font Dieu comme lui.

Qui pourrait égaler l'unité ? N'est-ce pas assez pour notre gloire d'être son image par la fixité de notre essence et le pouvoir de manifester nos facultés ?

N'est-ce pas assez pour l'homme d'être l'œuvre ou la

pensée la plus sublime que la sagesse et la puissance divine aient pu produire ? Et dans la mobilité de nos facultés, que nous pouvons à notre gré cultiver ou laisser stériles, où serait la barrière de notre orgueil ?

Mais toi, univers, pourquoi n'es-tu fixe, ni dans ton essence, ni dans tes facultés ? C'est que tu descends d'agents qui sont produits et détachés de Dieu, comme l'homme immortel, c'est que tu n'es que le résultat des facultés de ces agents et que tu ne peux être le fruit de leur essence. (§ 66).

Dès que la loi binaire eut pris naissance, comment la sagesse pouvait-elle y remédier, si ce n'est par une loi qui lui fût analogue? L'homme fut envoyé sous une loi seconde. Il sortit de l'unité, pour arrêter la loi binaire.

Il fut dans une loi seconde par rapport à son émanation ;

Par raport à son existence spirituelle et corporelle ;

Par rapport à sa double existence divisée entre Eve et lui ;

Par rapport à son opposition au mal.

Par rapport à la loi d'action et de réaction qui gouverne l'univers entier.

Mais quelle différence entre la loi binaire et la loi seconde ! L'une est une loi de mort, une loi de séparation et de destruction, l'autre est une loi de réunion, de réhabilitation et de production, parce que toutes les œuvres de la sagesse tendent à la vie.

La femme devait former *trois*, par la puissance de l'homme rectifiant le mal. Elle a formé un nouveau binaire, en s'unissant au mal ; et l'homme, après elle, a formé le troisième binaire.

Parce qu'en s'approchant du mal, on en répète la loi et le nombre, sans pouvoir faire une union réelle avec lui, car son essence est de diviser.

Une autre loi seconde est descendue aussitôt, le crime ; mais il fallait qu'une troisième loi seconde, descendît aussi : et c'est la femme qui devait préparer toutes ces lois secondes, comme elle avait servi de sujet, d'organe et de moyen, aux trois lois binaires.

Elle a donné naissance à la postérité du premier homme.

Elle a écrasé du talon la tête du serpent.

Elle a établi cette loi ternaire qu'elle devait former dans l'origine ; mais elle ne l'a formée que relativement à l'homme, et le premier plan reste encore à remplir.

(§ 253).

AUCLERC

(1750-1815)

Gabriel-André Auclerc ou Aucler, né à Argenton, mort à Bourges, fut avocat et publiciste. Il comprit, un des premiers, la puissance du symbolisme des mythes païens, systématiquement dénigrés par les Pères de l'Eglise. Au moment de la Révolution, il se fit appeler Quintus Nantius, prêcha le retour aux mystères de l'antiquité, qu'il célébra dans sa maison suivant les rites grecs. On dit qu'il retourna au catholicisme vers la fin de sa vie. Son principal ouvrage intitulé Thréicie ou la seule Voie des Sciences divines et humaines du Culte vrai et de la Morale, *Paris, an VIII, contient, à côté d'exagérations mani-*

festes, d'excellentes pages remplies d'une érudition solide.

LA THRÉICIE

SUR LES MYSTÈRES

Quels étaient les objets des mystères? Ils étaient universels, et les mêmes dans toutes les nations. Partout c'est un Dieu tué, déchiré, démembré par les géants ; c'est une déesse qui le cherche, qui, en le cherchant, parcourt le monde, qui, en le parcourant, donne les mœurs, les lois, fonde les cités, donne la nourriture, donne les arts, le culte, les rites : c'est un Dieu tué, démembré par les géants, qui, après bien des combats et des douleurs, ressuscite et demeure enfin triomphant et victorieux.

C'est, en Phrygie, Cybèle désolée de l'infidélité d'Athys, qui parcourt le monde en furieuse, et le force à se mutiler, de désespoir de l'infidélité qu'il lui a faite.

En Egypte, c'est Isis, désolée de la mort d'Osiris, que Typhon a tué en trahison, en lui faisant essayer son cercueil, que les géants ont déchiré en pièces, qui parcourt le monde pour en rassembler les membres, qui les rassemble tous, hors le membre viril dont elle consacre une image, et en parcourant le monde, elle lui donne les lois, les arts, le culte, la nourriture ; et Osiris, après bien des peines et des combats, est vainqueur de Typhon et des géants, et ressuscite pour le bonheur du Monde.

En Phénicie, c'est Vénus désolée de la mort d'Adonis, que le cruel Mars a tué, déguisé en sanglier, qui parcourt le monde pour retrouver son corps ; mais Adonis terrasse enfin l'immonde animal, ressuscite glorieux et console Vénus.

En Assyrie, c'est Solambo et Bélus, à qui il arrive les mêmes aventures.

En Perse, c'est Mythras et Mythra.

Chez les Scandinves, c'est Freya et Balder à qui il arrive les mêmes accidents.

A Samothrace, à Troie, en Grèce, à Rome, c'est Cérès, désolée de l'enlèvement de sa fille, qui parcourt le monde, qui ne peut se consoler que lorsqu'elle a vu le gouffre par où Pluton l'a enlevée. C'est Bacchus, tué, déchiré, démembré par les géants, dont Pallas a trouvé le cœur encore palpitant, dont Cérès rassemble les membres, qui ressuscite, parcourt toutes les nations, remplit le monde de ses exploits, demeure vainqueur et prend sa place parmi les dieux.

Ces mystères sont les mêmes dans toutes les nations, et si quelques émigrants illustres portaient aux nations qu'ils abordaient, leurs mystères, ils trouvaient dans ces nations des mystères déjà établis. C'est ainsi que quand les Peslages portèrent dans l'Attique les mystères de Samothrace, ils y trouvèrent déjà établis les mystères d'Eleusis. C'est ce que voulaient témoigner les Athéniens en montrant la pierre triste sur laquelle Cérès s'était assise pour se reposer de ses courses fatigantes en cherchant sa fille : allégorie par laquelle ils témoignaient que les mystères d'Eleusis étaient nés sur le lieu même. C'est ainsi que, quand Dardanus porta ces mystères de Samothrace à Troie, il y trouva déjà établis, sur le mont Ida, les mystères de Cybèle, tenus par les Corybantes. Et qui les a portés dans les affreux pays du nord, s'ils n'y sont pas nés? Quand ensuite Nautes, à la suite d'Enée, les porta dans le Latium, les Latins avaient les mystères d'Hercule tenus par les Poticiens et les Pinariens. Ceux qui n'ont vu qu'un brigand dans l'antre de

Cacus, ne savent pas lire Virgile et ne font pas grand honneur au vieil Evandre et à tous ses hiérophantes, qui auraient célébré une action si commune par une si grande solennité ; car une pierre lancée d'une fronde, une flèche tirée par Pandare, même caché derrière un antre, comme dans Homère, eût pu délivrer la contrée de ce brigand ; et il n'y fallait pas la force d'Hercule, et cet exploit ne méritait pas que son autel à Rome, à la suite des nations latines, fût à jamais le grand autel : *ara maxima et maxima semper ;* et qu'il y eût deux races hiérophantiques attachées à ce culte. Quand ensuite les Nautius apportèrent d'Albe à Rome les mystères de Samothrace, si les Romains choisirent ces mystères, c'est que les principales familles de ce peuple descendant des Troyens, ils furent charmés d'établir chez eux les mystères de leurs ancêtres.

Que résulte-t-il de tout ce que nous venons de dire? Que les hommes ayant dévié de leur règle sont venus en ce monde actuel pour l'expiation d'un crime ; que ce crime est la cause occasionnelle de la manifestation de ce monde par l'action de deux forces contraires ; que sur les traces des combats et de la contrariété de ces deux actions, les hommes ont d'abord mené une vie innocente et pleine de délices ; qu'ils sont ensuite tombés dans la vie sauvage, errante et vicieuse, qu'ils en ont été tirés par les mystères ; vous verrez plus loin que, quand ces mystères sont devenus inutiles, Dieu a détruit le monde. Ainsi il était nécessaire que la Providence, après leur avoir donné ces mystères, eût des moyens de les leur consrver. Ces moyens sont de les avoir confiés dans chaque nation à un petit nombre d'hommes, à des races particulières qui ne se doivent allier qu'entre elles ; c'est ainsi que Plutarque, descendant d'une de ces races, s'allie

avec une fille de sa famille, qu'elle en a rendues dépositaires, qu'elle a chargées de les conserver, de les raviver quand ils s'éteignent : tels que les Chaldéens chez les Assyriens, les Mages chez les Perses, les Prophètes chez les Egyptiens, les Corybantes en Phrygie, les Eumolpides à Athènes, les Nautius à Rome.

XIX^{e} SIÈCLE

FABRE D'OLIVET

1768-1825

Cet auteur, un des plus originaux de son époque, n'a guère été connu et apprécié que depuis une trentaine d'années. Philosophe distingué, il a trouvé dans l'étude des langues beaucoup de principes philosophiques qui ont échappé aux linguistes vulgaires, et il en a tiré tout un système qui compte actuellement beaucoup d'adeptes. Ses œuvres sont trop connues pour que nous nous étendions longument sur lui. Nous donnons de lui une page remarquable sur la puissance de la volonté.

SUR LA VOLONTÉ

Les hommes sont dans les nations, et les nations dans les races, comme les couleurs diverses étalées sur la palette d'un peintre. Le Règne hominal les pose d'abord dans leurs teintes les plus tranchées, pour les mélanger ensuite, et en tirer les teintes adoucies dont il composera son tableau. Ce Règne, comme je l'ai assez dit, est une des trois grandes puissances qui régissent l'Univers : il consiste en particulier en ce que j'ai appelé la *volonté de l'homme ;* mais cette volonté n'est point simple, comme je viens de le faire entendre ; elle agit sur trois modifications, sans lesquelles elle ne pourrait pas se manifester : ces modifications qui sont particulières dans l'homme individuel, sont universelles dans l'homme universel, c'est-à-dire dans le Règne hominal. Le lieu propre de la volonté dans ce Règne, est l'âme universelle.

C'est par l'instinct universel de l'homme qu'elle se lie au Destin, et par son intelligence universelle qu'elle communique avec la Providence : la Providence n'est même, pour l'homme individuel, que cette intelligence universelle, et le Destin, que cet instinct universel : ainsi donc le Règne hominal renferme en lui tout l'Univers. Il n'y a absolument hors de lui que la Loi divine qui le constitue, et la Cause première d'où cette Loi est émanée. Cette cause première est appelée DIEU, et cette Loi divine porte le nom de *Nature*. Dieu est un Un ; mais comme la Nature paraît d'abord offrir un second principe différent de Dieu, et qu'elle-même renferme un triple mouvement d'où paraissent résulter trois différentes natures, la nature providentielle, la nature volitive et la nature fatidique, il suit de là que l'homme individuel ne peut rien saisir qui ne soit double dans ses principes, ou triple dans ses facultés. Lorsque, par un grand effort de son intelligence, il arrive à l'idée vraie de Dieu, alors il atteint le fameux quaternaire de Pythagore, hors duquel il n'y a rien.

J'ai dit que le Règne hominal, résultat de cette loi divine appelée *matière*, constituait une des trois grandes puissances par lesquelles l'Univers est régi : la volonté ; et cela doit être conçu ainsi, quoiqu'il contienne aussi les deux autres, qui sont la Providence et le Destin ; parce que c'est la volonté qui le fait être ce qu'il est, et qui, l'inclinant vers la Providence ou vers le Destin, le conduit à l'une des deux fins de la nature qui sont l'unité ou la divisibilité, la spiritualisation ou la matérialisation.

L'essence de la Volonté est la liberté. La nécessité existe également dans le Destin comme dans la Providence ; mais cette nécessité, dont la forme paraît la

même, diffère singulièrement dans le fond. La nécessité providentielle agit par assentiment ; la Nécessité fatidique, par sensation. Le sentiment qui dépend de la volonté adhère librement à l'une ou à l'autre de ces deux nécessités, ou les repousse également pour rester dans son centre. La volonté peut rester dans son centre animique aussi longtemps qu'elle ne se divise pas.

Ce qui arrive à l'Homme universel, au Règne hominal, arrive aussi à l'Homme individuel. La volonté qui meut ce Règne, libre dans son essence, reste également libre dans le moindre des individus humains que la nature physique manifeste ; et remarquez soigneusement ceci : les individus, quoique libres, ne sont pas isolés ; ils font partie d'un tout sur lequel ils agissent, et qui réagit sur eux. Cette action et cette réaction continuelle, qui les rend dépendants l'un de l'autre, forme une sorte de lien qu'on peut appeler solidarité. Les individus sont donc solidaires dans les peuples ; les peuples dans les nations ; les nations, dans les races ; les races, dans le Règne hominal. Une solidarité universelle unit donc le Tout à la moindre de ses parties, et la moindre de ses parties à son Tout. Rien ne peut être détruit, mais tout peut être élaboré. C'est par l'élaboration des individus que s'effectue celle des masses ; et par celle des masses que s'opère celle de l'Ensemble.

(*Histoire philosophique du Genre humain.* Paris, Brière, 1824, Tome II, Livre V, Chapitre I^er^.)

WRONSKI

(1778-1853)

Hoéné Wronski est un des esprits les plus étranges du commencement du siècle dernier. Ce mathématicien illuminé, né à Posen, passa la plus grande partie de sa vie en France, où il mourut, à Neuilly, en 1853. Doué d'un esprit puissant, il atteignit certainement une sphère philosophique très élevée, mais ses ouvrages demeurèrent incompris de son vivant, et sont totalement inconnus aujourd'hui. La forme qu'il leur donna, où des formules algébriques abstraites, même pour les professionnels des mathématiques, viennent à chaque instant interrompre le texte, ne contribua pas peu à éloigner de lui le public. Polonais d'origine, Wronski voyait une sorte de rédemption du monde par les races slaves, prédiction qui est loin d'avoir été réalisée. Il n'en demeure pas moins un esprit très élevé ; et le Projet de réforme du savoir humain, que nous extrayons de son grand ouvrage, le Messianisme, *donne une idée de la puissance et de l'envergure de ses idées qui, appliquées avec plus de méthode et de sens pratique, eussent pu faire de lui un homme d'Etat de premier ordre.*

MESSIANISME

OU RÉFORME ABSOLUE DU SAVOIR HUMAIN

Nous nous bornerons donc à reproduire ici les grands problèmes du Messianisme, et nous nous imposons la tâche de résoudre rigoureusement, dans la présente

Réforme du savoir humain, tous ces difficiles et augustes problèmes de l'humanité. — Les voici, tels qu'ils ont été déduits des sept RÉALITÉS ÉLÉMENTAIRES du monde, desquelles résultent les susdites sept RÉALITÉS SYSTÉMATIQUES et SUPRÊMES de l'homme.

Première Réalité. — Philosophie.

Problème I. — La philosophie, et nommément la philosophie absolue que le Messianisme est appelé à constituer, doit, avant tout, fonder une CERTITUDE INCONDITIONNELLE chez l'homme ; certitude qui n'existe pas encore, et sans laquelle il ne saurait y avoir, pour l'être raisonnable, aucune VÉRITÉ ABSOLUE.

Problème II. — Elle, la philosophie, doit en conséquence, découvrir le PRINCIPE ABSOLU du monde, c'est-à-dire, l'essence intime de l'ARCHI-ABSOLU ou de ce qui est INDICIBLE ; principe duquel seul découle toute réalité, et par conséquent la certitude absolue dans le savoir humain (Problème I). — C'est la solution de ce deuxième problème qui constitue la base immuable du corps systématique de la doctrine du Messianisme.

Problème III. — Elle, la philosophie absolue, doit, de plus, dévoiler la CRÉATION DE L'UNIVERS, dans son origine, dans ses progrès et dans ses fins, en la déduisant tout entière du susdit principe inconditionnel de toute réalité (Problème II).

Problème IV. — Elle doit même, en se fondant toujours sur cet absolu principe de réalité, démontrer positivement, d'une manière didactique et rigoureuse, la création propre, non seulement de l'ÊTRE SUPRÊME, nommé DIEU, mais, de plus, de ces deux éléments pri-

mordiaux, qui, sous les noms augustes de l'ABSOLU et du VERBE, sont, en Dieu, les principes de sa réalité.

Problème V. — Elle doit aussi, dans l'essence de l'acte de la création, découvrir la LOI que suit nécessairement cette haute production spontanée de l'univers ; et elle doit par là dévoiler la LOI DE CRÉATION, cette loi auguste qui donne naissance à toute réalité quelconque, même à celle de Dieu.

Problème VI. — Elle doit, par là même, c'est-à-dire, en connaissant la loi de création de toute réalité (Problème V), se trouver, non seulement au-dessus de l'ERREUR, dont elle doit signaler les sources et les abîmes, mais de plus au-dessus de la VÉRITÉ, qu'elle seule peut ainsi produire et établir définitivement dans le monde.

Deuxième Réalité. — Religion.

Problème VII. — La religion, et nommément la religion absolue, le PARACLÉTISME, que la doctrine messianique est appelée à constituer, doit, munie de la loi de création, dévoiler l'origine céleste du BIEN, et l'origine infernale du MAL, en montrant que la production réelle du premier est un ouvrage spontané du Créateur, et que l'existence effective du dernier ne peut s'établir que comme ouvrage également spontané de créatures libres, douées de la puissance créatrice de la raison, dont un perversif usage peut seul introduire aussi le mal dans le monde.

Problème VIII. — Elle, la religion, doit encore prouver que, si le mal existe effectivement sur la terre, c'est-à-dire, si l'homme, comme être raisonnable et par conséquent libre, peut donner la préférence à la maxime du

mal sur la maxime du bien, cette dépravation morale de la nature humaine, cette présence ou révélation en nous de l'idée du mal, loin d'être un ouvrage immédiat du Créateur, accuse au contraire une perversive création secondaire du mal, une véritable CHUTE MORALE, chez les êtres supérieurs de qui nous tenons ce funeste héritage.

Problème IX. — Elle, la religion absolue, doit alors, en suivant toujours la loi de la création, décliner notre responsabilité propre de cette chute morale (Problème VIII), en prouvant qu'avant l'actuelle époque historique, c'est-à-dire avant le développement providentiel et accompli de l'homme, où il est parvenu aujourd'hui sous ses conditions terrestres, il lui était impossible, absolument impossible de concevoir, et surtout de déterminer positivement, dans son caractère essentiel, le PROBLÈME DE SES DESTINÉES, par la solution duquel l'humanité peut actuellement se libérer de son état mortel de dépravation morale, et peut être ainsi, avant tout, obtenir déjà la RÉHABILITATION de son état primitif de pureté morale ; réhabilitation qui accomplira d'abord les DESTINÉES RELATIVES de l'humanité actuelle.

(*Messianisme*, Paris, Didot, 1847).

VAILLANT

(VERS 1850)

J.-A. Vaillant, fondateur du Collège interne de Bucarest, professeur de littérature à l'Ecole Nationale de Saint-Seva, fut un savant très remarquable, d'une érudition

curieuse et variée. Il fut, avec Csoma Körosi, l'un des premiers à comprendre le parti extraordinaire que l'on peut tirer de la philologie en y cherchant les clefs directrices de l'histoire et des migrations des peuples. Malheureusement, il écrivit à une époque où la science matérialiste et rationaliste exerçait une dictature féroce sur l'esprit humain, et où toute incartade, hors des sentiers battus et des lieux communs officiels, était traitée de fantaisie méprisable. Il en résulta que les œuvres de Vaillant, malgré leurs audaces étincelantes, demeurèrent inconnues, et que leur auteur fut profondément oublié. Il a écrit sur le rôle de la race Bohémique, comme propagatrice de l'occultisme, plusieurs ouvrages, dont le principal, Les Rômes, Histoire vraie des vrais Bohémiens, *parue en* 1857, *chez Dentu, est de tout premier ordre.*

Nous en extrayons un chapitre sur la Sagesse esotérique.

LA SAGESSE

Le vrai sens de *sage* est celui qu'il avait chez les Latins, celui de couvreur ou fabuliste, de revoileur ou mythologue, de découvreur ou oracle, et de dévoileur ou devin. Le sage (*sagus*) est au propre celui qui fait du silence (*sigé*) le voile ou la Saie (*sagum*) de son savoir. Le sage, Salomon le dit, cache ce qu'il sait ; et la sagesse (*sigæ*) latine est l'art et le talent de couvrir pour se faire un mérite de découvrir. Elle est le résultat de la sagacité avec laquelle le sage, devin ou sorcier, cache sa pensée sous le silence de la parole et fait de la lettre une lettre morte, une fable, en jetant sur la réalité de l'histoire le manteau allégorique de la fable, et sur la vérité des faits ce muet langage de la fiction, qui fait qu'en tous pays la

religion, qui devrait être la science, n'en est précisément que l'ineffable ou muet langage, la mythologie.

C'est ce que démontrera jusqu'à l'évidence le livre *de la Parole*, dont l'arithmologie, raison mathématique des mots, a pour but principal de prouver ce qu'affirment Moïse, saint Jean et saint Athanase, savoir : 1° *qu'au commencement il n'était qu'une* Lèvre, c'est-à-dire qu'une langue chiffrée et mathématique ; 2° *qu'au commencement la parole était, qu'elle était en Dieu, qu'elle était Dieu, que Dieu était la parole ;* 3° *que le* Judaïsme, *quoique diamétralement opposé à l'*Hellénisme, *n'en est pas moins faux et comme lui hors de la vérité ;* conséquemment, comme l'ont pressenti Arnobe, Origène et les plus savants Pères de l'Eglise chrétienne, que la Bible n'est autre chose qu'une cosmosophie mythologique où les hommes jouent prosaïquement le rôle poétique des *dieux* et des *héros d'Homère*, personnifications des *devas*, astres du *Méru* des Indes et des *Soreh*, astres *de* l'*Omer* d'Arabie ; et que la révélation de la vérité de Dieu n'est autre chose que la revoilation de la science des astres par la substitution de l'allégorie à l'autogorie, c'est-à-dire du sens figuré au sens propre, de la fiction au fait. (Les Rômes. *Avant-propos.*)

ÉLIPHAS LÉVI

(1816-1875)

Eliphas Lévi est le pseudonyme de l'abbé Alphonse Constant, d'abord prêtre de l'Eglise Romaine, puis philosophe hermétique lorsqu'il fut retiré des ordres. On lui doit un Dictionnaire de Littérature chrétienne, *qui est de*

premier ordre, et de nombreux ouvrages de vulgarisation de l'Occultisme. Ces derniers, quelquefois un peu fantaisistes et trop rapidement écrits, contiennent parfois des doctrines originales et élevées ; en tout cas on lui doit incontestablement d'avoir attiré l'attention sur des auteurs et des ouvrages totalement méprisés avant lui, et d'avoir rénové les études des sciences occultes depuis longtemps abandonnées.

LA LUMIÈRE ASTRALE

Tout effort intelligent de volonté est une projection de fluide ou de lumière humaine, et ici il importe de distinguer la lumière humaine de la lumière astrale, et le magnétisme animal du magnétisme universel.

En nous servant du mot fluide, nous employons une expression reçue, et nous cherchons à nous faire comprendre par ce moyen ; mais nous sommes loin de décider que la lumière latente soit un fluide. Tout nous porterait, au contraire, à préférer, dans l'explication de cet être phénoménal, le système des vibrations. Quoi qu'il en soit, cette lumière, étant l'instrument de la vie, se fixe naturellement à tous les centres vivants ; elle s'attache au noyau des planètes comme au cœur de l'homme (et par le cœur nous entendons en magie, le grand sympathique) mais elle s'identifie à la vie propre de l'être qu'elle anime, et c'est par cette propriété d'assimilation sympathique qu'elle se partage sans compression. Ainsi elle est terrestre dans ses rapports avec le globe de la terre, et exclusivement humaine dans ses rapports avec les hommes.

C'est pour cela que l'électricité, le calorique, la lumière et l'aimantation produits par les moyens physi-

ques ordinaires non seulement ne produisent pas, mais tendent, au contraire, à neutraliser les effets du magnétisme animal. La lumière astrale, subordonnée à un mécanisme aveugle et procédant des centres donnés d'autotélie, est une lumière morte, et opère mathématiquement suivant les impulsions données ou suivant des lois fatales ; la lumière humaine, au contraire, n'est fatale que chez l'ignorant qui fait des tentatives au hasard ; chez le voyant, elle est subordonnée à l'intelligence, soumise à l'imagination et dépendante de la volonté. C'est cette lumière qui, projetée sans cesse par notre volonté, forme ce que Swedenborg appelle les atmosphères personnelles. Le corps absorbe ce qui l'environne et rayonne sans cesse en projetant ses miasmes et ses molécules invisibles ; il en est de même de l'esprit, en sorte que ce phénomène, nommé par quelques mystiques, le respire, a réellement l'influence qu'on lui attribue, soit au physique, soit au moral. Il est réellement contagieux de respirer le même air que les malades, et de se trouver dans le cercle d'attraction et d'expansion des méchants.

Lorsque l'atmosphère magnétique de deux personnes est tellement équilibrée que l'attractif de l'une aspire l'expansion de l'autre, il se produit un attrait qu'on nomme la sympathie ; alors l'imagination, évoquant à elle tous les rayons ou tous les reflets analogues à ce qu'elle éprouve, se fait un poème de désirs qui entraînent la volonté, et, si les personnes sont de sexe différent, il se produit en elles, ou le plus souvent dans la plus faible des deux, une ivresse complète de lumière astrale, qu'on appelle la passion proprement dite ou l'amour.

(*Dogme et Rituel de Haute Magie*. Paris, 1854, Tome II.)

LE TRIANGLE DE SALOMON

Le verbe parfait, c'est le ternaire, parce qu'il suppose un principe intelligent ; un principe parlant et un principe parlé.

L'absolu, qui se révèle par la parole, donne à cette parole un sens égal à lui-même, et crée un troisième lui-même dans l'intelligence de cette parole.

C'est ainsi que le soleil se manifeste par sa lumière et prouve cette manifestation ou la rend efficace par sa chaleur.

Le ternaire est tracé dans l'espace par le point culminant du ciel, l'infini en hauteur, qui se rattache par deux lignes droites et divergentes à l'orient et à l'occident.

Mais à ce triangle visible la raison compare un autre triangle invisible, qu'elle affirme être égal au premier ; c'est celui qui a pour sommet la profondeur, et dont la base renversée est parallèle à la ligne horizontale qui va de l'orient à l'occident.

Ces deux triangles, réunis en une seule figure, qui est celle d'une étoile à six rayons, forment le signe sacré du sceau de Salomon, l'étoile brillante du macrocosme.

L'idée de l'infini et de l'absolu est exprimée par ce signe, qui est le grand pantacle — c'est-à-dire le plus simple et le plus complet abrégé de la science de toutes choses.

La grammaire elle-même attribue trois personnes au verbe.

La première est celle qui parle, la seconde celle à qui l'on parle, la troisième celle de qui l'on parle.

Le principe infini, en créant, parle de lui-même à lui-même.

Voilà l'explication du ternaire et l'origine du dogme de la Trinité.

Le dogme magique aussi est un en trois et trois en un.

Ce qui est au dernier ressemble ou est égal à ce qui est au-dessous.

Ainsi deux choses qui se ressemblent et le verbe qui exprime leur ressemblance font trois.

Ce ternaire est le dogme universel. (*Id., ibid.*)

PRENTICE MULFORD

(1834-1891)

Cet auteur est le représentant le plus remarquable de l'école occultiste américaine, fort peu connue en Europe. Il naquit à Sag Harbor (Long Island), et mourut en solitaire, dans un bateau qu'il habitait seul, et qui était ancré auprès de Long Island. Le seul ouvrage qu'il ait écrit : Your Forces and how to use them, *est un traité exclusivement pratique, d'une précision qui n'a jamais été égalée. Il parut à Philadelphie dans la White Cross Library, vers 1887.*

VOS FORCES

La pensée est une force réelle. Lorsque vous soulevez un fardeau, vous dirigez votre pensée sur le muscle qui soulève. Plus le fardeau est pesant, plus vous y envoyez de force pensante. Si, en soulevant ainsi, une partie de votre pensée se tourne dans une autre direction, si quelqu'un vous parle, si quelque chose vous effraie ou vous ennuie, une partie de votre force ou de votre pensée vous

abandonne et se dirige vers ce qui a détourné une partie de votre attention.

C'est l'intelligence, la pensée, l'esprit qui meut le muscle qui soulève, comme on se sert d'une corde pour tirer un fardeau. Point de travail sans intelligence. L'intelligence, la pensée, la mentalité et l'esprit signifient à peu près la même chose.

Il importe peu, pour communiquer de la force, que l'esprit, une fois concentré, soit près du corps ou loin de lui. Quand ses forces (ses pensées) sont rassemblées, qu'il soit loin ou près du corps, il est puissant ; et lorsqu'il reprend possession du corps et l'éveille, il est à même de se servir du corps dans la plénitude de sa force.

Mais l'esprit peut rester dispersé toute la nuit. Il peut n'être jamais à même en aucun temps de réunir ses forces. Il peut vivre, ainsi qu'il y en a beaucoup aujourd'hui, avec sa pensée toujours en avance sur l'acte qu'il accomplit ou essaie d'accomplir. Il fait marcher le corps et envoie sa force (sa pensée) à l'endroit vers lequel il se hâte. Il écrit avec le corps, et pense à autre chose. Quand il vagabonde ainsi, il envoie de la force dans tous les sens. Cet état mental, ces émissions de pensée, cette dissipation inutile de force, devient à la fin une habitude à ce point invétérée, que l'esprit peut perdre entièrement le pouvoir qu'il a de rassembler ses forces. Dans cet état, il ne reprend de forces ni la nuit ni le jour.

L'insomnie provient de la difficulté éprouvée par l'esprit à se concentrer et à rassembler ses forces.

L'insomnie provient de la totale incapacité de l'esprit de centraliser ses pensées. Le traitement permanent pour guérir l'insomnie doit commencer dans la journée. Vous devez d'abord amener votre esprit à diriger toute sa pensée sur l'acte que vous êtes en train d'effectuer : si

vous attachez votre soulier, pensez à cela et pas à autre chose. Vous vous concentrez ainsi et rassemblez vos forces. Si, attachant votre soulier, vous pensez à votre prochaine emplette, vous perdez inutilement la moitié de votre force. En réalité, vous essayez de faire deux choses à la fois, et vous ne faites bien ni l'une ni l'autre. Vous dispersez votre esprit sur autant de choses que vous pensez, tandis que vous attachez votre soulier. Vous entretenez l'habitude de disperser votre force jusqu'à ce que cette habitude devienne involontaire. Vous augmentez de plus en plus la difficulté qu'a votre esprit de se concentrer, et c'est ainsi qu'il devient de plus en plus difficile pour l'esprit de réintégrer son corps avec force le matin, ou de le quitter le soir.

Vous ne pouvez obtenir de sommeil salutaire la nuit qu'à la condition que l'esprit se retire du corps. L'insomnie indique simplement que l'esprit ne peut pas quitter le corps.

Si l'on tombe dans la dangereuse habitude de rêvasser, l'esprit rêvassera autant en quittant le corps la nuit que lorsqu'il l'occupe pendant la journée ; ou bien, si vous êtes dans une disposition querelleuse, l'esprit combattra, bataillera, haïra durant toute la nuit, et rentrera dans son corps sans forces pour l'utiliser ; parce que combattre, même seulement par la pensée, nécessite l'emploi de la force.

C'est pour ce motif qu'il est dangereux et malsain de laisser « le soleil se coucher sur sa colère », c'est-à-dire d'avoir à l'esprit, juste avant que l'œil corporel se ferme pour la nuit, le souvenir de personnes détestées, et de s'engager ainsi à leur envoyer une pensée haineuse. L'esprit poursuivra le même sentiment après avoir quitté le corps. La haine, c'est simplement de la force dépensée

à se mettre soi-même en pièces, car la haine est une force destructive. Le bon vouloir envers tous est constructeur ; il rend de plus en plus fort. La haine abat. La bonne volonté envers tous attire, de tous ceux avec lesquels on entre en contact, des éléments salutaires et édificateurs. Si vous pouviez voir les éléments actifs volant d'eux à vous, dans leur sympathie pour vous, ils vous paraîtraient comme de fins ruisselets de vie alimentant la vôtre. Au contraire, les éléments haineux que vous pouvez exciter chez les autres apparaîtraient s'élancer vers vous sous la forme de sombres rayons d'une substance nuisible et vénéneuse.

En envoyant à celui qui vous déteste une pensée de haine, on ne fait qu'accroître la force et la puissance de cet élément, parce que ces deux éléments opposés et dangereux se rencontrent et se mêlent, agissent et réagissent sur ceux qui les ont émis, alimentant sans cesse leur force de combativité, jusqu'à ce que l'un et l'autre soient épuisés. L'intérêt seul devrait empêcher les gens de se haïr. Cela affaiblit le corps et amène la maladie. On ne voit pas de cynique, de grognon ou de grondeur bien portant : leurs pensées amères les empoisonnent ; leurs maladies corporelles prennent leur source dans leur esprit qui est malade, ce qui rend le corps malade.

(*Les Mystères du sommeil.*)

WILLIAM CROOKES

(1832-1911)

Ce savant anglais distingué, qui fut président de la Société chimique de Londres, qui a découvert le thal-

lium, et remarqué, le premier, le bombardement cathodique, est de ceux qui ont le plus contribué à apporter la lumière scientifique dans l'arche sainte de l'occultisme. Au lieu d'imiter les rationalistes de son époque, qui refusaient d'étudier les phénomènes psychiques et les couvraient de railleries sarcastiques, il entreprit, vers 1870, une série d'expériences sur les forces invisibles, qui eurent un très grand retentissement. Le récit de ces expériences, publié en plusieurs volumes, parmi lesquels The Phenomena of Spiritualism, *Londres, 1874, est remarquable par la précision, la netteté d'exposition, l'esprit critique et les garanties d'exactitude dont l'auteur s'est entouré. Voici deux spécimens de ces pages remarquables, l'un dans lequel il réfute quelques erreurs relatives aux expériences psychiques, l'autre où il traite des apparitions lumineuses auxquelles il a assisté.*

LES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

Je dois avant tout rectifier une ou deux erreurs qui ont fortement pénétré dans l'esprit public. L'une est que l'obscurité est indispensable pour l'obtention des phénomènes psychiques. Ce n'est nullement le cas pour ceux que j'ai observés. Excepté lorsque l'obscurité est une condition nécessaire, comme ceci a lieu pour quelques phénomènes d'apparences lumineuses, et dans quelques autres exemples, tout ce que je rapporte a été observé *en pleine lumière.* Dans les quelques cas où les phénomènes indiqués se sont produits dans l'obscurité, j'ai toujours eu soin de mentionner ce fait ; en outre une raison spéciale peut toujours être montrée pour l'exclusion de la lumière, ou bien les résultats ont été produits dans des conditions si parfaites que la suppression d'un des sens n'a pas pu réellement affaiblir l'évidence.

Une autre erreur très répandue est que les manifestations ne peuvent être constatées qu'en certains lieux et places, dans les chambres des médiums, ou à des heures préalablement fixées ; et en s'appuyant sur cette supposition erronée, une analogie a été prétendue possible entre les phénomènes appelés psychiques et les tours de prestidigitation accomplis par les magiciens et sorciers de profession, et montrés sur leur scène, avec le secours de tous les accessoires de leur art.

Une troisième erreur consiste à croire que le médium doit choisir son propre cercle d'amis et d'associés pour sa séance, et que ces amis doivent ajouter complètement foi à toute doctrine qu'énonce le médium ; et que des conditions sont imposées à toutes personnes présentes, suivant un tour d'esprit déterminé, qui écarte entièrement toute observation précise, et facilite les fraudes et les tricheries. En réponse à ceci, je puis établir que j'ai choisi mon cercle d'amis en y introduisant des incrédules et des fortes têtes lorsque j'en ai eu la fantaisie, et en imposant généralement mes propres conditions, qui ont été soigneusement choisies pour empêcher la possibilité des fraudes. Ayant graduellement vérifié quelques-unes des conditions qui facilitent la production des phénomènes, ma façon de conduire ces expériences a généralement obtenu autant et même dans plusieurs cas, plus de succès que dans d'autres occasions où, par suite de notions erronées sur l'importance attachée à l'observance minutieuse de quelques détails insignifiants, les conditions imposées pouvaient rendre moins aisée la recherche de la fraude.

J'ai dit que l'obscurité n'est pas essentiellement nécessaire. Toutefois, c'est un fait bien constaté que, si la force est faible, une lumière brillante a une action contrariante

sur quelques phénomènes. Cependant, excepté en deux occasions, où pour quelques expériences personnelles, la lumière fut exclue, toutes les expériences dont j'ai été témoin ont eu lieu en pleine lumière.

(*Researches in the phenomena of spiritualism. Notes of an inquiry into the phenomena called spiritual, during the years* 1870-73).

APPARITIONS LUMINEUSES

Celles-ci étant plutôt faibles, demandent généralement que la chambre soit sombre. Je n'ai pas besoin de rappeler de nouveau à mes lecteurs que, dans de telles circonstances, j'ai pris toutes les précautions possibles pour empêcher que l'on me trompe par de l'huile phosphorée ou autres moyens. En outre, plusieurs de ces lumières sont telles que, ayant essayé de les imiter artificiellement, je n'ai pu y parvenir.

Dans les conditions les plus strictes de vérification, j'ai vu un corps solide, lumineux par lui-même, de la taille et presque de la forme d'un œuf de dinde, flotter sans bruit au milieu de la chambre , quelquefois plus haut que la portée de la main d'une personne, même se haussant sur la pointe des pieds, et quelquefois descendant doucement près du plancher. Il fut visible pendant plus de dix minutes, avant de s'évanouir, il frappa la table trois fois, avec un son semblable à celui d'un corps dur et solide. Pendant ce temps le médium était étendu, apparemment insensible, sur une chaise longue.

J'ai vu des points lumineux de lumière (*luminous points of light*) s'élançant en toutes directions, et se posant sur la tête de différentes personnes ; j'ai obtenu des réponses à des questions, par des étincelles de lumière

brillante, jaillissant un nombre déterminé de fois devant mon visage. J'ai vu des jets de lumière s'élevant de la table au plafond, et de nouveau, tombant sur la table, la frappant avec un son perceptible. J'ai eu une communication alphabétique donnée par les étincelles se formant dans l'air, tandis que ma main se mouvait parmi elles. J'ai vu un nuage lumineux flottant en haut vers une peinture. Dans les conditions les plus rigoureuses d'exactitude, j'ai vu plus d'une fois un corps solide, lumineux par soi-même, cristallin, placé dans ma main par une main qui n'appartenait à aucune personne se trouvant dans la chambre. *En pleine lumière*, j'ai vu un nuage lumineux planer au-dessus d'une héliotrope sur une crédence, en cueillir une branche et apporter cette branche à une dame ; et dans plusieurs circonstances, j'ai vu un nuage lumineux semblable se condenser sous la forme d'une main, et apporter de petits objets.

(*Id. ibid. class VIII.*)

SAINT-YVES D'ALVEYDRE

(1842-1909)

Guillaume-Alexandre, marquis de Saint-Yves d'Alveydre, est une des plus belles figures de l'Occultisme contemporain. Son œuvre, sincère, élevée, est basée sur une érudition très variée, mais que l'on regrette de ne pas voir suffisamment précisée. Nous avons extrait quelques pages d'un petit livre, devenu fort rare, Clefs de l'Orient, *qu'il publia en 1877, chez Didier, au commencement de sa carrière d'écrivain. Saint-Yves d'Alveydre passa les*

dernières années de sa vie dans une retraite presque absolue, à Versailles, et il mourut à Pau, laissant un cercle fort nombreux d'admirateurs et de disciples.

CLEFS DE L'ORIENT

La Naissance

Il est quelque chose d'aussi grave que la mort : la naissance.

La Vie est le sourire de la *Nature* ; la Naissance est le baiser qu'elle donne à l'âme humaine.

Respect à la femme : la présence réelle de la *Nature* est en elle.

Ionah, la vertu plastique de la *Nature*, l'habite et s'y plaît.

Rouah, l'Esprit, l'Amour, descendu du Ciel se reposer et se jouer dans son cœur ; le grand secret de la Création lui sourit dans un enfant, lorsqu'une âme descendue en elle la regarde à travers les yeux.

Immortelle après la Mort, l'Ame l'est avant la Naissance.

Par la Femme, dans l'Etat-Social, les Ancêtres rentrent dans les Générations.

Evoqué à la Vie sociale conformément aux *Mystères* du *Saint-Esprit* et à ceux du *Père*, ou d'une manière profane, l'Ancêtre immortel, qui va devenir l'Enfant sujet à la Mort physique, vient, à son temps marqué, là où il doit venir.

Pendant cette évocation, qui commence par une promesse et un vertige d'immortalité, selon son degré dans les Hiérarchies psycurgiques, l'âme quitte l'un de ses séjours cosmogoniques, et vient.

Invisible, mais sensible aux cœurs épris, elle hante doucement la femme qu'elle doit hanter, et, durant neuf révolutions lunaires, noue ses effluves sidérales, par le sang et par l'Ame de la Mère, au corps terrestre dont la première aspiration va l'engloutir.

Ce nom d'Ame, en français, est magnifiquement conforme au Verbe céleste.

Il est la racine même de l'Amour.

Qu'est-ce que l'Ame?

Ouvrez avec les clefs voulues, le texte hébreu du Sepher Bœreshith, du Livre des principes cosmogoniques, et, si *Dieu* le veut, la Science divine des Sanctuaires égyptiens vous répondra par Moïse, et vous dira ce qu'est Aïsha, faculté volitive d'Adam.

Un Ancêtre vénéré a levé le premier voile du sens caché ; mais, pas plus que lui, je ne veux lever le second, si ce n'est en parlant du Mystère des Sexes et du nom de Iéhovah.

Voici tout ce que je puis dire pour le moment : Principe immortel de l'Existence, cause rayonnante à travers le corps visible et le corps invisible, l'Ame est.

La Théurgie la trouve ; la Psycurgie, qui est la science et l'art d'aimer et de vouloir, la prouve expérimentalement.

En Physiologie, elle est la force qui arrive et meut, attire ou repousse, élit ou élimine.

La naissance est donc grave : l'Amour et les Sexes sont choses religieuses ; et rien n'est banal dans la nature pas plus qu'en Dieu.

LES SEXES ET L'AMOUR

Dans ce Mystère, on peut entrevoir que si le Principe masculin exerce son autorité et le déploiement de ses

forces cosmogoniques sur l'Essence des Etres, le Principe féminin dans l'Univers déploie son autorité et révèle ses puissances à travers leur substance organique.

L'essence des êtres relève d'*Iod*, la faculté mâle d'*Iod-He-Vau-Hé ;* mais leur existence et leur subsistance, leur transformation et leur conservation relèvent de *Hé-Vau-Hé*, Faculté féminine, véritable *Epouse* du *Père* que nous nommons *Nature*.

L'Amour, qui les unit à jamais, a été, par toutes les anciennes cosmogonies, reconnu comme le principe et la fin de leur indissoluble *Unité*.

Sauchoniaton, Moïse, Orphée, sont d'accord sur ce point comme sur bien d'autres.

La *Nature* unie à *Dieu* par la Force, par le lien mutuel de l'Amour, engendre de Rien, Tout, et, sans ce lien suprême qui est l'autorisation de l'Union des Sexes et du Mariage, cet engendrement qui constitue l'Univers tomberait à Rien.

Dans le ternaire chrétien, l'*Esprit divin*, le *Saint-Esprit*, est l'Amour même, le souffle de vie, en ce qui concerne l'animation psycurgique, en ce qui regarde leur animation intellectuelle, leur résurrection spirituelle, dans l'homme et dans les hiérarchies d'Etres qui le relient à la *Divinité*.

Son vrai nom se trouve dans la cosmogonie commune aux trois cultes.

Dans la pensée de Moïse, le *Saint-Esprit* n'est pas une abstraction (les prêtres égyptiens, ses maîtres, ne perdaient pas leur temps en rêveries métaphysiques) ; mais une force dans la hiérarchie des forces divines.

Cette puissance divine, l'initié du temple d'Isis et d'Osiris la nomme *Rouah Œlohim* le souffle roulant de Lui-Elle-les-Dieux ; et en descendant la hiérarchie des

forces cosmogoniques suivant la méthode des Sciences divines, elle est à une quarte diatonique de la lumière, la précède et la crée dans tous les chaos, quels qu'ils soient.

F.-CH. BARLET

(1838-1921)

Barlet est incontestablement le plus savant, le plus sérieux et le plus grand des occultistes contemporains. Il possédait une très belle culture scientifique et philosophique, qui lui permit d'étudier les élucubrations extravagantes des vieux auteurs ésotériques en y apportant l'esprit de critique, l'ordre et la méthode dont il ne faut jamais se départir en pareille matière. Il fit preuve d'une extraordinaire puissance de travail, et conserva, dans l'âge le plus avancé, une parfaite lucidité de pensée qui lui permit d'apporter beaucoup de lumière dans ces sciences ténébreuses. Son œuvre est trop connue et son éloge a été fait assez souvent pour que nous ne nous étendions pas davantage sur son sujet. Nous citons de lui quelques aperçus sur l'astrologie, un de ses sujets favoris, et une belle page extraite d'un de ses premiers ouvrages : Essai sur l'Evolution de l'Idée, *paru en* 1887. *On remarquera combien l'occultisme tend de plus en plus à devenir scientifique et à s'aider des moyens puissants que lui fournissent les découvertes modernes, seule voie actuellement possible pour l'éclaircissement de tant de mystères qui nous entourent, et qui éliminera définitivement le charlatanisme d'un domaine où il a trop longtemps régné en maître.*

PHYSIOGNOMONIE ASTROLOGIQUE

L'observation la plus élémentaire montre que toute forme correspond à un caractère spécial, à quelque règne qu'appartienne l'être ou l'objet qui en est revêtu. Chaque minéral a sa cristallisation propre, et ceux qui ont la même ont aussi les mêmes propriétés ; c'est ce qui constitue l'isomorphisme des chimistes. Toute classification du règne végétal est fondée sur la forme, et les plantes rassemblées ainsi dans la même famille offrent à l'alimentation, à l'industrie ou à la médecine des ressources analogues.

L'homme ne pouvait échapper à cette loi. Sans doute il peut, dans une certaine mesure, maîtriser les forces qui ont imprimé sur lui leur cachet à sa naissance, de même qu'il arrive à dominer toutes celles qui tourbillonnent autour de lui pour les plier à son usage ; mais il ne peut empêcher qu'elles se révèlent par la forme qu'elles lui ont imprimée. La plupart du temps aussi il s'abandonne à leurs fluctuations plutôt que de songer à les diriger, de sorte que sa forme les dénonce nettement jusque dans le moindre de ses mouvements, comme dans tous les détails de sa forme.

Celui donc qui saura lire, ou cette forme individuelle de l'homme, ou les résultantes des forces cosmiques qui l'agitent et, le plus souvent, le déterminent, celui-là saura lire aussi à l'intérieur du caractère, du tempérament qu'il voit fonctionner.

C'est ainsi que s'explique la science qui, sous le nom générique de physiognomonie comprend toutes les révélations du caractère par la forme.

Si la science astrologique est vraie, si la formation de tout être individuel dépend intimement de l'état du

milieu où il naît ; si les influences de ce milieu peuvent se ramener à sept types principaux issus de quatre éléments primitifs, et soumis au cycle duodénaire de la vie, il doit en être de même des formes que ces influences ont engendrées ou diminuées.

Le quaternaire des principes (feu, air, eau, terre, c'est-à-dire : expansibilité, réactivité, plasticité, et condensation), correspond dans l'organisme humain : à la mentalité (nommée souvent esprit), la sensibilité nerveuse, la sentimentalité (nommée souvent âme), et la force corporelle. Il représente aussi la série décroissante en subtilité des matières dont nous sommes constitués. Or, de même que ce qu'il y a de plus subtil dans les choses physiques de la terre est aussi le plus léger, et par conséquent le plus élevé au-dessus du sol, tandis que ce qu'il y a de plus grossier est aussi ce qui est le plus lourd et le plus concentré : de même dans l'ensemble de l'organisme humain aussi bien que dans chacun de ses détails, le plus subtil se trouve dans les parties les plus élevées du corps ou de l'organe (comme dans la tête), et le plus grossier se rassemble dans les parties basses (comme dans l'abdomen). Les manifestations extérieures elles-mêmes seront d'autant plus lourdes et plus épaisses qu'elles seront plus éloignées de l'idéal.

Des caractères analogues se retrouvent dans l'écriture. Le caractère spirituel aura une écriture minime pour ainsi dire : déliée, fine, légère, petite ; au contraire le matériel formera des lettres grosses, écrasées, grandes et rondes. Tous deux donneront à leur écriture une direction verticale ou à peu près, comme s'ils étaient dirigés eux-mêmes l'un de haut en bas, l'autre de bas en haut ; les lettres des intermédiaires, au contraire, seront inclinées, mais chez eux par des raisons trop longues à don-

ner ici, les formes typiques se croisent pour ainsi dire ; le type d'air écrit plus droit, mais plus largement ; celui d'eau plus incliné, mais plus délié et plus petit. (L'Eau est l'*esprit* de la Terre ; et l'Air est le *Corps* du Feu). Il est fort rare de trouver l'un de ces quatre types à l'état de pureté ; presque toutes les constitutions sont composées par la combinaison de ces éléments.

(*La Science Astrale*, 1904).

L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE

La vie se concentre selon les périodes de l'existence tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre des trois organes sociaux : le Sanctuaire où l'Idée supérieure s'incorpore ; l'Ecole qui l'élabore et la transmet, et le Peuple qui la réalise par l'action. C'est ainsi que, dans le cours de notre existence terrestre, nos prêtres, nos inspirateurs ou nous-mêmes déterminons plus particulièrement nos actes. Il y a donc des temps où la Science supérieure, l'ésotérisme doit s'effacer devant la liberté humaine appelée à se diriger par ses propres forces : de là les périodes de l'Involution de l'Idée : état théocratique avec initiation individuelle et rare ; — occultation ou occultisme avec initiation mystérieuse — et initiation générale, ère de science religieuse que Christ a inaugurée pour l'Occident.

Toutefois aucun organe ne reste jamais inactif : apparent ou caché, le travail de chacun d'eux est constant ; mais soumis à la loi hiérarchique qui le rattache aux deux autres. Toujours l'idée providentielle, la force centripète domine l'ensemble en le pénétrant de ses germes, de son involution, et se dissimulant davantage à mesure qu'elle lui infuse la vie.

Le Destin conduit les détails par la fatalité de sa loi évolutive ; de gré ou de force, toute individualité doit s'encadrer dans son inévitable trinité : naissance, vie et mort, libre seulement de s'y mouvoir en un sens ou dans l'autre, et à charge de subir quelque jour le jugement du Dieu inflexible :

Aura-t-il su assentir à l'idéal que son existence lui a enseigné, l'individu sera appelé au degré suivant de la vie totale ;

Aura-t-il cru pouvoir résister pour le triomphe de son égoïsme à l'attraction du centre idéal, il sera brisé par la loi de mort dans l'irrésistible tourbillon de retour, et par l'effet de ses actes mêmes.

C'est ainsi que se présente, dans son évolution, l'ensemble de l'Humanité vivante qui n'est qu'une individualité dans les immensités du Cosmos : pleine d'innocence en son premier âge, alors aussi rapprochée que jamais de l'invisible au sein duquel elle dormait tout à l'heure, elle en reçoit encore l'influence presque directe par ses rares prophètes, et ses Initiés venus pour lui transmettre l'éternelle Tradition.

En ce monde invisible (où règnent des forces colossales parce qu'elles sont cosmiques), nos trois Principes fondamentaux sont en jeu comme sur notre monde où nous les avons constatés partout. L'homme qui pénètre dans l'invisible y rencontre donc les éléments inférieurs aussi bien, et même généralement beaucoup plus tôt que ceux moyens ou supérieurs, de sorte que son ignorance ou ses passions le livrent désarmé aux forces les plus dangereuses pour l'organisme humain, la raison et la vie humaine. Tous ceux qui se sont livrés quelque peu aux observations de phénomènes occultes en ont reçu des preuves assez souvent désagréables ou même dangereu-

ses ; les expériences publiques d'hypnotisme ont elles-mêmes démontré ce danger assez nettement déjà pour que, plusieurs fois, l'autorité ait cru devoir les interdire à la suite de résultats désastreux.

Il peut donc y avoir communication plus ou moins grossière avec l'invisible, mais il n'y aura jamais ésotérisme, initiation, épanouissement conscient de l'intelligence humaine dans le monde des principes sans une science préalable, déjà transcendante, et surtout sans une volonté puissante au service d'une moralité presque parfaite.

La haute initiation est comme la conquête du génie par la sainteté voulue. C'est au sanctuaire qu'elle s'obtient ; c'est du sanctuaire qu'elle lance dans le monde ou ses plus grands messies : Bouddha, Mahomet, Orphée, Moïse, Christ, etc., ou ses plus grandes doctrines : Vedas, Genèse, Cabbale.

Par l'étude impartiale et approfondie de ces monuments gigantesques, de l'Intelligence humaine, étude admirablement préparée par les occultistes modernes, (Fabre d'Olivet, Wronski, Lucas, Saint-Yves) l'Ecole peut refaire d'abord sur les bases de nos sciences les plus positives, la synthèse de toutes nos connaissances, et par sa propre hiérarchie suspendue au sommet suprême de l'Initiation, hâter la hiérarchie harmonieuse et fraternelle de la société, la synarchie.

(*Essai sur l'Evolution de l'Idée*, chapitre VII.)

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

PRÉFACE VII

CHINE

KHOUNG-TSEU (Confucius) 3
LAO-TSEU 4
QUANG-DZU 7
KO-KIUEN 8

INDE

LE RIG-VÉDA 13
MANAVA-DHARMA-SASTRA, ou Lois de Manou.... 15
LES PURANAHS 18
LES UPANISHADS 23
LE LALITA VISTARA 28

PERSE

ZARATHUSTRA (Zoroastre) 33

EGYPTE

LE LIVRE DE « SORTIR DU JOUR » ou Livre des Morts 41
LE LIVRE DE L'HÉMISPHÈRE INFÉRIEUR 47
LE LIVRE DES RESPIRATIONS 54

PAGES

LES PAPYRUS MAGIQUES 56
HORAPOLLON 59
HERMÈS TRISMÉGISTE 61

KHALDÉE

INSCRIPTIONS MAGIQUES KHALDÉENNES 69

PHÉNICIE

SANCHONIATON 75

GRÈCE

ORPHÉE 81
PYTHAGORE 84
TIMÉE DE LOCRES 90
APOLLONIUS DE THYANES 94
PLUTARQUE 99
PAUSANIAS 101
JULIEN L'APOSTAT 103
NONNOS DE PANOPOLIS 107

ROME

CENSORINUS 111
JULIUS MATERNUS FIRMICUS 113
JULIUS OBSEQUENS 115
MACROBE 117

CHRÉTIENS ET HÉRÉTIQUES

SAINT DENYS L'ARÉOPAGITE 123
VALENTIN 130
SYNESIUS 134

PAGES

ISRAÉLITES ET KABBALISTES

Le Sepher d'Henoch 143
Le Talmud 146
Le Sepher Yetzirah 150
Le Zohar 152
Maïmonide 156

ECOLE D'ALEXANDRIE

Ptolémée 169
Plotin 173
Porphyre 176
Jamblique 181

ALCHIMISTES GRECS

Les Alchimistes Grecs 193

ECOLE ARABE

Geber 199
Avicenne 202

AMÉRIQUE ET OCÉANIE

Le Popol-Vuh 211
Le Mythe de l'Arc en Ciel 214

XII^e ET XIII^e SIÈCLES

Artephius 219
Albert le Grand 220
Roger Bacon 223

PAGES

ARNAULD DE VILLENEUVE 228
RAYMOND LULLE 233
PICATRIX 239
PIERRE D'ABANO 244

XIV^e ET XV^e SIÈCLES

NICOLAS FLAMEL 249
BASILE VALENTIN 254
PIC DE LA MIRANDOLE 259
JEAN REUCHLIN 263
TRITHÈME 264

XVI^e SIÈCLE

CORNELIS AGRIPPA 269
PARACELSE 275
NOSTRADAMUS 282
JÉROME CARDAN 290
GUILLAUME POSTEL 292
JEAN DEE 296
JEAN-BAPTISTE PORTA 303
KHUNRATH 305
MICHEL MAIER 311
LES GRIMOIRES 315

XVII^e SIÈCLE

JACOB BŒHME 325
FLUDD 328
PIERRE DE SCUDALUPIS 332
VAN HELMONT 334
J.-B. MORIN 336
JEAN D'ESPAGNET 340
MAXWELL 344

PAGES

XVIII^e SIÈCLE

SWEDENBORG 351
MESMER 358
LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN 369
AUCLERC 376

XIX^e SIÈCLE

FABRE D'OLIVET 383
WRONSKI 386
VAILLANT 389
ELIPHAS LEVI 391
PRENTICE MULFORD 395
WILLIAM CROOKES 398
SAINT-YVES D'ALVEYDRE 402
F.-CH. BARLET 406

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 8 JUIN 1922
PAR DUCROS, LEFÈVRE ET COLAS, 7, RUE CROULEBARBE,
A PARIS.

LE TIRAGE DE LUXE COMPORTE TRENTE EXEMPLAIRES
SUR PAPIER D'ARCHES, NUMÉROTÉS DE I A XXX.